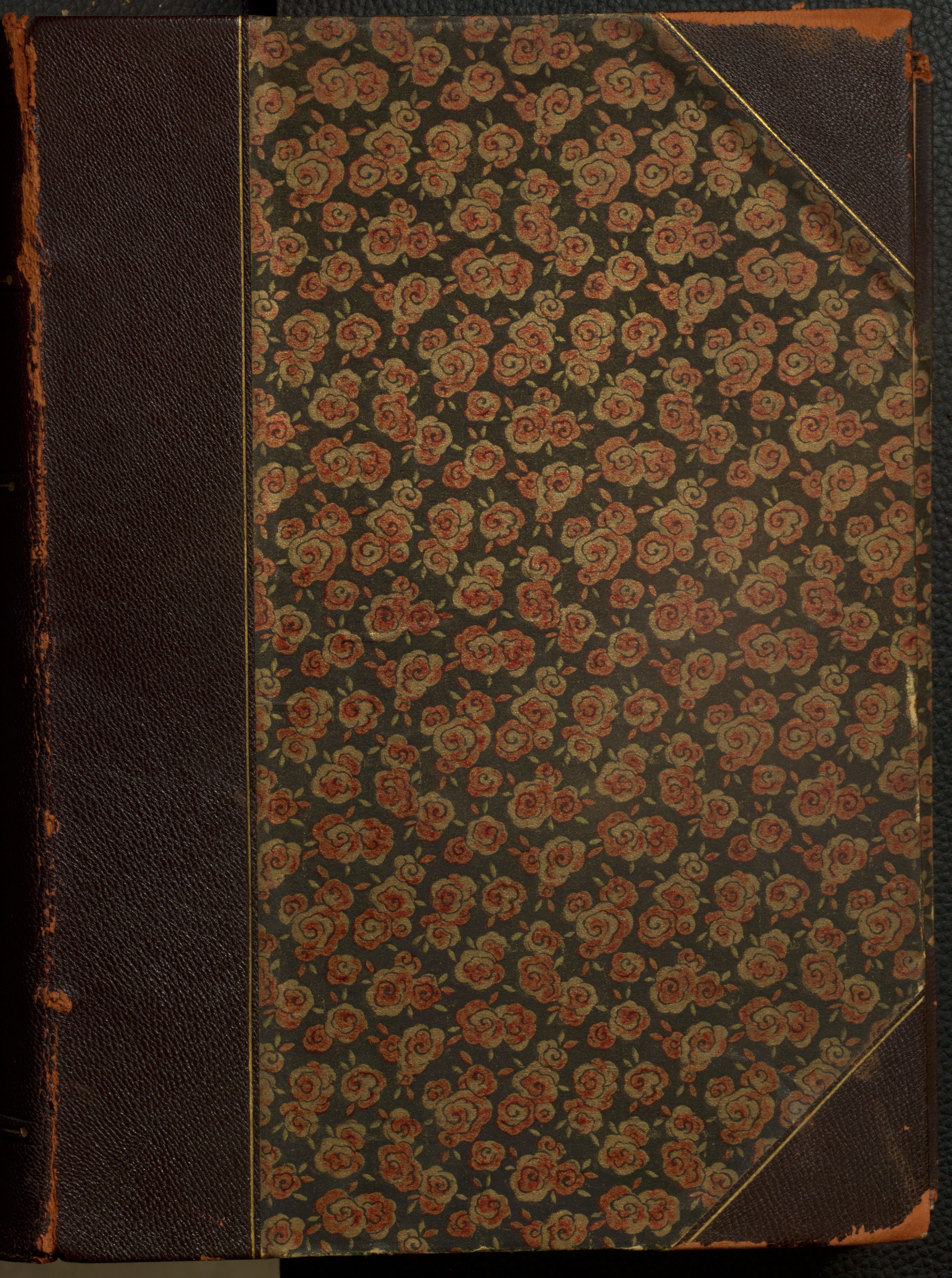
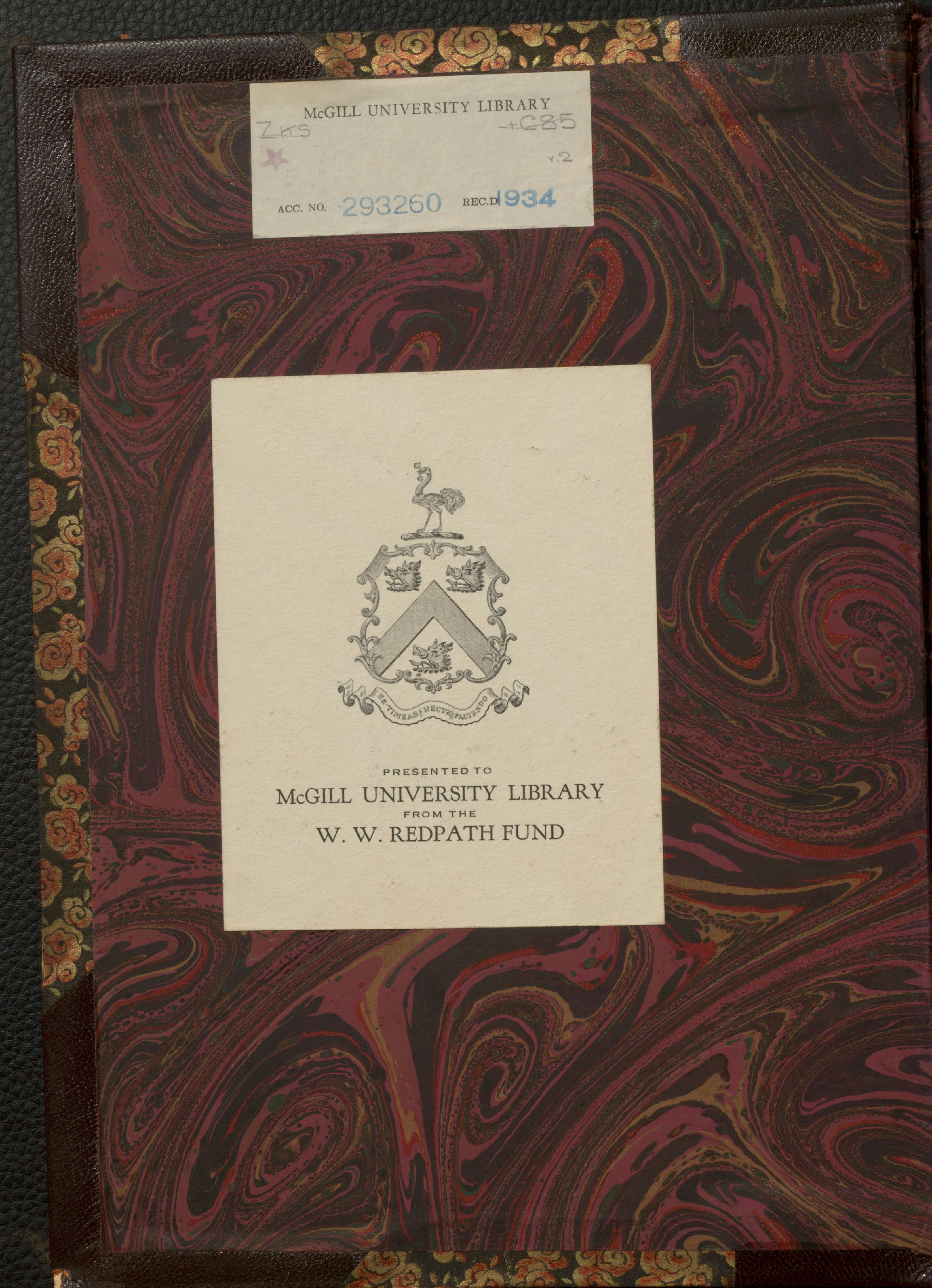




NE TIMEAS RECTE FACIENDO



LA RELIURE FRANÇAISE
DE 1900 A 1925

E. DE CRAUZAT

LA RELIURE FRANÇAISE

DE 1900 A 1925

TOME SECOND



CHEZ RENÉ KIEFFER
RELIEUR-ÉDITEUR
18, RUE SÉGUIER, PARIS

LA RELIURE

DE 1918 A 1925

AVANT-PROPOS

La guerre, en creusant un abîme profond entre 1914 et 1918, a fait une coupure très nette sur tous les plans et dans tous les domaines.

M. Louis Aubert a dit très justement à propos de la musique : « L'art est comme une chaîne immense à laquelle chaque génération accroche son maillon : le maillon de 1914 manque, et pour ressouder la chaîne, pour reprendre la tradition, pour revenir en arrière afin de retrouver plus sûrement ensuite la route perdue, les générations suivantes cherchent et tâtonnent dans la nuit, comme les Nornes, pour retrouver et renouer les fils des destinées. »

Le réveil, après ces quatre années de cauchemar, s'est fait avec un flot d'idées et d'énergies nouvelles. Les conditions, les ressources, les moyens n'étant plus les mêmes qu'avant-guerre, ouvrirent toutes grandes des voies inexplorées où les initiatives hardies, les audaces les plus aventureuses se lancèrent en quatrième vitesse. L'élan était tel qu'il entraîna souvent plus loin qu'il n'eût convenu, renversant dans son tournant les bornes de la mesure et du bon goût.

De quelque côté que l'on regarde, la constatation en est facile.

La musique qui, depuis le XVI[e] siècle, presque uniquement préoccupée de la pureté et de la clarté de la forme, s'exprima en mélodies d'une facture libre, simple et agréable, était devenue symphonique grâce à Claude Debussy, qui mit à sa disposition un nouveau langage harmonique d'une incomparable richesse. Mais les jeunes d'avant-guerre, férus de mécanique et de technique, insensibles à toute expression, à toute pensée, à tout sentiment, ne parlaient rien moins que d'envoyer *Pelléas, Ariane,* l'*Après-midi d'un Faune*, retrouver les vieilles lunes. Après-guerre ce fut bien pis. Uniquement épris de rythme et de mouvement, ils firent table rase aussi bien des chefs-d'œuvre classiques que de la production de leurs contemporains.

C'est alors que triompha le charleston, le schimmy et le black-bottom. On se démena, on trépigna, on gigota « comme jau (coq) sur brèze », ainsi que disait Rabelais, aux sons des jazz dont Jack Hylton restera un des plus prodigieux animateurs. Ce fut une explosion de trompettes bouchées, de glissandos, de saxophones en délire, de trombones claksonnants, de stridences dissonantes, de rythmes syncopés... très nègres et très américains.

La peinture a connu pareils déséquilibres. Elle a versé dans le laid, l'extravagant, le barbouillage et l'incompréhensible. L'A. France de Van Dongen, qui pourtant a fait de belles choses, les jeux de massacres du douanier Rousseau, les nus de femmes — ce chef-d'œuvre de la nature — horriblement déformées, louchant, les seins en calebasses, amas de chairs couvertes de dartres et en décomposition, vous laissent rêveurs. Le cubisme a fait son chemin et la peinture en est restée profondément troublée.

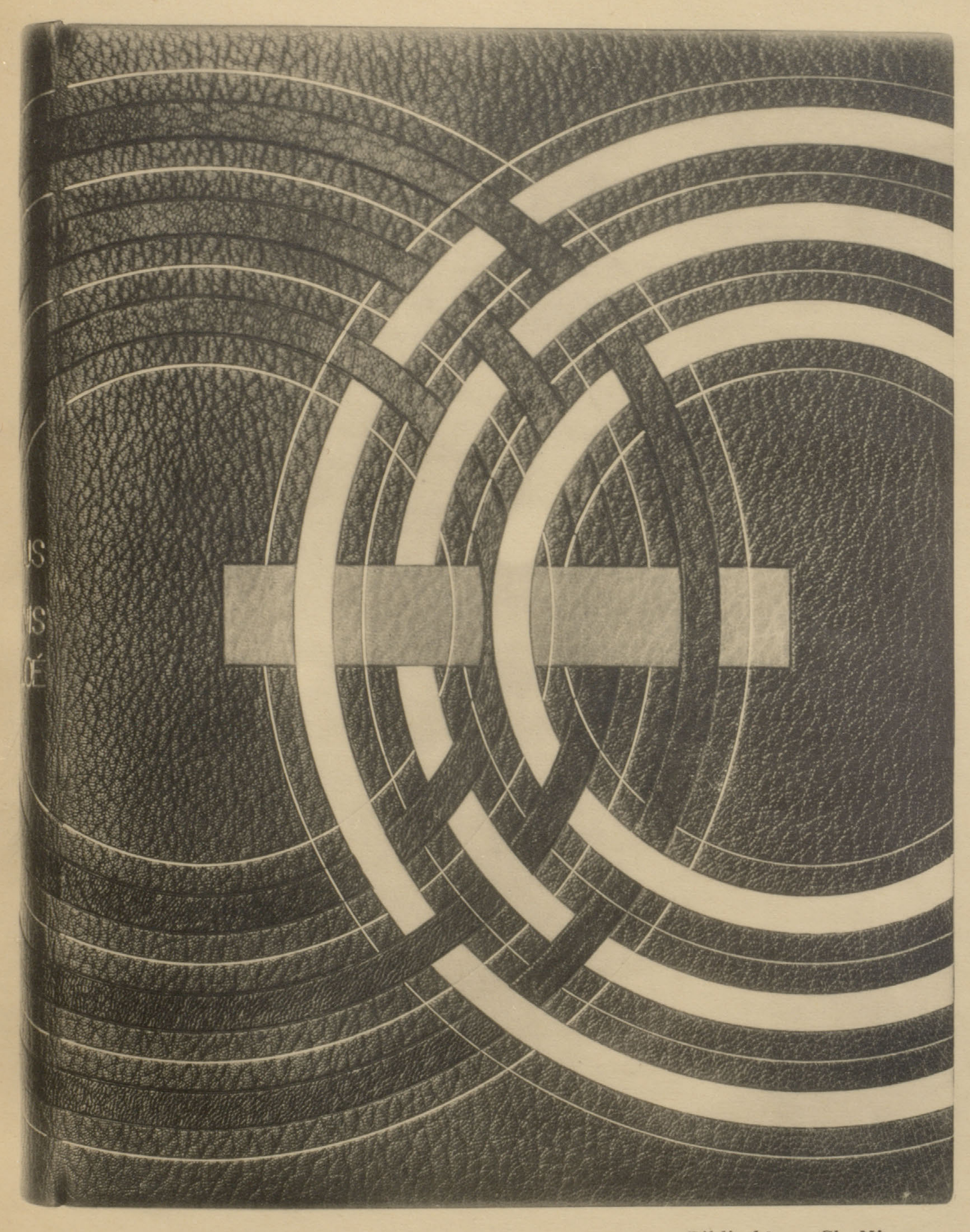
Ses règles immortelles de formes, d'équilibre et de symétrie, sont outrageusement violées. Conçoit-on le temple de Philæ ou l'Acropole, avec des colonnes s'élançant vers leurs frontons dans des directions divergentes. Un visage croisé dans la rue, avec un trou pour nez ou sans nez, un

Reliure de P. LEGRAIN



Le gardien du feu Bibliothèque L. Comar

Reliure de P. LEGRAIN



Daphnis et Chloé Bibliothèque Ch. Miguet

Reliure de P. LEGRAIN



Bibliothèque Mme F. Blumenthal

œil plus bas que l'autre de cinq centimètres, ou une bouche fendue jusqu'aux oreilles nous feraient détourner d'horreur et de dégoût. Pourquoi alors vouloir nous obliger à admirer, peint et dessiné, ce qui nous répugne dans la nature.

L'architecture a dû se plier à de modernes et dures exigences. Les conditions de construction, conséquences de l'enchérissement de la matière première et de la main-d'œuvre, ne sont plus les mêmes. La pierre, si tendre, si souple pour toutes les tailles, n'est plus que rarement employée. C'est l'âge du ciment armé. Plus de festons, plus d'astragales. Les maisons d'habitation, théâtres, banques ou buildings, n'offrent plus aujourd'hui à nos yeux désabusés que des surfaces nettes de toutes surcharges, plates, rectilignes, des étages carrés et des terrasses cubiques.

La sculpture est à l'art nègre.

Le mobilier, inconfortable, avec ses armatures en acier, donne à nos intérieurs, l'aspect et la sensation de cliniques chirurgicales.

Les couturiers, dès 1916, déclaraient avec une orgueilleuse conscience d'artistes que « chercher du nouveau, s'écarter de la banalité, préparer la victoire, dégager pour les générations d'après-guerre, une formule nouvelle du beau, était l'ambition qui les tourmentait ». Et ils nous ont montré, après 1918, des femmes dans des fourreaux leur donnant une silhouette tubulaire et uniforme, et dans des sacs, sans tailles, tombant jusqu'aux genoux et le plus souvent au-dessus, ainsi que des hommes aux épaules larges, à angles droits, selon le goût géométrique du moment.

Ne jetons pas toutefois l'anathème sur notre temps, comme l'a fait Camille Mauclair, qui déclare qu' « un jour tout cela finira par le dégoût, le fou rire et le krach... qu'on refera une école française, viable et saine, et que les gens de talent reprendront leur place ».

Ne versons pas davantage dans l'admiration irraisonnée

du passé, comme Marius Vachon — qui vient de mourir — pour lequel, seuls existaient les styles anciens comme ayant atteint une perfection absolue et inégalable.

Retourner au classicisme pur doit être exclu. Il y a des choses et des idées qui ont fait leur temps. Toutes les formules en usage depuis cinquante ans sont épuisées.

Quelqu'un a dit : *Nihil innovatur nisi quod traditum est.* Il n'y a pas d'innovation sans tradition, à la condition de ne pas confondre tradition avec routine.

« Être classique, a écrit P. Valéry, c'est exprimer son temps avec autant d'émotion et de force que d'autres classiques ont exprimé leur propre temps. »

Et M. Émile Deschanel dans *Le Romantisme des classiques* a pu affirmer — il y a un demi-siècle et avant que les impressionnistes en aient apporté la preuve — qu'en littérature : « Ceux que nous admirons le plus aujourd'hui et qui sont en possession d'une gloire désormais incontestée, furent d'abord, chacun en son genre, des révolutionnaires. Et ceux qui n'ont pas fait révolution en leur temps, n'ont pas survécu, parce qu'ils n'avaient ni assez de relief ni assez de ressort, ou bien ils ne survivent qu'au second rang ou au troisième, dans la mesure même et dans la proportion du plus ou moins d'originalité de leur talent... on ne survit invinciblement qu'en raison de sa force ou de son génie, de même que c'était en raison de cette force et de ce génie qu'on avait commencé par déranger les habitudes d'esprit de ses contemporains, par les scandaliser, par les révolter, par soulever leurs critiques, leurs railleries et leurs injures, en faisant trou, comme un boulet, dans leurs préjugés, dans leur ancien régime pratique. »

On ne saurait trop résister à tous les bolchevismes, aussi dangereux en art qu'en politique, mais il ne faut point s'effrayer outre mesure des tentatives, si hardies soient-elles.

Les jeunes n'ont pas tous de talent et ne sont que trop

souvent poussés par le désir d'épater le bourgeois. Mais il en est cependant qui sont convaincus que l'art, « tout en étant respect, continuité, fidélité au petit nombre des grandes lois de composition et d'expression, est aussi changement, imagination, plaisir nouveau ». Ils cherchent de l'inédit, du pas déjà vu. Leurs intentions se heurtent en d'excellents résultats, en idées neuves et originales. Les uns nous plaisent, les autres nous choquent. Savoir se tromper n'est pas donné à tout le monde.

Et puis, après tout, n'est-ce pas nous qui nous trompons? Qui sait, les fous d'aujourd'hui seront peut-être les sages de demain. N'oublions pas ces paroles de Bracquemond : « On doit toujours discuter l'innovation; l'excentricité de la veille devient le lieu commun du lendemain. La mode, les styles sont fugitifs. »

On a beau répéter : *Natura non facit saltum*, il faut bien reconnaître que si, dans tout ce tohu-bohu de la vie, des idées et des mœurs, les Arts du Livre ont fait un bond énorme, la reliure, elle, en a fait plusieurs de vraiment prodigieux, nous amenant à un degré de perfection que les autres arts sont encore loin d'avoir atteint.

En quelques années, MM. H. Vever et J. Chadel ont créé des reliures n'ayant aucun rapport avec celles qui les avaient précédées, et M. J. Doucet a découvert P. Legrain, aux œuvres savoureuses d'une incontestable originalité, et dont l'influence a été considérable.

Celui-ci nous a délivré des formules désuètes et usées, sans toutefois renier le passé et en laissant aux livres d'avant-guerre la parure qui leur convient. Il a prouvé que les volumes de M. Proust, A. Maurois, P. Valéry, J. Giraudoux, E. Toulet, P. Morand... surtout quand ils sont illustrés par Hermine David ou Marie Laurencin, Laboureur, Dufy, Dunoyer de Segonzac, Favory, Lhote, Galanis... doivent être habillés à la mode du jour et réclament de nouveaux et très modernes moyens d'expression.

LA RELIURE DE 1918 A 1925

Aujourd'hui, comme au temps de la Renaissance, les relieurs peuvent être divisés en deux catégories : ceux qui savent dessiner et ceux qui ne le savent pas. Or, les premiers sont excessivement rares.

P. Legrain a montré, péremptoirement, la nécessité de la collaboration étroite entre l'artiste et l'artisan. Tous deux, avec leurs connaissances spéciales, se complètent heureusement, et peuvent se dire comme l'Aveugle et le paralytique de la fable :

Nous possédons le bien à chacun nécessaire...
Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,
Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi.

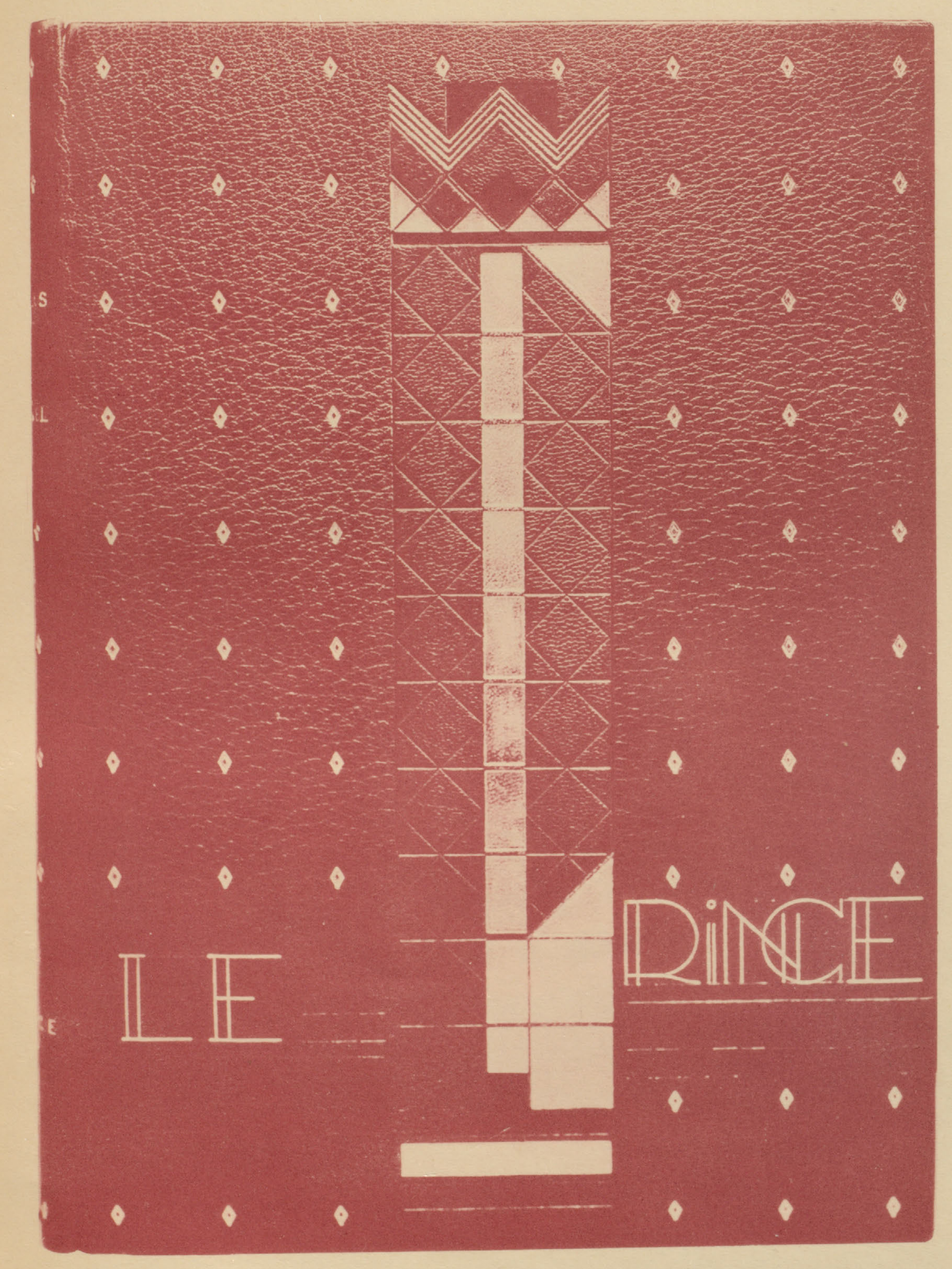
Grâce à P. Legrain, la reliure s'est enrichie de nouveaux moyens d'expression. Il a su mettre en œuvre tous les procédés, toutes les matières, et obtenir des teintures, des tons d'une variété et d'une harmonie incomparables.

Il a, sauf pendant une certaine période, toujours manifesté une prédilection marquée pour la simplicité : ses espaces sont traités avec une discrétion et une sobriété admirables. Il rappelle en plus d'un point, un illustre relieur anglais, M. Cobden Sanderson, dont on disait : « Son âme apparaît autant dans ce qu'il supprime que dans ce qu'il fait : il faut payer avec lui jusqu'à son abstention. »

Parmi d'autres collaborations intéressantes, il convient de signaler tout particulièrement celles de F.-L. Schmied et de J. Dunand, à qui nous devons des laques de toute beauté, et de différents artistes tels que P. Bonet, A. Marre, B. Naudin et combien d'autres qui ont composé d'intéressants cartons de reliures ou décoré avec beaucoup d'art, nombre de vélins et de parchemins.

Il serait injuste d'oublier nos relieurs professionnels G. Cretté, Creuzevault, R. Kieffer, G. Canape et Corriez, notamment, qui ont cherché à sortir, parfois très heureuse-

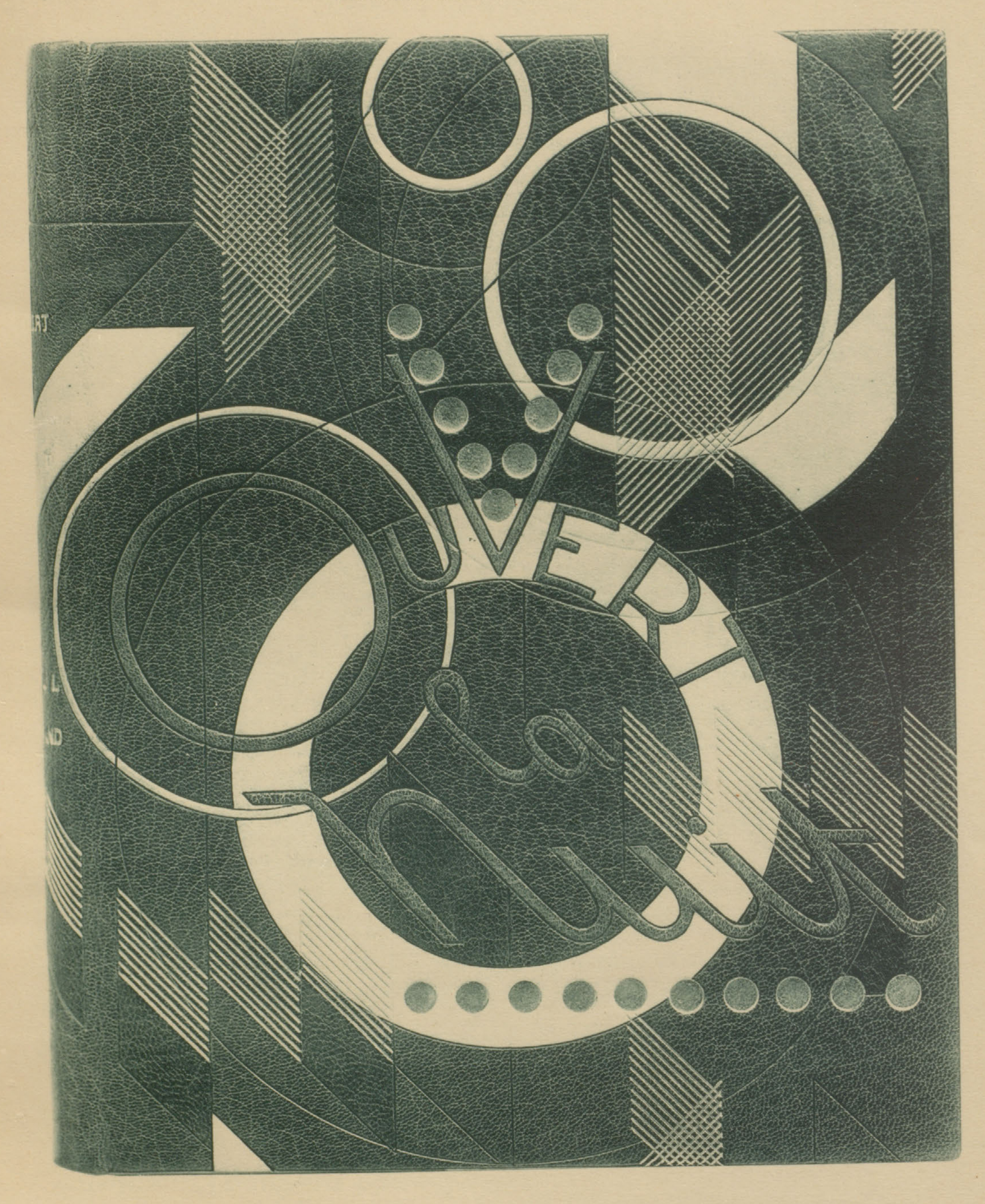
Reliure de P. LEGRAIN



Le Prince

Bibliothèque L. Barthou

Reliure de P. LEGRAIN



Ouvert la nuit

Bibliothèque Mme Solvay

ment, de la tradition momifiée dans le tran-tran du métier et les femmes-relieurs qui, considérablement aidées par l'École des Arts Décoratifs, sont arrivées, quoique ne votant pas encore, à se rendre presque les égales des hommes, avec le pouvoir de la séduction en plus.

Il est assez piquant de rapprocher de cet aperçu rapide, les vœux formulés, le croirait-on, il y a quarante ans, par un grand amateur, critique d'art, qui a laissé un nom dans la bibliophilie, Octave Uzanne. Voici ce qu'il écrivait dans la *Reliure moderne*, parue chez E. Rouveyre, en 1887.

« Je prêche donc le mépris du convenu, l'indépendance de la manière, la personnalité extérieure et tangible de la bibliothèque de chaque amateur, l'originalité sur toutes les coutures du livre. La reliure moderne doit être expressive, riante, chaude et bigarrée, extravagante même : il la faut telle à nos yeux assoiffés de couleurs et anémiés par le jansénisme des modes et les grisailles à la détrempe de ce temps sans reliefs. Nos demeures laborieuses demandent à être vivifiées par le chatoiement et la vivacité des nuances et par le soleil des ors ou les reflets lunaires de la platine : les livres, nos chers et meilleurs amis, nos compagnons les plus sûrs qui nous soustraient aux soucis d'existence et aux heures mélancoliques, doivent être vêtus en princes d'Orient, comme des rois mages de l'Idée, comme les grands prêtres des visions de l'âme : nous devons les soustraire, ces anti-bourgeois, à l'embourgeoisement du costume et aux lamentables confections chagrinées qui pullulent de toutes parts.

Que nos bibliothèques brillent donc comme des météores de la pensée. Que tous les tons de l'arc-en-ciel y foisonnent dans un passage adouci des demi-teintes jusqu'aux plus orgueilleuses colorations. Ne craignons point d'y apporter de l'exagération, parfumons-les même de senteurs et d'essences délicates, il n'est point de passion véhé-

mente qui n'ait son grain de folie et pas de folies qu'on ne pardonne aux profonds amoureux. »

O. Uzanne, de sa retraite de Saint-Cloud, peut voir, mais après combien d'années, ses vœux enfin réalisés.

Puis il ajoutait un peu plus loin :

« Depuis plus d'un quart de siècle, on ne saurait nier que le goût des livres s'est considérablement développé en France. De nombreuses classes de bibliophiles, de bibliomanes et de collectionneurs bigénères, se sont peu à peu formés... Puis les jeunes générations ont suivi l'impulsion... et quelque temps après l'année néfaste, le mouvement s'est plus vivement dessiné que jamais en faveur des ouvrages de luxe. Les imprimeurs ont renouvelé leurs types de caractères, les éditeurs se sont multipliés, les libraires ont connu la vogue et les émotions des coups de bourse de certains volumes épuisés, les éditions d'amateurs tirées sur Hollande, Chine, Japon, Whatman ont fait irruption de toutes parts et le marché des livres en est arrivé à s'encombrer d'ouvrages médiocres et pires, produits en toute hâte, qu'un immense krach menace à très brève échéance le monde de la librairie. »

Tout ceci n'a-t-il pas l'air d'avoir été écrit aujourd'hui?

RELIEURS

PIERRE LEGRAIN

L'IMPRESSION qui saisit lors de l'exposition que fit P. Legrain de ses premières reliures au Salon des Artistes Décorateurs en 1919, tout d'abord d'étonnement, se transforma rapidement en un mouvement d'irrésistible sympathie.

Séduits par l'originalité et la hardiesse de ses conceptions, bibliophiles et amateurs voulurent, sans attendre, enrichir de spécimens de cet art si nouveau, leur bibliothèques et leurs collections. MM. le baron Robert de Rothschild, Hubert de Monbrison, le baron Gourgaud, M[me] George Blumenthal et quelques autres, confièrent à l'artiste nombre de leurs volumes. C'était le succès!

Aussi, dès 1922, P. Legrain, épris d'indépendance, éprouve-t-il le besoin de s'installer chez lui, de monter un atelier dont il serait le maître, avec ses ouvriers à lui travaillant sous sa seule direction.

Sa production à cette époque est tout particulièrement intéressante à étudier.

Les décors, toujours bien conçus, n'ont pas encore la

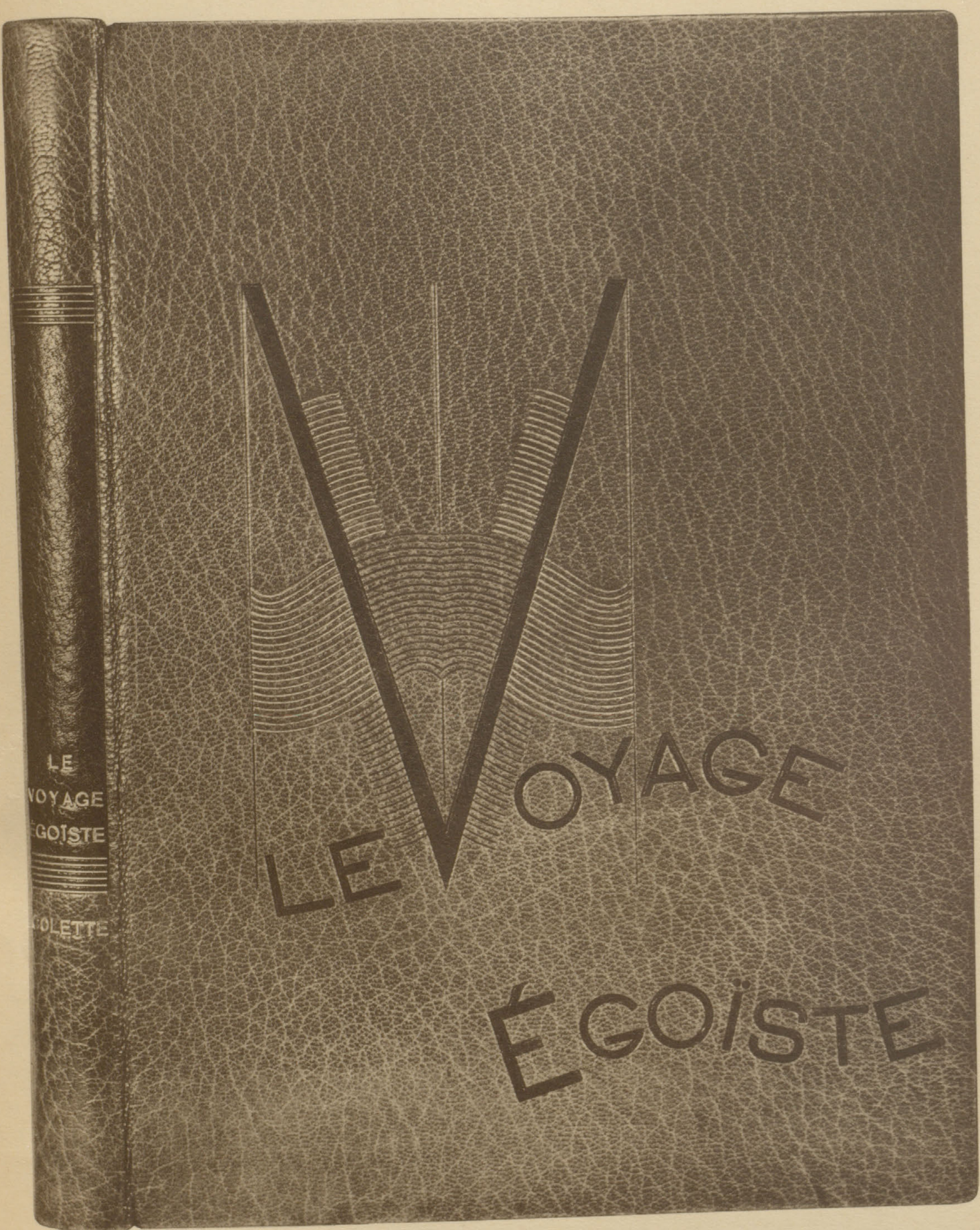
hardiesse que nous leur verrons plus tard. S'il reconnaît la maîtrise de nos artisans modernes et respecte les traditions, il ne se risque que timidement à employer d'autres matières que le maroquin. Dans la couvrure de ses livres, s'il introduit du vélin, du veau ou des matières jusqu'alors inusitées, il ne le fait qu'avec la plus extrême prudence. Ses fers dorés festonnent et zigzaguent agréablement sans complications, n'entre-croisant que rarement leurs feux et leurs rayons. Comme l'avait fait maintes fois avant lui Marius-Michel, il frappe les noms d'auteurs et titres d'ouvrages à chaud ou à froid, non seulement sur les dos mais aussi sur les plats des volumes. Mais, dira-t-on, les livres doivent être placés de champ sur les rayons des bibliothèques, alors...? Pourquoi sur les plats ? Mais pourquoi aussi ne pas le faire, puisqu'aujourd'hui il n'est plus de volume en reliure de luxe qui ne soit renfermé dans un étui avec le dos garanti par une enveloppe portant le titre de l'ouvrage. Plus nous allons, plus la reliure devient précieuse et vaut d'être présentée de face dans une vitrine comme un bibelot rare, un objet d'art. Et puis, ne pose-t-on pas le livre à plat sur une table pour le regarder, et n'est-il, en outre, pas aussi logique qu'il porte sur le dos et le plat de sa reliure les nom et titre qui figurent sur le dos et le plat de sa couverture imprimée lorsqu'il est broché?

Mais ce ne sont là que quelques remarques de détails. Le mieux est de jeter un coup d'œil sur les reliures exécutées à cette époque pour M. le baron Robert de Rothschild qui a bien voulu aimablement nous autoriser à en donner ici plusieurs reproductions, ce dont nous le remercions bien cordialement.

Ramuntcho (Société du Livre d'Art, 1908). Deux bandes de maroquin marron formant lanières à cheval sur le dos, semblant traverser le carton pour ressortir en boucles dorées sur le plat recouvert de maroquin jaune.

Aux Flancs du Vase (Le Livre d'Art, 1906). Sur un

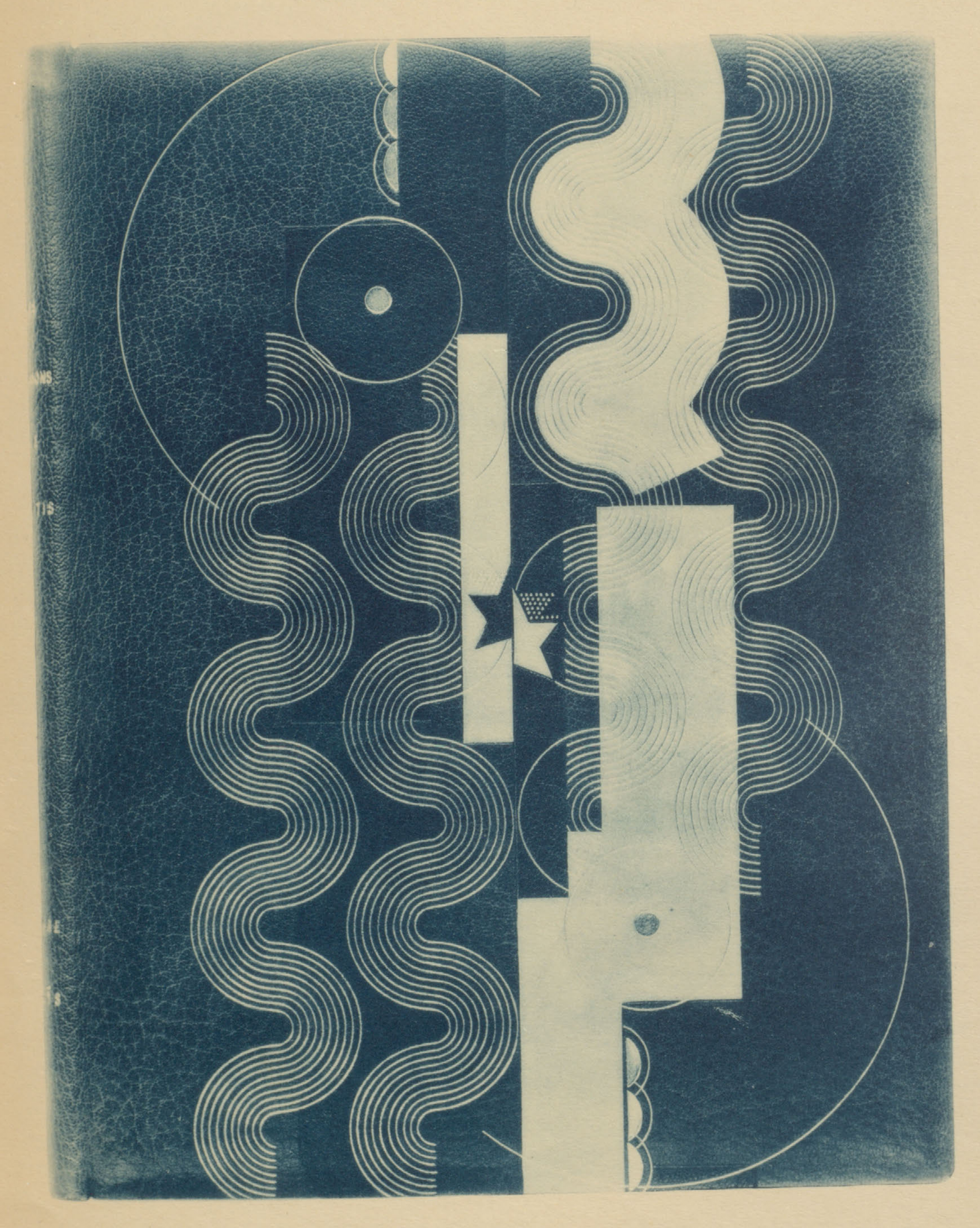
Reliure de P. LEGRAIN



Le voyage égoïste

Bibliothèque du Baron R. de Rothschild

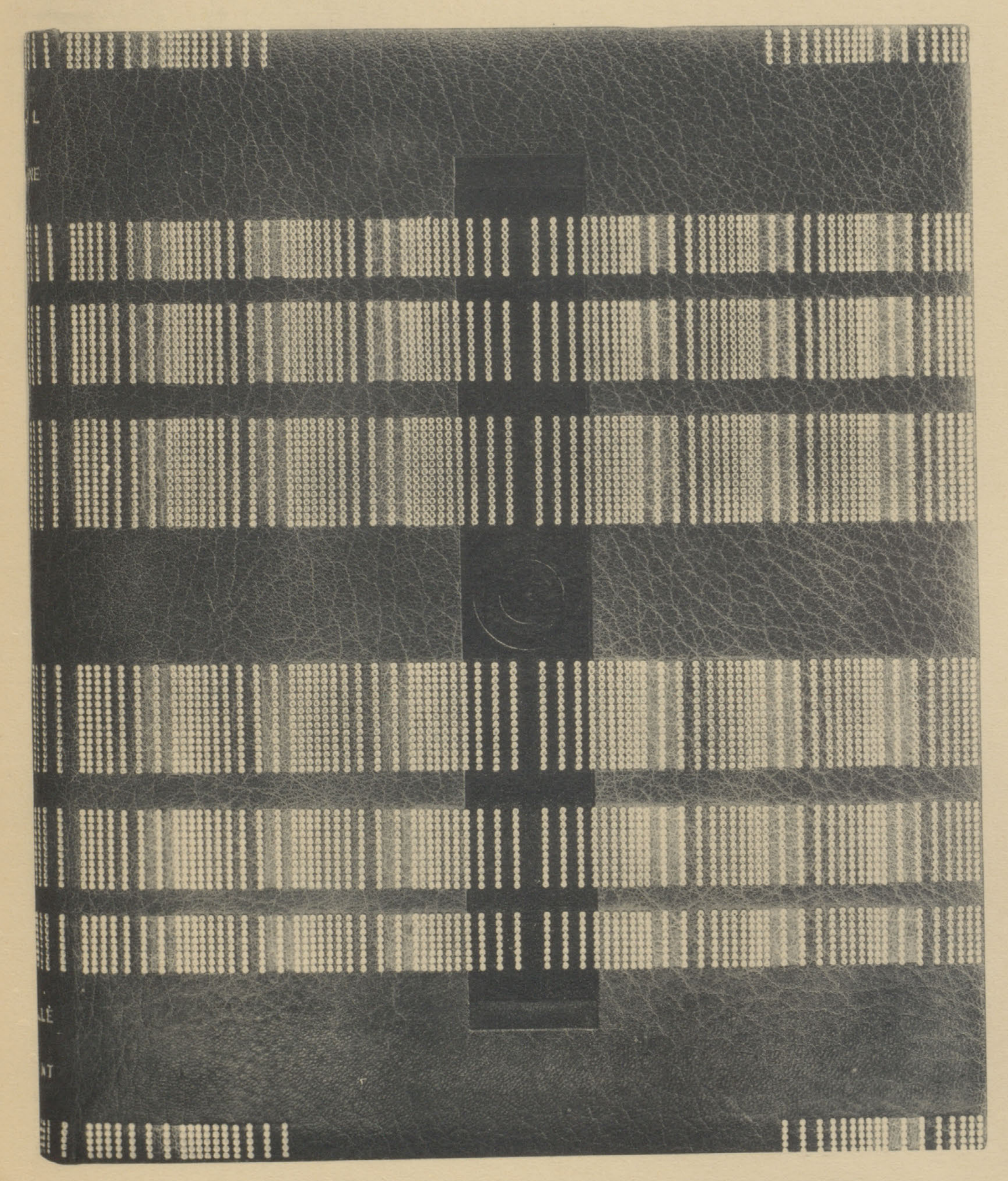
Reliure de P. LEGRAIN



Les Chansons de Bilitis

Bibliothèque Mme L. Solvay

Reliure de P. LEGRAIN



Parallèlement

Bibliothèque L. Vautheret

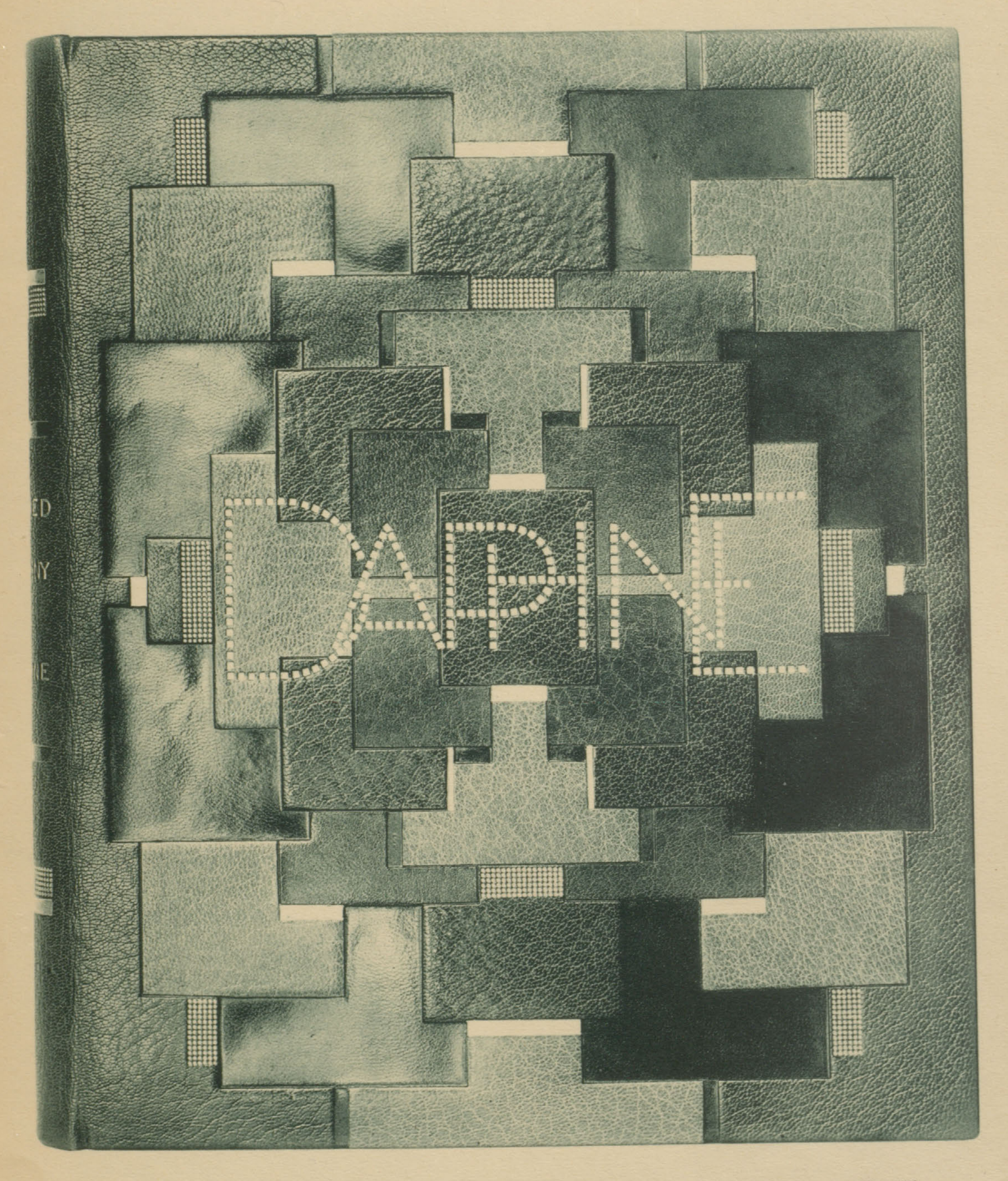
Reliure de P. LEGRAIN



Daphné

Bibliothèque Mme L. Solvay

Reliure de P. LEGRAIN



Daphné

Bibliothèque Ch. Miguet

Reliure de P. LEGRAIN



Vie de Saint Dominique

Bibliothèque Mme L. Solvay

fond de maroquin amarante des coulées d'argent viennent se mélanger aux lettres du titre frappé à froid.

Fêtes Galantes (Messein, 1915). Le titre, frappé en or dans un cartouche au centre du premier plat, se détache sur un fond de peau argent : deux bandes noires isolent le milieu des côtés couverts de maroquin vert.

Le Cachet d'Onyx (La Connaissance). Veau violet évêque avec, au milieu, une rosace tête de nègre portant le titre frappé en or. Dans les angles, petits coins en or.

L'homme qui a perdu son ombre (Peignot, 1913). Une ombre suspecte se profilant sur un fond de maroquin noir avec, par-dessus, les lettres du titre frappées en or.

La Cité des Eaux (Blaizot-Kieffer, 1912). Au milieu d'un fond de maroquin vert, un jet d'eaux jaillissantes montant en aigrette frappé à froid retombe à droite et à gauche en gerbes de filets argentés poussés au balancier (R. Kieffer).

Le Livre de l'Émeraude (Livre d'Art, 1914). Sur un ciel verdâtre avec titre au-dessous frappé en noir, une lune d'argent se reflète en or dans les eaux d'un océan noir.

Lettres de la Religieuse portugaise (Pichon, 1917). Sur le plat entièrement couvert de vélin vert, d'un cœur doré portant le titre, s'échappent des flammes ardentes striées d'or.

Des voyages et des parfums (Société Littéraire de France, 1917). Fond de maroquin capucine sur lequel se détachent en or un nuage cerclé d'or et le titre frappé à froid se reflétant dans des eaux calmes.

Imageries des Mers (E. Paul, 1919). Titre frappé en or avec, s'entre-croisant, trois fragments de cercles frangés bruns rouges sur fond de maroquin mauve foncé.

Protée (N. R. F., 1919). Maroquin gris avec au milieu titre bleu au-dessus d'un grand triangle renversé, composé de petits triangles parallèles verts mosaïqués, encadrés de filets dorés.

Les Villes Tentaculaires (Helleu, 1919). Sur fond de maroquin bleu, quatre petits ronds mosaïqués rouges avec lettres d'où s'échappent, comme la queue d'une comète, des rayons s'irradiant et s'entre-croisant vers le haut et les deux coins supérieurs.

Les Choéphores (N. R. F., 1920). Titre rouge et violet dans une double circonférence décorée de cabochons sur vélin violet foncé.

Les Folies françaises (Pichon, 1920). Le titre se détache en or sur la surface noire d'un médaillon au centre du premier plat. Le maroquin jaune du fond est zébré de rayons noirs divergents orientés vers chacun des angles.

Dominique (Helleu, 1920). Composition sobre et sévère avec titre frappé en or et entouré de filets à froid poussés dans tous les sens au milieu du plat recouvert de maroquin tête de nègre.

La Princesse de Babylone (Émile Paul, 1920). Dans un motif décoratif central projetant tout à l'entour ses rayons dorés, s'étale le titre sur un fond de maroquin vert.

Gestes (Kra, 1920). Cinq ronds blancs accolés sur fond de maroquin orange. Titre frappé marron foncé dans celui du milieu.

Le Calumet (N. R. F., 1920). Titre frappé en or sur des ballons de fumées vertes s'élevant sur un fond de maroquin noir.

Paludes (N. R. F., 1920). Maroquin tête de nègre. Dans trois losanges, or sur noir, les trois lettres P. U. S., première médiane et dernière, du titre et dans les intervalles les autres lettres frappées à froid. Un filet or et une bande noire courent sur toute la largeur du bas.

Élégies (C. Bloch, 1920). La voie lactée avec ses innombrables étoiles piquées sur un ciel d'encre. Titre à froid dans la partie inférieure du plat recouvert en maroquin.

Les Euménides (N. R. F., 1920). En haut, dans un médaillon cerclé d'or, le titre. Au-dessus, dans la largeur et au-

dessous dans la longueur, des bandes de maroquin vertes et brun foncé alternées. En bas, le nom de l'auteur. Le tout se détachant sur un ciel d'argent.

Les Croix de bois (La Banderole, 1921). Une croix noire plantée au sommet d'un mont sur fond d'argent, s'allonge en ombre triple sur la pente du terrain dévalant au premier plan (R. Kieffer).

Deux répliques de cette reliure (avec fond de platine) ont été faites pour MM. H. Vever et Lang.

La Boule de gui (La Banderole). Des fragments de larges filets dorés longent les bords supérieur et inférieur des plats couverts de maroquin violet foncé : au milieu du premier, le titre en doubles filets dorés.

Vingt-sept poèmes des *Fleurs du Mal* (Le Livre Moderne, 1921). Sur un fond de maroquin rose courent d'épais nuages noirs mosaïqués. En bas, le titre frappé en or au-dessus d'une bande noire bordant la partie inférieure.

Le Diable amoureux (Grasset, 1921). Maroquin jaune vif. Deux colonnes cernées de filets noirs issant de nuages moutonnants sur lesquels le titre est frappé en or.

Les frères Zemganno (Grégoire, 1921). Damier d'arlequin à losanges verts, noirs et jaunes avec, dans la partie inférieure sur un fond jaune clair, le titre doré. Bande d'or dans toute la largeur du bas. Reliure en maroquin.

La Tentative amoureuse (N. R. F., 1921). Maroquin gris sur les deux premiers tiers du plat, rose sur le dernier. Au milieu, titre dans un ovale avec cercles dorés s'agrandissant vers le haut. Dans le bas, large filet doré.

Rayons croisés (Société Littéraire de France, 1921). Sur fond de maroquin vert, des faisceaux de filets dorés partant des angles et du milieu des côtés s'entre-croisent sous deux losanges, au milieu, sur lesquels se présente le titre frappé en or.

Le Voyage égoïste (Helleu, 1922). Maroquin tête de nègre traversé dans la hauteur par deux angles aigus, longs

et minces, barbelés et striés de filets dorés. Titre frappé à froid dans le bas.

Charmes (N. R. F., 1922). Maroquin lavallière sur lequel courent des méandres de filets dorés parallèles. Titre à froid au milieu.

Le Chariot d'or (Livre d'Art, 1923). Comme sur le bouclier de Vulcain, les sept étoiles de la grande ourse, archipel de l'océan sans bord, scintillent dans les profondeurs d'une nuit noire. Sous la caisse du chariot, une nébuleuse déroule ses spirales brillantes au-dessus du titre.

Legrain est, dès lors, en pleine possession de son art. Il n'ignore aucun des modes de traitement du cuir, utilise largement le veau longtemps négligé à cause de sa délicatesse et de sa fragilité. Il a toutes les hardiesses et obtient des tons et des harmonies dans la teinture, inusités jusqu'alors, dont il tire des effets décoratifs d'une fantaisie délicieuse.

L'essai tenté sur *Tête d'or* de P. Claudel, d'encastrer dans les plats un morceau de la peau de cette raie, couramment et à tort appelée galuchat[1], employée surtout en maroquinerie pour recouvrir de menus objets, boîtes, étuis à cigarettes, tubes de rouge ou sacs à mains pour dames, avait été très heureux. Les curieuses et fantaisistes adaptations qu'il fit de peaux de serpents, de crapauds ou de lézards, outrageusement copiées par la suite, perdirent du coup toute originalité. Il s'ingénia alors à découvrir d'autres matières d'inscrustation. Les régions indo-australiennes lui fournirent des peaux de roussettes et il utilisa

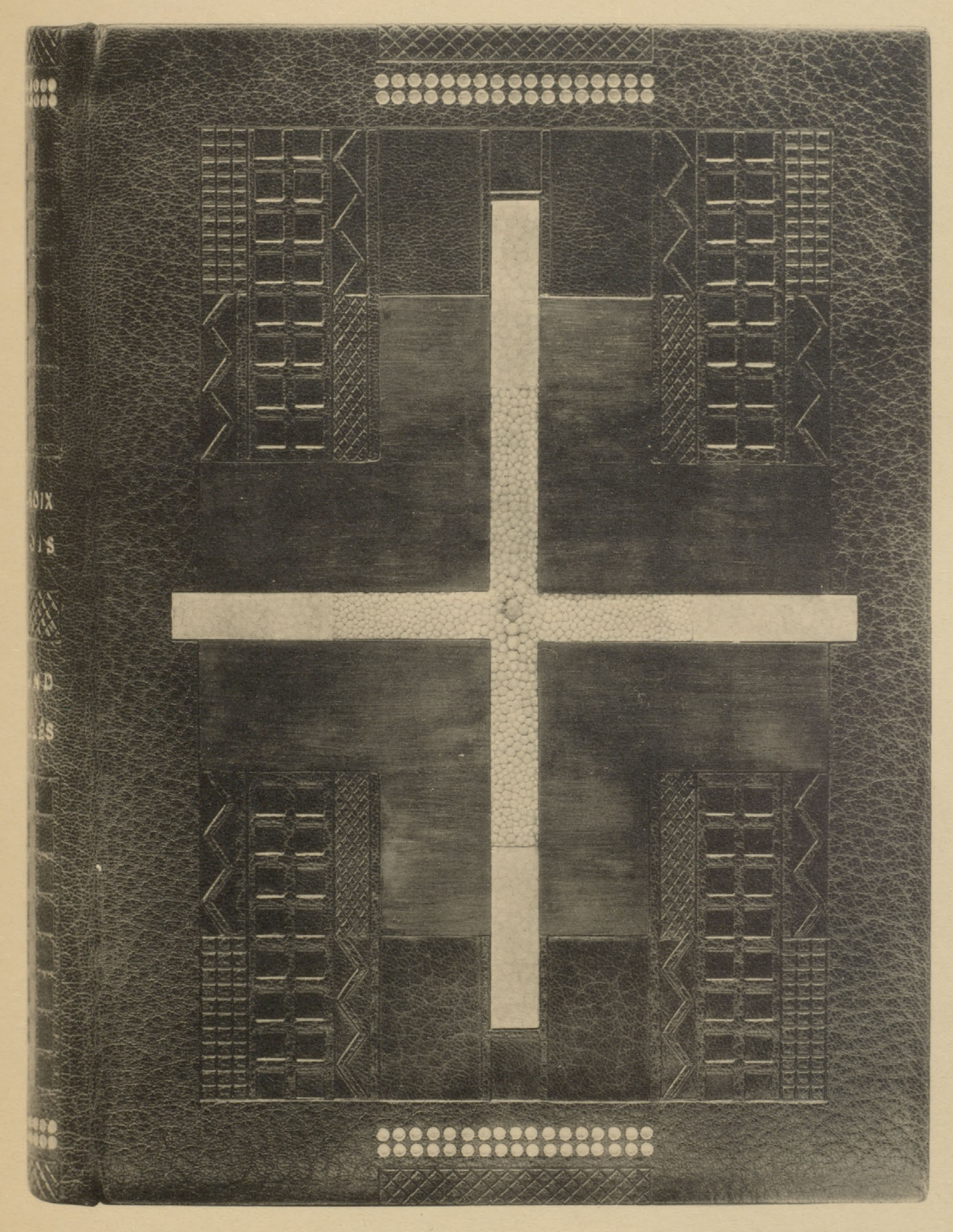
1. Il ne faudrait pas prendre le Pirée pour un homme et baptiser cette espèce de poisson du nom d'un brave homme mort depuis longtemps et qui n'a jamais figuré dans un traité d'ichtyologie. M. Galuchat, dont *Les Tablettes royales de la Renommée* font mention, vivait vers 1773 et était tout bonnement installé gainier sur le quai de l'Horloge surnommé des Morfondus à cause de sa situation exposée aux vents du nord. Il excellait et s'était fait une réputation en l'art d'accommoder les requins de Chine en sacs à mains et les chondroptérigiens en portefeuilles.

Reliure de P. LEGRAIN



Daphné Bibliothèque P. Harth

Reliure de P. LEGRAIN



Les Croix de bois — Bibliothèque L. Vautheret

la carapace dorsale, formée de lamelles osseuses imbriquées, d'un mammifère de l'Amérique chaude, le tatou. Celle-ci, une fois débarrassée des poils rudes dont elle est hérissée, donna une granulation analogue à celle de céramiques anciennes. Il employa également la nacre et l'écaille, les laques et les bois exotiques, les matières précieuses, l'or, l'argent, le platine et le nickel, les pierres et les gemmes. Il métallisa les étoffes pour donner plus d'éclat et de richesse à ses doublures.

Tout est mis en œuvre pour réaliser des compositions qu'il veut symboliques, évocatrices du livre, du livre qu'il a lu et compris, dont il veut concrétiser l'atmosphère et la couleur, et cherche à exprimer, comme on a dit, non la fleur mais le parfum.

Il y parvient par les moyens les plus simples, figures de géométrie plane, lignes droites et courbes donnant si bien l'impression de mouvement, — aucun membre, en effet, ne sachant se mouvoir sans décrire un segment de cercle et l'idée de beauté étant suggérée par son opposition radicale entre le concave et le convexe, — angles de toutes natures, troncs de cône, tangentes coupées par des cercles et des paraboles semblables à ceux qui tendent leurs mailles sur les limites boréennes des mappemondes. Il fait de l'immense avec du petit et tient tout un univers dans un in-12. Son symbolisme souvent ne crève pas les yeux à première vue, mais une minutieuse attention permet d'en saisir les fines et profondes allusions.

Pour le mieux connaître et le bien comprendre, il n'est que de lire deux articles, sortes de professions de foi, dans lesquels il a exposé tout au long ses idées.

Le premier remonte à 1923[1]. Legrain n'est pas encore chez lui. Il est provisoirement installé dans un atelier qu'a mis à sa disposition la galerie Briant-Robert.

1. *La Journée Industrielle,* 19 avril 1923.

« D'abord, dit-il, la reliure est trop souvent confiée aux mains des artisans et rarement à celle des artistes. Il en résulte des œuvres d'une exécution parfaite, mais fatalement dénuées d'imagination et d'idées générales. Un artisan s'encombre inévitablement des méthodes traditionnelles : il a toujours tendance à compliquer et manie le crayon alors qu'il devrait manier la gomme. C'est ce qu'il ne faut pas. Il faut savoir tirer parti des larges surfaces, des indications elliptiques qui indiquent des pensées subtiles et qui, sous des apparences très simples, laissent deviner des idées très délicates.

« Surtout ne « surbrodons » pas cet art de la reliure qui meurt de broderies. Écartons les dentelles traditionnelles, les fleurons ancestraux, les mosaïques compliquées et les nervures saillantes qui divisent les dos, mais jetons un regard circulaire sur les désirs esthétiques actuels, s'inspirant de toute cette puissante éclosion d'industries nouvelles qui transforment la vie et les arts.

« A mon avis, une reliure n'a pas en elle-même une signification : le plat d'un livre n'est qu'un frontispice qui en résume l'âme et nous prépare à sa lecture par le choix d'une nuance ou d'un signe. Voilà pourquoi les caractères typographiques me servent de base d'ornementation. Ces bâtonnets, sans pleins ni déliés, nus et dépouillés de toute parure florale, doivent prendre souvent, sur le plat d'un livre, une importance capitale. Un titre, un simple titre, avec des caractères aux justes proportions, voilà qui paraît bien facile à créer; et cela demande, au contraire, une grande précision des lignes dont la justesse n'échappe pas aux amateurs.

« Il ne faut jamais oublier, en outre, que le cuir n'est pas une toile, pas plus que les fers ne sont des pinceaux et que des représentations systématiques de scènes, de portraits, d'attributs ou d'anecdotes sont des hérésies. Les formes vivantes que chaque génération voit à sa façon,

vieillissent vite; au contraire, l'harmonie des lignes et des entrelacs ne vieillit jamais. Tel livre de Huysmans avec son vitrail flamboyant, tel livre de Renan avec son Acropole à ressemblance garantie, tel livre de Baudelaire avec ses chardons piquants et son brûle-parfums, nous semblent déjà des reliures démodées. A côté d'eux, le plat janséniste est admirablement beau et doit servir de base à toute la décoration des livres.

« Le relieur doit imprimer sa volonté de préparer le lecteur à chaque ouvrage par la couleur et par une synthèse de l'esprit. *Les Croix de bois*, je suppose, seront noires sur fond argent, afin de créer un ensemble saisissant en rapport avec les pensées de ce livre. Pour *Les plus beaux contes* de Kipling, la robe de Bagheera définira suffisamment la jungle.

« Quelques cercles et deux lignes courbes sur fond orange suggèrent les lianes de la riche végétation des *Serres chaudes*.

« Les modes d'expression doivent toujours être simples et la recherche architecturale doit être combinée avec celle de la couleur qui peut jouer un rôle essentiel.

« En résumé, chaque reliure est le frontispice de chaque livre : elle en est la synthèse, elle en est le cadre qui doit l'embellir et le mettre en valeur. »

Le second article publié, un an après, dans *La Reliure*[1], répond aux critiques, quelque peu vives, parfois même désobligeantes — c'est malheureusement l'éternelle rançon du succès — formulées contre sa façon de comprendre la décoration extérieure des livres et s'arrête aux phases successives par lesquelles passe l'établissement d'une reliure.

« *Corps d'ouvrage, couvrure.* — On y a, j'estime, atteint

1. *La Reliure*, organe et propriété du Syndicat des patrons relieurs, brocheurs, doreurs sur cuir, doreurs sur tranches, marbreurs... N° 343, avril 1924, p. 53.

une telle perfection qu'y apporter la plus légère modification serait dangereux.

« *Matière.* — Là encore, le maroquin est roi. La variété des cuirs séculairement employés toujours séduisants. Il est permis toutefois de déplorer que les progrès actuels de la chimie n'enrichissent pas mieux notre palette, j'entends une palette durable, insoucieuse de la poussière et de la vive lumière.

« Mais, en marge de ces peaux, le décorateur a songé aux ressources éprouvées que pourrait lui fournir galuchat, requin de Chine, métaux, laques..., voire placages d'essences de bois que les colonies nous révélèrent récemment.

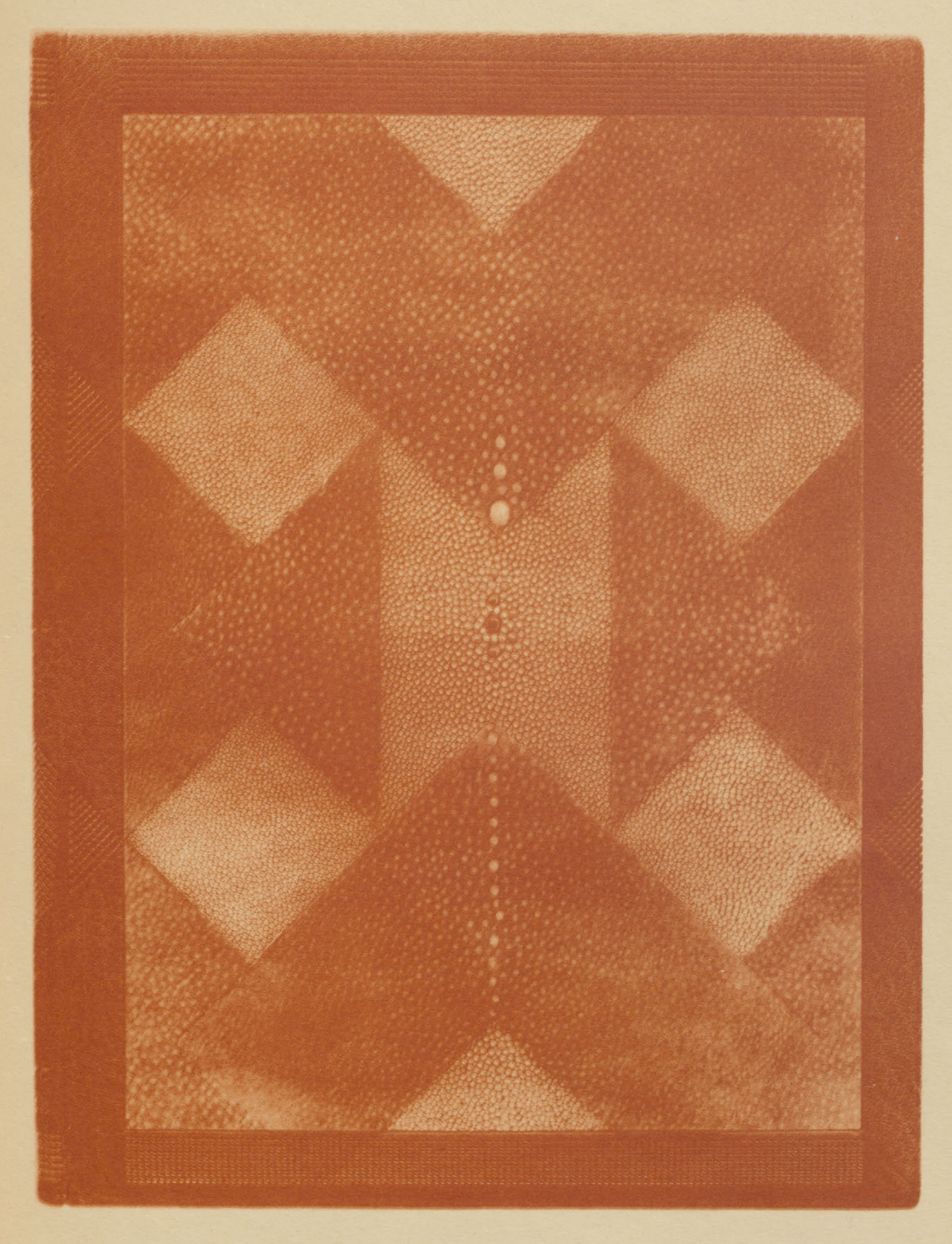
« Cette intrusion, véritable licence ès-tact, doit-elle encore être faite dans le cadre le plus logique de son adaptation au livre relié : objet d'une relative souplesse et d'une absolue maniabilité.

« *Décor* (?). — Que l'on me permette un mot en exergue *Tradition* et que l'on saisisse bien le sens que j'y attache, — *tradition* de l'esprit et non de la lettre. — L'esprit, lui seul, chaînon par chaînon, remonte aux sources admirables dont nous sommes issus et qui, clarifiées au tuf de notre pays, publièrent par le monde la bonne nouvelle du goût intelligent et de la sereine mesure. Mais, de grâce, ne perdons pas de vue que ces chaînons forgés siècle à siècle, le furent à l'image de ce siècle et forgeons le nôtre à l'image du nôtre, continuant en ceci la plus évidente *tradition.*

« Nos doigts palpiteront toujours sensibles à tels purs entrelacs abritant un Montaigne, tels sobres filets préludant aux *Provinciales*, nous nous délecterons pleinement des rinceaux d'un Voltaire ou d'une romantique fantaisie par amour pour Musset.

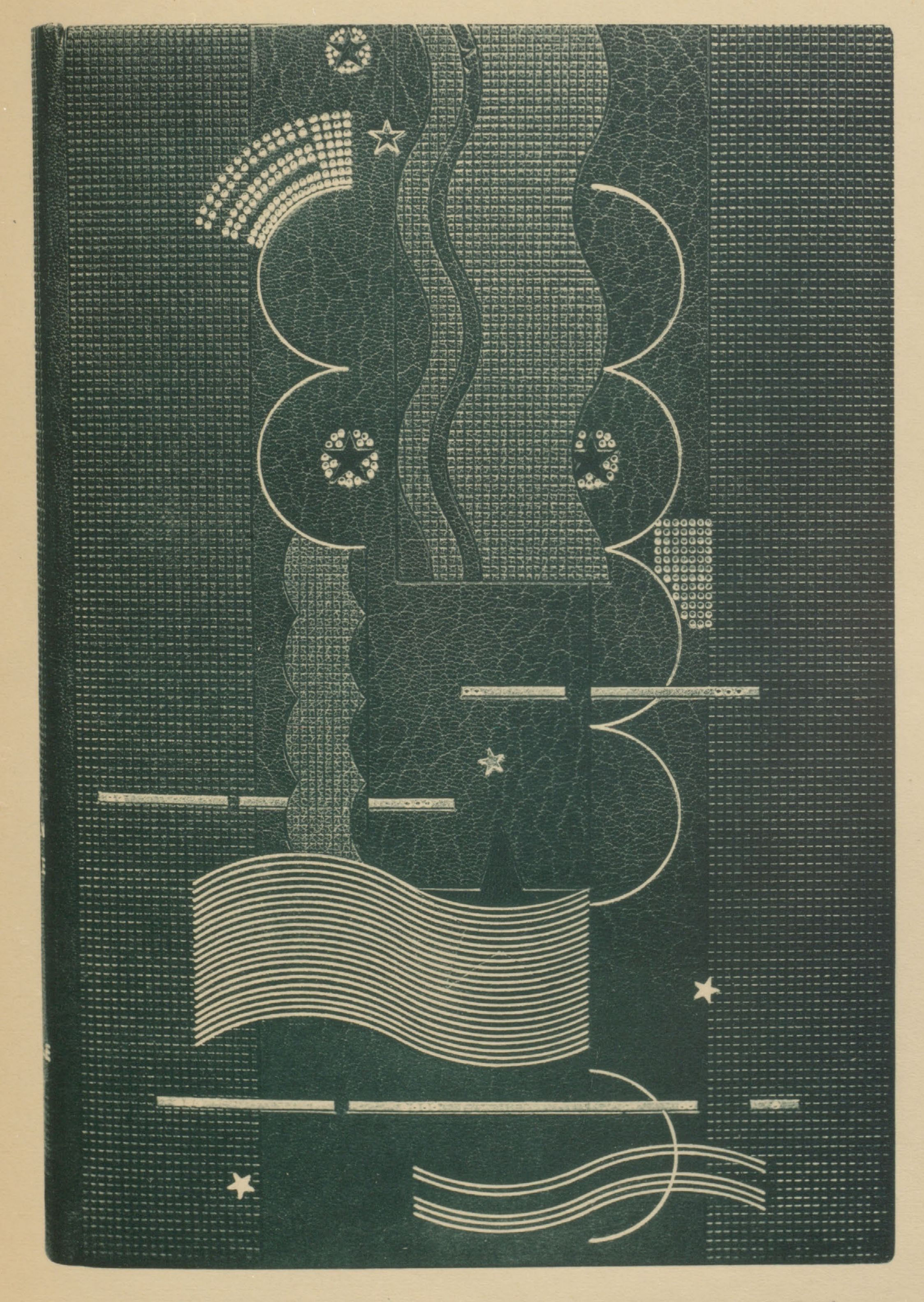
« Mais que cette communion dans le passé ne nous soit pas une entrave. Dépouillons l'œillère. Nous vivons, non pas un XVIe renaissant, mais une transformation profonde des conditions de notre existence et dont l'art reste un divin

Reliure de P. LEGRAIN



Odes de Paul Valéry — Bibliothèque Ch. Miguet

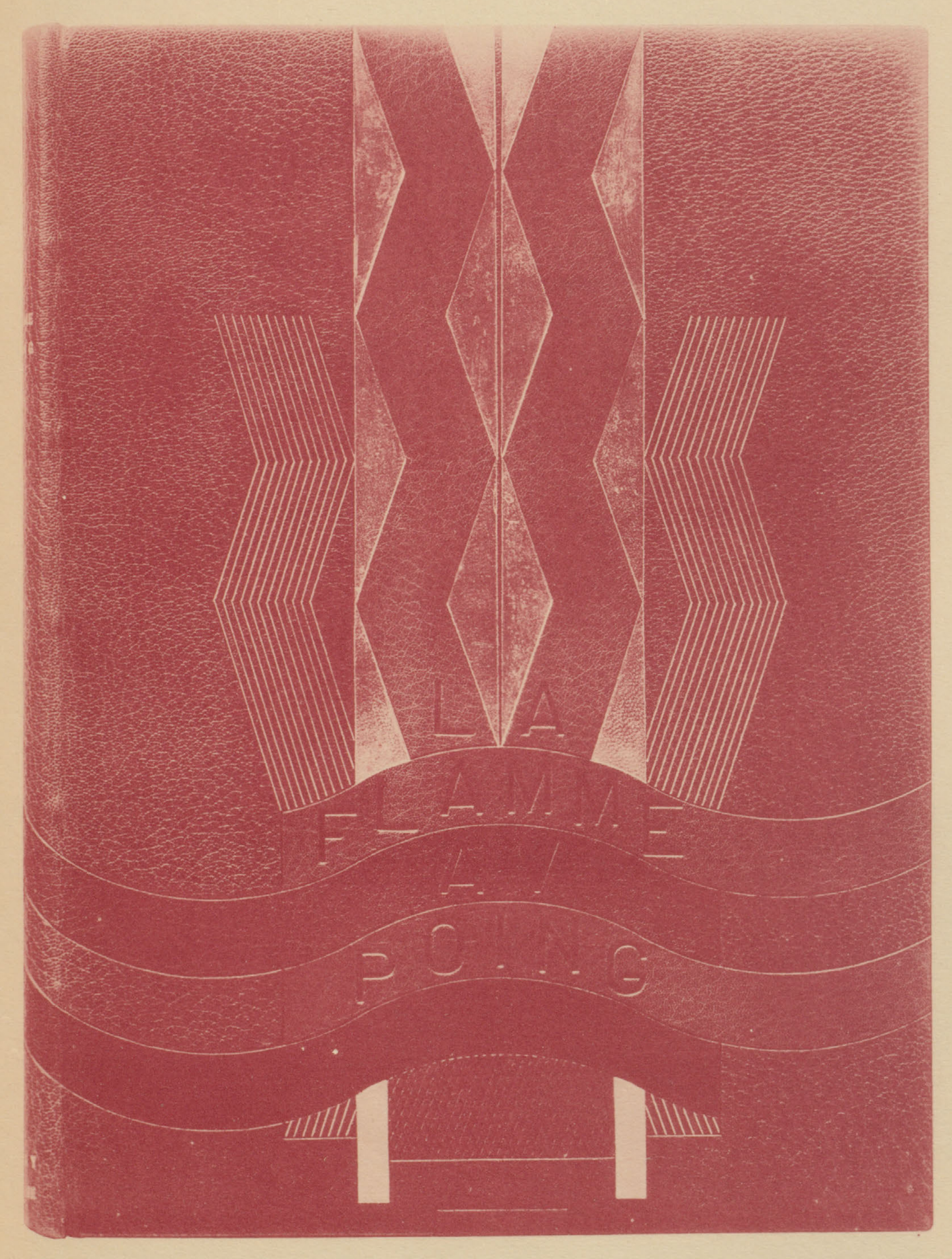
Reliure de P. LEGRAIN



Le Zodiaque

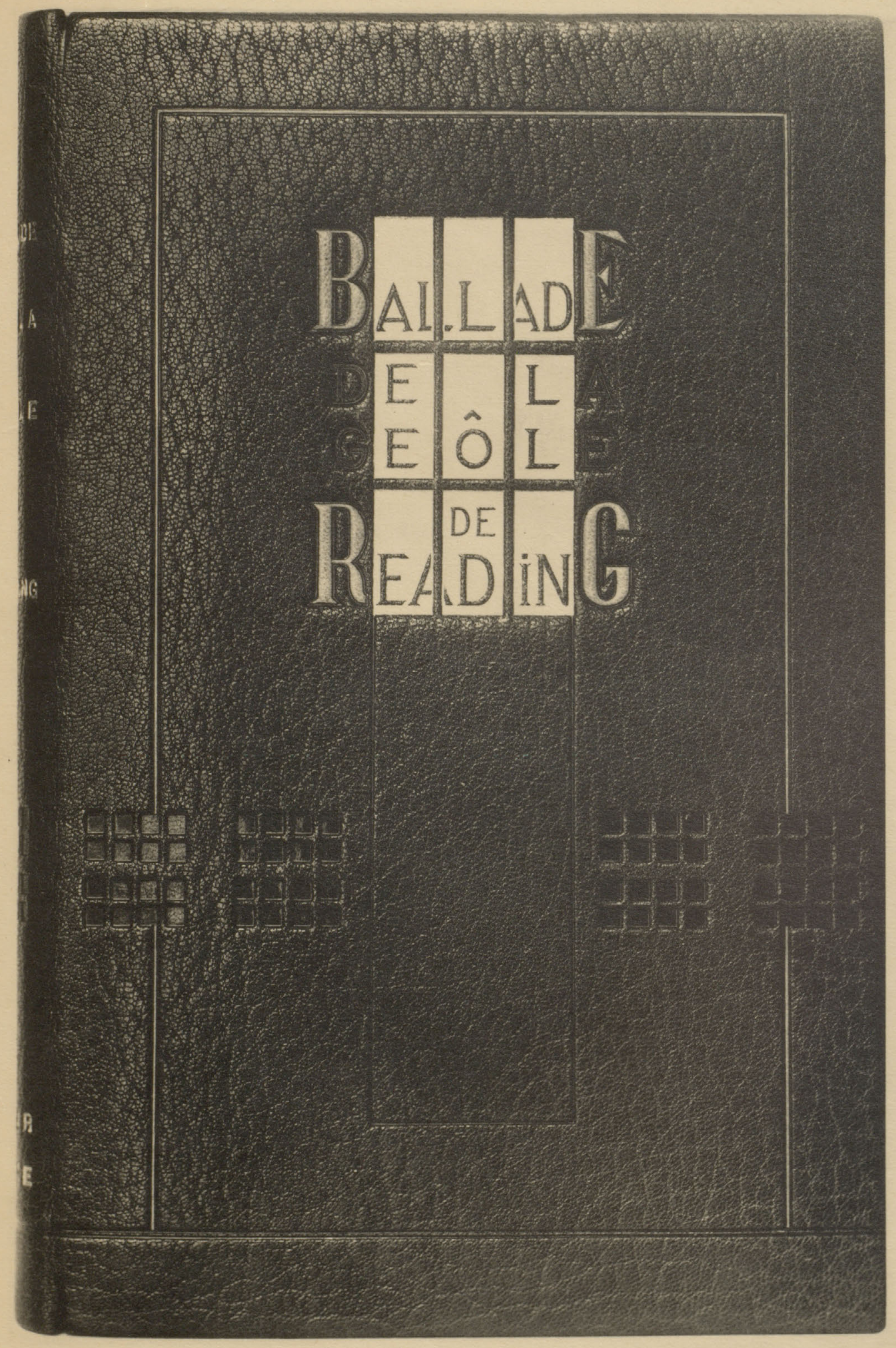
Bibliothèque L. Barthou

Reliure de P. LEGRAIN



La flamme au poing Bibliothèque Mme P. Goujon

Reliure de P. LEGRAIN



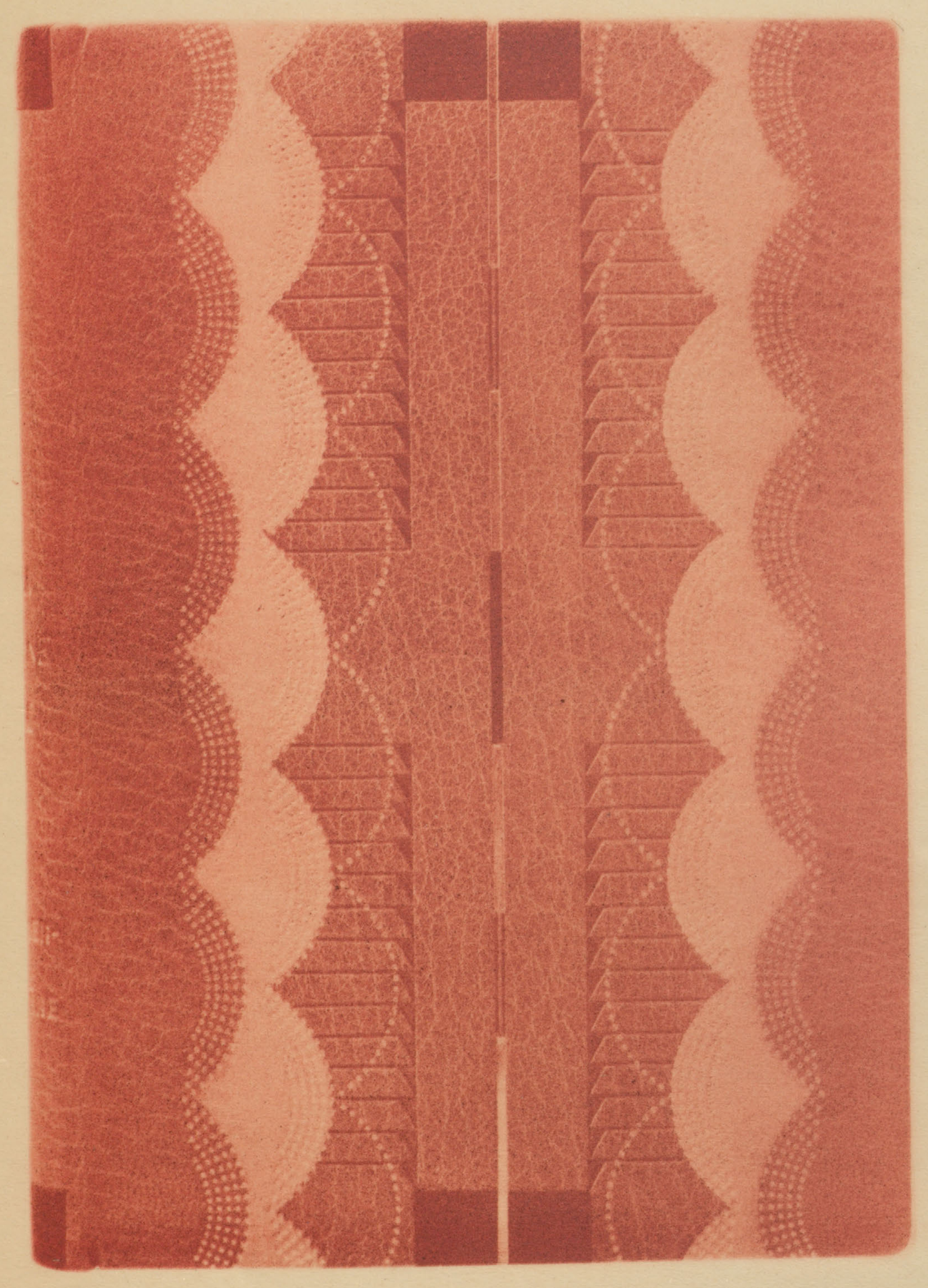
Ballade de la Geôle de Reading Bibliothèque Ch. Miguet

Reliure de P. LEGRAIN



Rhumbs Bibliothèque L. Barthou

Reliure de P. LEGRAIN



La bonne Vie Bibliothèque Ch. Miguet

rouage. Une littérature jaillissante s'épanouit et prospecte des régions restées vierges de notre sensibilité, une littérature qui, elle, est bien de notre âge — l'âge du ciel violé et des ondes subtiles — le plat dont avec ferveur vous achevez la dorure (adieu petits abbés et surintendants), ira le plus souvent aux mains pieuses d'un amateur qui, éclairé au même soleil de notre époque, désirera en saisir le reflet direct dans l'ouvrage que vous lui présenterez.

« Serions-nous les derniers à arracher aigles et fleurs de lis? et semblables à l'écrevisse, chercherions-nous l'avenir derrière nous?

« Non, certes! mais poursuivons et laissons à d'autres le soin d'inculper de subversion M. Jacques de la Palice.

« Quel est le rôle de la reliure? Préserver le livre avant toute chose, le vêtir et, si d'aucuns réclament le bon vêtement du travail journalier, ce dont nous n'avons pas à nous occuper ici, à d'autres sont réservés la robe rare, le frac impeccable, ajustés avec les soucis de la plus grande appropriation désirable. — Cette parure, je la considère, dans la majeure partie des cas, comme le frontispice initial de l'ouvrage — le frontispice introducteur et qui, par la couleur, la manière, l'esprit du décor et son ordonnance, se constitue en quelque sorte l'annonciateur du texte renfermé.

« Mais quelle prudence dans le choix du « motif »! — « motif »! mot dangereux — que de crimes on commet en ton nom! En mon désir de n'y pas tremper les mains, je me suis établi un bréviaire. Ne jamais perdre de vue que le fer à dorer n'est pas un pinceau, pas plus que le cuir n'est une toile, afin d'éviter d'une façon formelle toute représentation littéraire, invariablement intempestive et dont Clovis Ève, le Gascon ou Derome, les maîtres en un mot, surent se si bien garder.

« Procédons par allusion, suggérons, n'appuyons pas, et tels filets divergents en aigrette rayant un plat, telle

mosaïque aux contours synthétiques, évoqueront plus sincèrement tel jet d'eau ou telle pierre précieuse qu'une représentation stéréotypée dont la transposition eut été pratiquement fausse.

« Il me restait enfin un élément dont je ne me suis pas privé — on m'en a loué, on me l'a reproché — mais cet élément dont est faite l'essence même du livre, j'entends, l'élément typographique — pourquoi l'aurais-je banni? N'est-il pas le plus noble et celui qui s'impose à la base de tout autre?

« Avec l'apport de chaque pierre qu'est chaque caractère — bien des édifices sont permis — à nous de jointoyer l'ensemble, de le sceller par un agencement convenable. »

P. Legrain travaille loin du bruit, sans réclame. Il s'impose et attire par quelques envois aux Artistes Décorateurs et au Musée Galliéra ou de préférence dans des présentations d'ensembles avec deux ou trois artistes joailliers ou décorateurs de mobiliers.

En octobre 1923, à la galerie Briant-Robert, on distinguait tout particulièrement, parmi une centaine de reliures, *Le Laboratoire central*, de Max Jacob, très curieux avec ses entre-croisements de filets et ses enchevêtrements de petites lignes parallèles, *L'Offrande lyrique*, et *Daphnis et Chloé*, décoré d'une curieuse mosaïque.

En 1925, c'est la grande manifestation des Arts Décoratifs, puis, par deux fois il présente à la galerie Barbazanges faubourg Saint-Honoré devenue peu après galerie Georges Bernheim sa production de chacune des deux années suivantes.

On y put voir notamment en 1927 : *Les Aventures du roi Pausole, Pelléas et Mélisande, Les Villes Tentaculaires, Les Amis nouveaux* avec plaque d'argent percée de trous ronds sur les plats. *L'Odyssée d'un transport torpillé, Roméo et Juliette, Jésus-la-Caille, Le chant de l'équipage* décoré, comme le nègre de la Porte Saint-Denis avec son

cadran horaire sur le ventre, d'une superbe boussole sur son plat et constater une tendance peut-être un peu trop marquée vers le compliqué dans la composition et l'hermétisme dans le symbolisme. Les reliures exposées en juin 1928, à la galerie Georges Bernheim, marquèrent un heureux retour vers une plus grande simplicité : *La flamme au poing, Ouvert la nuit, Les Croix de bois, Daphné, Les Chansons de Bilitis, La Vie de saint Dominique, Daphnis et Chloé, Reproches à une dame qui a coupé ses cheveux, L'Envers du Music-Hall, Pâques fleuries, Le Curé de Tours, La bonne vie,* répétition de la composition ayant précédemment servi pour *La maison Philibert*, passée à l'Hôtel Drouot, en mai 1928, dans une vente dirigée par M. G. Andrieu, et dont une réplique sur un autre exemplaire se trouve également dans la Bibliothèque de M. C. Miguet. On retrouvera toutes ces reliures reproduites ici.

Il n'est aujourd'hui de grand amateur qui ne puisse, avec un légitime orgueil, arborer des « Legrain ». Si l'on n'en vit qu'un seul, *Les Histoires naturelles* de J. Renard, recouvert en maroquin rouge orné sur le dos et sur les plats, de bandes rouges et grenat avec larges filets dorés, dans le catalogue de la vente faite en novembre 1925 après le décès de M. Descamps-Scrive, venu trop tard dans un siècle trop récemment régénéré, on en trouve, par contre, treize dans l'importante collection d'éditions rares et de manuscrits précieux constituée par M. Lang, dispersée aux enchères le 16 décembre 1925, et ainsi décrites au catalogue :

Les Croix de bois (La Banderole, 1921). Même composition que celle figurant dans les bibliothèques de MM. le baron Robert de Rothschild et Vever.

Escales (La Sirène, 1920). Maroquin mauve, décor de maroquin noir mosaïqué à froid, piqué d'étoiles d'argent avec, au bas, les sillages de l'eau représentés en lignes onduleuses sur fond argenté. Titre en lettres vertes avec le

premier S détaché en une haute ligne onduleuse verte et argent sur le fond noir (R. Kieffer).

Vie de saint Dominique (J. Beltrand, 1919). Maroquin noir. Bordure de maroquin gris à la base. Grand orbe argenté portant le titre en lignes courbes. Filets argentés (R. Kieffer).

Beauté, mon beau souci! (N. R. F., 1920). Maroquin rose. Les plats décorés de palmes argentées. Bordure inférieure en maroquin gris. Filets intérieur argentés.

Contes de Mille et une Nuits (La Sirène, 1918). Maroquin beige. Milieux ornés de compartiments mosaïqués en bleu et noir. Le premier plat porte le titre repoussé en noir sur un rectangle argenté (R. Kieffer).

L'Inflation sentimentale (Renaissance du Livre, 1922). Maroquin citron mosaïqué de maroquin brun liséré de noir disposé en marches d'escalier dans le bas des plats. Titre en lettres d'or.

L'Homme traqué (manuscrit). Maroquin gris. Le premier plat orné d'une sorte de piste lumineuse tendue en diagonale avec, à son extrémité, un tableau noir portant le titre, bande de maroquin noir.

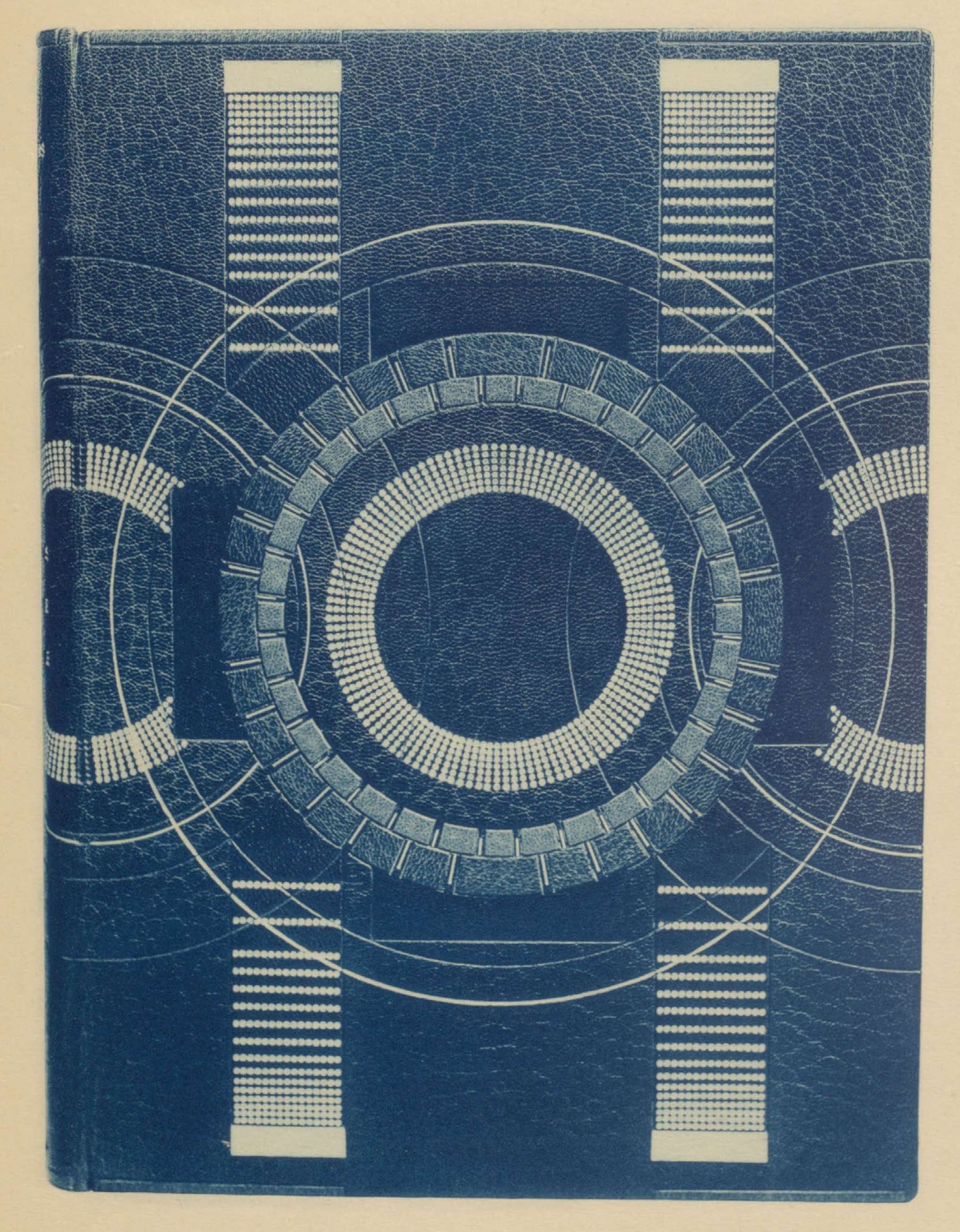
La vie très horrifique du grand Gargantua (Pichon, 1921). Maroquin tête de nègre. Le premier plat orné de neuf médailles dorées portant chacune une lettre en maroquin rouge du nom « Gargantua ».

La Reine de Saba (Société Littéraire de France, 1922). Maroquin beige-rose. Décor mosaïqué à froid en veau brun de lignes géométriques. Titre à froid (R. Kieffer).

Monsieur Bergeret à Paris (manuscrit). Milieu et bords de maroquin gris striés de filets argentés, grand rectangle de peau de serpent couvrant les plats autour du motif central (R. Kieffer).

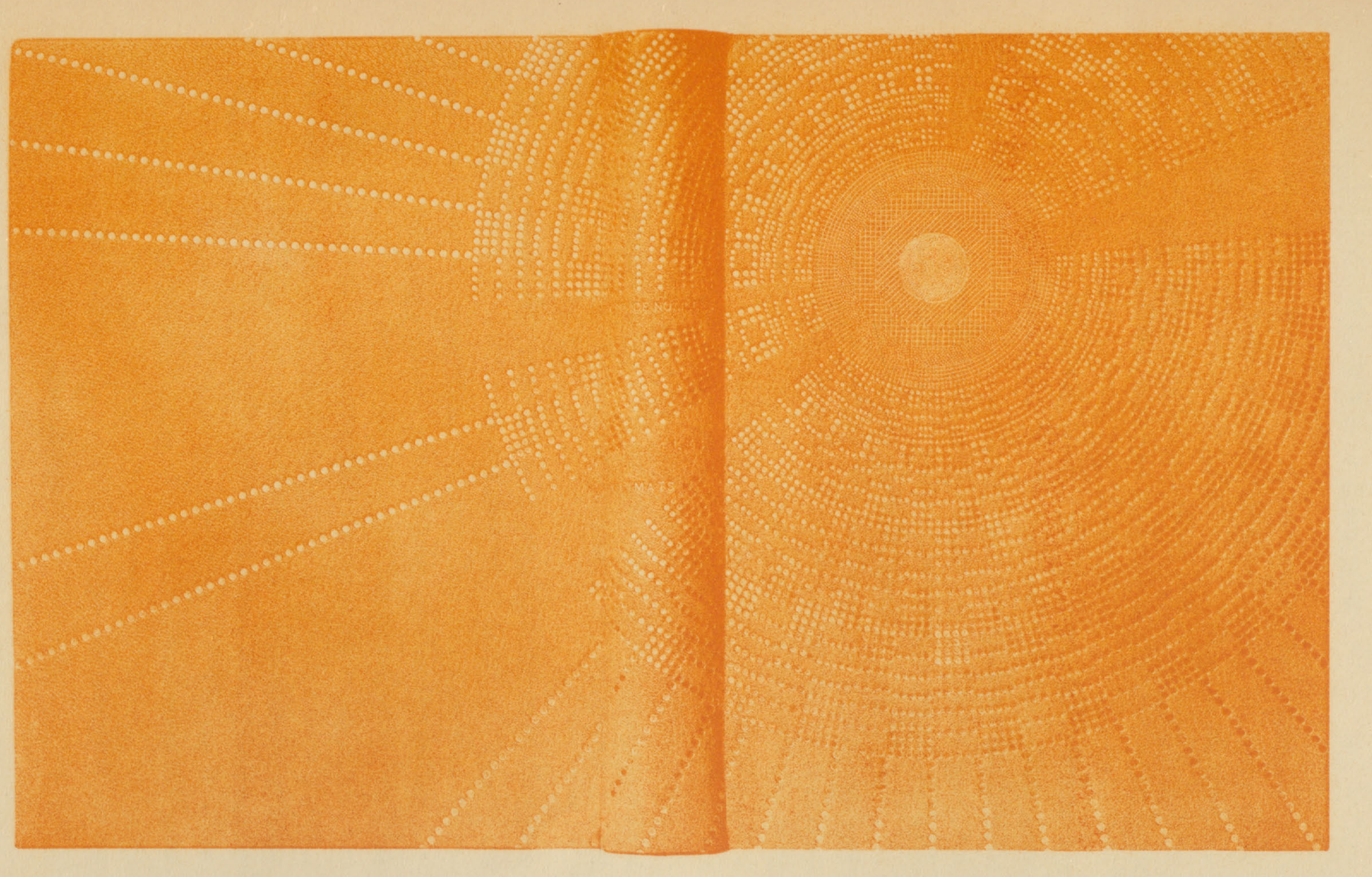
La Jeune Parque (manuscrit). Maroquin vert. Le premier plat décoré de deux grandes pointes triangulaires entre-croisées, l'une de laque d'argent, l'autre de laque

Reliure de P. LEGRAIN



Carnets de Voyage en Italie — Bibliothèque L. Barthou

Reliure de P. LEGRAIN



Les Climats

Bibliothèque J. Hernandez

brun figurant les branches d'une paire de ciseaux. Au-dessous, le titre mosaïqué avec petites capitales vert clair.

L'Écornifleur (manuscrit). Maroquin tête de nègre couvert d'un semis de pastilles dorées entre lesquelles s'insère le titre sur le premier plat coupé en deux avec le nom de l'auteur sur deux lignes (R. Kieffer).

Tableau de la boxe (N. R. F., 1922). Maroquin beige. Le premier plat orné d'un décor mosaïqué synthétisant dans un ingénieux raccourci le ring, avec ses cordes indiquées par des filets argentés, le projecteur, le tableau qui, ici, porte le titre. Larges filets argentés et filets à froid. Doublé de gardes d'étamine à reflets métalliques.

Dans tout mouvement de rénovation, il faut des œuvres mères, des œuvres génératrices. A la suite de P. Legrain dans les voies nouvelles ouvertes par lui, s'est ruée une foule d'imitateurs et surtout d'imitatrices. Vraie chasse à courre dans laquelle il a tout fait pour les dépister. Ses compositions très simples, au début, ont été intentionnellement compliquées afin de les rendre aussi inimitables que possible et par là même décourager l'ardeur de ses concurrents.

On est vraiment tenté de leur appliquer ce qu'Erasme, dans *L'Éloge de la Folie,* disait des philosophes : « Comme ils se boufissent, lorsqu'ils tracent des cercles, des triangles et d'autres figures de géométrie, enchevêtrés les uns dans les autres en forme de labyrinthe, accompagnés d'un bataillon de lettres auxquelles ils font faire comme des évolutions ! Avec cela, ils jettent de la poudre aux yeux. » Le pauvre P. Legrain a été démarqué, copié à la grosse. Jamais on n'avait fait une telle consommation de circonférences, de lignes parallèles et croisées, de fils de fer barbelés, de tessons de bouteilles, d'enroulements en escargots, d'archipels de lettres abracadabrantes, de titres morcelés et illisibles, de peaux de reptiles et de serpents pour en arriver à ne produire que du tarabiscoté, de l'entortillé et

de l'obscur. Heureux Legrain! Il peut se vanter d'en avoir fait rêver des jeunes filles!

Mais il en est de la parure des livres comme des modes féminines. Les établissements de confections en gros auront beau faire, ils ne pourront rivaliser, même dans leurs rayons de haut luxe, avec les maisons de grande couture. Il leur manquera toujours ce je ne sais quoi, ce chic qui est l'apanage du créateur et ne s'imite pas. Rien n'est plus pitoyable que la parodie de l'élégance et la fausse distinction.

Il n'y a pas à s'y tromper. L'originalité du décor, la qualité de la matière, l'aisance dans la recherche et l'harmonie de la ligne vous hurlent, à des kilomètres de distance : « Ça, c'est du Legrain! »

On aime le précieux artiste malgré les quelques défauts qu'il peut avoir, on l'admire malgré ses outrances. Il est le maître dont peut justement s'enorgueillir notre époque.

P. Legrain, c'est « La Reliure contemporaine[1] ».

1. Hélas ! Pierre Legrain est décédé presque subitement le 16 août 1929.

C'est à peine, fait incroyable, si journaux et revues signalèrent cette disparition. Et cet artiste, un des plus grands et des plus personnels de notre temps, s'en alla, comme, du reste, il avait vécu et travaillé, dans le silence et loin des foules.

On peut dire vraiment que le succès et la célébrité lui étaient fatalement et justement venus sans qu'il les ait jamais violentés.

Une des dernières expositions de ses œuvres eut lieu en mars 1929,

à la galerie de la Renaissance, en même temps que des meubles de Pierre Chareau et Dominique, des pièces d'orfèvrerie de Jean Puiforcat et des bijoux de Raymond Templier.

Ses reliures, au nombre de huit, étaient superbes de simplicité, de distinction et de sentiment décoratif.

Le Cantique des Cantiques. Maroquin rose avec filets et pointillés dorés. Ronds de différentes grosseurs avec mosaïques noires.

Daphné. Maroquin rouge, mosaïqué brun, rouge, blanc et rose avec filets dorés et à froid. Titre sur le plat.

Les Villes Tentaculaires. Maroquin brun rouge, mosaïqué rouge avec filets et étoiles dorés et filets à froid. Silhouette de maisons au-dessous d'étoiles. Titre sur le plat.

Quelques fables de La Fontaine. Maroquin brun rouge quadrillé. Combinaison de cercles entre-croisés et de filets dorés. Mosaïque grise.

Quelques fables de La Fontaine. Maroquin rouge foncé. Rectangles et filets dorés.

Quelques fables de La Fontaine. Maroquin brun foncé. Combinaison de cercles faits de pointillé, d'abord à froid, puis dorés de différentes grosseurs.

Contes d'O. Wilde. Maroquin rouge. Filets entre-croisés et à froid.

Petits et grands verres. Maroquin rouge, mosaïqué brun, gris et bleu, filets dorés avec incrustation de plaques en argent. Titre répété sur le plat.

Tout en respectant dans le passé la valeur de ses aînés, P. Legrain a senti que l'art de la reliure, atteint de fièvre hectique, dépérissait lentement, se mourait de consomption et qu'il était nécessaire de le revivifier et de lui transfuser un sang jeune et riche. Il créa un genre inattendu et ouvrit la voie à de fécondes initiatives.

P. Legrain symbolisera la reliure d'après-guerre. On peut présumer, autant qu'il est possible de le faire, que ses œuvres braveront les années des générations futures comme les reliures de Du Seuil, Pasdeloup, Derome ou Thouvenin le sont aujourd'hui par nous.

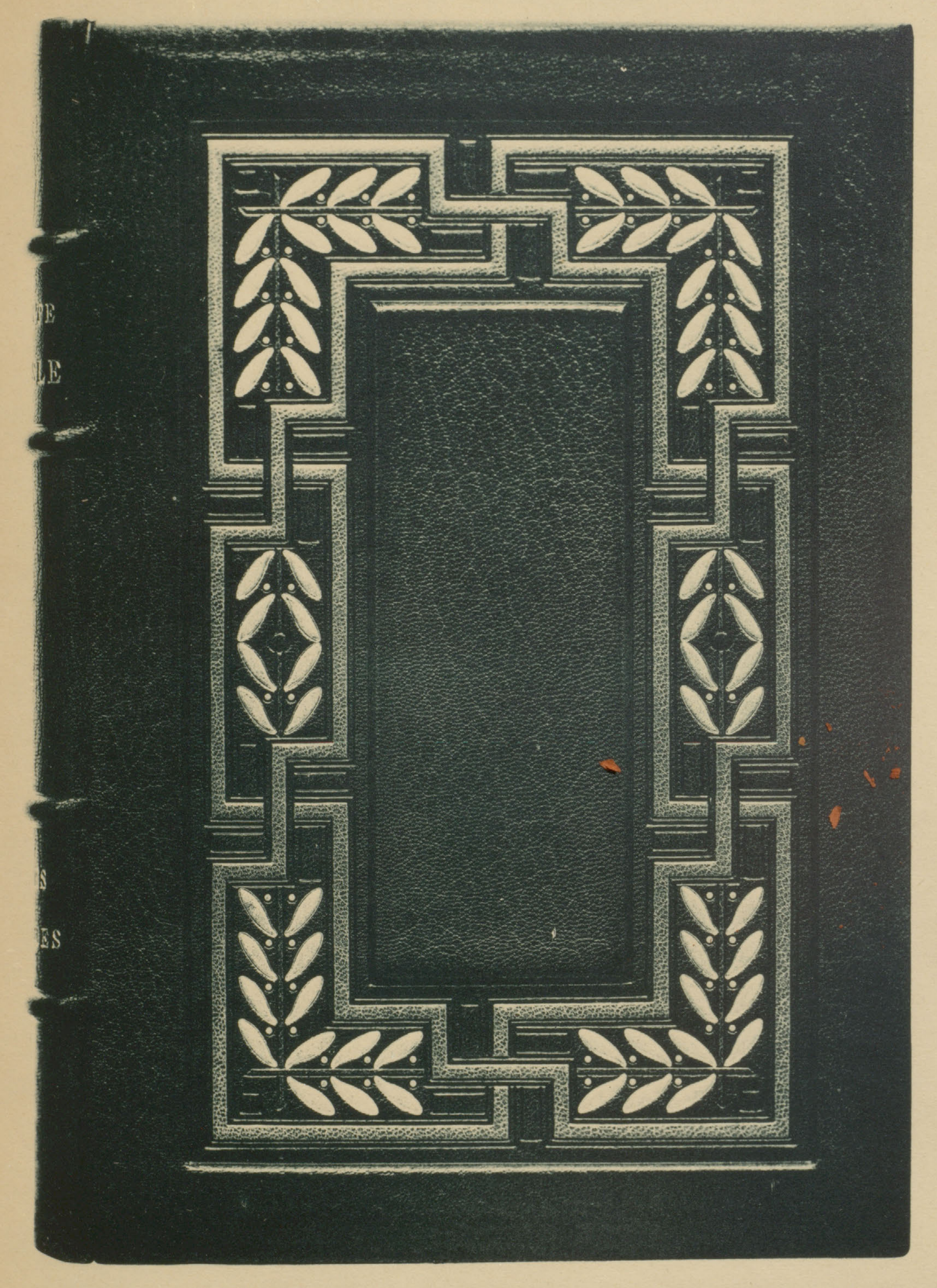
H. MARIUS-MICHEL

Marius-Michel, vieux Gaulois solidement attaché au sol de la Patrie, qui, en 1870, âgé de vingt-quatre ans, quoique dispensé du service militaire, s'était engagé et avait gagné ses galons d'officier sur le champ de bataille, supporta péniblement les tragiques années de la Grande Guerre. Pendant les loisirs que lui laissait forcément la reliure, il publia un volume de vers. Pour lui, c'était encore servir que d'affirmer sa confiance dans les destinées de la France, d'exalter la valeur de nos héros et de magnifier le travail. Après l'armistice, il se remettait à l'œuvre, comme si les années ne comptaient pas, avec autant d'ardeur et de passion que par le passé. Et lui, le rénovateur de la reliure de 1889, assista, à son tour, à un mouvement analogue à celui qu'il avait déclanché vingt-cinq ans auparavant.

Peut-être, en voyant ses reliures de *A Rebours* et de la *Vita Nova*, a-t-on pu supposer qu'il voulait sacrifier au goût moderne. Il n'en était rien, ses conceptions n'avaient pas changé. Le doyen de la reliure était, toujours et malgré tout, fidèle à ses principes, à la tradition. Tout au plus, subit-il un tantinet l'influence de son collaborateur G. Cretté, devenu depuis son successeur : mais l'effet était si mince que tout ce qui sortait des ateliers de la rue Pierre-Nicole pouvait être, sans crainte, aisément identifié à première vue, sans avoir besoin de recourir à la signature.

Ce n'est certes pas sans une réelle mélancolie qu'en s'adressant un jour, en 1922, aux élèves de l'École des Arts Décoratifs, il leur disait : « Je ne passe plus maintenant pour un révolutionnaire. De même qu'en politique on est toujours le réactionnaire de quelqu'un, en art décoratif, on est toujours pompier pour la génération suivante et vieux pompier pour les très jeunes. Vous le serez à votre tour,

Reliure de MARIUS-MICHEL



Poèmes antiques Bibliothèque J. Borderel

Reliure de MARIUS-MICHEL



De Paris au Bois de Boulogne (doublure)
Bibliothèque J. Borderel

mais comme l'art décoratif est une longue chaîne à laquelle chaque génération vient forger un nouvel anneau, il suffit que celui que vous apporterez marque intelligemment sa place pour que vous y laissiez une trace honorable. »

Pendant quelques années encore, ce fut une production riche et abondante. Marius-Michel ne connut pas la sénilité précoce et remplit le stade normal de sa maturité d'œuvres belles et de haute qualité.

Il figurait encore aux divers salons de 1923, exposa aux Artistes Décorateurs, habillés de ses compositions florales habituelles, un *Daphnis et Chloé*, une *Vie rustique*, un exemplaire des *Trophées* et un *Livre de la Jungle* avec son titre aux lettres somptueuses sous la plaque en bronze de Jouve, et à la Nationale, un Villon d'une richesse discrète et d'un goût très délicat. Ce fut son chant du cygne.

Plaisir de Bibliophile [1] a publié quelques feuillets trouvés, après sa mort, dans ses papiers intimes. Ils montrent combien grandes étaient sa conscience professionnelle et son honnêteté artistique. « Je compte, y avait-il noté, me retirer à la campagne au commencement de 1925, avec une situation plus que modeste. Si j'aime toujours autant les livres, je n'ai plus, pour trouver de nouveaux modèles, la même facilité qu'autrefois. Notez que je n'ai jamais eu aucune fierté de cette facilité ; cela est don de nature que l'on a ou que l'on n'a pas, et dont il est, à mon avis, stupide de tirer vanité.

« Comme, au fond de moi-même, je n'estime que le travail et l'effort, je n'ai l'orgueil de mon œuvre que pour les soixante années d'efforts continus que j'y ai consacrés.

« Quand on n'est plus capable de se renouveler, il faut s'arrêter à temps, et ne pas arriver à seriner un air que l'on a pu chanter brillamment en d'autres temps. »

La rosette d'Officier de la Légion d'honneur vint cou-

1. 4e année, no 16, automne 1928, p. 216.

ronner cette carrière que devait interrompre, au début de 1924, une cruelle opération. Avec une force de volonté peu ordinaire, refusant tout anesthésiant, il préférait souffrir, pour, dans ses heures de calme, continuer à s'occuper de son art, pensant faire encore des projets, cherchant de nouvelles compositions, surveillant leur exécution. Il ne s'arrêta que deux jours avant sa mort survenue le 9 mai 1925.

M. G. Canape, en sa qualité de président du Syndicat des Relieurs, rendit, dans *La Reliure*[1], un juste hommage à son grand confrère disparu qui « occupera dans l'histoire de la Reliure française une place comparable à celle des Le Gascon, des Derome, des Pasdeloup, des Thouvenin », et il ajouta : « Son influence sur la reliure moderne aux environs de 1900 est immense et si l'école nouvelle, tout en l'admirant, le renie quelque peu, c'est qu'elle procède de moyens différents et possède une compréhension tout autre de ce que doit être un décor de reliure.

« Il décorait et les jeunes synthétisent.

« Sa fantaisie, il la voulait inscrite dans un cadre, le décor nouveau n'a pas de limites. Où il faisait naître un ensemble, il n'y a plus qu'un fragment.

« Ceci détrônera-t-il cela?

« Je crois, comme notre regretté confrère, que c'est cela qui durera, que ceci ne peut être qu'une transition. »

Les grandes ventes de Piolenc (novembre 1913), Solacroup (février 1925), Marcel Bénard (mai 1925), qui, pourtant nous avaient montré une importante série d'œuvres de Marius-Michel furent loin d'approcher de l'abondance de celles figurant dans la bibliothèque de M. R. Descamps-Scrive dispersée aux enchères par MM. L. Carteret et E. Raoust-Leleu au cours de l'année 1925. Rien que dans la troisième partie vendue en novembre et comprenant 355 numéros, on pouvait relever 200 grandes pièces sans

1. N° 358, juillet 1925, p. 98.

compter celles de moindre importance ou les demi-reliures, toutes d'un goût parfait et de remarquable exécution. Les prix payés furent vraiment impressionnants. On cria au triomphe! C'en fut un pour le Maître disparu.

Une seule voix détonna dans l'ensemble, celle de M. F. Vandérem dans le *Bulletin du Bibliophile*[1]. Les opinions sont libres. Mais cette charge à fond, cette précipitation à venir écraser de ses critiques sentant à plein nez le parti pris, un homme à peine descendu dans la tombe, furent jugées plutôt défavorablement. Que ne les avait-il formulées plus tôt? Il eut fait beau voir Marius y répondre.

Quoi qu'il en soit, et malgré leur longueur, nous pensons qu'il ne sera pas sans intérêt, à titre de document, de les reproduire ici intégralement :

« Si l'on en considère l'ensemble (textes modernes de la collection Descamps-Scrive), il est visible que M. Descamps-Scrive, après quelques tentatives de droite et de gauche, fut entraîné à ne plus donner de commandes qu'à un seul relieur, à celui qu'on lui affirmait être le meilleur faiseur du moment, j'ai nommé Marius-Michel, et qu'au lieu d'intervenir personnellement dans la vêture de ses livres, il en abandonna entièrement direction et exécution à son fournisseur en titre.

« M. Descamps-Scrive achetait un livre. Allez, pas de discussion ni d'hésitation : chez Marius-Michel. Qu'il s'agît d'un livre secondaire ou de premier plan, toujours la reliure pleine et doublée. Quant aux mosaïques et dorures, au relieur de décider et d'adopter couleurs ou chamarrures, à son gré.

« Or, il est permis aujourd'hui de dire qu'avant la vente, cette uniformité et cette (!) égalitarisme (!!) dans les reliures de la collection Descamps-Scrive n'avait pas très favorablement impressionné les connaisseurs, on se demandait

1. 1er décembre 1925, p. 566.

si le gros public bibliophilique (!) avalerait tous les cuirs identiquement agencés ou bariolés et si, sur certains illustrés, certaines originales de second ou de troisième ordre, la disproportion entre la médiocrité de l'intérieur et le faste de l'extérieur n'amèneraient pas, pour le vendeur, de sérieuses déperditions.

« Vaines appréhensions! Le public des néo-bibliophiles a l'estomac solide et non seulement il absorba sans faire ouf les maroquineries discutables, mais il les paya toutes, quoiqu'elles recouvrissent, leur pesant d'or et au delà.

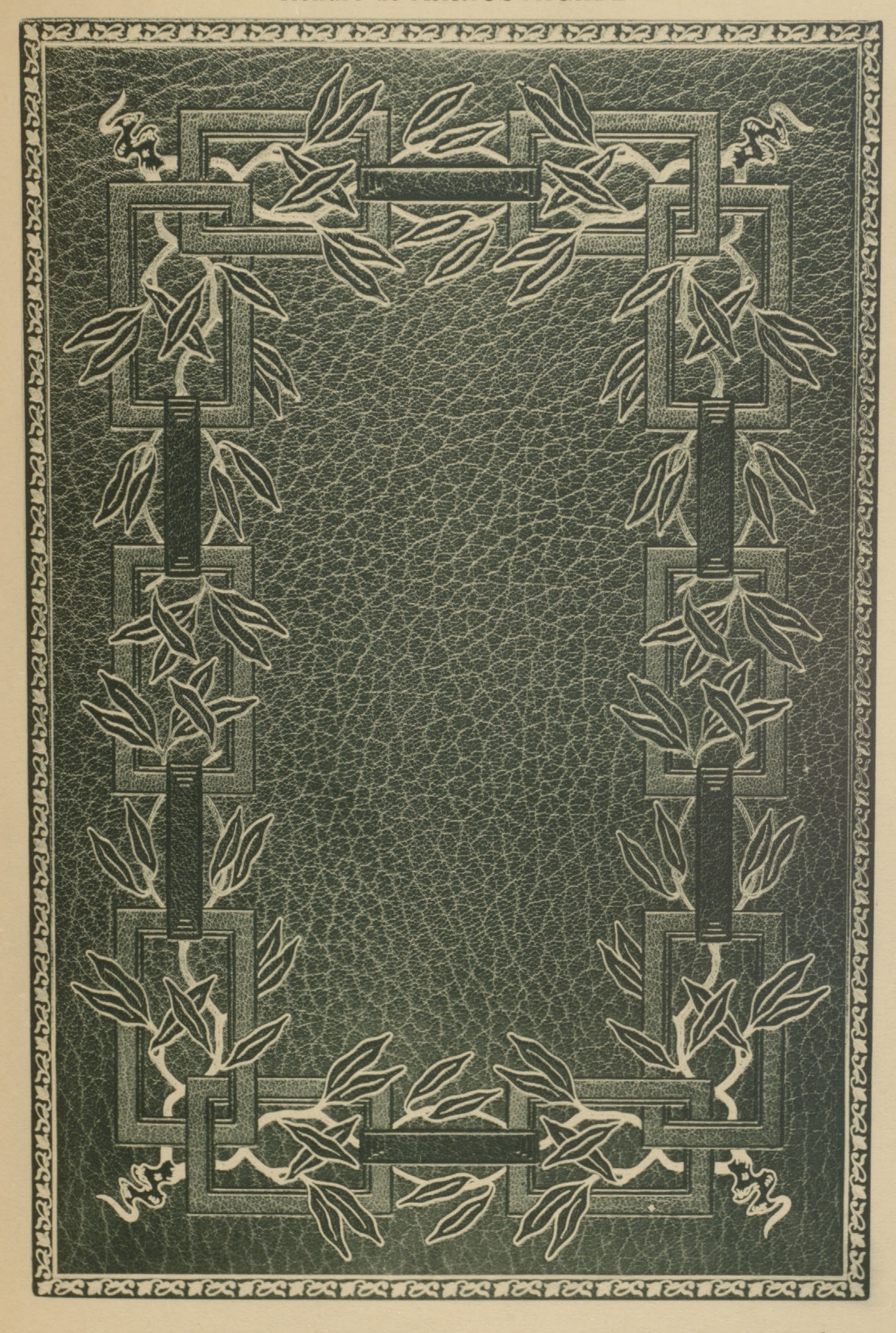
« Pourtant, cette vente mémorable et ses résultats inespérés constituent-ils, comme on l'a écrit, le triomphe des reliures de Marius-Michel?

« Pécuniairement, sans aucun doute. Sur une grande partie de la bibliophilie actuelle, la signature de Marius-Michel, les mots « reliure doublée de Marius-Michel » ou « reliure mosaïquée de Marius-Michel » exercent une véritable sidération, avec inhibition caractérisée du sens critique et propension irrésistible aux prodigalités effrénées.

« Toutefois, auprès des connaisseurs, il me semble que si la vente Descamps a accusé un triomphe, ce n'a pas été celui de Marius-Michel, mais celui de Cuzin, de Lortic, de Mercier, dont les reliures attestent un bien autre art, une bien autre qualité, une bien autre aristocratie.

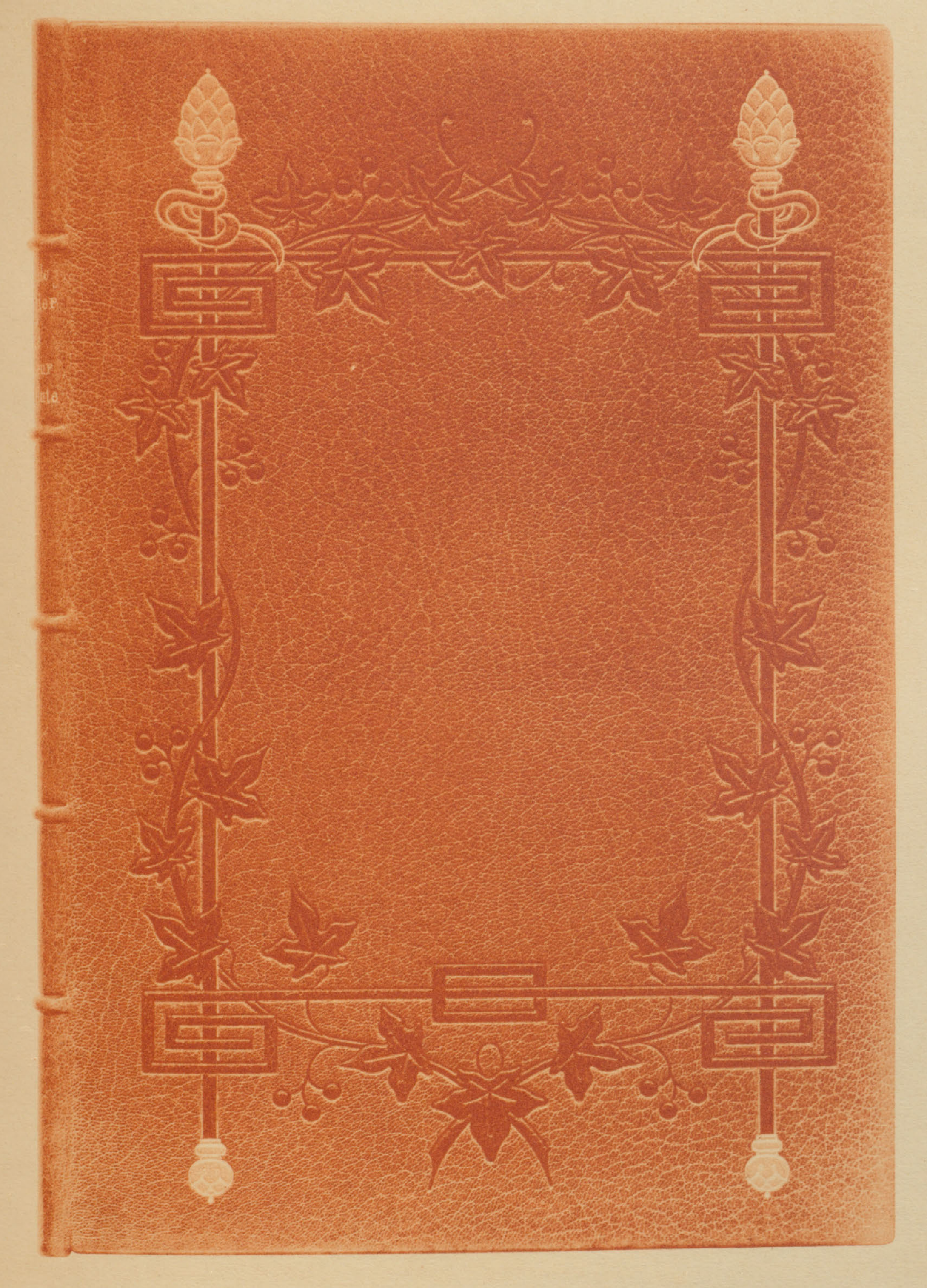
« Voyez, par exemple, les reliures de Lortic pour *Paul et Virginie* et *La Princesse de Clèves*, celles de Cuzin pour *Antar*, *Eugénie Grandet*, *Le Dernier Abencérage*, *La Journée de Fontenoy*, celles de Mercier pour *La Chaîne d'or*, *Lorenzaccio*, *Mlle de Maupin*, *Manon Lescaut*, *Notre-Dame de Paris*, *Les Lettres persanes*, *La Parisienne*, etc. Quelle délicatesse dans les ornements! Quelle excellente adaptation au texte! Quelle finesse dans les fers! Quelle fermeté dans la frappe des fleurons, des filets ou des titres!... C'est partout, portées au maximum, toute la grâce, toute l'élé-

Reliure de MARIUS-MICHEL



Conditions de paix (doublure) Bibliothèque L. Barthou

Reliure de MARIUS-MICHEL



Le Joueur de flûte

Bibliothèque J. Borderel

gance, et aussi toute la netteté qui font l'honneur de la Reliure française.

« Pourquoi M. Descamps-Scrive se détourna-t-il des maîtres qui lui avaient confectionné de tels chefs-d'œuvre? Très vraisemblablement parce qu'on l'aura convaincu que les Lortic, les Cuzin, les Mercier, c'était le vieux jeu, la routine, tandis que Marius-Michel, c'était la nouveauté, le dernier cri.

« Double inexactitude, car si les Lortic, les Cuzin, les Mercier ne bouleversaient pas leur art, ils ne cessaient de le modifier par des perfectionnements progressifs soit dans le dessin, soit dans la disposition, soit dans la frappe des ornements et l'acheminaient insensiblement vers des formules qui, tout en se renouvelant, restaient fidèles aux directives et aux principes de l'école française.

« Tandis que Marius-Michel, regardons-y de près, en quoi consistent ses innovations, ses rénovations?

« Pour les reliures ordinaires, pas grand'chose : la reliure pleine janséniste avec doublure d'une couleur différente de celle des plats. Comme ornementation nouvelle, ce n'était guère jouer la difficulté! Mais ce qui aggrave ce moindre effort, ce sont les caractères de titre inventés par Marius-Michel et qui forment comme sa marque de fabrique : caractères tenant de l'allemand, de l'anglais, du russe et qui, admissibles à la rigueur, malgré leur lourdeur, sur les volumes tout contemporains, jurent affreusement sur les œuvres des romantiques ou de leurs successeurs immédiats et y semblent un défi autant à la chronologie qu'au bon goût.

« Mais, direz-vous, et les grandes reliures, les reliures mosaïquées? Marius-Michel, là, n'est-il pas expressément un créateur?

« Au point de vue maroquinerie, assurément, mais au point de vue décoratif, autre histoire.

« Ces fleurs, ces plantes, si réduites chez Marius-Michel,

qu'en soient le nombre et les espèces, nous savons, nous devrions savoir où le maître relieur les a cueillies : non dans le jardin de son imagination, mais dans celui de William Morris, le fameux décorateur préraphaélite.

« Ou, si ce nom ne vous dit rien, avez-vous vu, vous rappelez-vous les velours anglais, les cretonnes anglaises qu'il y a une trentaine d'années et plus, le tapissier Maple avait mises, chez nous, à la mode? Eh bien, les fleurs, les plantes de ces velours ou de ces cretonnes, c'est identiquement — et avec quelle autre diversité — la flore décorative de Marius-Michel, ou si vous préférez, la flore de Marius-Michel n'est autre que celle de William Morris et de Maple.

« Voilà déjà qui restreint singulièrement l'originalité qu'on prête aux décorations du célèbre relieur, puisqu'il n'a fait qu'importer en reliure des ornements décalqués sur des étoffes dans le commerce.

« Mais ce qui marquerait encore plus le côté industriel et, si je puis dire, mécanique de cette prétendue innovation, c'est l'application inconsidérée et irréfléchie qu'en pratique indifféremment Marius-Michel à tous les ouvrages quels qu'en soient le texte ou l'époque.

« Un Morris, un Maple ne s'avisèrent jamais de poser leurs velours ou leurs cretonnes sur des bois de fauteuils Louis XV ou Louis XVI, sur des sièges du xve siècle ou sur des bergères romantiques.

« A Marius-Michel, au contraire, ces considérations de chronologie et de style sont bien égales. Et ces mêmes gerbes de glycines, d'aubépines, d'iris, de tubéreuses anglo-modern-style, il les répandra d'une main égale et machinale aussi bien sur les *Nuits* de Musset que sur les *Contes de Perrault* ou sur *Le Cantique des Cantiques*, aussi bien sur Albert Samain que sur François Villon.

« La reliure ne forme plus pour lui qu'une sorte de housse à fleurs qu'il jette indistinctement sur tous les volumes qu'on lui confie à revêtir. Que la couleur ou le

galbe des fleurs se raccordent au texte ou non, peu importe. Les nuances sont bien venues. Les mosaïques sont bien sorties. A quoi bon s'occuper de ce qu'elles recouvrent ?

« Mais où ces motifs anglo-modern-style — dont on pourrait souvent déplorer la pesanteur et les violents bariolages — où ces motifs anglo-modern-style dépassent la mesure, c'est quand ils viennent s'enrouler autour d'ouvrages de date infiniment antérieure, comme *Sonnets et Eaux-fortes*, par exemple, ou les *Trois Contes*, l'un datant de 1869, l'autre de 1877.

« Ces anachronismes ne vous choquent pas, ne vous font pas rire ? Alors, écoutez, je vous prie, ce petit apologue rétrospectif.

« Nous sommes aux environs de 1830. Un riche amateur arrive un jour chez Thouvenin et lui apporte à relier un exemplaire broché de l'originale des *Liaisons dangereuses* (1782). Le riche amateur ne regarde pas au prix. Il désire seulement une reliure signée de Thouvenin et ce que Thouvenin fait de mieux dans l'instant.

« — Je vois votre affaire, déclare Thouvenin, je vais vous établir une belle reliure pleine en maroquin grain long violet avec un beau dos à la cathédrale.

« — C'est cela.

« — Sur les plats, au centre, une large rosace mosaïquée orange et bleu dans le style oriental.

« — Parfait.

« — Et aux angles, des fleurons du genre ogival.

« — Bravo ! Seulement, pour le titre, je tiens essentiellement à des caractères gothiques.

« — Naturellement.

« Et six mois plus tard, l'amateur serra précieusement sur son cœur ses *Liaisons*, dans une reliure du plus pur style bouzingot.

« Quelques années ont passé. Nous sommes aux environs de 1853 ou 1855 et, un matin, le même amateur sur-

vient chez Trautz-Bauzonnet avec un exemplaire broché de l'originale d'*Adolphe* (1816), par lequel il souhaite une reliure dernier cri, ce que Bauzonnet et Trautz font de plus riche, de plus chic.

« — Nous voyons ce qu'il vous faut, déclarent d'une seule voix Trautz et Bauzonnet. Nous allons vous établir une jolie reliure pleine en petit maroquin grain fin, rouge de Strasbourg. Sur les plats, des filets à la Du Seuil; sur le dos, des nerfs bien aigus avec des petits fers à la Boyet: tranche dorée bien entendu et gardes en papier peigne, ce qui se fait beaucoup.

« Et, six mois plus tard, l'amateur serre précieusement sur son sein un *Adolphe*, originale, dans une reliure du plus pur style Second Empire.

« Puis maintenant, veuillez transposer. Donnez à l'amateur le nom de M. Descamps-Scrive, au relieur celui de Marius-Michel, au lieu de ceux de Thouvenin ou de Trautz. Et vous saisirez tout le comique des anachronismes qui déparent tant de reliures de cette belle collection. »

On peut lire, à la suite, dans une note en bas de page:

« Si je n'ai pas parlé des diverses reliures en cuir incisé, qui figurent dans la collection Descamps, c'est simplement parce que la laideur de ces compositions, rappelant les pires horreurs de la pyrogravure commerciale, me semblait trop évidente pour qu'il y eut lieu d'y insister. »

Réservons notre jugement et contentons-nous de constater ce qui a été. Laissons aux générations futures le soin d'émettre une opinion, qui aura d'autant plus de valeur que les années auront fui et que le temps aura fait son œuvre.

La postérité attachera à la reliure d'avant-guerre le nom de Marius-Michel; elle le considérera en parfait accord avec le style, l'illustration, l'esprit de ce temps; il lui semblera tout naturel de le trouver sur *Les Trophées, A Rebours, Les Nuits* ou *Les Églogues* alors qu'il lui paraî-

Reliure de MARIUS-MICHEL



La vie à Montmartre Bibliothèque J. Borderel



On ne badine pas avec l'amour (doublure)

Bibliothèque J. Borderel



La Dame de pique

Bibliothèque J. André

trait étrange de le rencontrer sur les reliures d'ouvrages de A. Maurois, J. Giraudoux, P. Morand, Valéry Larbaud, Mac-Orlan..., illustrés par les Naudin, Dufy, Dignimont, Laboureur, Dunoyer de Segonzac...

Les chiens hurlent, la caravane passe.

Une exposition rétrospective organisée au Petit Palais de mai à juin 1927, présenta cent vingt-neuf reliures exécutées par Marius-Michel à différentes époques de son existence depuis la revue de *L'Art*, le *Faust* de Delacroix, *Le Cantique des Cantiques* de Bida et *Le Livre de Ruth* jusqu'au *Livre de la Jungle, Trois Églises* de Huysmans, *Ramuntcho* et *Le Spleen de Paris*. Cet ensemble permit d'apprécier l'œuvre de celui que M. Béraldi a appelé notre plus grand relieur depuis la Renaissance.

En tête du catalogue, à côté d'une étude heureusement condensée de M. P. Istel sur la vie et l'œuvre de Marius-Michel, ont paru quelques pages de M. L. Barthou, que l'on peut considérer comme définitives, sur l'homme et sur l'artiste.

« Il lui avait fallu, rappela le Président du *Livre Contemporain*, pour triompher de la routine et pour imposer des formules nouvelles à des bibliophiles attardés, une rare dose d'énergie. Il n'était pas l'ennemi de la tradition et il ne reniait pas le passé. Mais il ne se pliait pas aux servitudes desséchantes qui tuent. Il était pour la vie qui crée. Il avait créé. Vainqueur et déjà célèbre, il ne s'arrêtait pas à mi-chemin : il cherchait encore. Il chercha toujours. Il ne fut jamais le prisonnier d'un procédé ou d'une tendance, même s'il les avait trouvés le premier. Courageux et clairvoyant, plus tenace que souple, il allait toujours de l'avant, tempérant les audaces les plus hardies par la sagesse, instinctive et réfléchie, d'un goût qui connut peu de défaillances. Il avait plus de fierté que de vanité, mais il savait et il sentait sa force. J'ai aimé ses résistances, parce que, ne s'enfermant pas dans un parti pris,

elles donnaient leurs raisons. Marius-Michel les écoutait; il recueillait leurs désirs, auxquels il faisait leur part légitime et il se prêtait même à leurs fantaisies. Mais il y a des exigences qu'il ne subissait pas. C'est lui qui signait, non le client, et il lui arrivait de refuser sa collaboration, c'est-à-dire sa signature, à des clients dont les conceptions ou les combinaisons heurtaient sa raison ou sa délicatesse... » Et il ajoutait pour conclure : « Marius-Michel portait haut l'honneur de sa profession, qu'il traitait moins comme un métier que comme un art... Son nom est célèbre, mais il s'élèvera encore et il égalera dans l'immortalité, les noms les plus grands du plus français, peut-être de tous les arts. »

GEORGES CRETTÉ

MARIUS-MICHEL, en distinguant G. Cretté, a prouvé qu'il s'y connaissait en hommes. Il avait discerné chez lui, alors qu'il était encore tout jeune, un tempérament d'artiste et reconnu un infatigable travailleur.

G. Cretté, sur les conseils de son ami Charles Jouas, était entré à l'École Estienne où il suivit les cours de MM. Godefroy et Masset pour la dorure sur cuir, et Henry de Waroquier pour la composition décorative.

Au bout de ses quatre ans, il était classé premier de la promotion sortante. Mais au lieu de s'en aller comme ses camarades, il céda aux instances de Marius-Michel et prolongea d'une année ses études, partageant son temps entre l'École Estienne et celle des Arts Décoratifs.

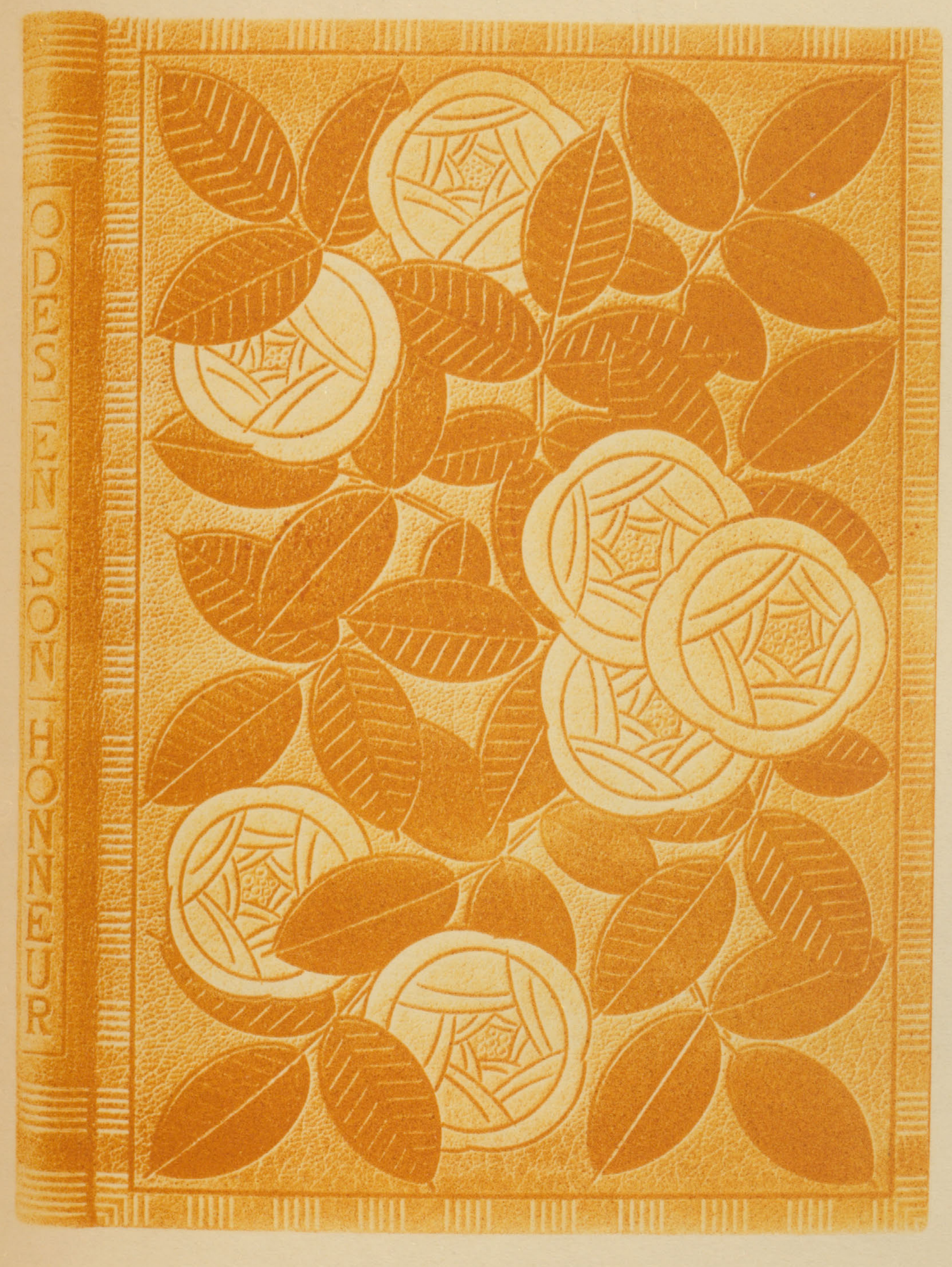
Marius-Michel le prit ensuite chez lui. Il devint son élève, son disciple préféré, presque son enfant d'adoption, croissant et se fortifiant dans son art au contact d'un tel Maître. Et tandis que le jour il perfectionnait sa technique,

Reliure de G. CRETTÉ



Contes de Samain Bibliothèque Chouanard

Reliure de G. CRETTÉ



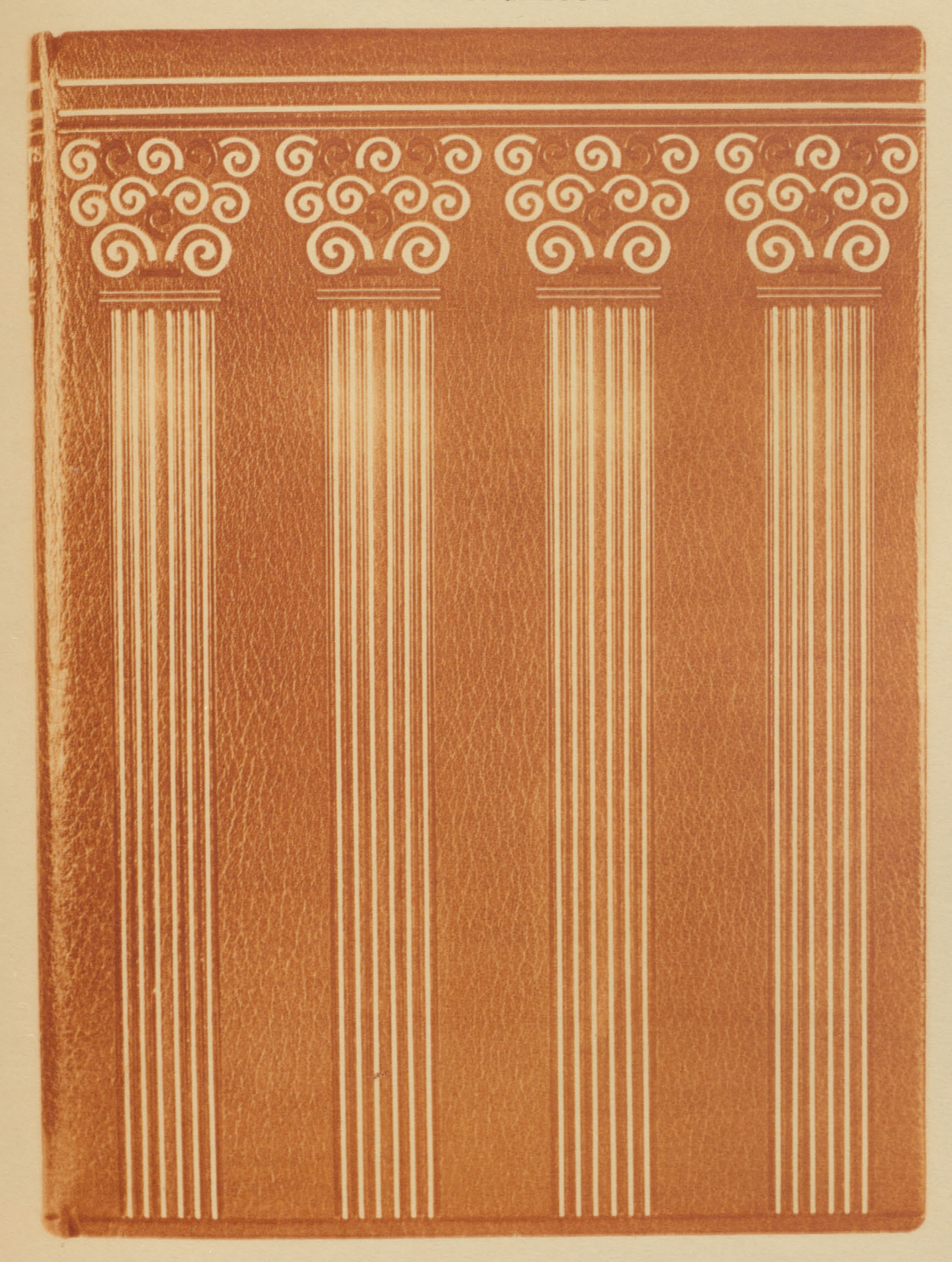
Odes en son honneur Bibliothèque du Baron Gourgaud

Reliure de G. CRETTÉ



Daphné Bibliothèque A. Blaizot

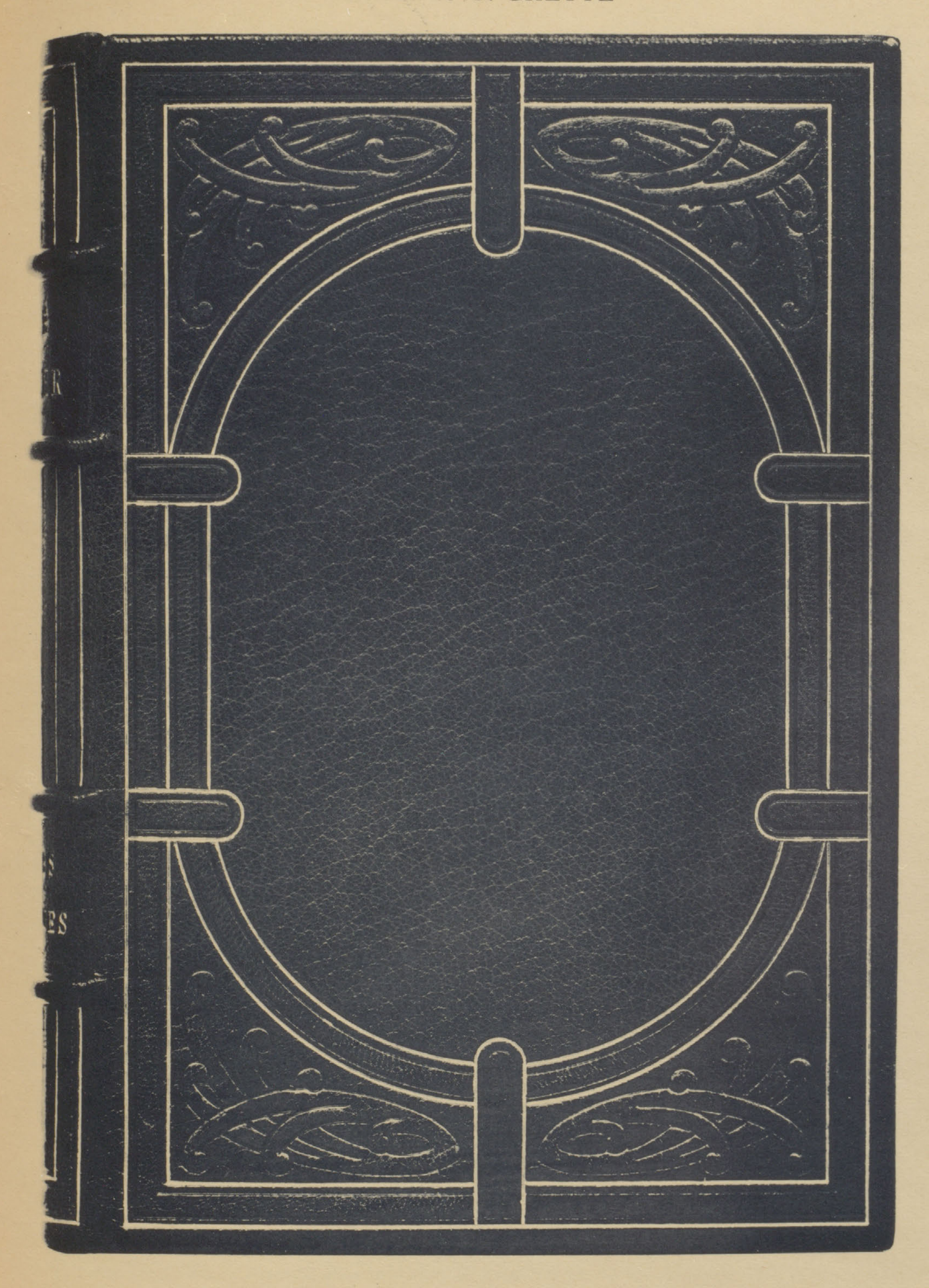
Reliure de G. CRETTÉ



Carnet de voyage

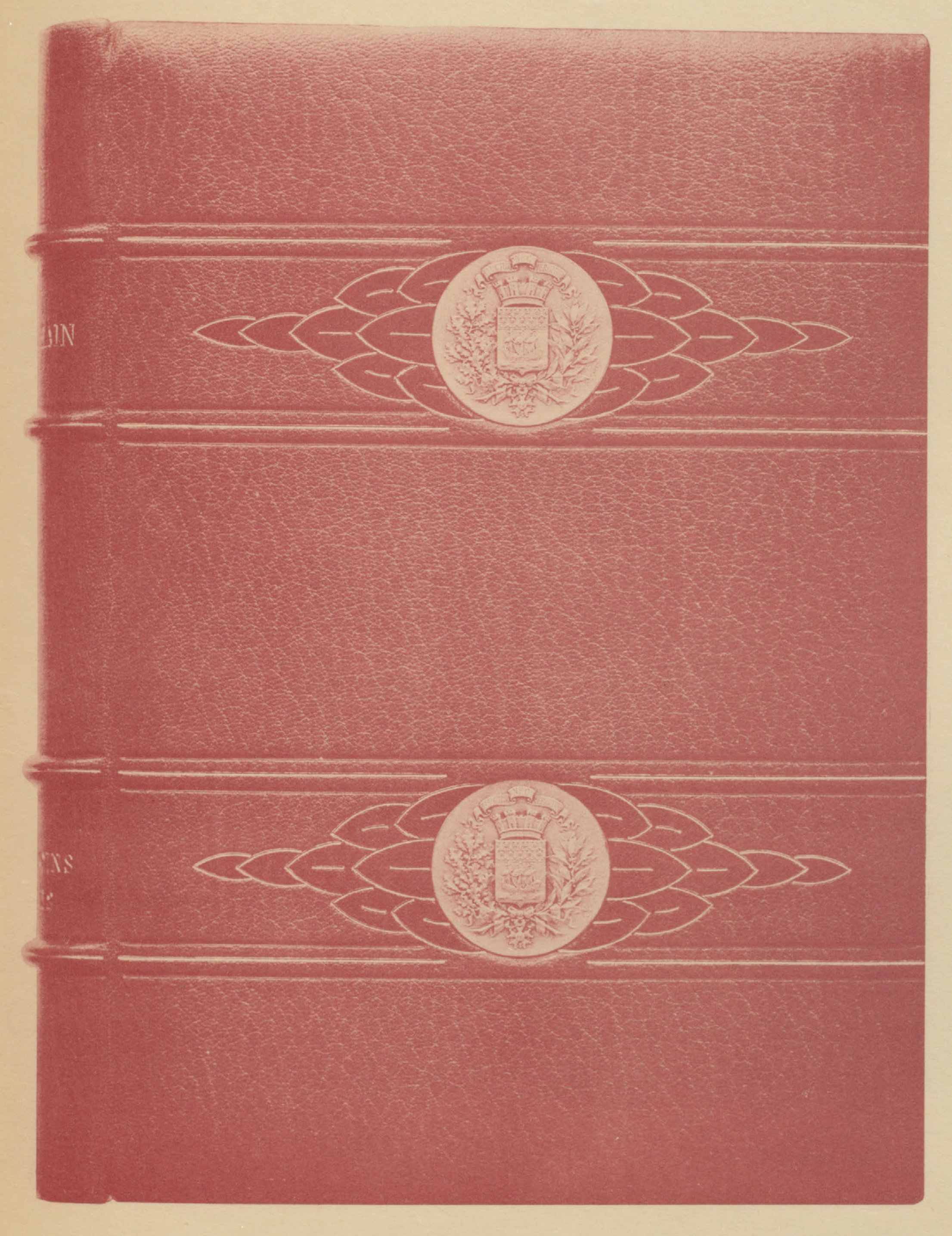
Bibliothèque P. Harth

Reliure de G. CRETTÉ



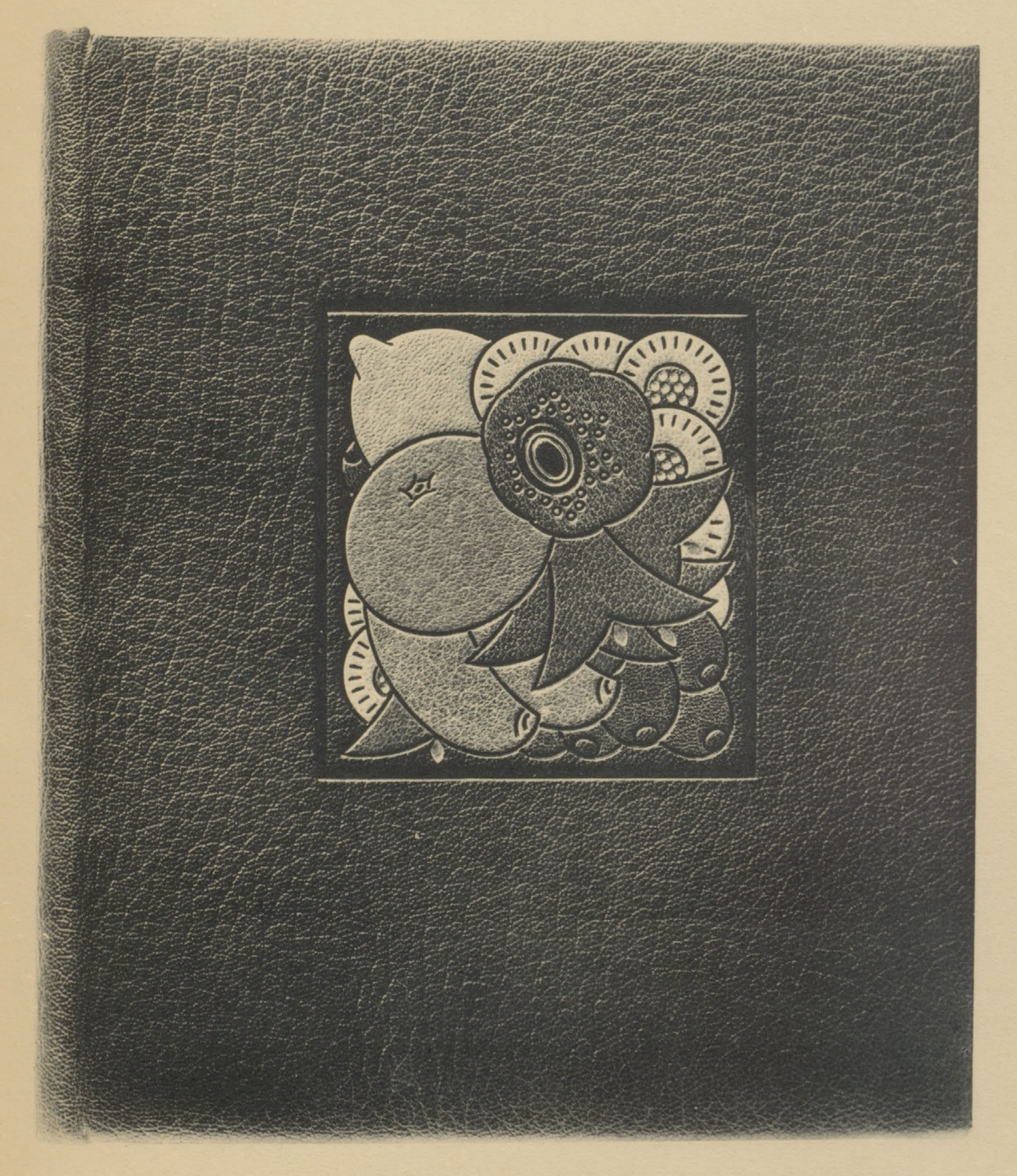
Œuvres poétiques d'André Chénier Bibliothèque J. Borderel

Reliure de G. CRETTÉ



Les Pantins de Paris Bibliothèque J. Borderel

Reliure de G. CRETTÉ



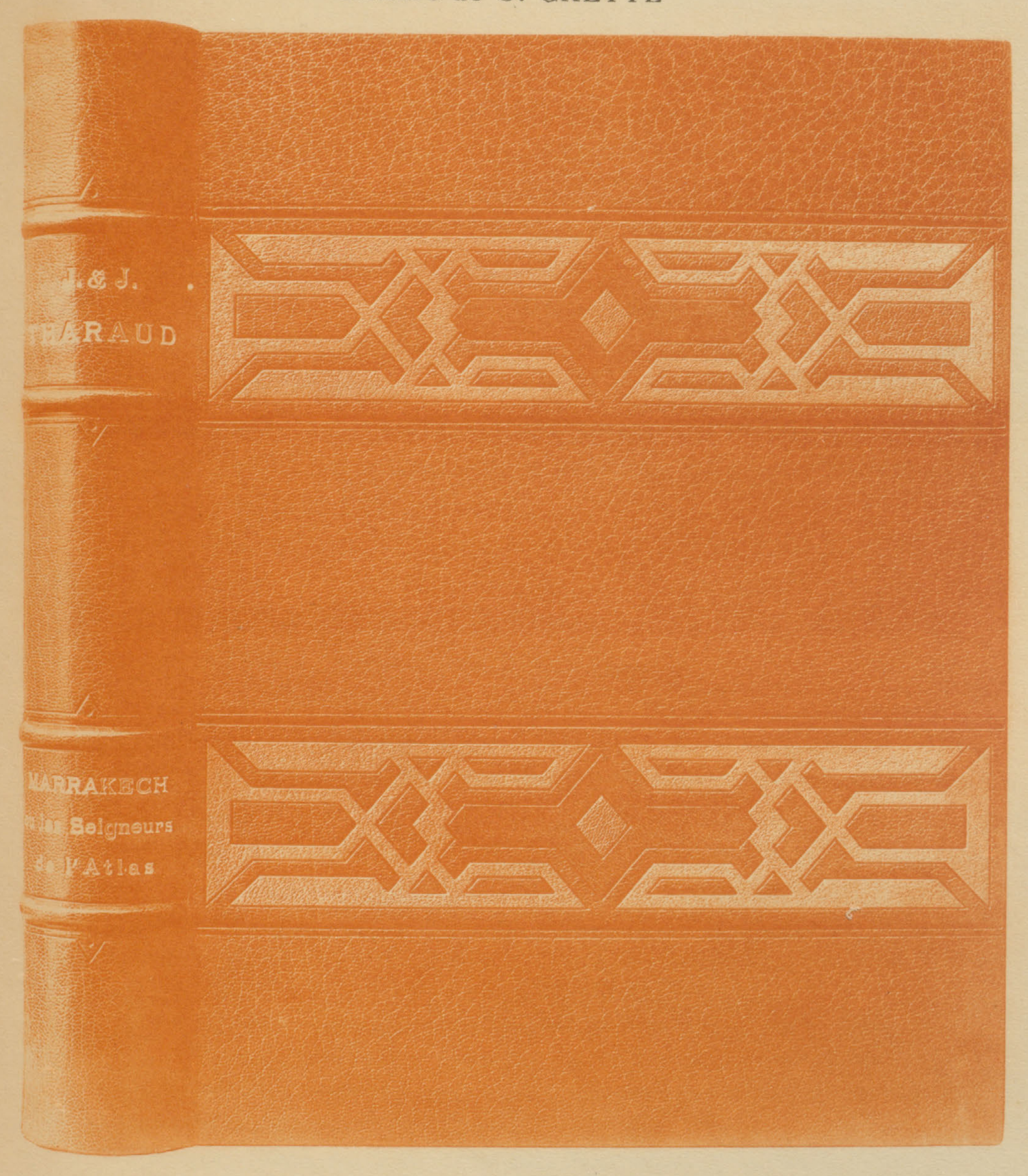
Bibliothèque V. B.

Reliure de G. CRETTÉ



La Leçon d'Amour dans un Parc — Bibliothèque Masurel

Reliure de G. CRETTÉ



Marrakech

Bibliothèque A. Blaizot

il continuait néanmoins, le soir, à fréquenter les cours de composition décorative.

Il était en droit d'espérer, après l'accomplissement de son service militaire en 1913, pouvoir recueillir le fruit de ses longues et patientes études, lorsque la guerre éclata.

Il ne rentra chez Marius-Michel qu'en 1919, devint son associé en 1923, et son successeur, un mois avant sa mort, en avril 1925.

Depuis quelques années, on sentait peu à peu grandir l'influence de l'élément nouveau dans la maison. Si la perfection d'exécution continuait à être chez elle de tradition, le décor, sous la poussée d'idées neuves et hardies, s'orientait doucement vers une vision répondant plus pleinement aux goûts et aux idées d'alors.

Maintenant que G. Cretté est devenu le seul maître de ses destinées, il est en mesure de continuer à revêtir les livres du début de notre siècle des belles réalisations d'art classique et traditionnel qui firent si longtemps la gloire de son illustre prédécesseur et d'habiller ceux d'aujourd'hui d'après les conceptions décoratives les plus nouvelles ainsi qu'on le peut constater chaque année dans les diverses expositions.

Il suffit de citer.

L. Chadourne. *Le Pot au noir*. Maroquin noir avec, sur le premier plat, un grand carré de fleurs et fruits des Tropiques en mosaïque de couleurs vives (Bibliothèque J. André).

G. Barbier. *Personnages de Comédie*. Maroquin vert émeraude, mouvement de rideaux formant cadre en mosaïque et filets d'or et de platine, marque au centre du premier plat (Bibliothèque Baron Gourgaud).

P. Verlaine. *Odes en son honneur*. Maroquin gris clair, décor de feuillages et roses en mosaïque, platine au cœur des fleurs et dans le cadre (Bibliothèque Baron Gourgaud).

Comtesse de Noailles. *Les Climats*. Maroquin jaune citron, faisceaux de lignes courbes s'entre-croisant sur un fond pointillé tout or, sauf quelques filets à froid (Bibliothèque Aubert).

J. ET J. THARAUD. *Marrakech.* Maroquin vert émeraude, bande verticale au milieu des plats simulant une broderie marocaine (Bibliothèque Louis Barthou).

COMTESSE DE NOAILLES. *Les Climats.* Maroquin gris clair. Épanouissement de filets et de points d'or couvrant les plats (Bibliothèque Bussillet).

MAURICE DENIS. *Carnets de voyage en Italie.* Maroquin jaune verdâtre. Colonnade sur les plats et le dos. Chapiteaux indiqués par des volutes, faits par des filets, en or et à froid (Bibliothèque Saint-Olive d'Infreville).

E. RENAN. *Le Cantique des Cantiques.* Maroquin rose passé, lis blanc au centre du premier plat grandi par une répétition de filets d'or accompagnant la forme.

J. CARCO. *Rien qu'une femme.* Maroquin rose, décor à filets formant des M enserrant le titre au centre du premier plat (Bibliothèque Baron Gourgaud).

A. DE VIGNY. *Daphné.* Maroquin gris brun. Jeu de filets formant des cônes (Bibliothèque B.).

COMTESSE DE NOAILLES. *Les Climats.* Maroquin vert émeraude. Soleil indiqué au bas des plats par des courbes et rayons couvrant les plats (Bibliothèque B.).

C'est à lui que s'adressent les artistes décorateurs, soucieux de voir leurs œuvres impeccablement réalisées. Presque toutes les laques de Dunand, d'après les compositions de F. L. Schmied, ont été montées par lui sur les exemplaires de *Le Cantique des Cantiques, Le Livre de la Jungle, Les Climats, Daphné, Sucre d'Amour.*

PAUL GRUEL

LA maison Gruel, depuis la guerre, n'a pas changé de ce qu'elle était auparavant. M. Léon Gruel est décédé le 7 novembre 1923, mais s'il était resté en nom comme directeur, il avait, en fait, et depuis de nombreuses années,

Reliure de G. MERCIER (Dessin de J. CHADEL)



Amour

Bibliothèque H. Vever

Reliure de MERCIER



Les Aventures du dernier Abencérage (doublure) Bibliothèque Ch. Miguet

résilié ses pouvoirs en faveur de son fils, M. Paul Gruel.

Les 8 et 9 mai 1924, ont été vendus par M. J. Engelmann, commissaire-priseur assisté de M. Giraud-Badin, les livres anciens et modernes, livres illustrés, bibliographie, ouvrages sur les ex-libris et fers de reliure provenant de la bibliothèque personnelle de M. Léon Gruel.

GEORGES MERCIER

La perfection du travail est toujours la même et les ors continuent à chanter avec un éclat incomparable.

Les ornements aux petits fers et au pointillé avec attributs pour *La Rôtisserie de la reine Pédauque* (1911), les filets or, fleurs et petits fers de style persan pour *Le Jardin des Caresses* (1914), sa reliure pour *A la Mémoire des membres du Cercle de la Librairie* (1921), encadrée de filets gras et maigres, noir et or sur maroquin rouge, avec caissons mosaïqués de maroquin vert, et ornée de guirlandes de lauriers en or, avec, dans les angles, des croix de guerre mosaïquées bronze et serties en or, aussi bien que ses doublures décorées de dix filets et listel avec motifs indiens dans les angles pour *L'Inde des Rajahs* (1875), celles des *Poèmes inachevés* de Samain (1920), ou du *Jardin des Caresses* (1914), avec entrelacs mosaïqués en trois tons de bleu et sertis à froid avec remplissage en or, peuvent aujourd'hui rivaliser avec les plus belles œuvres de son père.

G. Mercier même, dans ses recherches de modernisme, reste fidèle à la tradition, aussi bien lorsqu'il s'agit d'interpréter les compositions de Maurice Denis pour les *Fioretti* que de créer des décors nouveaux pour *Le Livre de la Jungle*.

RENÉ KIEFFER

René Kieffer, révolutionnaire à ses débuts est foncièrement traditionaliste. Il s'est sensiblement assagi avec le temps, et n'a retenu des outrances modernes que juste ce qu'il faut pour évoluer harmonieusement.

Dans une lettre publiée en 1922 dans la revue *Vient de paraître*, il disait :

« Notre époque et notre littérature ne peuvent plus se contenter de ces décors « omnibus », qui se mettraient indistinctement sur un livre de vers, une pièce de théâtre, un roman ou un livre de prières. Nous concevons un décor de reliure pour le texte qu'elle habille et non pour le rectangle à décorer. C'est là l'important et c'est là qu'est en plus de l'exécution impeccable, le grand progrès de notre époque. Ce décor doit faire penser à ce que l'on va lire, et il faut qu'il soit en quelque sorte une synthèse décorative du livre imprimé. Cela est extrêmement juste. Dans aucun art, il ne doit y avoir plus de cohésion que dans le livre imprimé et sa reliure. Un bois de fauteuil supporte une tapisserie d'une autre époque, un salon peut être composé d'éléments de divers styles : une reliure forme un tout et ne peut pas plus être acceptée qu'une chaise avec quatre pieds différents.

« Mais quand je demande que le décor de la reliure soit subordonné au texte, je ne demande pas qu'il soit une illustration supplémentaire exécutée en mosaïque de maroquin ou aux filets d'or. L'art de la reliure est avant tout décoratif, et il ne faut pas lui demander plus qu'il ne peut exprimer. Il y a de grands effets à tirer, pour la concordance du texte et de la reliure avec les couleurs du fond et les mosaïques, avec les couleurs froides ou chaudes, avec des différences de métaux or ou platine, avec des

Reliure de René KIEFFER



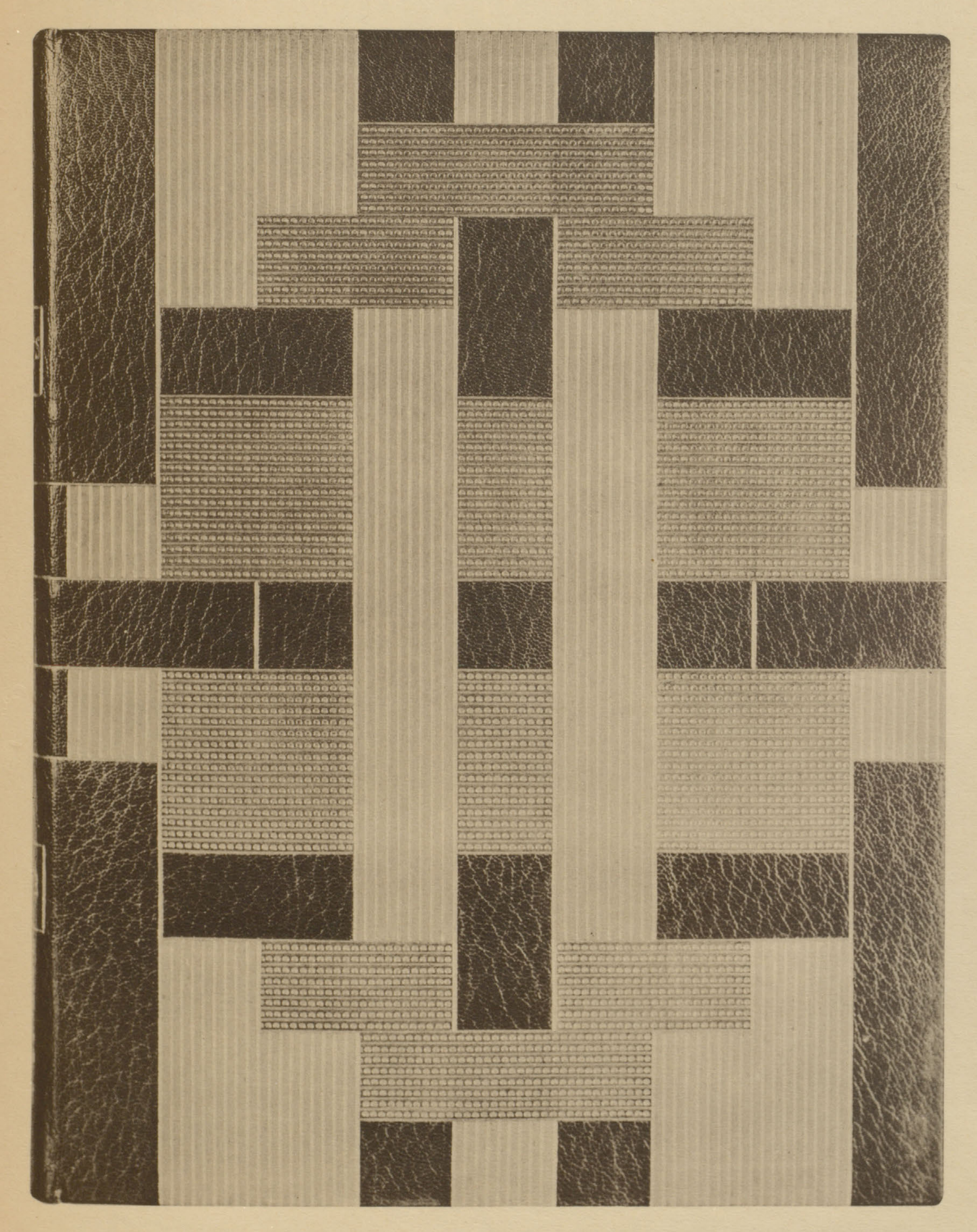
Trois Églises Bibliothèque Dr Parouty

Reliure de RENÉ KIEFFER

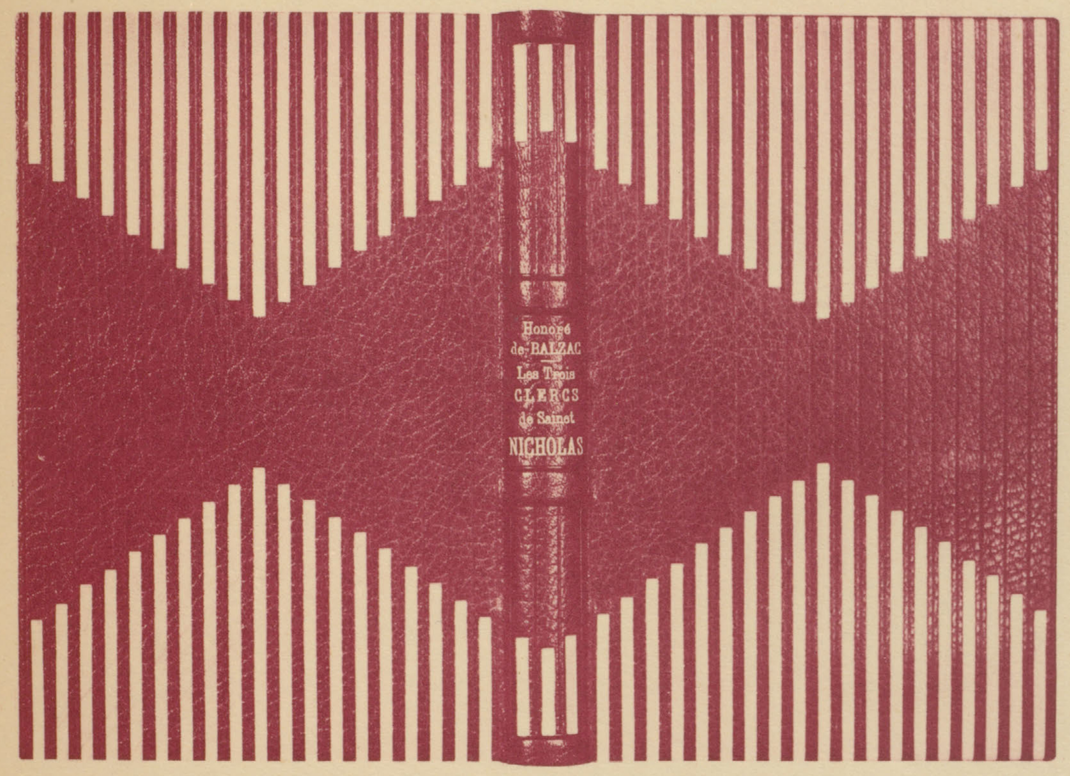


Bibliothèque L. de Benzion

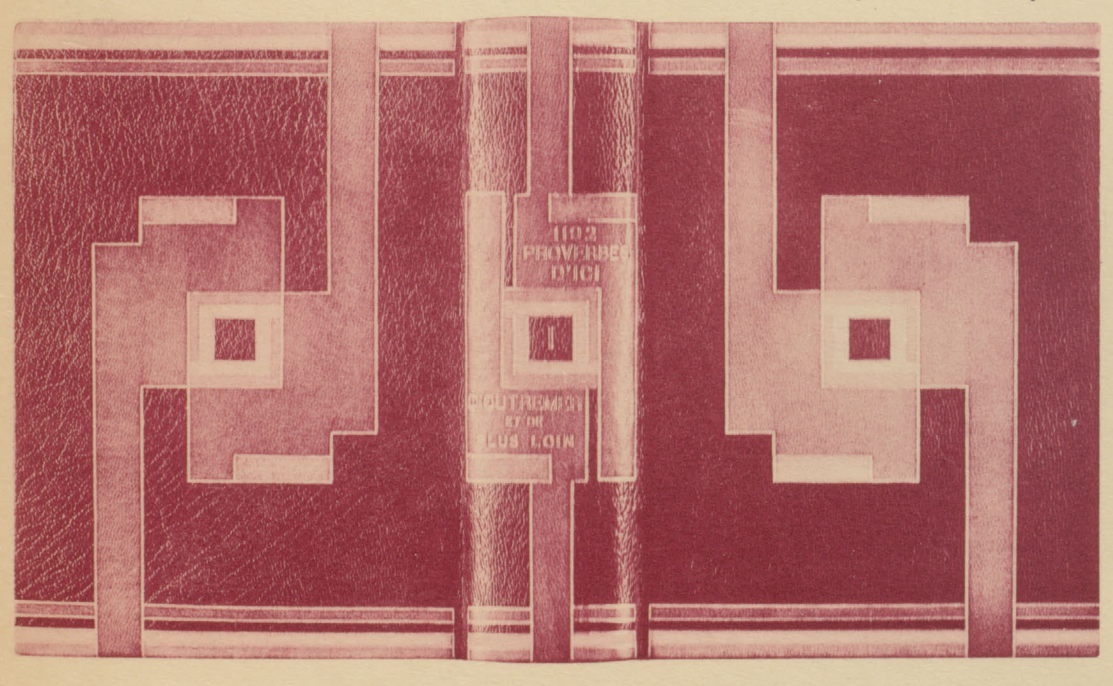
Reliure de René KIEFFER



Bibliothèque P. Montagnac



Les trois clercs de Sainct Nicholas Bibliothèque Mme Lebaudy



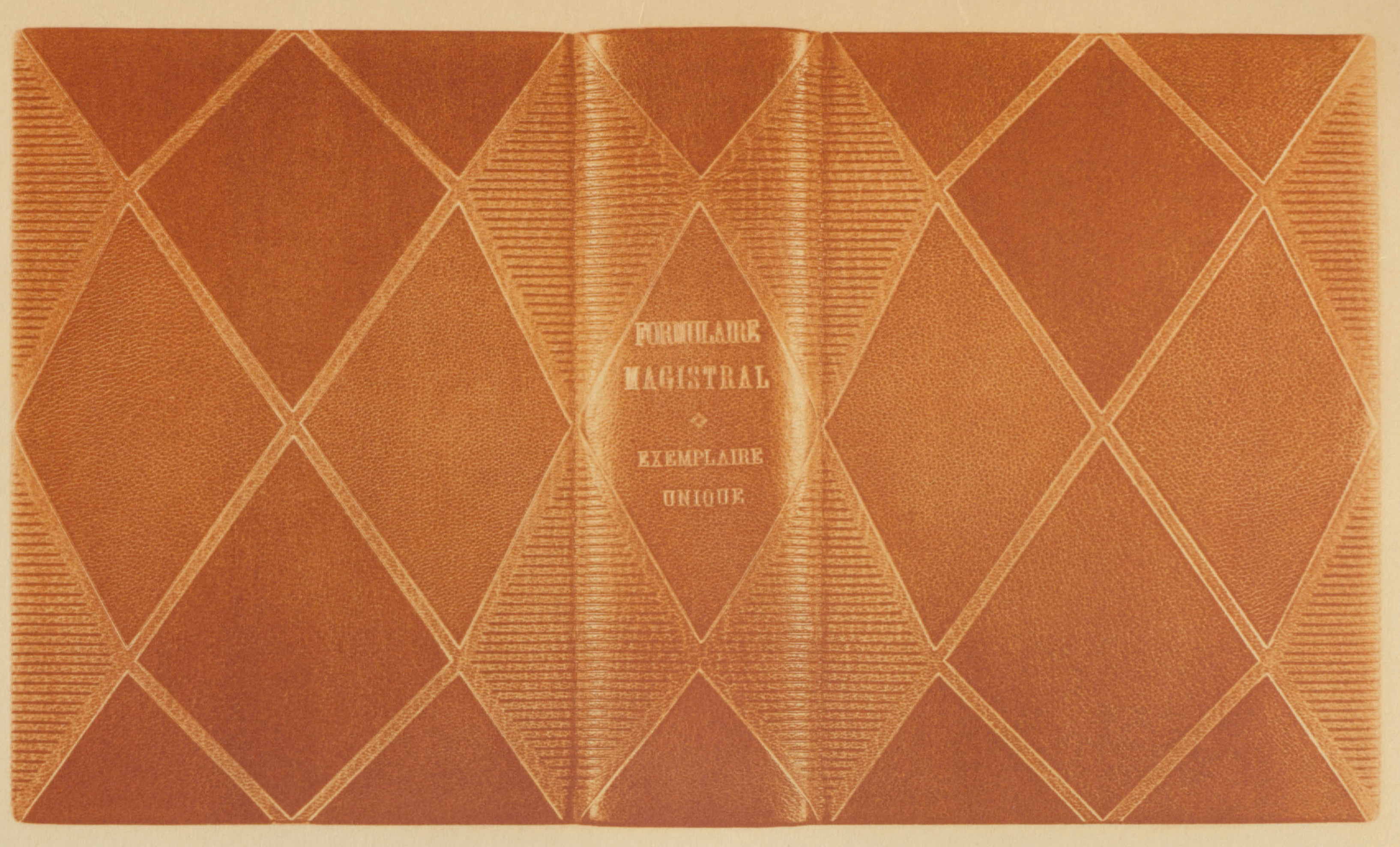
1192 Proverbes Bibliothèque L. de Benzion

Reliure de René KIEFFER



Lorenzaccio Bibliothèque A. Bertaut

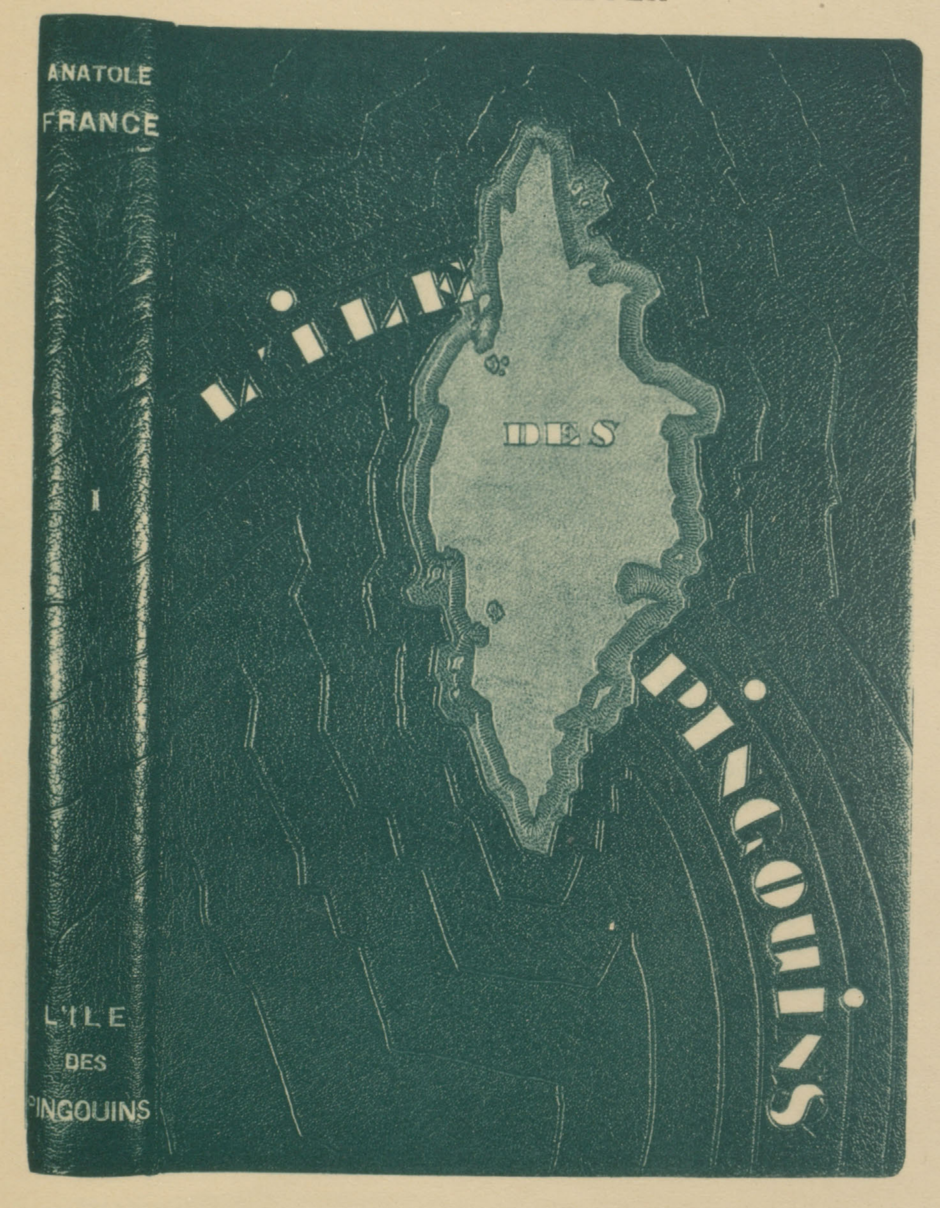
Reliure de RENÉ KIEFFER



Formulaire magistral

Bibliothèque Ed. Blétry

Reliure de René KIEFFER



L'Ile des Pingouins Bibliothèque J. Graven

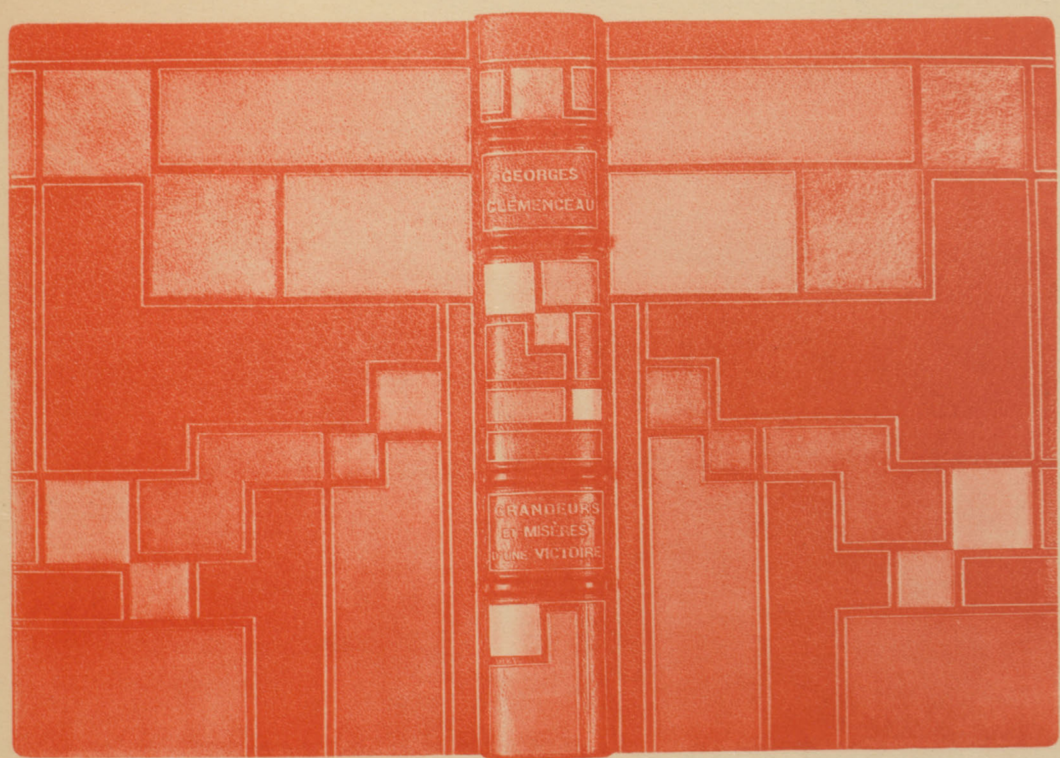
Reliures de René KIEFFER



Bibliothèque R. Richard



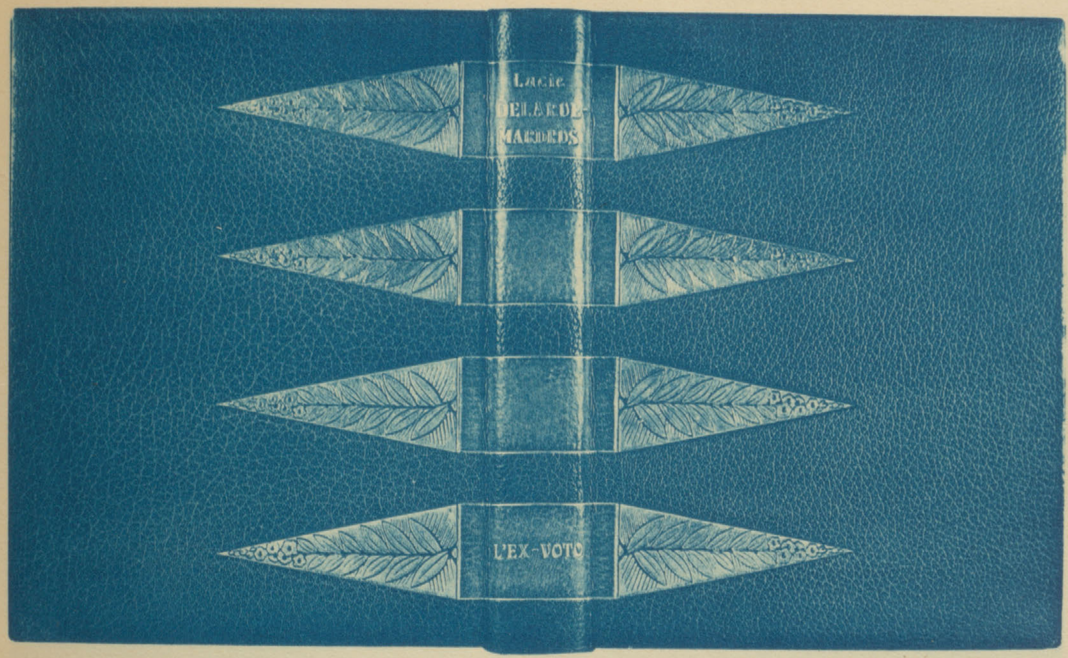
Bibliothèque R. Subes



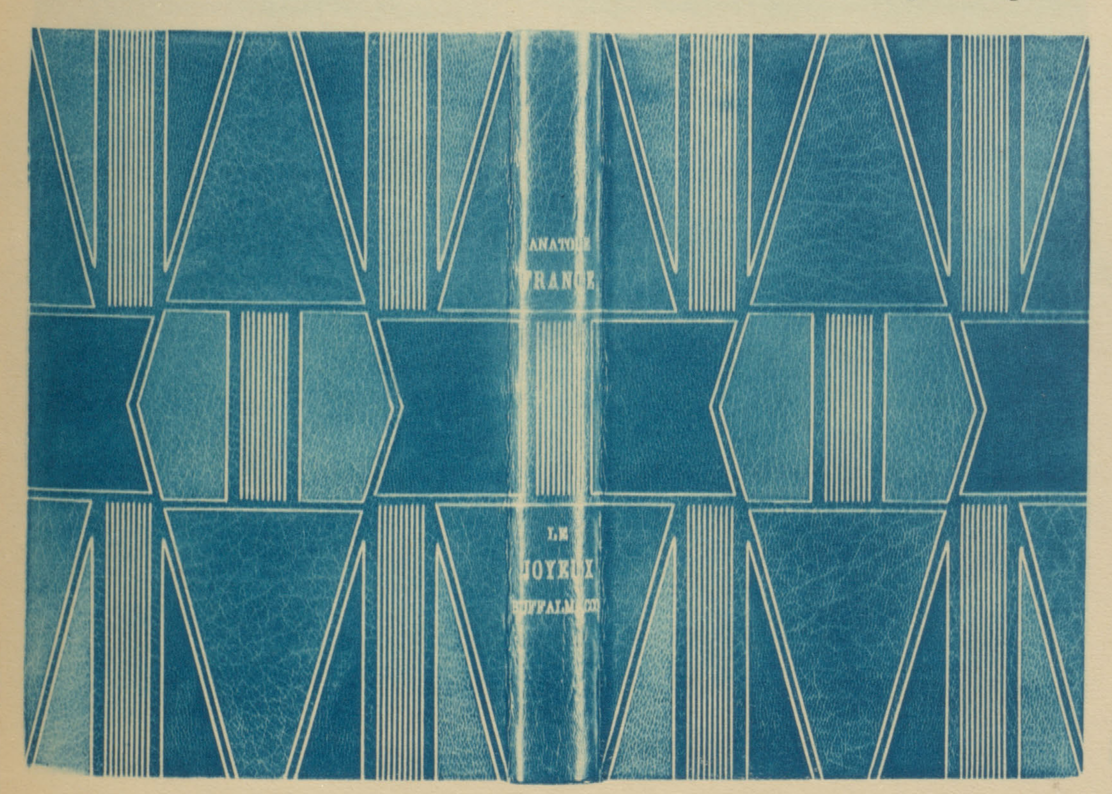
Grandeurs et misères d'une Victoire

Bibliothèque A. Vogel

Reliures de René KIEFFER

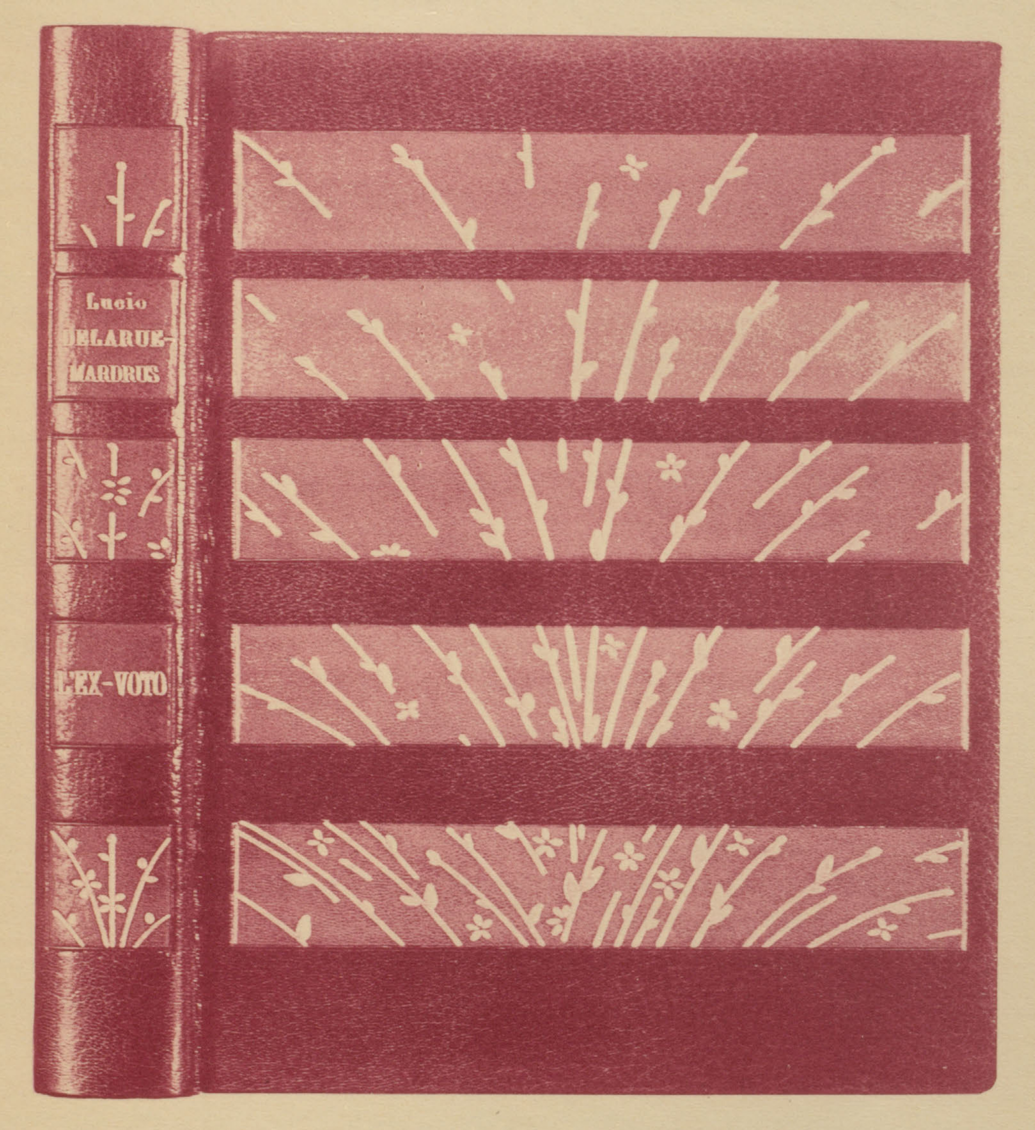


L'Ex-Voto — Bibliothèque P. Léglise



Le Joyeux Buffalmaco — Musée de Philadelphie

Reliure de René KIEFFER



L'Ex-Voto

Bibliothèque L. de Benzion

fers à froid ou dorés, on peut varier à l'infini l'aspect d'une reliure, et empêcher la monotonie désespérante d'une bibliothèque ancienne.

« ... Je sais combien cette théorie de la reliure spéciale pour le livre qu'elle habille, peut paraître hardie et combien la sainte routine est difficile à secouer. Mais je sais aussi qu'il y a une vingtaine d'années, lors de mes débuts dans l'édition, j'étais à peu près seul à soutenir que l'on ne devait admettre que les illustrateurs se gravant eux-mêmes. A cette époque, tout dessinateur était doublé d'un graveur qui l'interprétait avec son tempérament personnel. Cette idée a fait son chemin, et à l'heure actuelle, c'est l'autre idée qui n'est plus que rarement employée. La raison a triomphé pour l'illustration : il en sera absolument de même pour la reliure. »

Et il ajoutait :

« Un autre élément de variété réside dans l'abondance des matières premières employées : le veau, délaissé actuellement, mais très utilisé au XVII[e] et au XVIII[e] siècles, le parchemin dans lequel les Vénitiens avaient acquis une maîtrise incontestée, tous les cuirs, les applications de métal, même le laquage du cuir.

« On peut également utiliser des procédés qui permettent d'apporter à cet art une grande diversité. C'est ainsi que la pyrogravure et la ciselure, les incrustations d'ivoire sculpté, de médailles, l'usage du requin de Chine et les applications d'orfèvrerie ont permis de créer des œuvres originales et souvent très belles.

« Mais si les décors changent avec chaque époque, la technique n'a pas varié depuis des siècles, et les artisans d'aujourd'hui travaillent comme ceux d'autrefois avec l'aide des filets cintrés ou droits et des fers. Ils les manient avec la même habileté, pour être exact, il faudrait dire, avec plus d'habileté. »

Sociétaire à la Nationale et au Salon d'Automne,

R. Kieffer siégea plusieurs fois à la vice-présidence de la Société des Artistes Décorateurs. Lors de la grande manifestation de l'Exposition Internationale des Arts Décoratifs en 1925, son double titre de relieur et d'éditeur lui valurent d'être porté à la vice-présidence de la classe 15, dont on se rappelle le tout particulier succès.

Nous avons précédemment signalé quelques ventes de bibliothèques dans lesquelles avaient figuré bon nombre de reliures éxécutées par lui.

Les plus importantes ont eu lieu après la guerre :

La vente Franchetti, le 9 février 1922, dont toutes les grandes reliures portent son nom : *Gaspard de la Nuit*, *Ballades de Cl. Marot*, *Hesperus*, *Les Fleurs du Mal*, *En Italie*, *Poèmes Saturniens*, *La Cité des Eaux*, *Parallèlement*.

La vente Freund-Deschamps (26 février 1923). Alors que sur trois cent soixante-dix-sept numéros d'ouvrages reliés, cinquante-trois étaient de Ch. Meunier et quarante-quatre de Carayon, trente sortaient de chez R. Kieffer, tandis que Lanoë n'en avait fourni que vingt-neuf, Gruel vingt-six et David vingt. Par contre, huit reliures seulement étaient signées de Marius-Michel, six de Noulhac, quatre de G. Canape, et trois de Cuzin.

On peut encore citer dans les ventes suivantes :

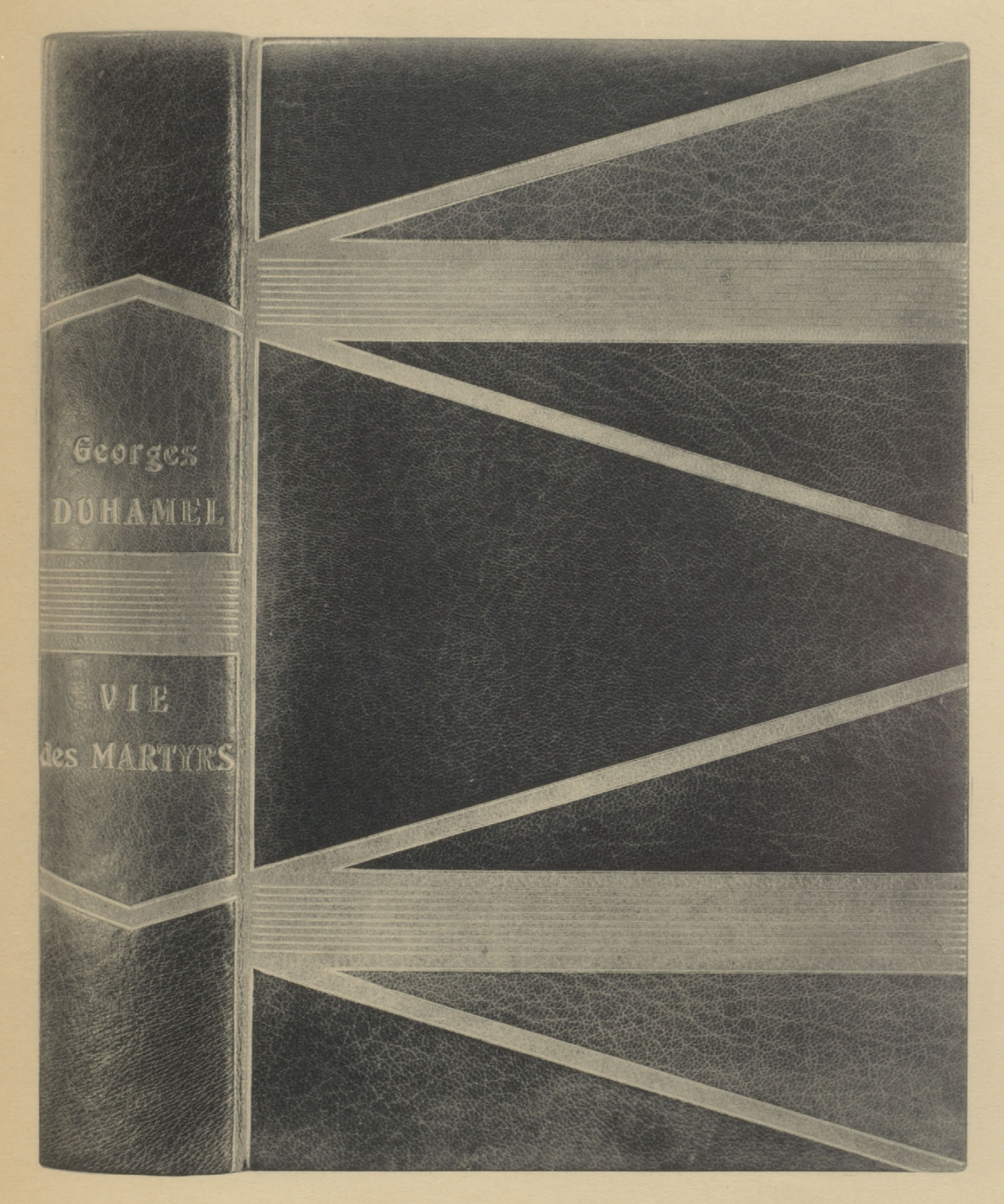
Vente Haviland (14 mai 1923). *Dialogue des Courtisanes.*

Vente M. Bénard (14 mai 1925). *Parallèlement*, *Les Amours de Ronsard, Les Aventures d'Arthur Gordon Pym, La Vie de saint Dominique, Le Centaure et la Bacchante, Les Fleurs du Mal.*

Vente Valdelièvre (22 octobre 1925). *La Cathédrale, Contes du Temps jadis, Les Trophées.*

Vente Renevey (12 mai 1927). *La Cité des Eaux, La Cathédrale, Les Travaux et les Jours.*

Reliure de René KIEFFER



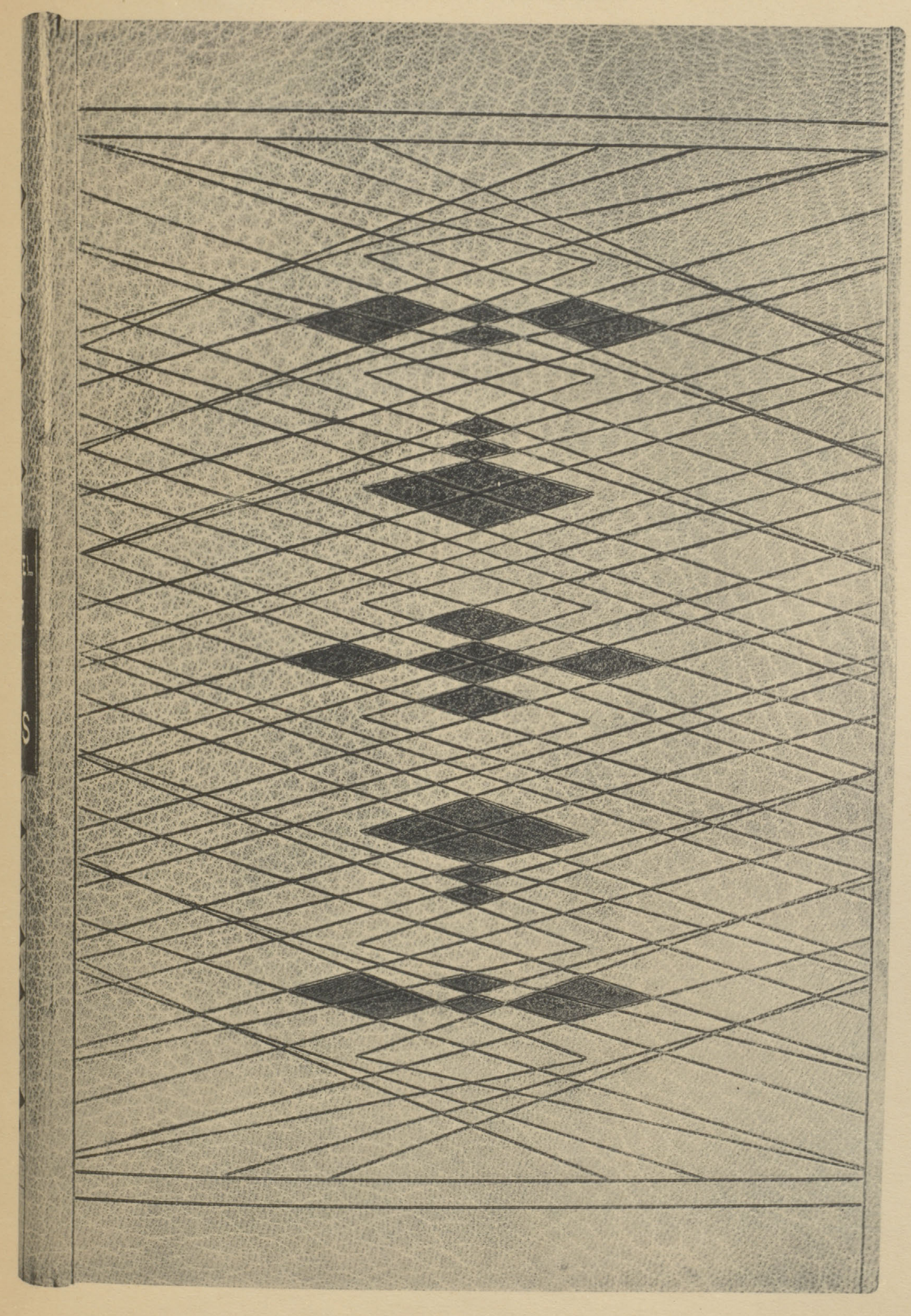
La Vie des Martyrs — Bibliothèque A. Vogel

Reliure de René KIEFFER



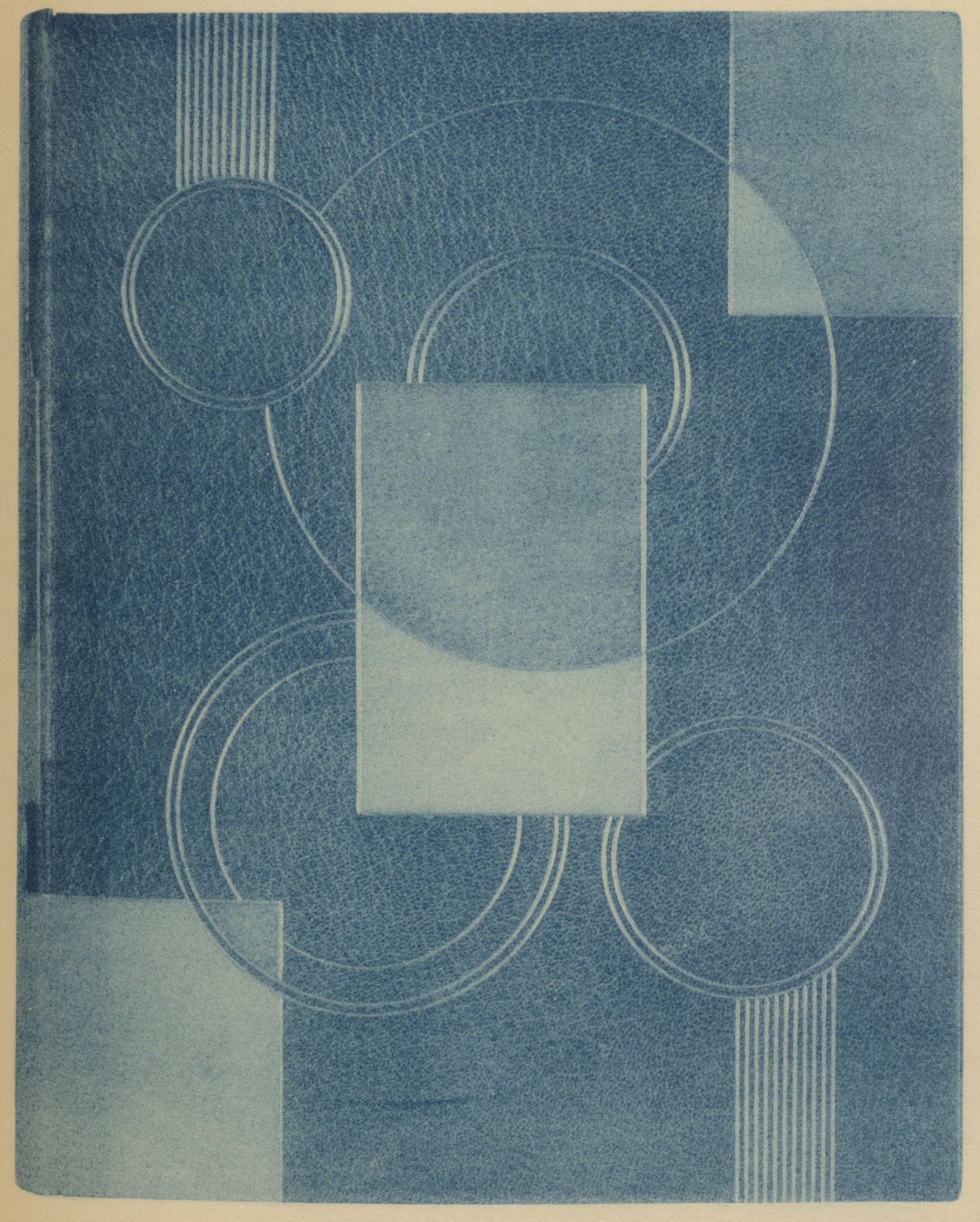
La Princesse lointaine Bibliothèque L. de Benzion

Reliure de René KIEFFER



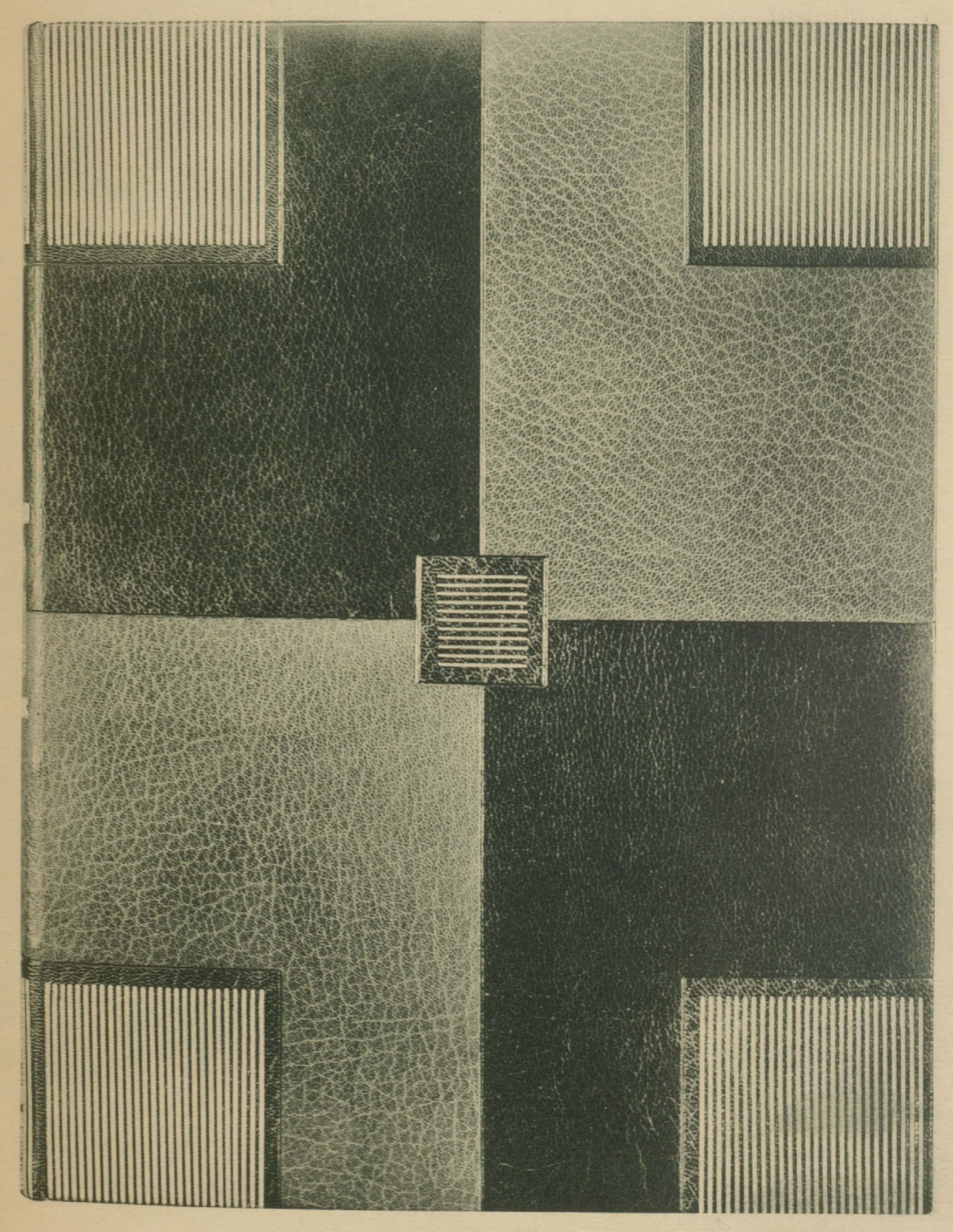
Bibliothèque Jean Lévy

Reliure de René KIEFFER



Nuits de Paris Bibliothèque L. de Benzion

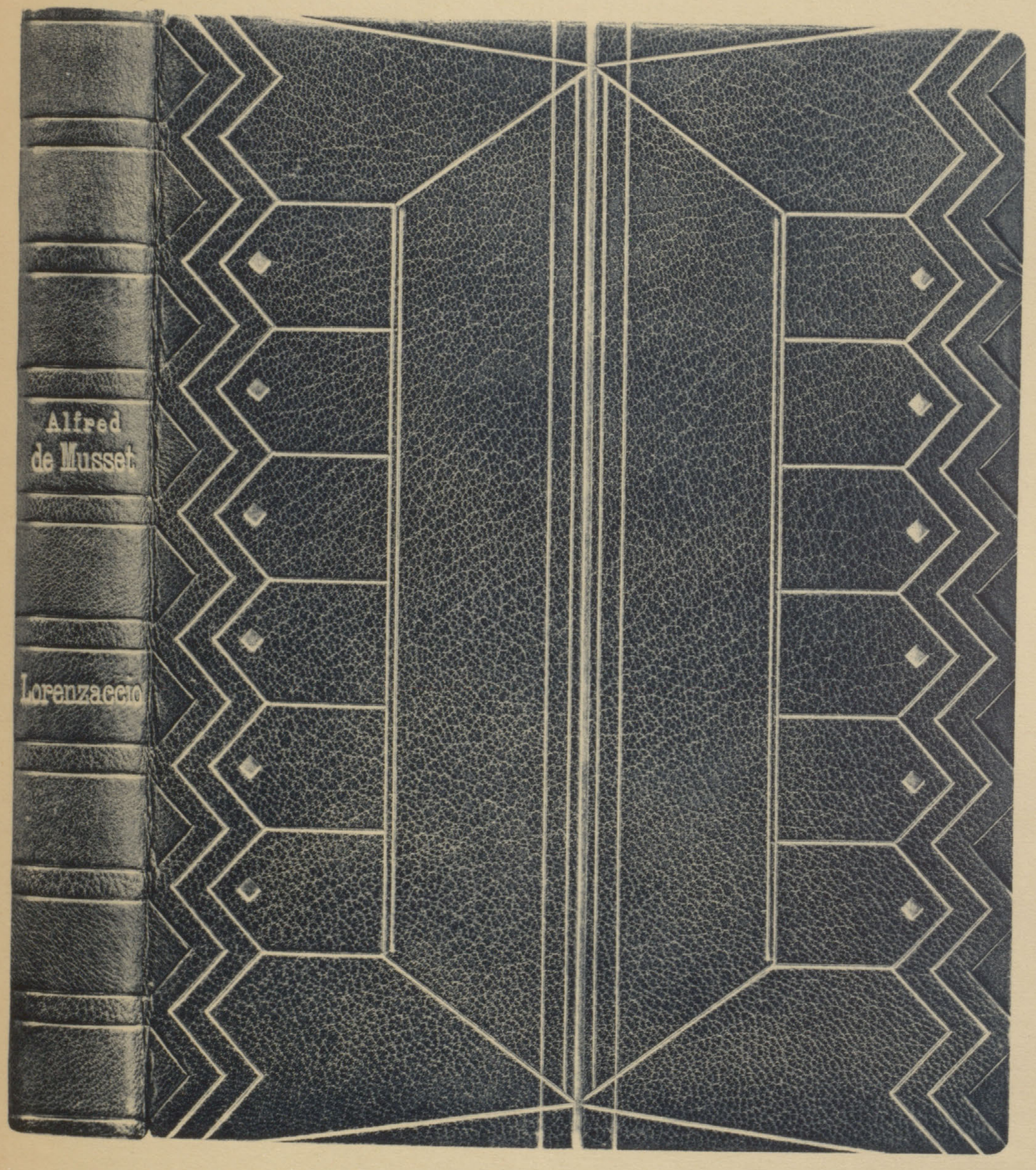
Reliure de René KIEFFER



Démosthène

Bibliothèque A. Vogel

Reliure de René KIEFFER



Lorenzaccio

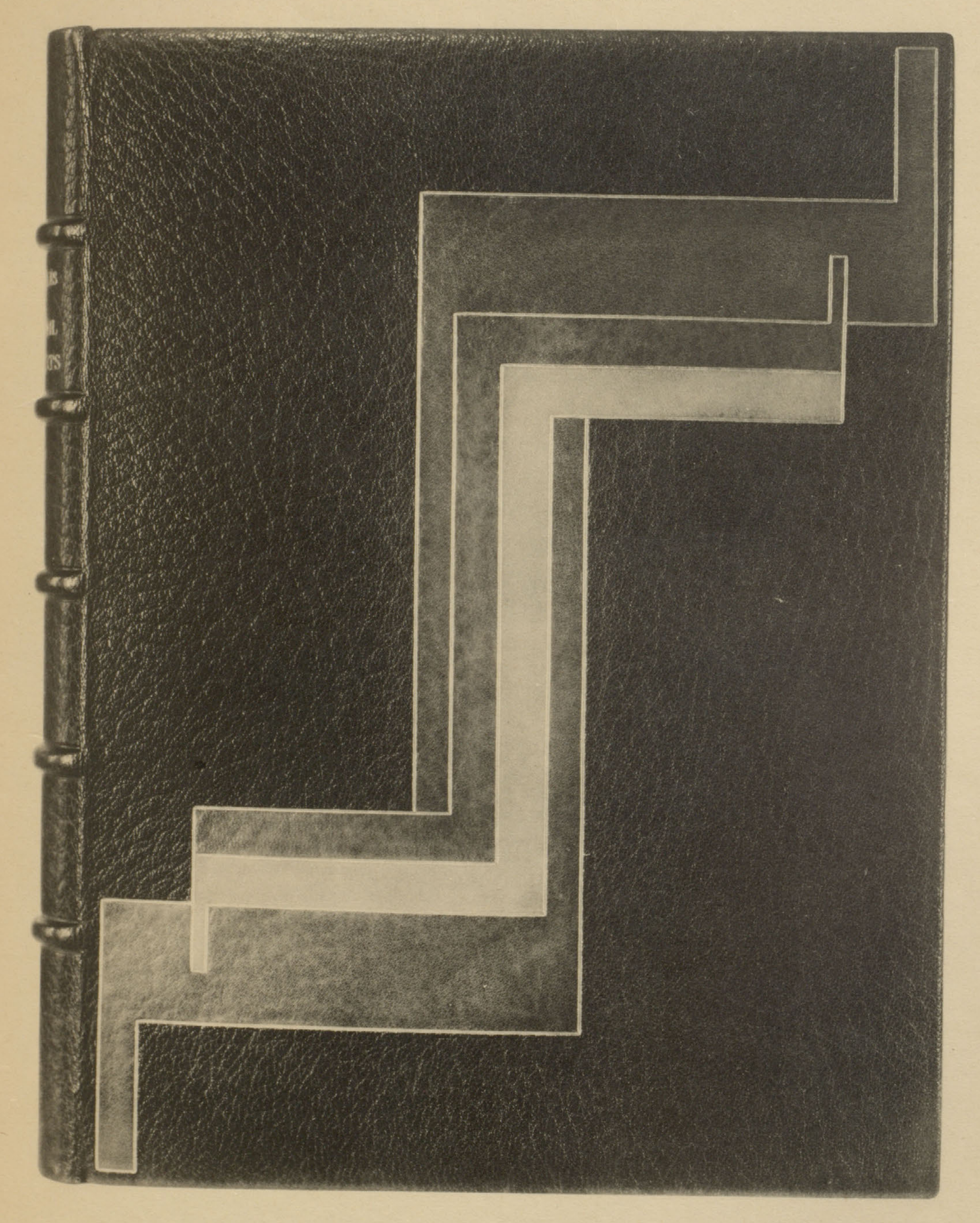
Bibliothèque Ch. Hairon

Reliure de René KIEFFER



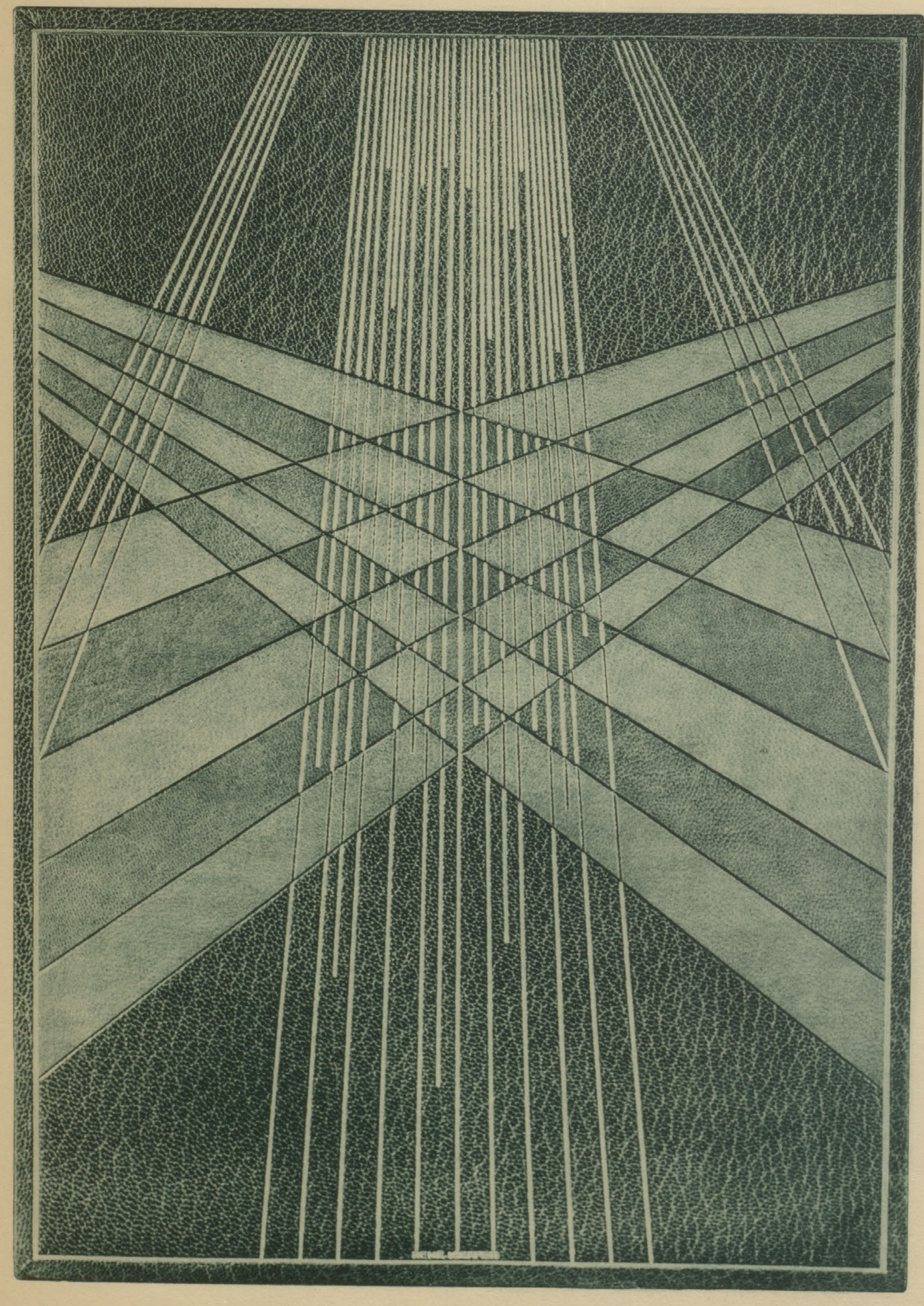
Bibliothèque A. Séré

Reliure de René KIEFFER



Bibliothèque A. Vogel

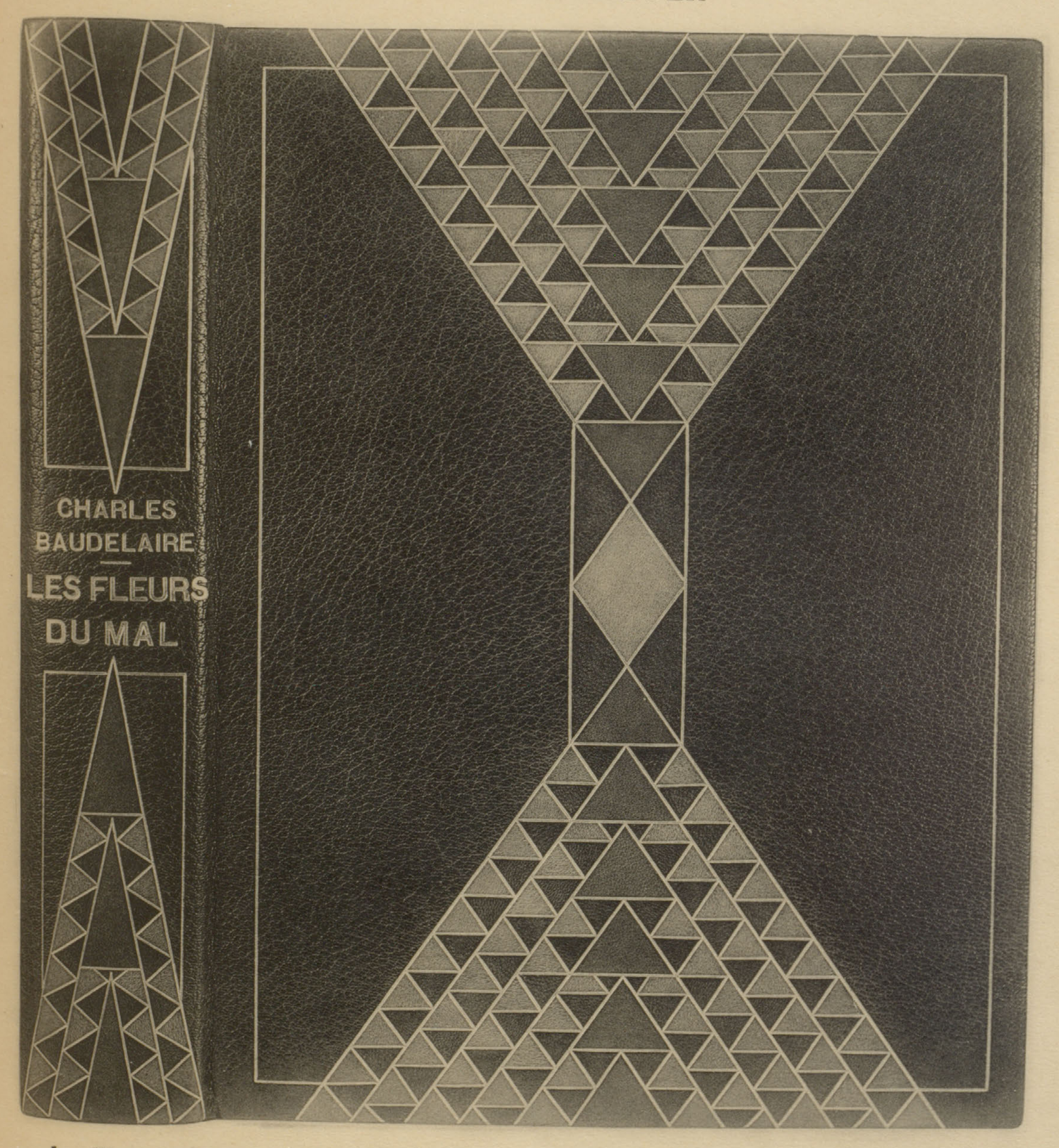
Reliure de René KIEFFER



Les Trophées

Bibliothèque J. Hiriart

Reliure de René KIEFFER



Les Fleurs du Mal

Bibliothèque L. de Benzion

HENRI NOULHAC[1]

APRÈS Joly et Canape, H. Noulhac fut, pendant la guerre, celui de nos artisans parisiens qui exécuta le plus grand nombre de reliures pour M. H. Vever. Les principales furent : *Causerie sur l'Art dramatique, Pastels, Ce brigand d'amour, Poèmes en prose, Vingt poèmes barbares, Les Églogues, La Rôtisserie de la reine Pédauque, Les Opinions de Jérôme Coignard, L'homme qui a perdu son ombre, On ne badine pas avec l'amour, Le Sicilien, Les Fêtes foraines de Paris, Lettres d'un Satyre, Cyrano.*

Et lui, qui, avant 1914, regrettait de ne pas avoir les connaissances de dessin décoratif suffisantes pour composer lui-même les cartons de ses reliures, a eu, depuis, la bonne fortune de trouver en sa fille, élève de A. Giraldon, une précieuse collaboratrice. Elle mit au point les idées de son père, qui n'a plus alors qu'à les réaliser. Elle a même créé un certain nombre de compositions qui présentent un véritable intérêt.

H. Noulhac est aussi un excellent éducateur. Nombre de femmes et de jeunes filles ont suivi son enseignement et, parmi elles, plusieurs se sont fait, depuis, des situations très honorables dans la reliure.

Parmi les plus importantes reliures de H. Noulhac passées dans les grandes ventes, on peut tirer hors de pair :

Vente Bélinac (3 février 1909). *La Femme et le Pantin.* Maroquin citron, feuilles et fruits mosaïqués vert et rose, sertis à froid.

Vente de Piolenc (26 novembre 1913). *Yvette.* Maroquin

1. Modestement et sans bruit, comme il avait vécu, est décédé H. Noulhac, dans sa soixante-cinquième année, le 22 mars 1931. Ce fut un artisan probe et consciencieux, d'une perfection et d'une sûreté de main extraordinaires, ayant au plus haut point l'amour-propre de son métier.

bleu : fleur de nénuphar au centre d'un motif décoratif en losange avec lilas et branches de roses mosaïquées roses et rouges. Des filets droits et courbes encadrent le tout.

Vente Freund-Deschamps (26 février 1923). *Les Princesses.* Maroquin olive foncé. Grandes colonnes cannelées et palmettes mosaïquées en maroquin beige et vert clair, sertis à froid.

Vente Renevey (12 mai 1924). *Contes d'Andersen.* Maroquin bleu, avec papillons aux ailes déployées, fixés sur une torsade de filets verts, au milieu de cercles concentriques mosaïqués bruns sertis d'or, et de feuillage stylisé vert foncé, couvrant les compartiments du haut et du bas.

Les Nuits. Maroquin violet avec encadrement mauve et vieil or, cloisonné de filets dorés dans le haut et dans le bas dans lesquels sont disposés des filets vieil or arrondis en festons, et des girandoles d'étoiles d'or avec papillons de nuit aux ailes étendues, piqués à plat entre chaque courbe.

Vente Révillon (20 mai 1924). *Gringoire.* Maroquin tête de nègre. Décoration dorée et mosaïquée représentant un motif gothique avec le titre de l'ouvrage mosaïqué.

L'Éloge de la Folie. Maroquin tête de nègre. Motifs à répétition mosaïqués et entourés de bandes de maroquin rouge, rehaussés de filets dorés.

Deux Contes. Maroquin chaudron. Branches de pommier, feuilles et fruits mosaïqués avec bandes de maroquin grenat formant des ovales.

Les Piétons de Paris. Maroquin tête de nègre. Double listel à froid de maroquin violet et mauve formant entrelacs aux angles.

Vente Marcel Bénard (14 mai 1925). *Sous le clair regard d'Athènê.* Maroquin jaune clair. Décor de tiges brunes tressées en une souple natte autour des plats avec, dans les angles, des touffes d'anémones blanches au cœur éclairé d'un point doré. Filets et pointillé dorés.

Petits Poèmes en prose. Maroquin havane. Mosaïque à répétition de cercles de maroquin violet, repoussés à froid en relief, soulignés de filets dorés enfermant chacun une fleur de pervenche épanouie sur son feuillage vert. Petits motifs triangulaires en maroquin violet, et points dorés logés dans les interstices. Filet violet dégradé de mauve sur les bords.

Vie et Opinions de Thomas Graindorge. Peau de truie doublée d'une mosaïque aux couleurs du drapeau américain, semée d'étoiles sur fond bleu, bandes blanches et rouges, le tout dans un encadrement de rangs de filets sur bordure de maroquin de différents tons.

Amusante reliure inspirée par l'état civil de Thomas Graindorge, associé commanditaire de la maison Graindorge and Cº (huiles et porcs salés à Cincinnati, Amérique).

Physiologie du goût. Maroquin bleu à longs grains. Milieu orné d'un médaillon ovale composé de rangs de filets et d'une guirlande de feuillages foncés, avec, aux extrémités et sur les côtés, de rosaces et motifs mosaïqués. Les compartiments ménagés entre le médaillon et l'encadrement extérieur, sont sablés d'un fond au pointillé d'or, sur lequel se détachent des palmes et motifs mosaïqués.

Doublé de maroquin bleu entièrement recouvert d'un très riche décor à répétition, formé de compartiments enfermant chacun un fleuron d'or plein sur fond d'or pointillé. Cloisonné de filets et points d'or.

Vente Valdelièvre (22 octobre 1925). *L'ami Fritz.* Maroquin lavallière avec large bande de maroquin citron mosaïquée et composition de feuilles et fleurs de houblon mosaïquées vert foncé.

Sainte-Marie des Fleurs. Maroquin vert. Plats divisés en neuf rectangles inégaux par des listels de maroquin lavallière, sertis à froid et bordés d'un point d'or. Dans les rectangles supérieurs et inférieurs, feuilles et fruits de citronnier mosaïqués.

Vente Descamps-Scrive (23 novembre 1925). *Souvenirs de Mme de Caylus.* Maroquin bleu avec filets or et dentelle Louis XV.

Souvenirs de Mme Campan. Maroquin grenat à grains longs avec filets or et dentelles à petits fers dorés.

Scènes de la Vie de Bohème. Maroquin rouge à longs grains. Encadrement de filets gras et maigres avec coins mosaïqués. Au centre, ornement romantique mosaïqué et doré avec pointillé.

Ramuntcho. Maroquin lavallière. Décor moderne à froid de feuilles de marronnier mosaïquées en différents tons. L'ensemble est rehaussé de filets or dans un listel mosaïqué grenat.

CHARLES LANOË

PENDANT la guerre, son activité trouva un heureux débouché dans l'initiative prise par M. H. Vever, de confier aux relieurs parisiens non mobilisés, démobilisés ou immobilisés par suite de la carence des amateurs, les décorations conçues par J. Chadel, pour un certain nombre de livres de sa bibliothèque.

C'est ainsi qu'il signa pour lui, une *Madame Bovary,* un *Chansonnier normand, Le Jardin des Caresses, L'Arche de Noé, Trois Églises, Chansons de Saintonge.*

Là, ce n'étaient que petits fers, filets et pointillés, de conception moderne, tandis qu'ailleurs, et après la guerre, il se répandra non seulement en dorures de styles de toutes les époques, mais encore en nombreuses compositions mosaïquées, en petits tableaux ou en débauches de fleurs et de fruits.

En feuilletant les catalogues des grandes ventes pendant ces dix dernières années, nous trouvons :

Reliure de LANOÉ



Tristan et Iseult Bibliothèque A. B.

Reliure de LANOÉ



Les Nuits

Bibliothèque Comar

Vente Freund-Deschamps (26 février 1923). *Le Roi des Montagnes,* avec des branches d'aubépines et de sapins, des tiges de bruyère et de violettes.

Un faune jouant de la flûte, serti à froid sur le premier plat de *Lysistrata.*

Des filets et ornements Louis XVI sur *Thémidore.*

Vente Renevey (12 mai 1924). Pour *Les Chansons de Saintonge,* des pampres au feuillage vert pâle, aux vrilles blanchâtres et aux grappes rouges. Un coup de lumière effleure le bord des feuilles et les grains des grappes : sur la doublure, un encadrement de capucines jaunes et rouges agrippées aux lattes vertes d'un treillage en forme de portique.

Dans un médaillon en cuir incisé et peint, une tête de vieillard misérable d'après un dessin de A. Morand, illustrateur d'une édition récente de *La Chanson des Gueux.*

La nef de Jeffroy Rudel, secouée par une mer en furie, dans un encadrement de plantes marines, de poissons et de flores étranges sur *La Princesse Lointaine.*

Vente Révillon (20 mai 1924). *Eugénie Grandet*, décorée de filets et coins ornés de petits fers romantiques dorés.

Vente de Backer (8 décembre 1927). Une *Madame Bovary*, couverte de fleurs mauves et de feuillages sur ses plats, et de fleurs des champs de diverses couleurs sur sa doublure.

Des stalactites de glycines tombant du bord supérieur du premier plat de *Vita Nova.*

Des enroulements et déroulements de bandes de maroquin s'enchevêtrant avec des fleurs pour *La Petite Roque* et *Les Histoires et Aventures d'Andersen.*

Vente Torley (16 février 1928). Un *Bouvard et Pécuchet,* revêtu d'une décoration stylisée en maroquin de différents tons avec filets droits et courbes.

Pour le surplus, les bibliothèques de MM. Raynal, Comar, Clermont... n'auront qu'à s'entr'ouvrir pour laisser

voir d'intéressantes reliures pour *Les Nuits, Le Dernier des Abencérages, Les Sœurs Vatard, Le Jongleur de Notre-Dame, Aphrodite, La Vie des Abeilles, Aziyadé, La Geôle de Reading, La Maîtresse servante, Tristan et Yseult, Le Jardin des Caresses...*

LUCIEN CREUZEVAULT

Lucien Creuzevault avait, jusqu'en 1914, continué la fabrication de reliures demi-soignées dans laquelle son prédécesseur Dodé, à qui il avait succédé, en 1904, s'était spécialisé.

Après la guerre, abandonnant ce genre pour entreprendre la reliure d'art, il se lança dans les grandes compositions symétriques mosaïquées, agrémentées de fleurs, feuillages, bandes, arabesques ou ornées de ces fleurons, perles et filets dont nombre d'amateurs, encore imbus d'un esprit rétrograde et réfractaire à toute évolution et à tout progrès, se complaisaient toujours à décorer leurs livres.

Ses reliures pour *Une femme de qualité au siècle passé,* avec ses compartiments de filets dorés droits et courbes, ses rinceaux et son fer à l'oiseau dans les angles, et pour *Cyrano*, couvert de petits fers et pointillés avec semis de fleurs de lis et ornements à froid à la fanfare figurant dans la vente Freund-Deschamps, du 26 février 1923, ainsi que celles de la bibliothèque M. Bénard exclusivement signées : Creuzevault et Kieffer et passées à l'Hôtel Drouot, le 23 mars 1928, datent de cette époque.

Mais tout arrive et les plus irréductibles, eux-mêmes, finissent par être entraînés dans le mouvement. L. Creuzevault trouva, à point nommé, un concours précieux dans la personne de son fils Henri. Ses sages principes liés à la fougue d'un jeune tempérament poussé vers le goût de

son époque et le besoin d'un nécessaire renouvellement, sa parfaite technique au service d'un dessinateur doué d'un sens décoratif très développé, ne pouvaient que donner d'excellents résultats.

Dès lors, de cette collaboration sortirent des œuvres toujours neuves et hardies, souvent discutées, quelquefois discutables, mais toujours respectables par la conviction des idées et la sincérité de l'effort. Celui-ci a déjà reçu sa récompense de la Société d'Encouragement des Arts et Industries qui, en 1928, accorda à L. Creuzevault et à son fils, une première médaille.

Les différentes expositions tant au Musée Galliéra qu'aux Salons des Artistes Décorateurs, ont régulièrement présenté les œuvres les plus importantes de leur production annuelle.

Nous y avons vu de hardis dégradés or et argent pour *La Bataille,* argent avec filets à froid et en aluminium, pour *Le Pot au noir,* et or avec imitation de laque pour *La Rose de Bakawali.*

On y a remarqué une *Salammbô,* avec décor égyptien modernisé sur fond d'or travaillé, ainsi que de curieux effets de jade sur veau noir avec maison rouge et sol vert pour *La Flûte de Jade* (Bibl. P. Hébert), des mosaïques originales pour : *Le Jardin des Supplices,* en maroquin noir orné d'une pagode en maroquin vert jade, de la porte entr'ouverte de laquelle s'écoulent des flots rouges de sang sous un ciel sillonné de nuages dorés et *Le Maître du Navire,* représentant sur maroquin bleu, la proue d'un navire, noir dans ses ombres, mauve dans ses parties éclairées, s'avançant majestueusement, tous feux allumés sous un ciel constellé d'étoiles, dans un jaillissement d'écume.

Ces deux reliures ont passé dans une vente dirigée par M. Andrieux, le 30 mai 1928.

Ils y ont également présenté de curieuses compositions mosaïquées pour *La Mort du Dauphin, La Tentation de*

saint Antoine (Bibl. P. Hébert) et *Assise*, ainsi que des maroquins teints, et déteints, dont ils tirèrent des effets très curieux et originaux, notamment pour leur perspective nocturne de ponts sur *La Seine, de Bercy au Point du jour.*

Nous avons encore vu — mais ceci est moins bien — sur le dos de ce dernier volume et sur celui de *Daphné*, — dont le style était tout à fait en harmonie avec les compositions de F.-L. Schmied — des nerfs larges et saillants de l'épaisseur d'un pouce... Évidemment, le temps n'est plus où Lortic recommandait « le livre ferme, très bloc, fin de carton, très fin de nerfs, au total, élégant ». Mais tout de même il faut reconnaître qu'un fort volume, pour peu qu'il soit de grand format comme on n'en édite que trop maintenant, étouffé entre deux plats rappelant les épais emboîtages de livres du XVI[e] siècle massifs à cause de leur contenu, et hérissé sur son dos de chaméliques gibbosités, n'est ni plaisant à voir, ni commode à manier.

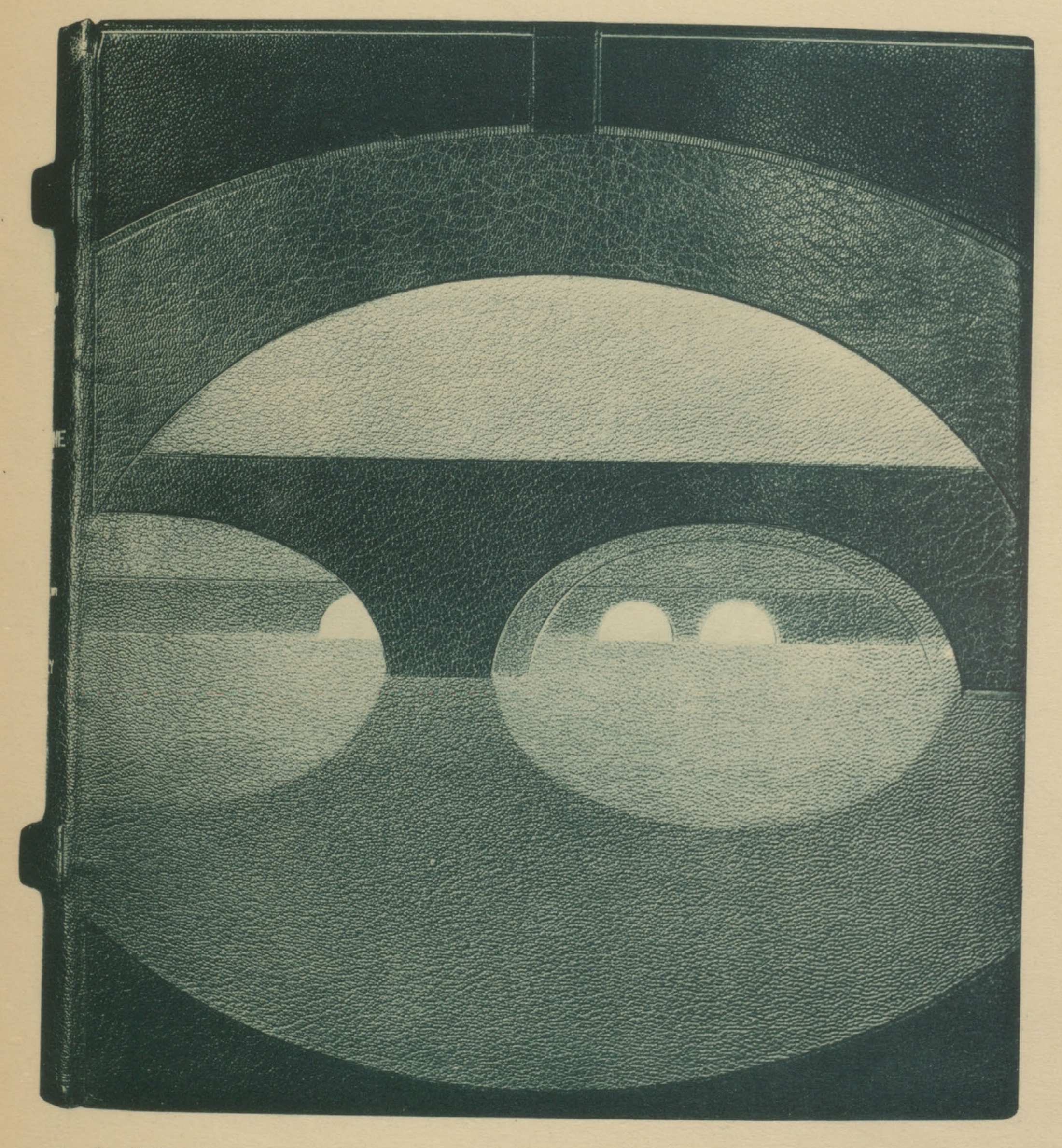
On a soulevé, en outre, et réédité à leur endroit les graves reproches formulés depuis tantôt vingt-cinq ans contre la « reliure-tableau », on a critiqué la teinture des cuirs, le peu de visibilité des titres...

« La vitrine de notre confrère Creuzevault, a notamment écrit G. Canape, attire l'attention par la robustesse des plats, des dos et des nervures. La transposition d'un paysage est toujours délicate : on n'échappe pas à la roideur, à la sécheresse. De même, la décoloration ou la coloration des maroquins n'arrive pas à dissiper la tristesse qui se dégage d'une vue nocturne des ponts de Paris. Certains titres sont, à mon avis, trop lilliputiens et gagneraient à être un peu rassemblés. Il faut un peu trop les chercher. »

Qu'importe! on ne discute que ce qui en vaut la peine.

Les reliures de L. Creuzevault et de son fils présentent un réel intérêt et, lorsqu'une jeunesse très ardente et pleine de sève aura jeté sa gourme, elles compteront parmi les meilleures de notre époque.

Reliure de CREUZEVAULT



La Seine de Bercy au Point-du-Jour Bibliothèque L. C.

MAX FONSÈQUE

Fils d'un relieur, jadis apprenti et jeune ouvrier, à Paris chez Canape père, puis installé à Bordeaux, Max Fonsèque est né dans cette ville, le 2 juin 1891. Après l'École Estienne et un stage chez M. Lortic, il s'est établi dans le quartier Latin en 1925.

Ardent et consciencieux dans son travail, fidèle aux leçons du passé, ses mosaïques nous ramènent aux plus beaux jours d'avant-guerre; ses bandes de compositions florales, en corniches et en plinthes, au haut et au bas des plats des *Contes du Vieux Temps* nous rajeunissent d'un quart de siècle. Il croit sincèrement sacrifier au modernisme en se lançant dans certaines hardiesses ramassées de hue et de dia et qui ne sont pas de son cru.

P. Bonet avait imaginé avant lui de faire courir sur les dos de tous les volumes d'une même collection le nom de l'auteur et le titre de l'ouvrage.

L. Creuzevault l'avait précédé de quelques années dans la fantaisie discutable de ces turgescentes nervures dont il a bossué nombre de dos de volumes.

La mode des titres sur les plats avait, il y a belle heure, donné lieu à d'agréables et originales présentations.

Mais, on se prendrait vraiment à ne point regretter de voir cette coutume tomber en désuétude s'il n'y avait que des *Salammbô* comme celle de M. Fonsèque. Les lettres du titre ont été égrenées sur les flexuosités d'un énorme python coupé en deux par le dos épais du volume et déroulant mollement ses méandres sur les deux plats « comme une goutte d'eau qui coule le long d'un mur ». De plus, sur ce large dos, le titre répété en or est coupé sur deux lignes de quatre lettres chacune du plus fâcheux effet : SALA — MMBO.

Par contre, des croix mosaïquées noires courant sur le quadrillage doré couvrant le maroquin gris d'un exem-

plaire de *Les Croix de bois*, décoratives et d'un style sobre et sévère comme il convient, sont très heureuses.

Affranchi des influences extérieures M. Fonsèque, jeune parmi les plus jeunes de nos relieurs, sera susceptible, avec le temps, de faire quelque chose d'intéressant.

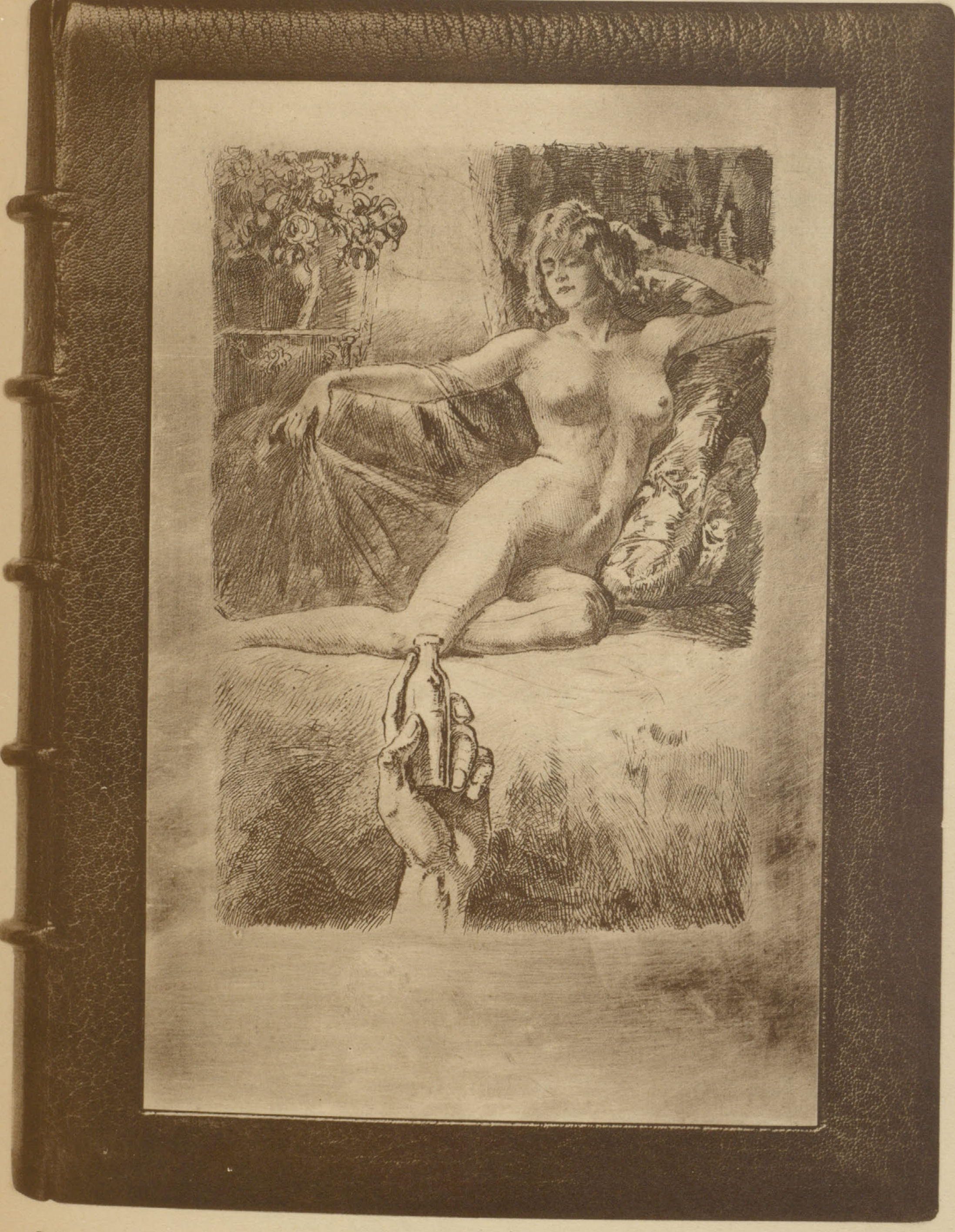
HENRI BLANCHETIÈRE

Henri Blanchetière a continué à apporter dans ses travaux d'après-guerre sa même conscience d'artiste et sa toujours grande compétence d'excellent artisan : lui aussi a peu à peu délaissé les idées anciennes. Esprit novateur, et chercheur, il a demandé aux dispositions de lignes droites et courbes, divergentes ou concentriques, des formules nouvelles, et trouvé des combinaisons décoratives inédites et intéressantes. Ses reliures récentes pour *Les Climats, La Canne de Jaspe, L'Age d'or* notamment, en sont d'heureux spécimens.

Fidèle aux réunions annuelles des Artistes français et du Salon d'Automne, il a participé à toutes les manifestations touchant à la reliure. Pendant trois ans, il a organisé l'Exposition du Livre à la Mairie du VI[e] arrondissement, lors de la Foire Saint-Germain, et en 1925, avec le concours des grandes Sociétés de Bibliophiles, a pour la première fois groupé un curieux ensemble de leurs publications présentées en feuilles ou sous de fort belles et importantes reliures.

Comme jadis H. Meunier et depuis R. Kieffer, il est venu à l'édition par la reliure. Depuis 1923, il a publié sous sa firme *Les Chansons de Miarka, Voyage de la rue des Écouffes à la rue des Rosiers*, avec bois gravés de G. Belot, *Chéri*, avec eaux-fortes de Lobel-Riche, *Les Chants de Maldoror*, et en collaboration avec les Muses françaises : *Horizons Artificiels, Armance* et *Les Amours du Chevalier de Faublas*, illustrés par de Guirand de Scévola.

Reliure de BLANCHETIÈRE (Cuivre doré de LOBEL-RICHE)



Spleen de Paris

Bibliothèque J. Hernandez

YSEUX

Après avoir, pendant de longues années, travaillé chez Durvand, il s'associa en 1908 avec Thierry, successeur de Petit-Simier, et prit la suite de ses affaires en 1915, au 7 du quai de Conti, vieille maison historique où Bonaparte, alors tout jeune lieutenant d'artillerie, occupa quelque temps une mansarde à sa sortie de Brienne en 1785. La Société des « Cent Bibliophiles » eut pendant longtemps son siège à l'entresol, et la librairie Gougy y tient encore aujourd'hui boutique.

Chassé par la pioche des démolisseurs, Yseux a transporté son atelier, 18, rue Dauphine. Il travaille en famille avec seulement quelques ouvriers.

Sans réclame et sans bruit, il besogne dur, faisant aussi bien la demi-reliure que la reliure pleine et se servant des anciens fers de Simier pour reconstituer de belles reliures romantiques dont il s'est fait une spécialité.

On trouve de plus en plus souvent sa signature dans les catalogues de grandes ventes, et l'une de ses œuvres les plus intéressantes figura dans celle de la Bibliothèque de Mme X... (25 mars 1922).

Émaux et Camées, en maroquin vert du Cap, dos orné en long de rinceaux de feuillages dorés ; plats à compartiments sertis de filets d'or droits et courbes renfermant dans les angles quatre médaillons sertis de deux filets dorés ; au centre, un autre grand médaillon le tout dans un double encadrement de filets dorés.

Ces dix médaillons sur vélin blanc représentent : le grand du premier plat, le portrait à l'huile de Th. Gautier, d'après le tableau de Gustave Boulanger (salon de 1861), exécuté pour le prince Napoléon, représentant la « Répétition des Joueurs de flûte » (décrit par Th. Gautier dans

son Abécédaire du Salon de 1861, et légué au Musée de Versailles). Le grand médaillon central du second plat, également peint à l'huile, représente Polymnie en pied, d'après la Muse qui, dans le tableau ci-dessus, fait face à Th. Gautier et pour lequel M[me] Favart avait posé. Les autres médaillons — quatre sur chaque plat — représentant les huit autres Muses — ont été peints par S. C.

PAUL BONET

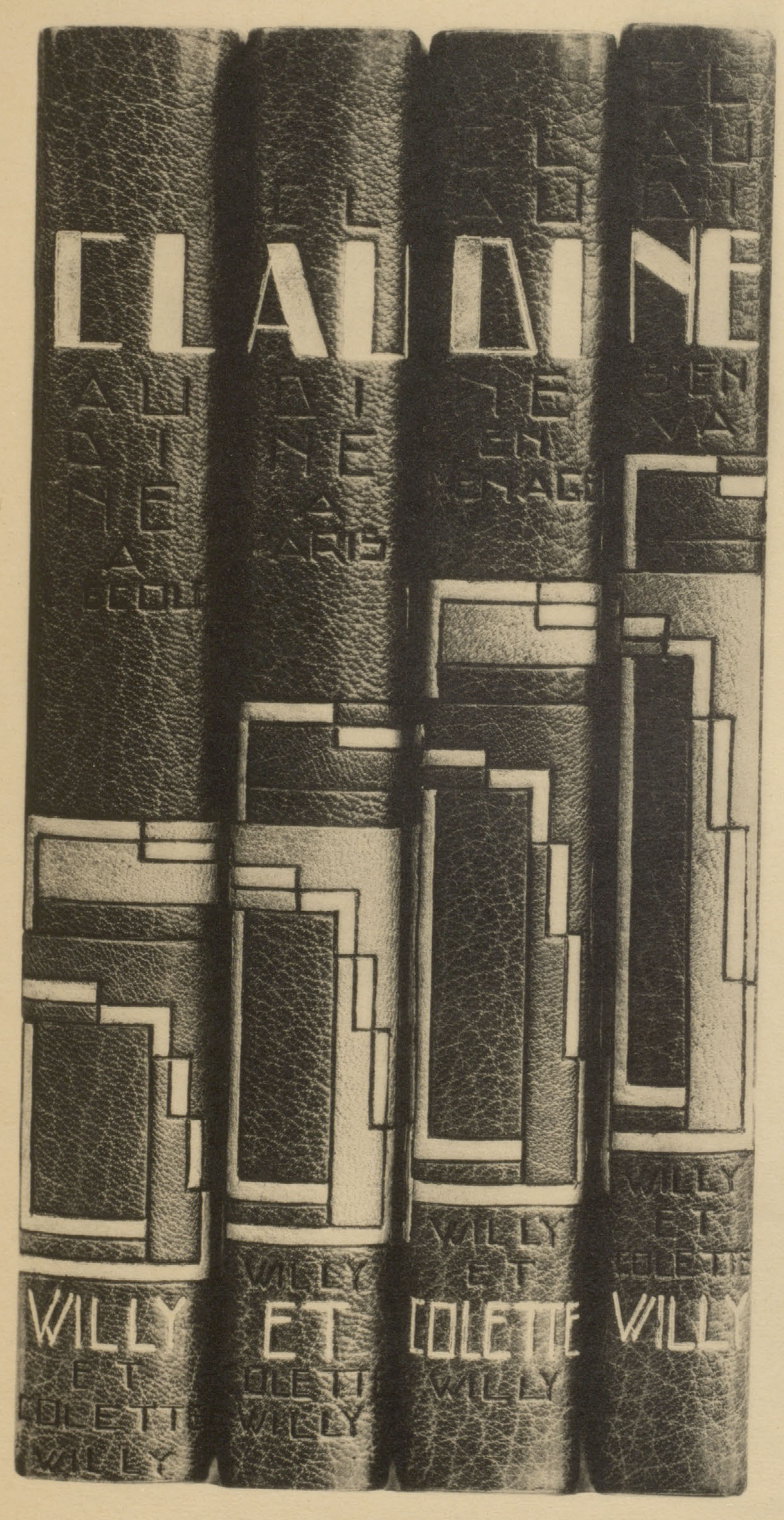
Tout a fait à l'extrême pointe d'avant-garde du mouvement ultra-moderne est venu se placer, d'autorité, P. Bonet. Il a foncé tête baissée « dans » la reliure comme une auto dans un troupeau de moutons, chahutant et renversant tout autour de lui. Relieur, il n'y prétend point, laissant à d'autres la réalisation de la partie technique. Mais, créateur de conceptions neuves et hardies, il s'efforce de se mettre à l'unisson avec les goûts et les aspirations les plus actuels.

Empaumé de bonne heure par l'amour du livre, il fut irrésistiblement entraîné par le goût de la reliure. N'ayant aucune relation, aucune attache dans le monde amateur aussi bien que dans la famille bibliopégique, il créa, pour des livres qu'il avait lus et qui lui avaient plu, des projets de reliures dont il confia l'exécution à des professionnels et ce, pour sa seule satisfaction personnelle.

Il s'enhardit par la suite, jusqu'à présenter ses premiers essais à l'Exposition du Livre au Musée Galliéra en 1925, puis aux Salons d'Automne et des Artistes Décorateurs.

Tel un aérolithe, après sa traînée lumineuse au travers du ciel, projetant par son éclatement sur le sol des feux presque aveuglants, leur apparition souleva un nuage de critiques. Les unes, il faut le reconnaître, étaient justifiées,

Dos de reliures de P. BONET



Les Claudine Bibliothèque Vicomte de Dampierre

Reliure de P. BONET



Rhumbs Bibliothèque Marty

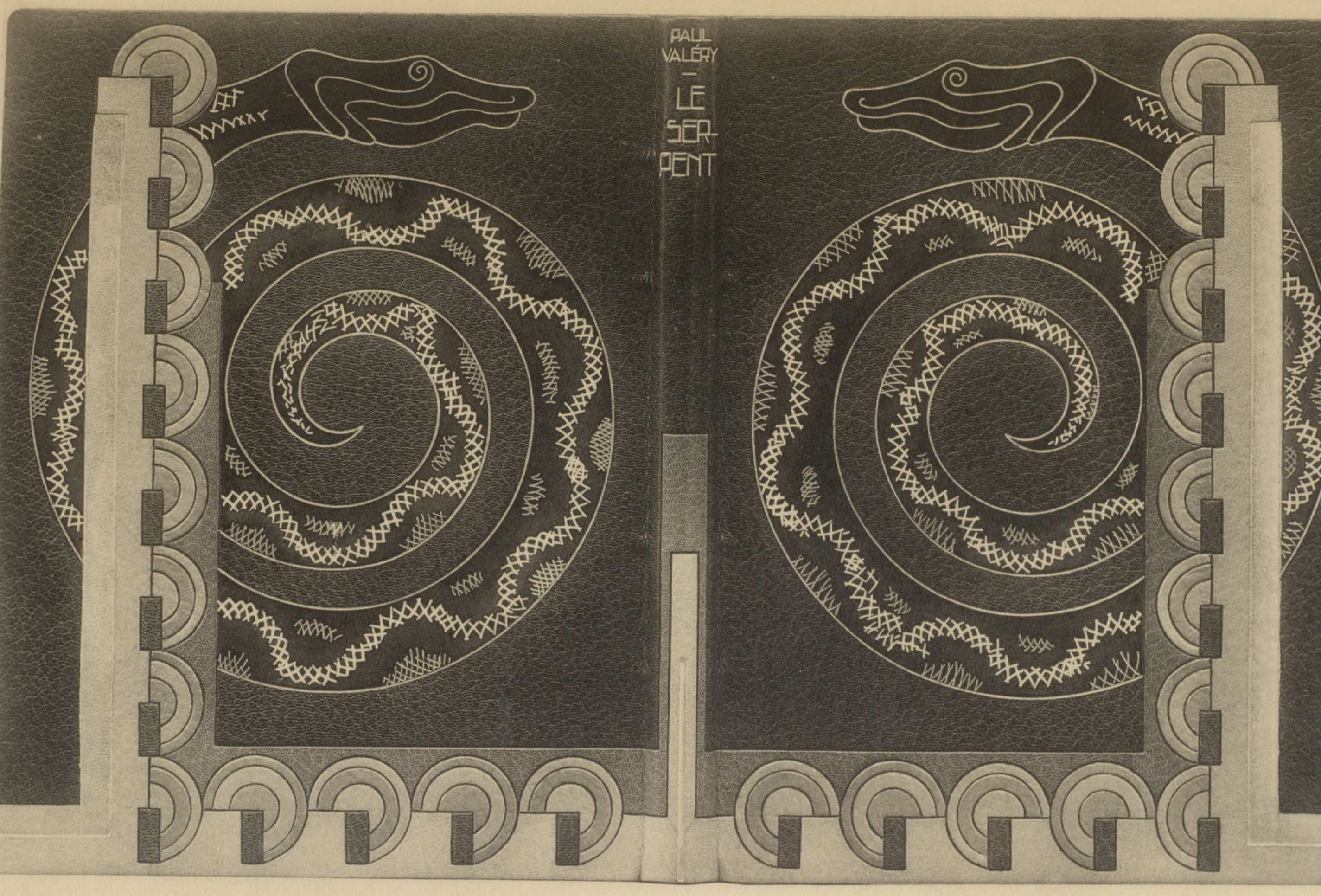
Reliure de P. BONET



La Ville

Bibliothèque P. B.

Reliure de P. BONET



Le Serpent

Bibliothèque R. Gaffé

les autres, de parti pris, se dissipèrent sans avoir obnubilé les visions de leur auteur.

Le livre actuel, à son avis — conformément à la théorie généralement admise — doit être habillé à la mode d'aujourd'hui, sinon même de demain. Tenant, en outre, à s'affranchir de l'influence de Legrain, qu'il admire, mais dans le sillage duquel il estime qu'il n'y a actuellement que trop de suiveurs, il s'évertue à être lui-même et aussi original que possible.

Il lui faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde. Il ne néglige aucune manifestation de l'esprit moderne, demande à l'architecture ses lois d'équilibre, aux novateurs des arts plastiques leurs combinaisons de formes et de couleurs, tire le plus possible de son propre fonds et s'efforce en toutes circonstances de dégager sa personnalité.

Lui demandez-vous une déclaration de principes? Il vous répondra qu'il n'en a jamais eu, qu'il n'a aucune théorie préconçue sur le décor de reliure, variable à l'infini, et que chaque volume est un problème nouveau qui se pose, conditionné par le sentiment du livre aussi bien que par sa présentation, son illustration, sa typographie. Il parvient à dégager du tout un symbolisme et une synthèse auxquels on ne peut se défendre de trouver un ragoût tout particulier. Son tempérament et ses dons sont vraiment exceptionnels.

De violentes oppositions de blanc et de noir et la juxtaposition des couleurs les plus hardies lui permettent d'obtenir le maximum d'effets dont elles sont capables. Il est à la reliure ce que le jazz est à la musique ancienne. Et ce n'est pas une raison, parce que nos yeux sont peut-être encore insuffisamment familiarisés avec cette chimie de couleurs suraiguës, pour que ses polytonalités lui vaillent les anathèmes de quelques-uns. Quand, il y a cinquante ans, J. Chéret faisait éclater pour la première fois, sur les murs de Paris, les pétards lumineux de ses déli-

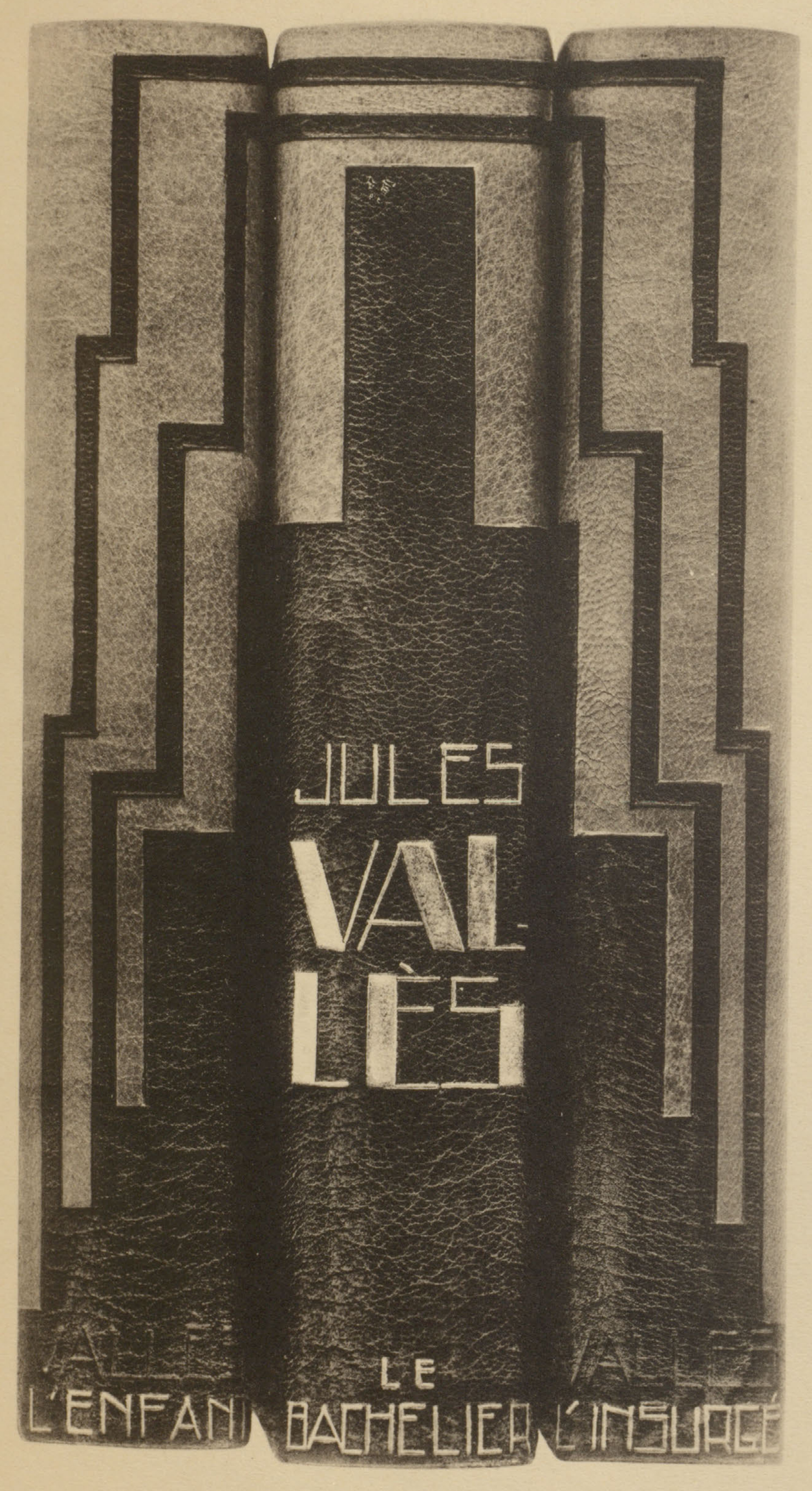
cieuses affiches, la masse du public en resta quelque temps éblouie. Ne dites pas, ne criez pas devant les reliures de P. Bonet que c'est affreux. Si elles vous font cligner des yeux, tant mieux. Reculez-vous et continuez à regarder ainsi. Immédiatement les tons hurlants s'apaiseront et les couleurs, en apparence ennemies, pactiseront.

Quelle fantaisie dans la reliure de *La Ville* de P. Claudel si en harmonie avec les bois gravés de Franz Masereel et dans celle de *Rhumbs* où la rose des vents avec ses trente-deux divisions vient expliquer le titre, énigmatique pour beaucoup, du livre de P. Valéry.

Rien n'est plus amusant que *La Petite Ville* de R. de Gourmont avec son agglomérat de maisons, ses halles, sa place publique et son église. *Ouvert la nuit* nous montre, avec un accord et une symphonie de couleurs extraordinaires, mais malheureusement dans une confusion inévitable — car il a voulu les évoquer toutes — les nuits de P. Morand. Moins compliquée, et partant plus perceptible, est la *Jeanne d'Arc* de J. Delteil, illustrée par Touchagues. A côté de la bannière bleue, blanche et argentée de la pucelle, un filet d'argent retrace ingénieusement tout l'itinéraire parcouru par elle de Vaucouleurs à Chinon, d'Orléans à Reims et de Paris à Rouen. *Le serpent, Lettre sur les malades, Deux hommes, L'âge d'or, Vers un monde volage, Suite hollandaise* n'ont pas moins surpris, tout en intéressant, lors de leurs présentations aux divers salons de ces années dernières.

Autre innovation. P. Bonet a réservé sur les plats de certains volumes, des emplacements s'équilibrant avec la composition décorative, pour inscrire soit des phrases, des noms ou des mots résumant d'une façon concise le sens de l'ouvrage. C'est ainsi que l'on peut lire sur le second plat des *Poilus* de J. Delteil illustrés par J. Oberlé, doublé de soies aux couleurs du drapeau français, les paroles historiques mosaïquées en noir prononcées au cours de la

Dos de reliures de P. BONET



Les « Jules Vallès »

Bibliothèque C.-R. Scherrer

I. 62-63

Reliure de P. BONET



Les sept Péchés Capitaux

Bibliothèque A. Blaizot

Grande Guerre : « Debout les morts ! » « On les a eus ! » « Taisez-vous, Méfiez-vous ! » Dans la crainte peut-être qu'on ne les oublie, quoiqu'ils soient moins difficiles à retenir que ceux des neuf Muses, les sept noms des *Péchés capitaux* se détachent en différents tons sur la reliure d'un des exemplaires de l'édition illustrée par Chagall. Sur *Rue Pigalle* de F. Carco flamboient comme des enseignes lumineuses les noms des boîtes les mieux famées — avec ou sans jeu de mot — de Montmartre : La Fumée, Sévilla, New Monico, Château Caucasien, Impérial, Abbaye, La Lune Rousse.

Les dos, par contre, appartiennent de droit à l'auteur et au livre pour y faire figurer noms, titres et dates. Mais s'il se trouve, par aventure, plusieurs volumes formant un tout, P. Bonet ne va pas jusqu'à réunir, comme cet ancien relieur voisin de l'Institut du nom de Gérédon, deux tomes d'un même ouvrage l'un contre l'autre, « tête-bêche », c'est-à-dire tome I s'ouvrant du côté du dos du tome II et vice-versa. Non, il se borne tout simplement, après avoir relié de façon identique chaque volume soit de la série des *Claudine,* soit de la trilogie *L'Enfant, Le Bachelier* et *L'Insurgé* de Jules Vallès, soit des quatorze volumes de M. Proust, afin d'éviter la monotomie des répétitions, à faire courir sur toute la largeur des dos juxtaposés, où se continuent les décors, une ou plusieurs lettres du nom de l'auteur et du titre général de l'ouvrage en laissant à chaque tome le sous-titre qui lui appartient. Et ma foi ! cela ne fait pas mal du tout sur les rayons d'une bibliothèque.

Les lettres des titres et des inscriptions sont généralement carrées, d'allure sobre et architecturale sans aucune courbe, qu'il avoue lui-même être peut-être un peu dure. Mais elles s'adaptent très bien à l'esprit général de ses reliures et sont susceptibles néanmoins d'une grande variété.

P. Bonet a toutes les audaces et ne craint pas de chahu-

ter les bégonias. Il innove à foison. Ce qu'il fait est du « pas encore vu », grande qualité par ce temps de copie à outrance. Rien ne dit que de ses idées n'en naîtront pas d'autres génératrices de chefs-d'œuvre.

Car, lorsqu'il se sera affranchi de certaines inventions superflues et allégé de tout un faisceau d'accessoires surchangeant ses compositions, il sera comme ces forêts denses desquelles jaillissent, quand on en a fait la coupe, de superbes et vigoureux arbres de haut jet.

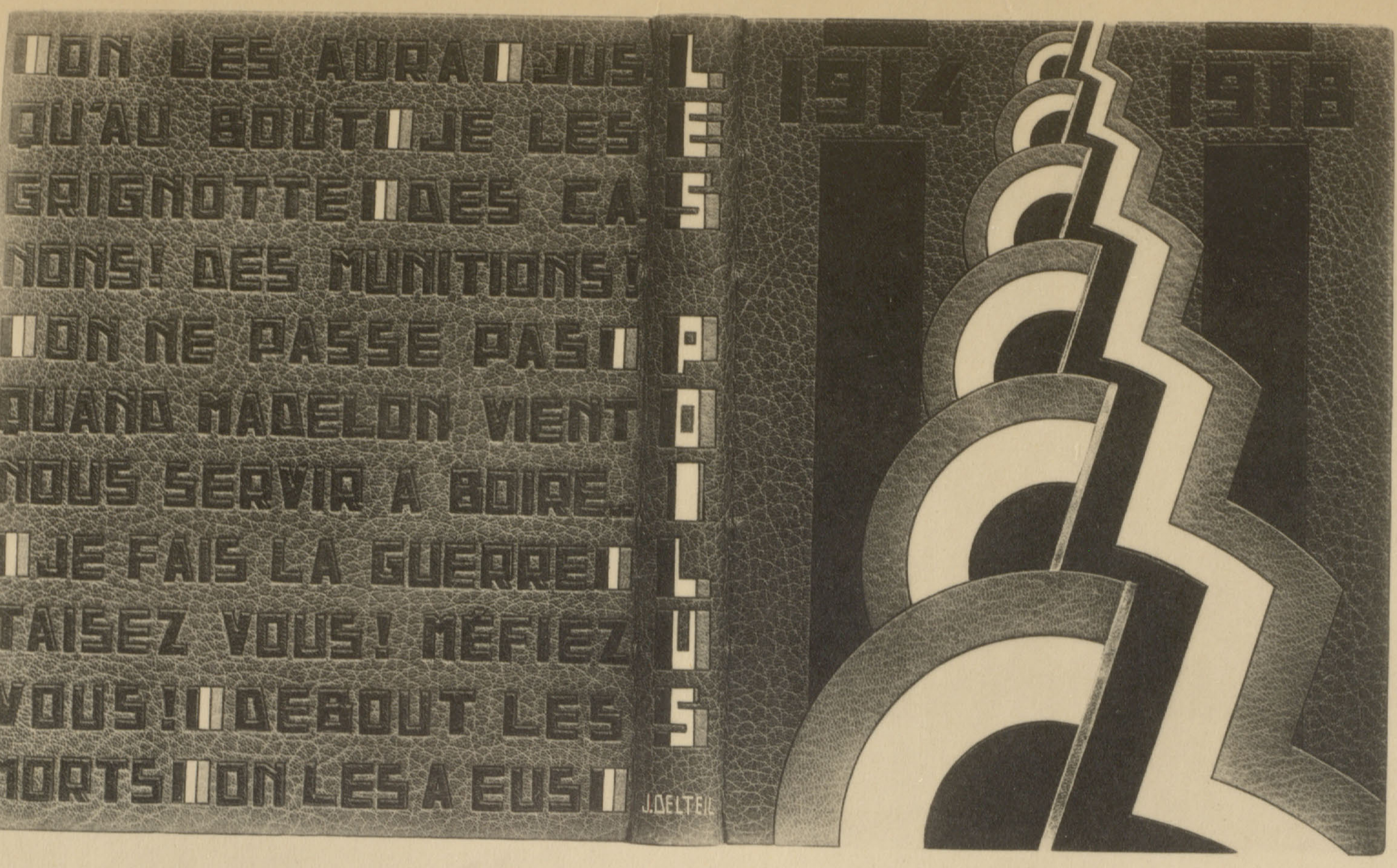
P. Bonet, nous l'avons dit, n'est ni relieur ni doreur. Mais il s'est entouré de praticiens éprouvés et sûrs, car, indépendamment du corps d'ouvrage, d'une finissure et d'une dorure qu'il veut parfaits, il attache une très grande importance aux moindres détails, soies, gardes, tranchefiles...

Ses derniers volumes sont signés de Trinckwell pour la reliure et de Bailly, pour la dorure, tous deux professeurs à l'École Estienne.

ANDRÉ BRUEL

Le 18 février 1927, la galerie André, rue des Saints-Pères, inaugurait une exposition de reliures d'A. Bruel. Pour les Parisiens du siècle dernier, Paris n'existait que du côté droit des grands boulevards, de la rue Drouot à l'Opéra. Ceux d'aujourd'hui, par contre, arpentent les Champs-Élysées ou se dirigent, à l'allure rapide de leurs autos, de la place de la Concorde au Bois de Boulogne en tournant autour de l'arc de Triomphe. Et toujours la rive gauche est restée et sera toujours la rive gauche. Et si maintenant Montparnasse, par sa confusion des langues, peut être considéré comme l'étranger, il n'en reste pas moins que

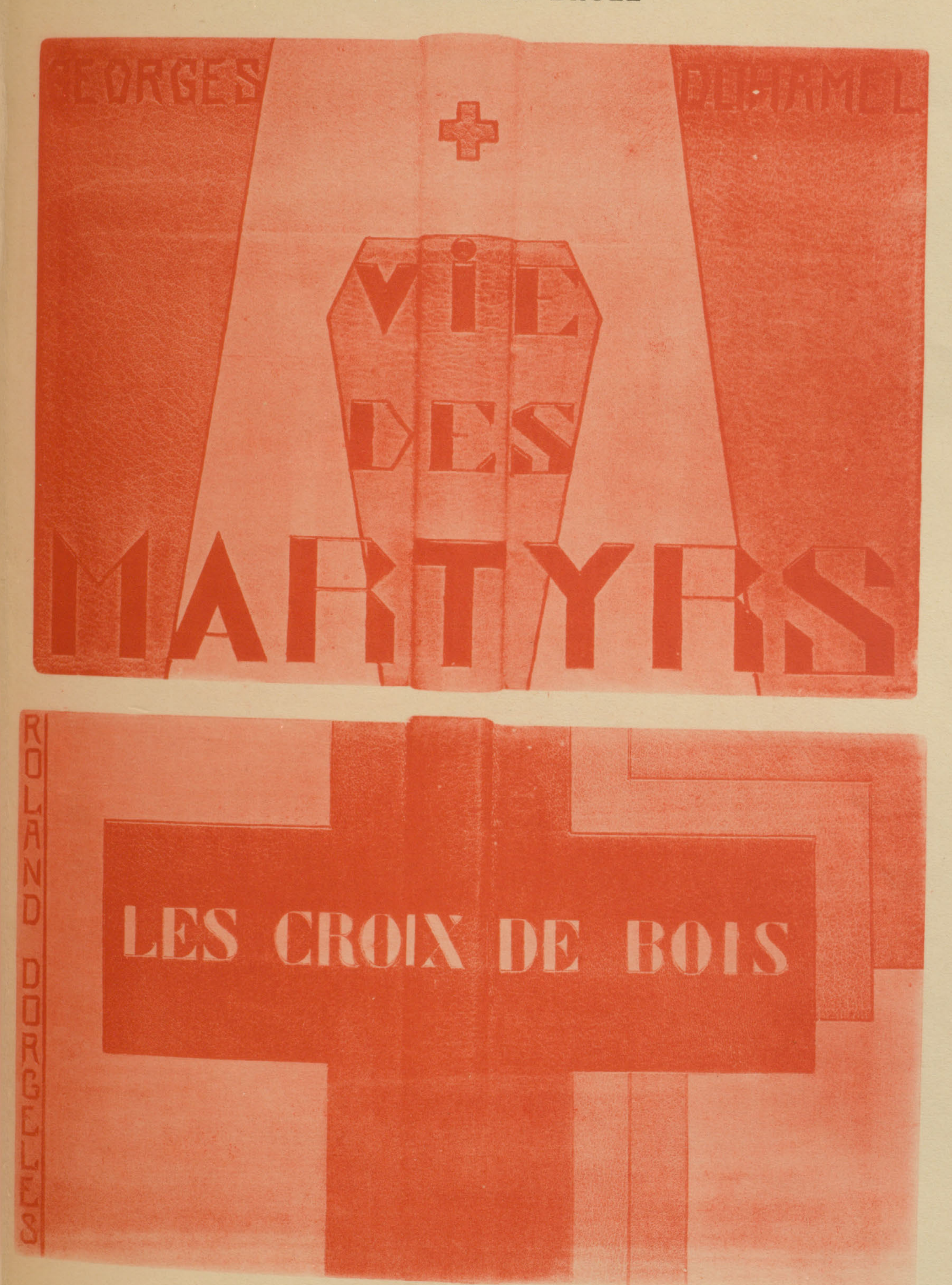
Reliure de P. BONET



Les Poilus

Bibliothèque A. Blaizot

Reliures de A. BRUEL



Bibliothèque R. Dorgelès

Reliure de A. BRUEL



La Passion de notre frère le Poilu

Bibliothèque M. Leclerc

le quai Malaquais donne encore l'impression d'être sur les confins de la Province.

De fait, on y était en plein, avec cette exposition de reliures dont A. Machard avait pris soin de présenter l'auteur dès la première page du catalogue :

« Dans une vieille rue angevine qui dévale vers la Maine, au fond d'une quiète boutique où viennent mourir des Angelus, un pâle jeune homme, timide de gestes et plus modeste de propos qu'une jeune fille des anciens pensionnats continue la tradition des grands artisans d'autrefois.

« C'est André Bruel.

« Bruel a trente-deux ans. La guerre l'a blessé profondément. Hélas! Si les hommes, un matin, déclarèrent au monde que l'ère de la violence était close, la souffrance, elle, après dix années, n'a pas encore déposé les armes et Bruel doit lui livrer souvent de rudes batailles.

« Mais qui sait? Cher Bruel, votre âme y a peut-être gagné les clartés qui fusent par vos yeux et illuminent votre art.

« Car vous êtes un artiste, Bruel, à la fois savant et ingénu, croyant et tourmenté, comme le sont tous les artistes, les vrais! »

A. Bruel n'était pas, à cette époque, un inconnu pour les Parisiens. Il avait déjà, en 1922, présenté chez A.-M. Reitlinger, parmi d'autres artistes illustrateurs et décorateurs un certain nombre de reliures pour *Gargantua, Pantagruel, Tristan et Iseult, Le Lys rouge, Toi et moi, La Cité des Eaux, Le Tapis de Jasmin, Rimiaux d'Anjou* et, en 1925, fait plusieurs envois à l'Exposition du Musée Galliéra. Ces œuvres avaient, par leur audace et leur originalité, attiré l'attention puis étaient rentrées dans la patrie du bon roi René chez les amateurs angevins à qui elles appartenaient.

L'Exposition de la galerie André contribua à mettre A. Bruel en valeur.

Celui-ci, ses études après deux années d'École Normale Supérieure interrompues par la guerre ayant dû être complètement abandonnées, se mit sur le tard à la reliure. Il vint à Paris, demander à J. Domont de lui enseigner la technique de la dorure, puis épousa par la suite la fille d'un relieur angevin. Il put ainsi laisser à d'autres, sous sa direction — et il faut lui signaler, car c'est un service lui rendre, qu'elle ne présente pas toujours toute la perfection désirable — la confection du corps d'ouvrage se réservant le travail compliqué de la composition et de l'exécution du décor. Il nous dira lui-même comment il le comprend.

« Le décor doit être une synthèse du livre, une synthèse au plus heureux destin, à condition que le relieur en évite les dangers, car ces dangers constituent ce que l'on peut appeler l'erreur du décor en reliure. En effet, si la synthèse est insuffisamment réalisée, le décor prend l'aspect d'une illustration ; or, l'illustration est réservée à l'intérieur du livre. En outre, elle a ses procédés particuliers et ne peut être qu'imparfaite ou déplacée sur la reliure. Enfin, elle ne fait pas corps avec la reliure. Par contre, si la synthèse est excessive, il en résulte que le décor, si habile soit-il, n'est plus qu'un rébus. Ce n'est pas l'objet du décor en reliure.

« Dans la recherche décorative, le relieur a des moyens qui semblent très limités. Le format du livre lui est imposé. La matière sur laquelle il travaille ne varie guère : maroquin ou veau, selon le caractère des ouvrages, le maroquin étant indispensable pour les livres épais et lourds. La matière décorative est à peu près toujours la même; metmatière décorative est à peu près toujours la même; met-tons à part les incrustations de métaux précieux, impropres à décorer toute reliure et qui ont l'inconvénient de ne pas se souder intimement à la reliure, mais sont appelés seulement à produire un effet lumineux. Il reste à l'usage du relieur les nuances multiples des cuirs de couleur, mosaïque par incrustation ou superposition qui donne une homogénéité parfaite à la reliure. La mosaïque est la palette

du relieur, car elle permet la coloration de la reliure; elle est aussi un procédé pratique, le cuir préparé pour le travail de décor mosaïqué étant malléable comme une pâte à modeler.

« Quant aux recherches linéaires, les outils du relieur-doreur permettent toutes les combinaisons possibles.

« Ces moyens décoratifs, qui semblent d'abord restreints, sont très suffisants au relieur d'aujourd'hui, d'autant plus que la méthode qui le guide et qui lui fait rechercher la synthèse du livre à relier a pour base la plus grande simplicité de couleurs et de lignes.

« Le relieur n'a pas le choix de son travail. Le bibliophile lui apporte un livre à relier avec un décor généralement laissé au choix de l'artisan qui se doit de faire un travail dont ne souffrira pas sa réputation de décorateur. C'est ici la fonction délicate du relieur. Il lui faut connaître le livre : il lui faut donc une culture intellectuelle et une culture bibliophilique qu'il acquiert s'il ne les a pas d'avance. Il lui faut aussi faire abstraction de ses goûts personnels en littérature; il est l'habilleur de tous les livres.

« Au point de vue décoratif, il n'y a guère que deux sortes de livres.

« Il y a les livres qui ne font pas « image », à cause de leur caractère abstrait : ce sont les ouvrages de poésie pure, de philosophie, les romans psychologiques... Pour ceux-là, le relieur arrive, par des combinaisons de couleurs et de lignes, à trouver des décors habiles, auxquels on n'a rien à reprocher, sinon qu'ils peuvent être les décors de toutes les reliures de tous les ouvrages du même genre : ils ne sont pas propres à tel ou tel ouvrage précis. C'est l'inconvénient des décors géométriques sans caractère particulier. Or, l'amateur de reliures tient avec raison à ce que tel livre qu'il aime ait sa reliure propre. Plutôt qu'un décor passe-partout, ne vaut-il pas mieux la nudité pure, l'impeccable beauté de la reliure janséniste, belle seulement

de la beauté technique, la perfection de sa forme, la qualité de sa peau et de sa couleur, la reliure sobre mais sans la moindre tare ? La question est résolue aujourd'hui par bon nombre d'amateurs qui sont parfois tentés d'exagérer le principe en ne voulant dans leur bibliothèque que des reliures jansénistes. Cependant celles-ci vont fort bien à certains ouvrages, moins bien à d'autres, mal à quelques-uns. L'excès en tout est un défaut et l'uniformité en art, même décoratif, est une erreur.

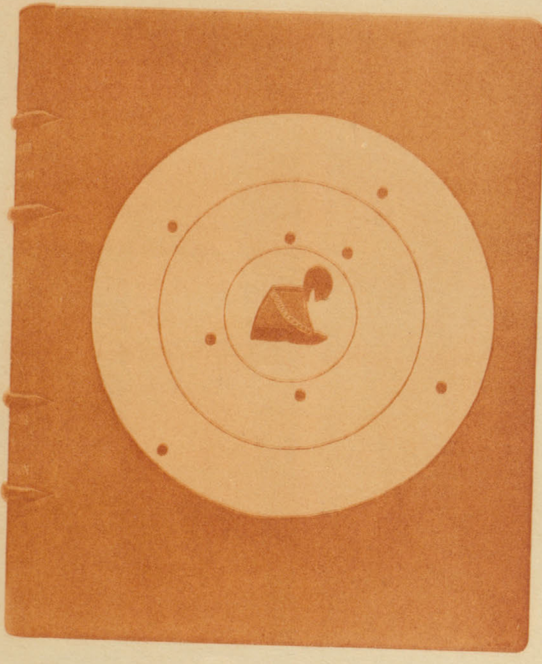
« Heureusement pour les bibliophiles et surtout pour les relieurs, il existe des livres nombreux sur lesquels le travail est possible parce que le texte est propre à l'interprétation décorative. Combien de livres, en effet, offrent dans leur texte même des éléments décoratifs. Exemple : *L'Atlantide* de P. Benoit; les fameux caractères tifinar qui ont guidé les héros du livre vers Antinéa dont le diadème égyptien symbolise la puissance. Voilà des éléments décoratifs : le noir-touareg et le blanc lainage arabe sont les couleurs indispensables.

« Voici *La Bataille* de C. Farrère. Ce livre dès qu'on l'ouvre évoque le Japon et son pavillon de guerre, soleil levant, rouge sur fond blanc.

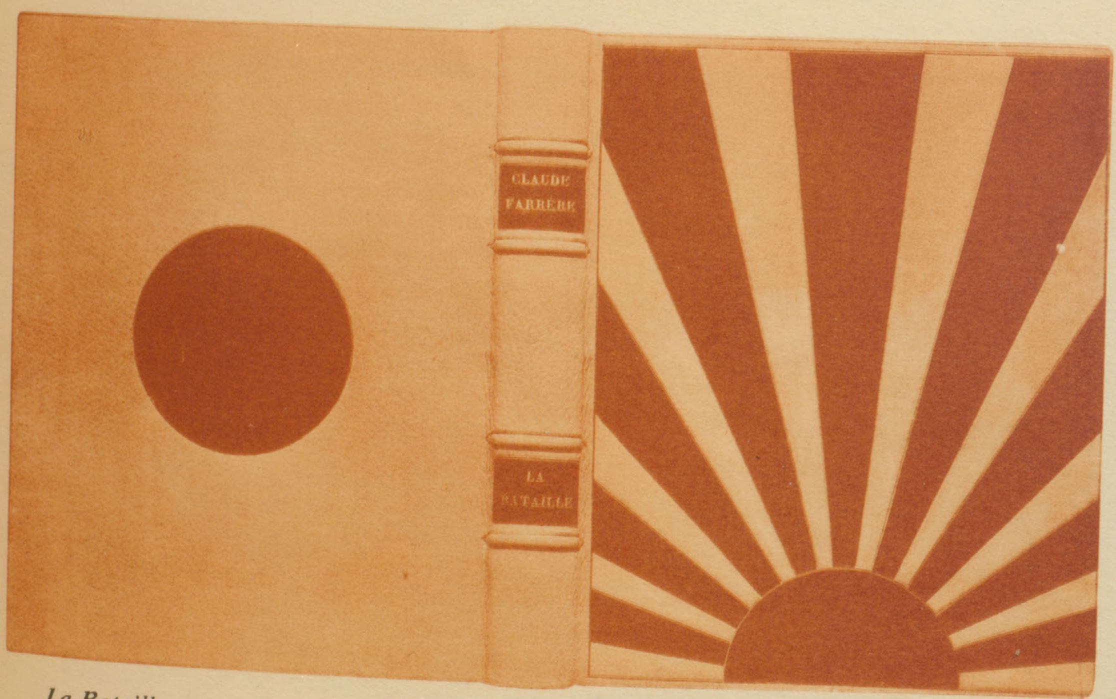
« Voici l'humour de G. Courteline, dans les *Gaîtés de l'Escadron*. La vie de caserne y est prise pour cible, sur un fond bleu-hussard, naturellement, avec le shako classique.

« Cette recherche décorative est souvent facilitée, non seulement par le texte, mais par le titre même du livre qui est une « image », l'évocation parfaite du texte. L'ensemble des mots qui composent le titre, et chaque mot en particulier, ont une importance parfois considérable. Il y a des titres qui sont dans toutes les mémoires et qui sont comme une obsession. En les voyant, on voit le livre et tout ce qu'il contient. Ainsi *Les Croix de bois* de Roland Dorgelès. Des croix de bois s'imposent dans le décor, que ce soit la

Reliures de A. BRUEL



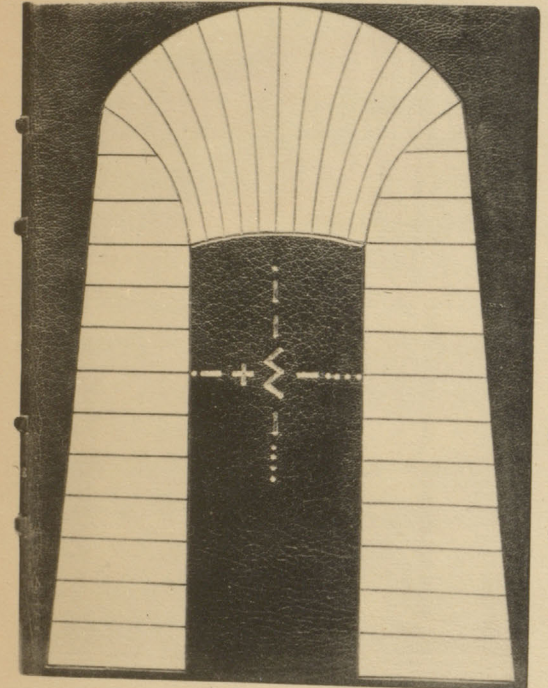
Les Gaîtés de l'Escadron
Bibliothèque Delaoutre



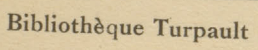
La Bataille

Bibliothèque Tabois

Reliures de A. BRUEL



L'Atlantide



Bibliothèque Turpault



Titine Bibliothèque Machart



Le Feu

Bibliothèque Cordon

croix peinte en noir, en gris ou la croix de bois naturel, ou toutes ces croix réunies comme en un cimetière symbolisant le tombeau de la jeunesse française, avec ce titre obsédant qui veut être inscrit perpétuellement sur la croix du soldat inconnu. Synthèse!

« Il y a encore le titre visage, le titre qui évoque une figure, comme cette *Titine* d'A. Machard, qui fait imaginer aussitôt le douloureux visage de la petite fille anonyme et martyre.

« Le titre du livre est quasi indispensable dans le décor de certaines reliures. Il est également bien placé sur la reliure des plaquettes minces de format important. Il est utile sur le plat des reliures qui ne sont pas à mettre en rayon, mais sont plutôt des objets d'art décoratif que l'on aime à voir sur une table, sous la main prête à les caresser. Enfin le titre est une grande ressource, la seule ressource de certains livres qui ne s'accommoderaient pas d'autre interprétation décorative que celle fournie par leur titre, l'auteur ayant voulu que celui-ci fût évocateur : aussi le relieur peut utiliser le titre en lui donnant la forme la plus adéquate à l'esprit du livre, par des jeux de couleurs, des combinaisons linéaires, des arabesques judicieusement appropriées.

« Synthèse! toujours synthèse! C'est la marque de notre temps. »

Les vingt reliures exposées à la Galerie André et quelques autres exécutées depuis sont éminemment personnelles, imprévues d'invention et d'un sentiment vraiment très décoratif. En dehors de celles dont il est question plus haut, on peut signaler tout particulièrement :

Le Feu. L'horizon sombre est embrasé de lueurs tragiques. Les lettres massives du titre se détachent, noires et grises sur le fond rouge et noir.

La Vie des Martyrs. Maroquin rouge, de couleur sang frais et jeune. La coiffe symbolique de l'infirmière semble

garder le livre, l'embrasser. Petite Croix-Rouge de Secours aux blessés.

Les Chansons de Bilitis. Deux jeunes femmes naturellement. Interprétation décorative inspirée des vases grecs, dans des tons rouge antique.

La Leçon d'amour dans un parc. Veau cyclamen, mosaïque verte et bois. Eros de couleur ivoire. « Amour » et « parc » ont inspiré le décor.

Missel d'Autel. Croix, hostie, encens. Veau rouge, russe, nuages d'encens gris. Croix gris-fer, hostie blanche.

La Genèse. Le mythe essentiel de la création : l'homme sortant du limon de la terre. Maroquin or, mosaïque argile brun.

A. Bruel semble affirmer une préférence marquée pour le décor couvrant toute la reliure, aucun plat, selon lui, ne devant être sacrifié à l'autre. « Cette formule, s'empresse-t-il toutefois d'ajouter, je ne l'ai pas généralisée. C'est un essai qui peut être heureux pour certaines reliures et c'est tout. »

Quoi qu'il en soit, on peut lui répéter ce que lui disait son maître Domont. « Mon petit, quand j'étais jeune, avec Marius-Michel et autres, j'étais révolutionnaire en reliure comme vous aujourd'hui, et je suis maintenant un pompier! Mais cherchez toujours! Si peu que vous trouviez, il faudra que le public vous en sache gré. »

A. Bruel a obtenu en 1929, à l'Exposition de reliures du Musée Galliéra une quatrième mention avec plaquette de la Société d'Encouragement à l'Art et à l'Industrie par Roty.

ARTISTES-DÉCORATEURS

ADOLPHE GIRALDON

A peine la guerre terminée, A. Giraldon commémorait le souvenir d'un charmant poète, Robert de Saint-Just, tué à l'ennemi, en composant un carton pour habiller son dernier volume de vers, *L'Amphore du rêve*. Cette reliure, qui appartient à M. P. Hébert, est d'une éloquente et émouvante simplicité. Recouverte de maroquin mauve, son premier plat porte, comme seul décor, au centre, sous les initiales R. S. I., une épée brisée mosaïquée entourée d'étoiles d'or que l'on retrouve également dans chaque angle.

En décembre 1923, paraissait *Le Médaillier* de H. de Régnier, édité par « Le Livre Contemporain ». Ce volume, qui comportait à chaque page des illustrations en couleurs de A. Giraldon, commencé en 1913, ne devait sortir que dix ans après, tant à cause de la guerre que du fait de la mort d'E. Florian qui devait les graver. Mme Rita Dreyfus, à qui ce travail fut confié, s'en acquitta dans les meilleures conditions. L'impression des gravures et du texte avec les caractères Giraldon fut assurée par G. Deberque.

Rien ne pouvait, mieux qu'une médaille, convenir à la reliure du « Médaillier ». G. Canape prit l'initiative de demander à A. Giraldon de lui en dessiner une. Gravée par E. Lindauer elle fut frappée en bronze doré à seulement treize exemplaires, dont trois offerts à : MM. H. de Régnier, A. Giraldon, E. Lindauer, et dix souscrits par MM. P. Bellanger, A. Bertaut, G. Canape, L. Comar, E. de Crauzat, A. Dubosc, C. Gauthier-Lathuille, J. Hernandez, M. Quarré et H. Vever.

Pour chacune des dix reliures en maroquin exécutées par G. Canape, A. Giraldon composa une décoration originale de tons, de mosaïques et de fers différents.

On verra, par la liste ci-dessous, qu'il faut ajouter à son œuvre d'avant-guerre, qu'A. Giraldon, après comme avant 1918, a toujours été fidèle à ses principes : « Couverture du livre, par sa matière, sa couleur, sa décoration en rapport étroit avec le sujet de l'ouvrage, décoration conciliant la richesse avec la modération, sobre sans pauvreté, noble sans froideur et fantaisiste sans dérèglements, éléments à l'échelle de l'ouvrage et tels que les procédés usuels et traditionnels puissent aisément les traduire[1]. »

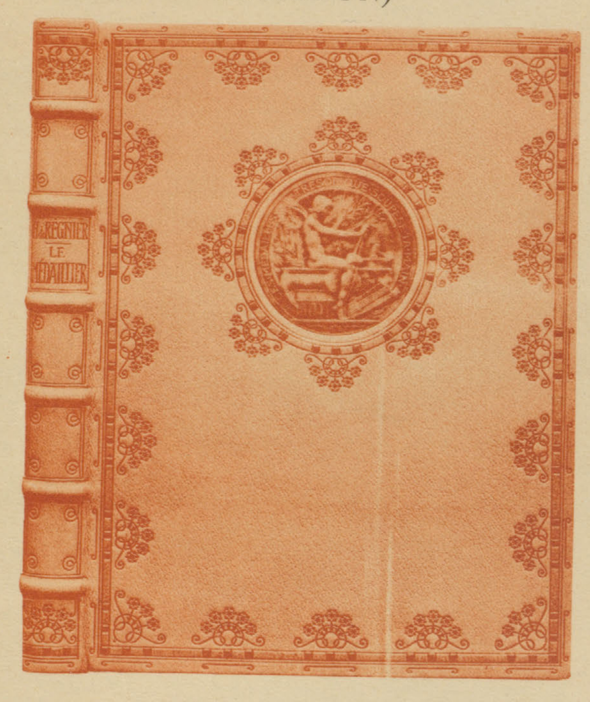
G. Canape, *Le Passant,* 1925, pour M. Hirsch, mosaïque.
— *Le Médaillier,* 1926, pour A. Giraldon, mosaïque.
— *Le Centaure,* 1927, pour M. H. Vever, mosaïque.
P. Gruel, *La Jacquerie,* 1927, pour M. Hirsch, mosaïque.
H. Noulhac, *L'Amphore du rêve,* 1919, pour M. P. Hébert, mosaïque.
— *La Vie des Abeilles,* 1919, pour M. Hirsch, mosaïque.
— *La Vie des Abeilles,* 1919, pour M. A. Meyer, mosaïque.
— *Les Églogues,* 1919, pour M. P. Hébert, mosaïque.
— *Les Églogues,* 1921, pour M. Quarré, mosaïque.
— *Les Églogues,* 1926, pour M. Bayet, mosaïque.
— *Le Médaillier,* 1926, pour M. Malle, mosaïque.
— *Les Dieux ont soif,* 1922, pour M. Clericeau, mosaïque.

1. *La Reliure,* janvier 1924.

Reliures de G. CANAPE (Dessins de A. GIRALDON)



Le Médaillier Bibliothèque A. Dubosc



Le Médaillier Bibliothèque A. Quarré

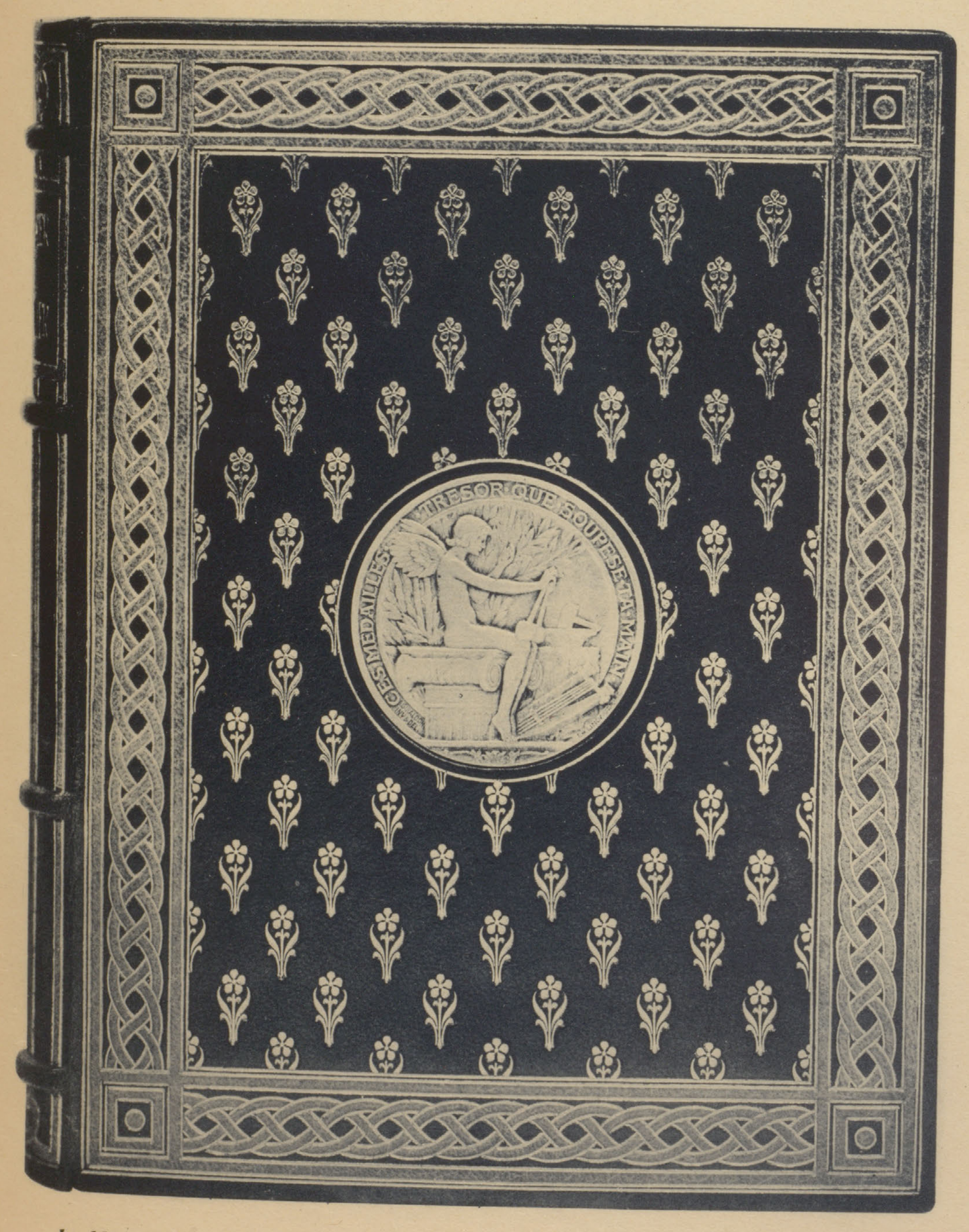


Le Médaillier Bibliothèque H. Vever



Le Médaillier Bibliothèque A. Giraldon

Reliure de G. CANAPE (dessin de GIRALDON)



Le Médaillier

Bibliothèque L. Comar

Reliure de G. CANAPE (dessin de A. GIRALDON)



Le Médaillier

Bibliothèque A. Bertaut

Reliure de G. CANAPE (Dessin de A. GIRALDON)



Le Médaillier

Bibliothèque J. Hernandez

JULES CHADEL

Nous avons vu J. Chadel pendant la guerre, mobilisé puis réformé, devenir le fournisseur attitré de M. H. Vever et dessinant pour sa bibliothèque personnelle une centaine de décors de reliures exécutés par les relieurs parisiens non mobilisés.

Ce n'était là qu'un début, fort brillant, il faut le reconnaître, non seulement par les ors rutilants qu'il fit resplendir sur les maroquins, mais surtout par la valeur artistique de ses compositions.

Depuis, son activité s'est manifestée dans de nouveaux domaines. Tout en enseignant à l'École Nationale supérieure des Arts Décoratifs les arcanes d'un art dans lequel il est passé maître, ne se bornant plus à habiller les livres, il entreprit de les illustrer.

Son premier volume, orné de compositions en camaïeu, gravées sur bois et imprimées à l'eau sur japon avec une incomparable virtuosité par un artiste japonais installé à Londres, Yoshijiro Urushibara de Tokio, fut publié en 1927 par la « Société des Cent Bibliophiles » : *Quelques Fables de La Fontaine.*

Les originaux des compositions lavées à la sépia, d'une facture solide et d'un intense sentiment décoratif, furent exposés en mars et avril 1927 au Musée des Arts Décoratifs, en même temps qu'étaient présentées une vingtaine de reliures prises parmi les plus caractéristiques de la Bibliothèque H. Vever. Ce fut une révélation pour tous ceux qui n'avaient pas eu le privilège et la joie de les admirer dans le « Musée » de ce grand amateur lors de ses réceptions dominicales.

De ces *Quelques Fables de La Fontaine*, un certain nombre de bibliophiles enrichirent leurs exemplaires de

dessins originaux ainsi que de bois gravés sur les plats et de soies imprimées sur les gardes des reliures exécutées :

Par G. Cretté.

En doublures d'un exemplaire en maroquin portant encastrés sur les plats des bois gravés ayant servi à l'illustration, deux dessins originaux sur soie (Bibliothèque H. Vever).

Décor géométrique avec, comme doublures, des compositions originales imprimées sur soie (Bibliothèques L. Comar et H. Michel-Dansac).

Aux versos des plats d'un maroquin janséniste deux dessins originaux sur soie (Bibliothèque G. Droin).

Un bois spécialement composé et gravé représentant le Savetier et le Financier encastré dans le maroquin (Bibliothèque C. Miguet).

Par H. Noulhac.

Un décor géométrique (Bibliothèque A. Blaizot).

J. Chadel illustra ensuite de compositions originales pour MM. L. Barthou, P. Bellanger, le Comte E. de Larochefoucauld, H. Prost, Rousset et H. Vever, sept exemplaires sur neuf (six Japon et trois Hollande) que comportait la totalité du tirage d'un rarissime petit livre *Ésope*, imprimé en 1929.

G. Cretté, d'après les cartons de l'artiste, réalisa pour plusieurs de ces volumes diverses reliures en maroquin mosaïqué dans un style grec archaïque, toutes variées et d'une belle et pure inspiration, pour MM. P. Bellanger, Rousset, H. Vever, L. Barthou et H. Prost.

Enfin, un autre volume est en préparation, toujours gravé sur bois, mais avec un ton de plus, également gravé par Urushibara *Le Centaure et la Bacchante*, qui portera la firme du « Livre Contemporain » et dont la perfection égalera, si même elle ne la dépasse, celle de *Quelques Fables de La Fontaine*.

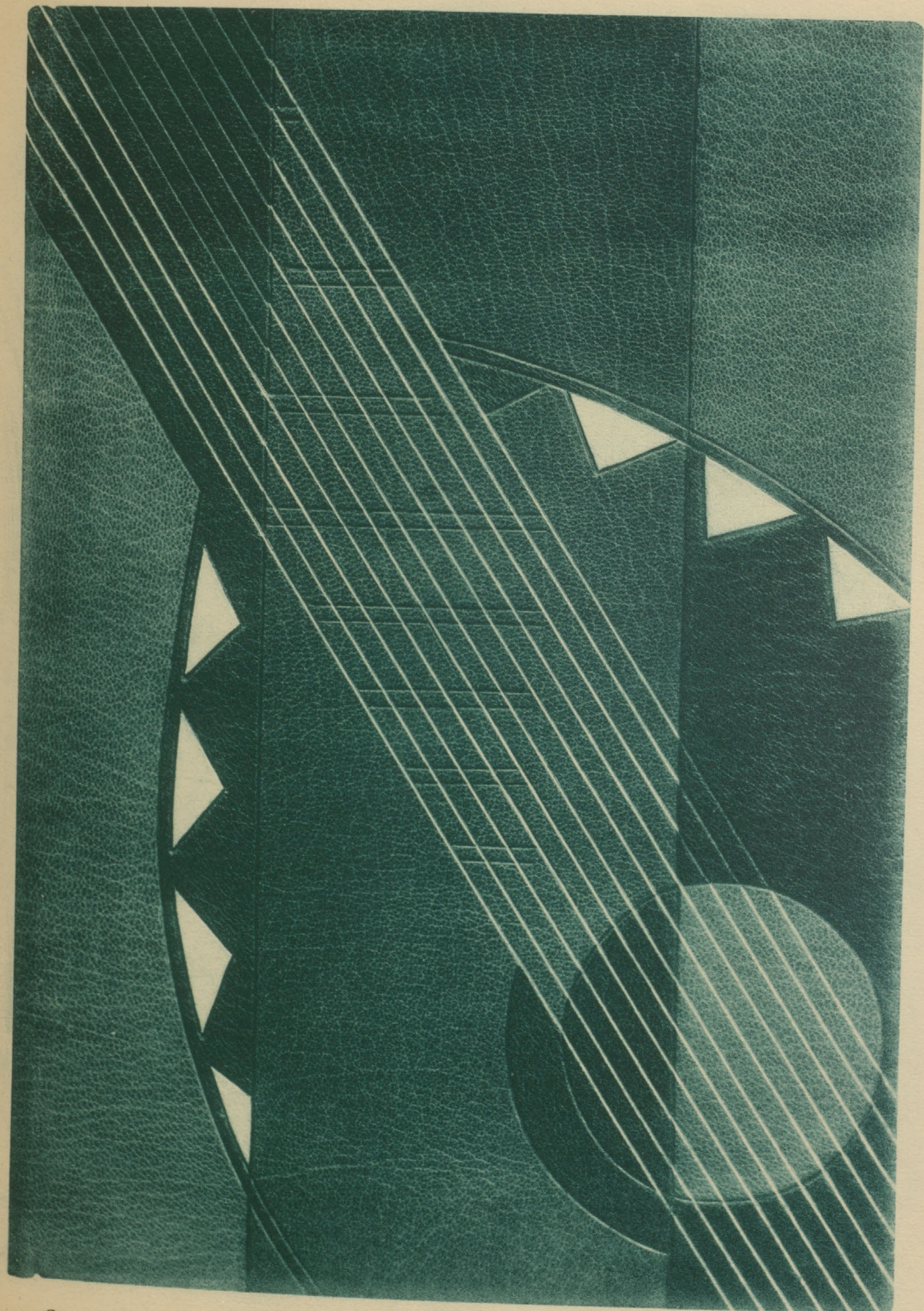
Reliure de R. BONFILS



Le Chariot d'or

Bibliothèque H. Vever

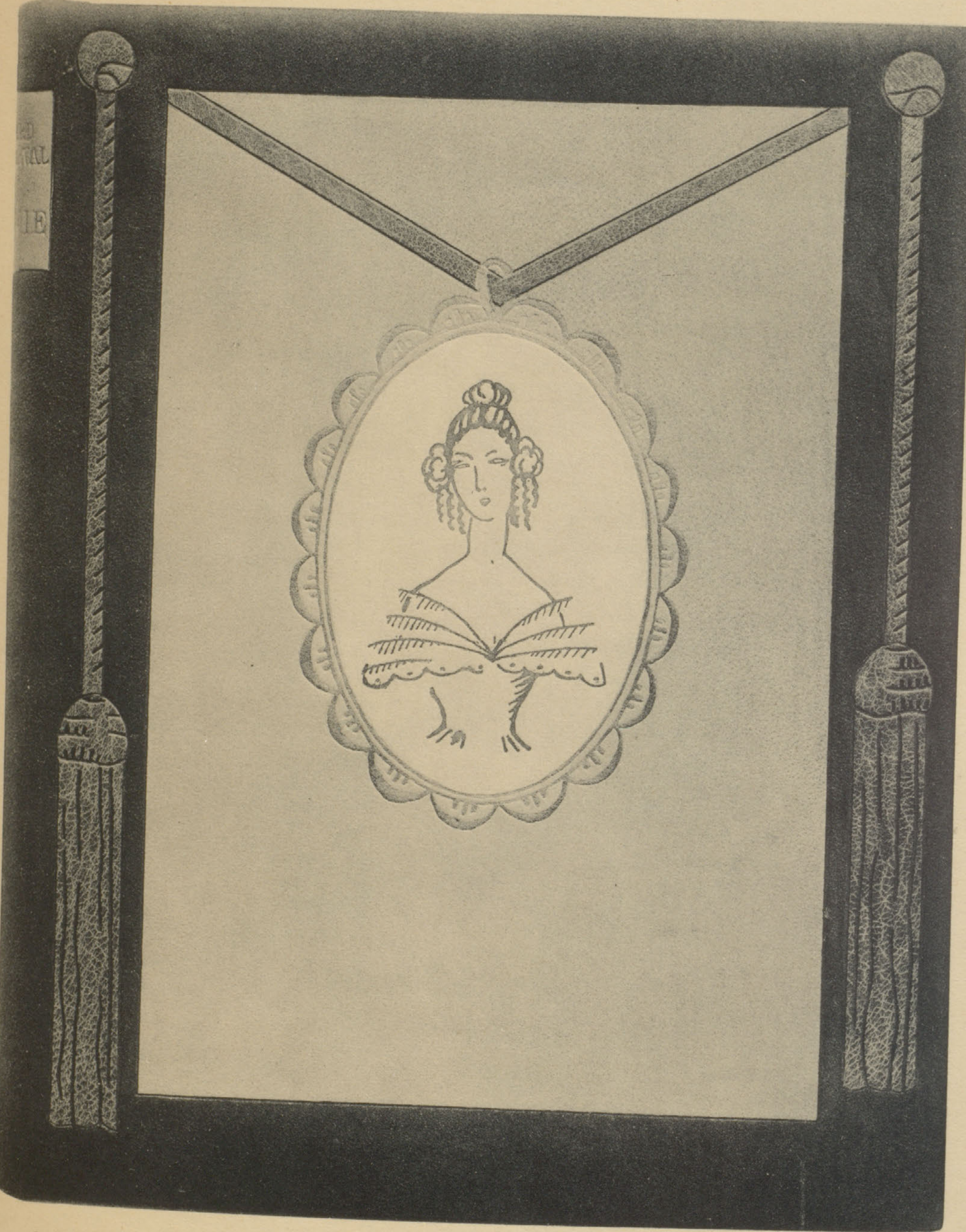
Reliure de R. BONFILS



Sonnets de Louise Labé

Bibliothèque R. B.

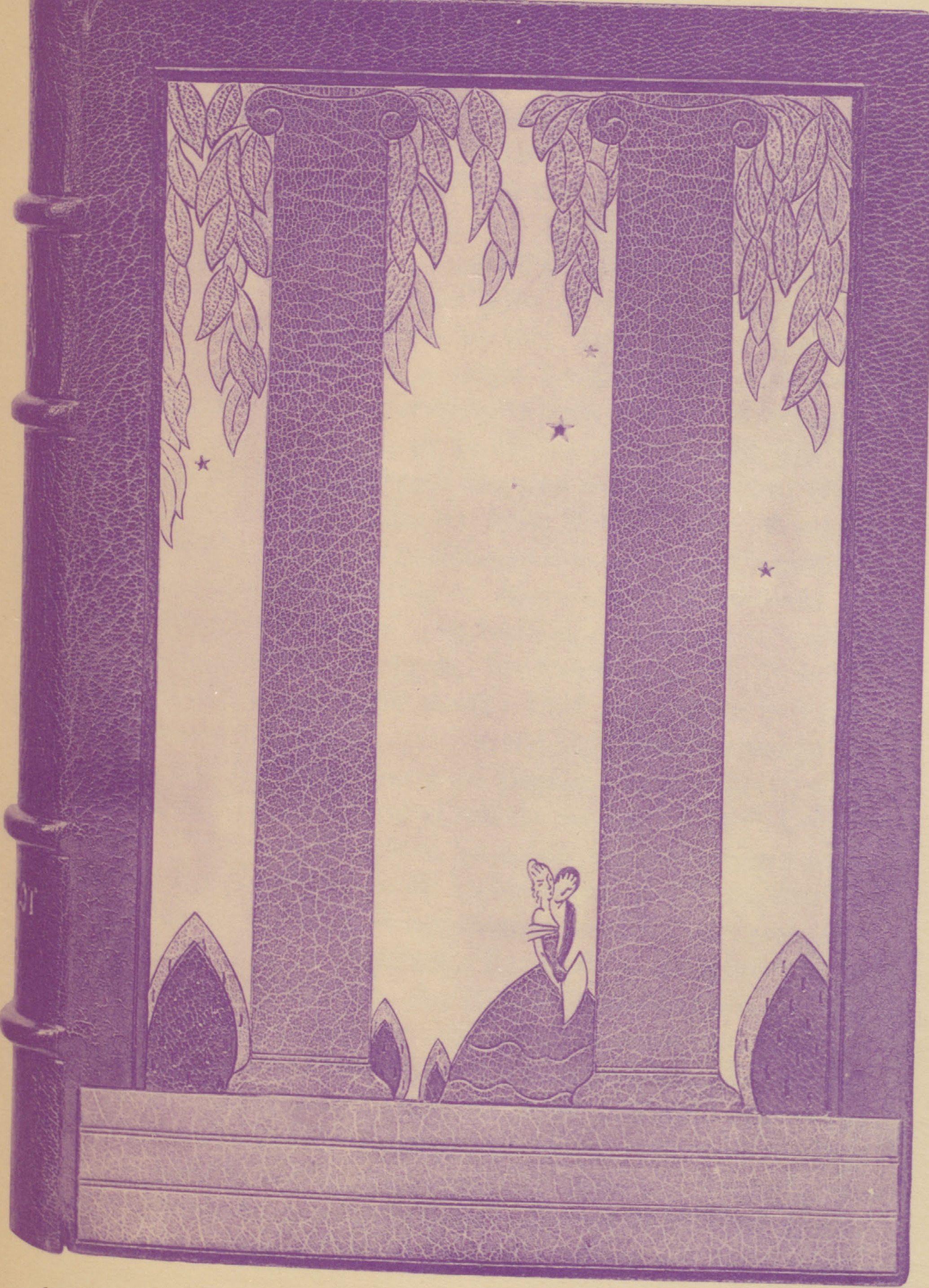
Reliure de R. BONFILS



Sylvie

Bibliothèque J. André

Reliure de G. CANAPE (Dessin de R. BONFILS)



Le Chariot d'or

Bibliothèque L. Comar

ROBERT BONFILS

PLUS nous avançons dans le temps, plus nous jetons de regards inquisiteurs et curieux sur un passé plus proche. Il suffit d'une étude d'historien, d'un article de critique d'art, d'une pièce d'auteur dramatique pour faire naître un mouvement de sympathie ou même d'engouement en faveur d'une époque plus près de nous, encore assoupie dans l'oubli. Des modes considérées comme démodées redeviennent à la mode. Le XVIII[e] siècle ne fut-il pas révélé à nos grands-pères au milieu du siècle dernier. G. Lenôtre par ses livres et le Musée Carnavalet par ses expositions ne déclanchèrent-ils pas un vif courant d'intérêt pour tout ce qui toucha à la Révolution. *Madame Sans-Gêne, L'Aiglon, Les petits appartements de Fontainebleau, La reconstitution de la Malmaison* amenèrent au Premier Empire bien des gens qui n'y songeaient guère. Hier encore, M[me] de Boigne, R. Benjamin, F. Porché, Aristide Marie, nous reportaient à 1830 avec leurs intéressants Mémoires ou nous révélaient des détails jusqu'ici inconnus sur les existences, de Balzac, de Baudelaire ou de Gérard de Nerval. Aujourd'hui les ouvrages de F. Loliée du comte Fleury et de Louis Sonolet, les *Entretiens avec l'Impératrice Eugénie*, de M. Paléologue, *Le Napoléon IV* de Maurice Rostand, *Les souvenirs de la Comtesse des Garets*, et de *Gaston Jollivet*, l'Exposition du décor de la vie sous le Second Empire, aux Arts Décoratifs en mai 1922, les revues de Sacha Guitry ressuscitent sous nos yeux la vie effrénée, les élégances et les drames du Second Empire.

Avec les *Sonnets* de Louise Labé, et *Les Rencontres de M. de Bréot*, Robert Bonfils, lui, manifeste une prédilection marquée pour le romantisme de 1830. Mais s'il fait revivre, à notre grande joie, avec la plus aimable et la plus spirituelle des fantaisies, toute la grâce élégante sans miè-

vrerie de la délicieuse *Sylvie* de Gérard de Nerval, ou traduit en images *Clara d'Ellebeuse. Le Chariot d'or, L'Éducation sentimentale*, il n'en oublie pas pour cela l'époque où nous vivons dont il nous dépeint par ailleurs les modes et les élégances sous des couleurs telles que nos arrière-petits-enfants se les figureront plus séduisantes encore qu'elles ne le furent en réalité.

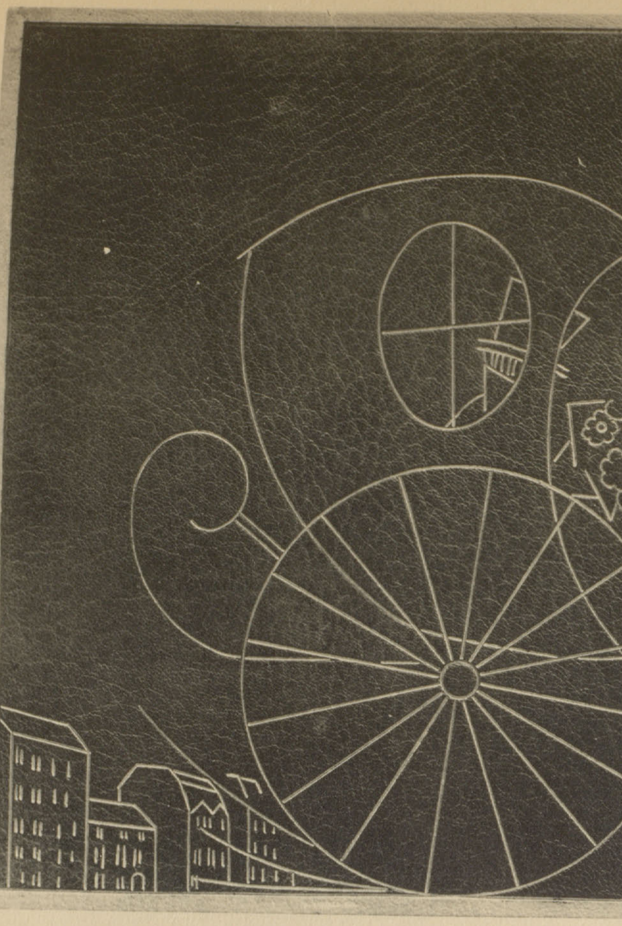
Robert Bonfils estime que le décor de la reliure, en réalité le travail de création, doit être confié à ceux qui font les styles, c'est-à-dire aux artistes. Eux seuls connaissent les problèmes du jour, les différentes esthétiques, évoluent... N'est pas artiste qui veut! L'exécution? C'est uniquement l'affaire du bon artisan praticien, qui ne reculera pas devant les recherches techniques audacieuses des artistes, mais, au contraire, les servira avec tout son acquit: emploi du balancier, de produits chimiques nouveaux, de cuirs et de matières variés. Les Le Gascon et les Derome n'ont, en somme, pas fait autre chose que d'exécuter des compositions dont le motif initial était l'œuvre de graveurs du livre tels que G. Tory, Berain, Fournier. « Le cuir somptueux qu'il anime de figures, a dit R. Burnand [1], reste cependant et avant tout cuir. Sur cet élément premier, la fantaisie ornementale peut broder ses arabesques, grouper ses couleurs, tracer ses figures : l'ornementation demeure l'accessoire si éclatant, si éblouissant qu'il soit. »

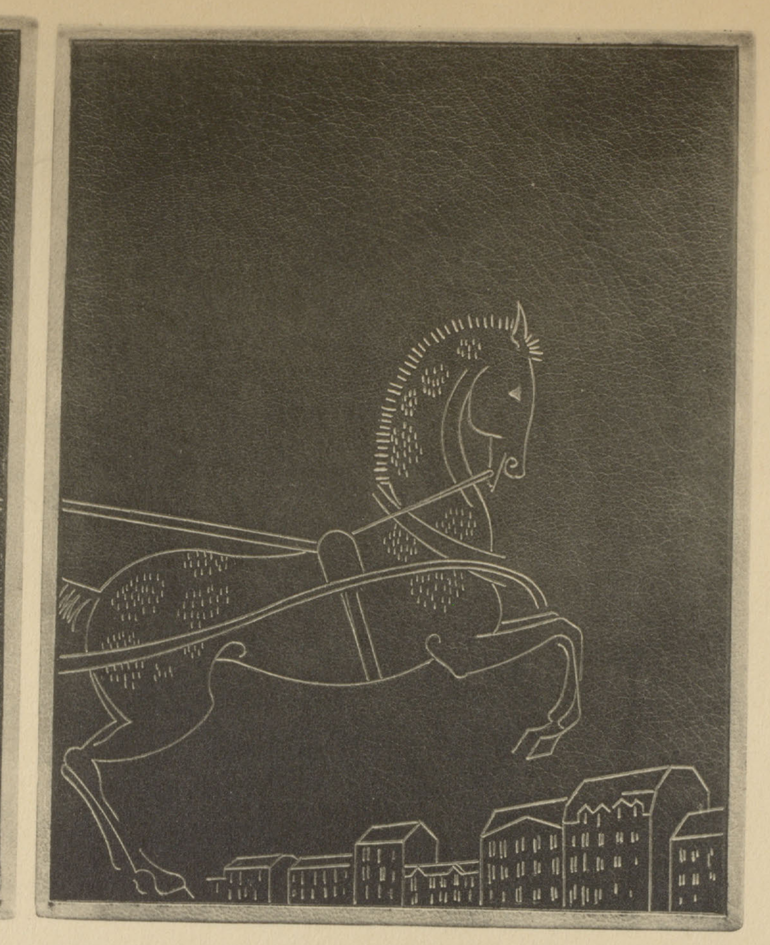
La reliure, d'après lui, doit être une préparation à ce que l'on va voir à l'intérieur, doit placer dans l'ambiance, toujours *suggérer*, mais, *ne jamais décrire* et l'idéal est qu'elle soit composée par l'illustrateur même du livre.

Il proscrit impitoyablement la reliure qui fait tableau, profondeur ou qui imite la peinture. La reliure doit être, avant tout, du *décor* et de la *décoration plane*. Donc, pas de sculptures, pas d'incrustations de cuivres gravés et

1. *Byblis*. Été 1929.

Reliure de Robert BONFILS





L'Éducation sentimentale

Bibliothèque R. B.

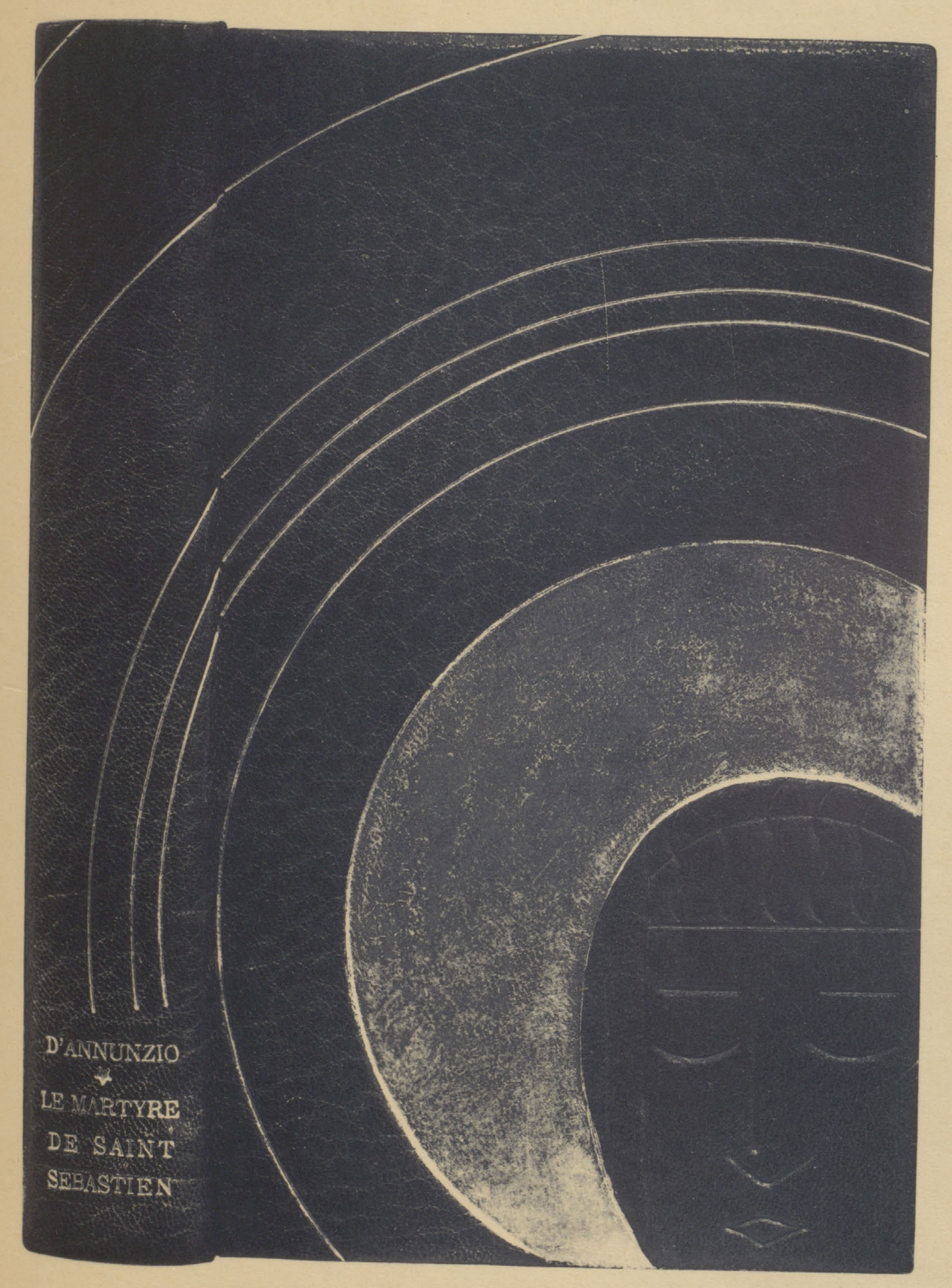
Reliure de R. BONFILS



Le Séducteur

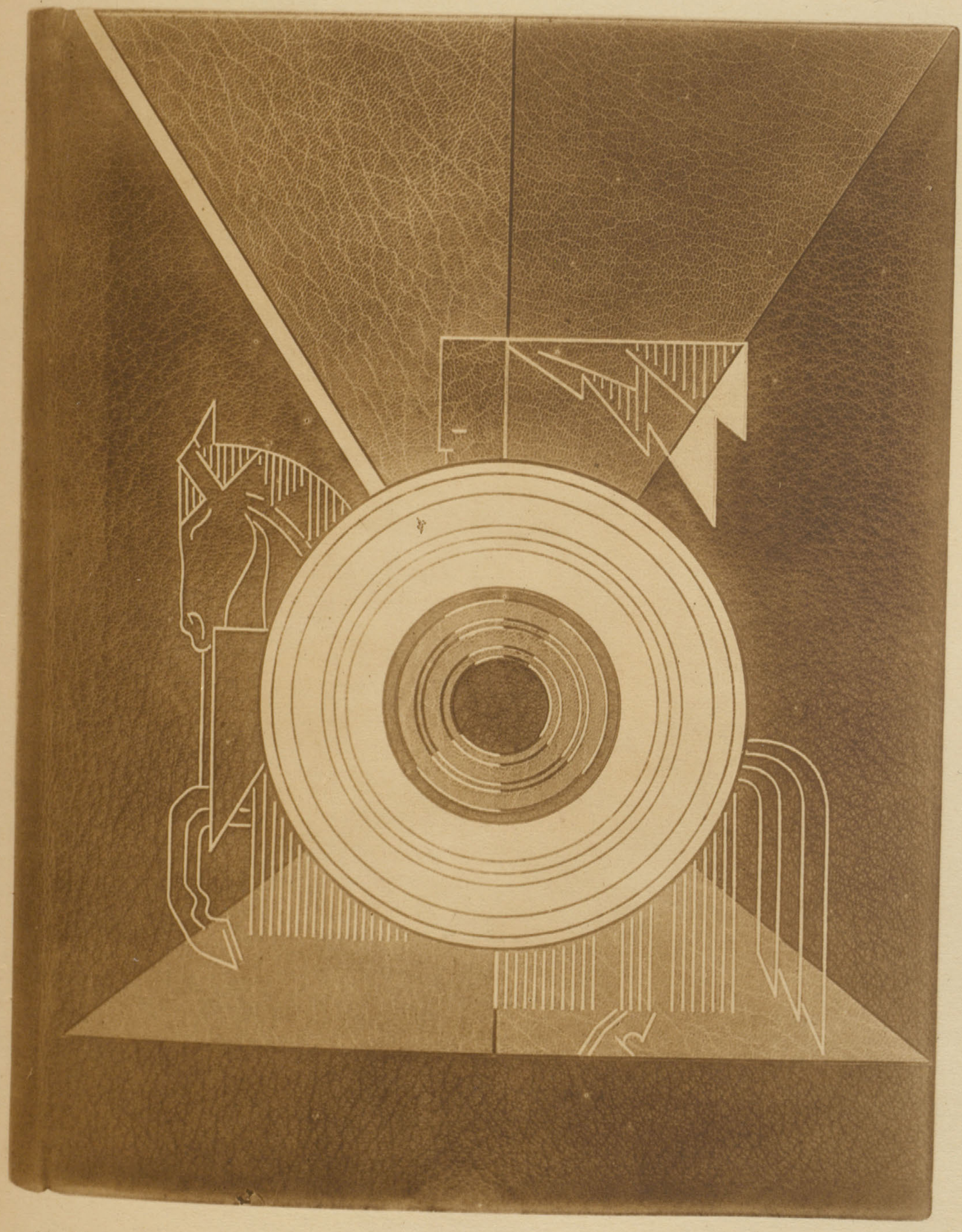
Bibliothèque R. B.

Reliure de R. BONFILS



Le Martyre de saint Sébastien Bibliothèque R. B.

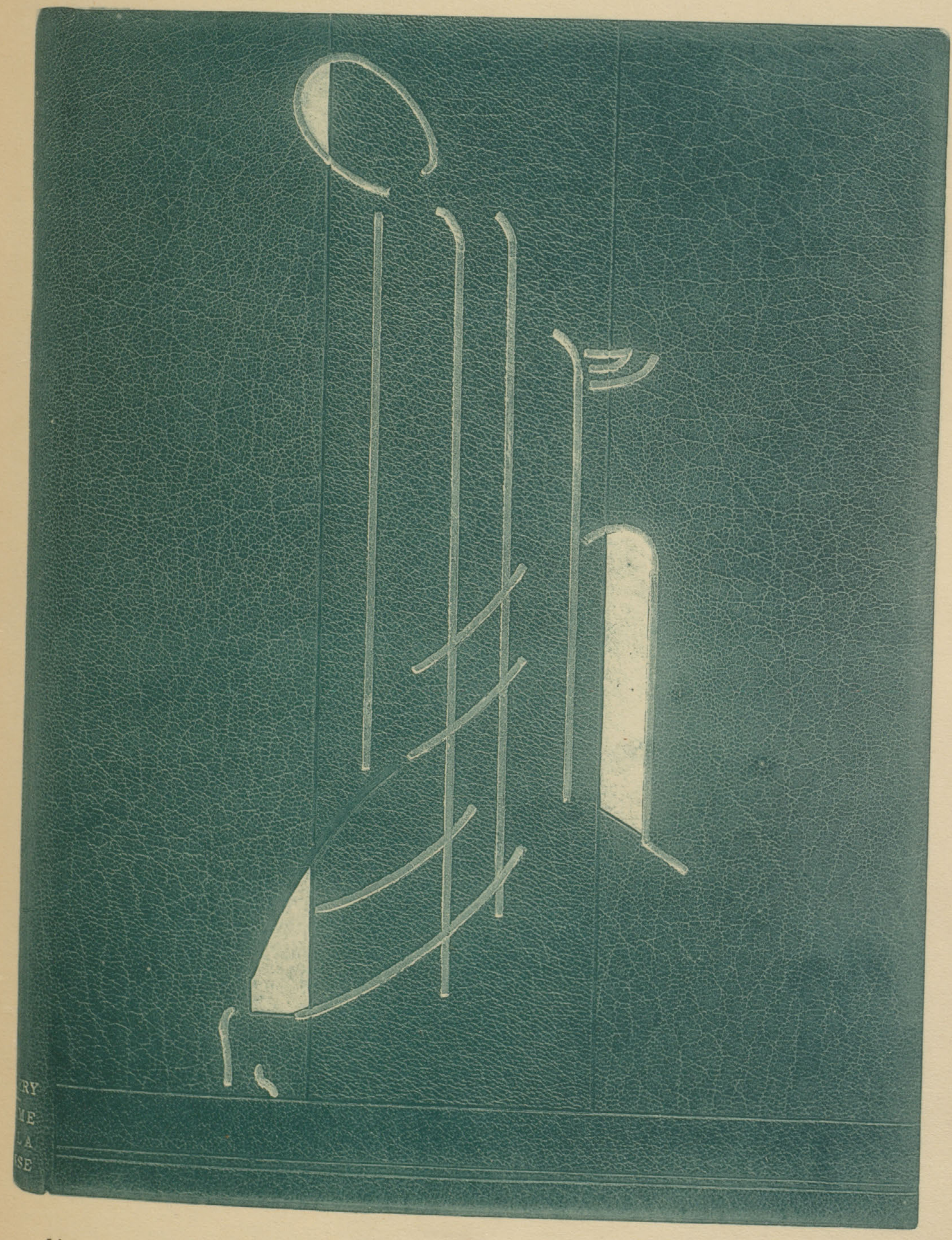
Reliure de G. CRETTÉ (Dessin de ROBERT BONFILS)



La Châtelaine de Vergy

Bibliothèque L. Comar

Reliure de R. BONFILS

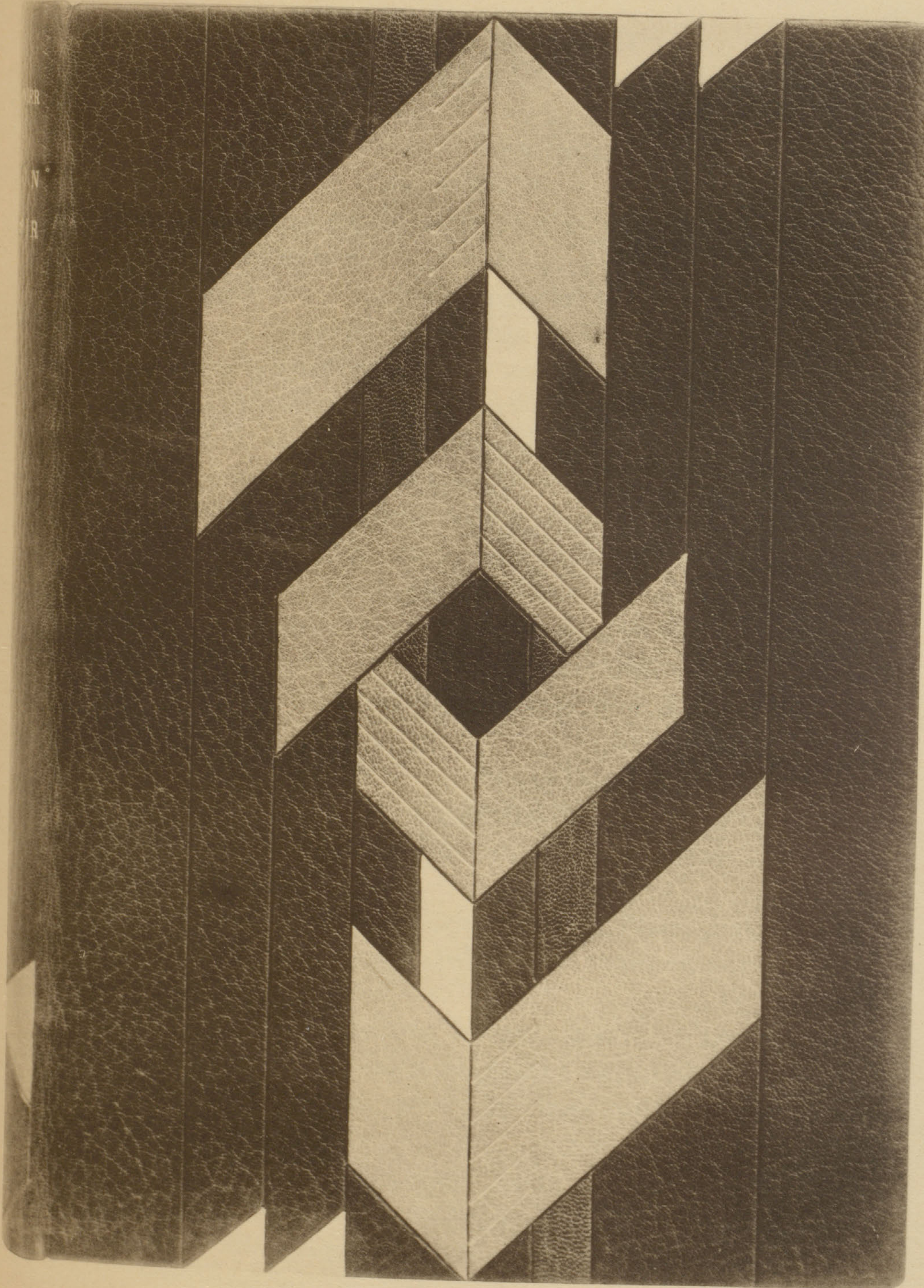


L'Ame et la Danse

Bibliothèque R. B.

76-77

Reliure de R. BONFILS



Le bon Plaisir

Bibliothèque H. T.

autres. La figure? Quelquefois seulement parce que très difficile et n'en faire qu'un décor linéaire, un complément de l'architecture du plat.

La diversité enfin doit être à rechercher, car, en décor, il n'est pas nécessaire d'exploiter un système toujours le même et un ouvrage sur le XVIIIe siècle doit différer d'habit d'un livre de littérature moderne.

Ces principes sont rigoureusement les vrais, — toutes réserves faites cependant pour les reliures avec plaques, médailles, émaux susceptibles de donner, on a pu le constater maintes fois, des résultats fort intéressants. — Ils sont enseignés par R. Bonfils aux élèves de son cours de l'École Estienne. Nul doute que ses auditeurs en comprendront l'importance et que, devenus à leur tour patrons relieurs, les appliqueront un jour dans leurs propres ateliers. On verra enfin réalisée, pour peu que les amateurs le comprennent et veuillent bien s'y prêter, la collaboration étroite et indispensable, si désirable entre les artistes fournissant le décor et les artisans relieurs le réalisant avec toute la perfection voulue.

R. Bonfils est jeune. Son œuvre compte déjà un nombre important de reliures très d'aujourd'hui, d'une large facture, d'une stylisation très heureuse, et de tons harmonieux et chantants.

Sonnets de Louise Labé. Onze filets dorés en diagonale, parallèles comme des cordes de guitare tendues sur maroquin vert mosaïqué.

Sylvie. Dans un médaillon blanc mosaïqué sur maroquin gris se détache en noir la petite amie d'enfance de Gérard, le tout encadré de peau de daim mosaïquée elle-même de maroquin vert.

Le Chariot d'or (G. Canape). Deux amoureux étroitement enlacés s'avancent entre les colonnes d'un portique sous un ciel étoilé (Bibliothèque L. Comar), ou dans un losange mosaïqué sur le plat échangent de doux propos

à l'ombre d'un vert bosquet. (Bibliothèque H. Vever).

L'Éducation sentimentale. Sur un fond de maisons, indiquées par des filets, un cab attelé passe sur les doublures des deux plats.

Le Séducteur. Au premier plan, entre des branches tombantes portant larges feuilles vertes, s'aperçoit, fuyant au loin, un bateau, toutes voiles dehors.

Le martyre de saint Sébastien. Une tête à peine indiquée, coupée par les bords de l'angle inférieur droit, ceinte d'une auréole mosaïquée et d'une série de segments de cercles allant en s'élargissant.

La Châtelaine de Vergy (G. Cretté). Sur son palefroi caparaçonné s'avance le chevalier dont on n'aperçoit que le cimier du casque dépassant un immense bouclier rond (Bibliothèque L. Comar).

L'Ame et la Danse. Maroquin vert avec notes et signes de musique mosaïqués.

Le bon plaisir. Mosaïque de bandes parallèles verticales traversées de bandes claires à angle droit.

R. Bonfils est aussi l'auteur de charmantes compositions exécutées sur volumes recouverts en vélin.

HENRY CHEFFER

Le graveur né qu'était par hérédité, H. Cheffer, et que formèrent par la suite les doctes leçons d'un Patricot, prit de bonne heure le pas sur le peintre, élève de Bonnat. D'abord graveur de reproduction récompensé par une première médaille au Salon de 1911, H. Cheffer se consacra depuis cette époque à la gravure purement originale. Les nombreuses planches qu'il a signées par la suite, pleines de liberté et d'un dessin impeccable, révèlent un merveilleux tempérament d'artiste doué d'une habileté de main étonnante. En 1927, le Salon des Artistes français lui décernait sa

Reliure de G. CANAPE (Dessin de H. CHEFFER)



L'Ombre de la Croix

Bibliothèque A. Bertaut

Reliure de René KIEFFER (Dessin de H. CHEFFER)



L'Ombre de la Croix

Bibliothèque J. Hernandez

médaille d'honneur. Mais il avait abordé depuis longtemps l'illustration. C'est en 1921, en effet, qu'il donna pour la première fois à la Société « Le Livre d'Art » une série de bois évocateurs d'une des plus poignantes tragédies de la Grande Guerre : *Pour la terre de France, par la douleur et la mort.* En 1926, les « Amis des Livres » lui demandaient de suivre avec son burin pittoresque Franc-Nohain dans sa promenade *Aux quatre coins de Paris,* et l'année suivante, il illustrait pour « Le Livre d'Art », un nouveau volume *A l'ombre de la Croix.* Ce très beau texte appuyé d'une scrupuleuse documentation prise sur nature nous valut un ouvrage particulièrement bien réussi. Quelque temps après, l'*Illustration* publiait *La Rose de Sâron* d'une aussi heureuse venue. Enfin, *L'Océan*, édité en 1928 aux dépens d'un amateur, a fait revivre l'âme bretonne dans sa véritable et souvent tragique atmosphère, au milieu de rochers sauvages battus le plus souvent par les flots tumultueux d'une mer en furie.

Indépendamment de deux décorations aquarellées sur parchemin, l'une pour les *Discours de réception à l'Académie Française Foch-Poincaré* (Bibliothèque Ch. Miguet), l'autre pour *L'Océan*, et d'une composition pour *La Colline inspirée*, (Encadrement de chardons enlacés dans deux croix de Lorraine. Bibliothèque J. Hernandez), H. Cheffer a exécuté plusieurs décors de reliures pour :

L'Ombre de la Croix, représentant :

Une Thora avec couronne et clochettes, les lions de Juda formant le fond de la composition, plaque de R. Kieffer (Bibliothèque J. Hernandez).

Le Talis déployé, harmonie blanche et brune. Reliure de G. Cretté (Bibliothèque L. Comar).

La Thora devant un grand chandelier avec cierges allumés. Reliure de G. Canape (Bibliothèque Ch. Miguet).

Talis posé à plat. Au milieu de ce talis, les deux triangles enlacés. Dans l'intérieur, deux bandeaux décoratifs aqua-

rellés sur vélin représentant le Théphilias ainsi que la corne d'appel du Sofer. Reliure de G. Canape (Bibliothèque A. Bertaut).

Une ombre de la croix sur un sol neigeux. Reliure de G. Cretté (Bibliothèque L. Givaudan).

L'Océan, représentant :

Une composition répétée (style anglais) d'algues et de coquillages. Reliure de René Kieffer (Bibliothèque J Hernandez).

MAURICE DENIS

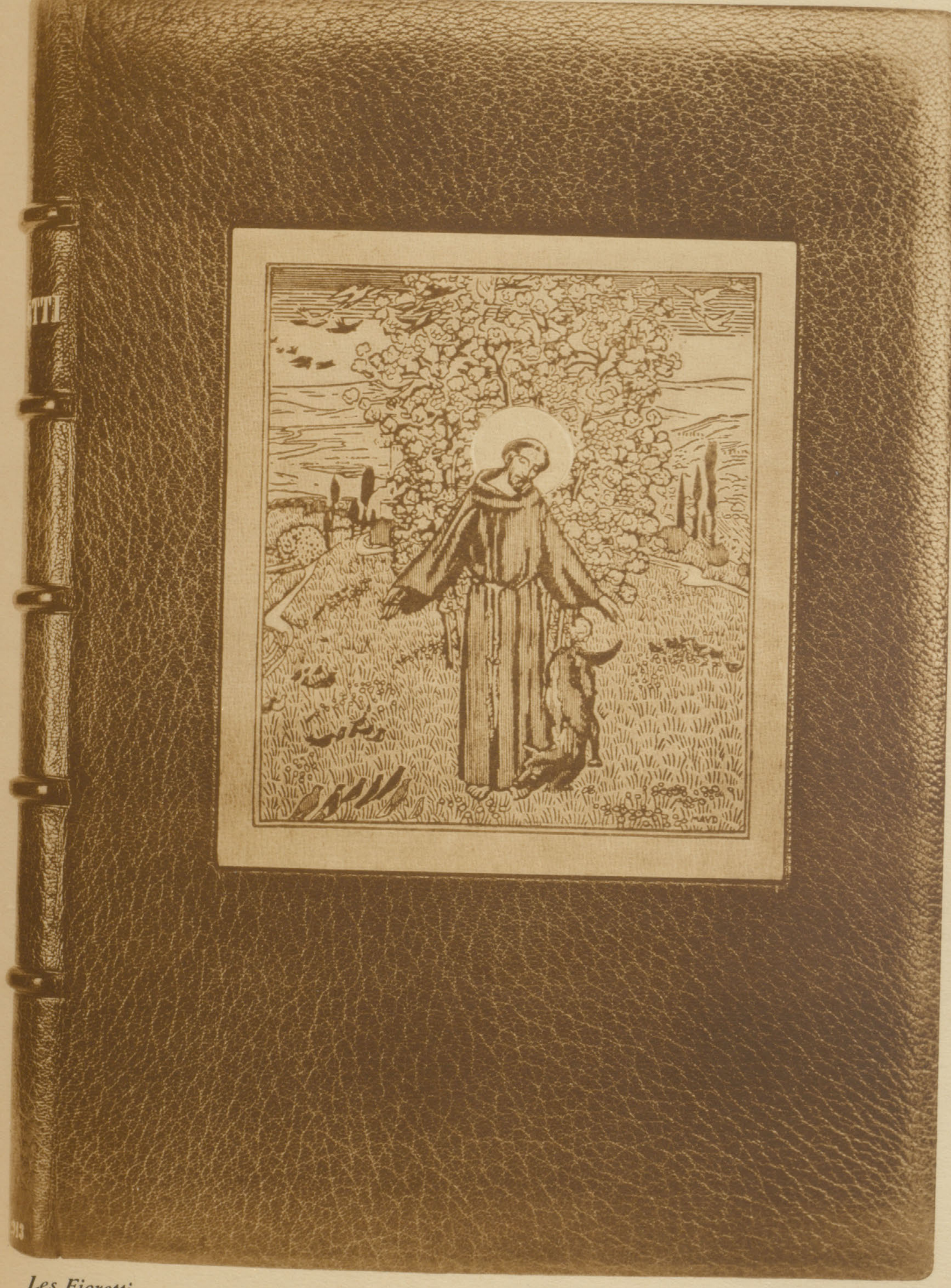
Nombreux sont les amateurs qui, depuis *Vita Nova,* suivent avec un intérêt passionné la production de M. Denis. La noblesse de son caractère, la hauteur de sa pensée, la conviction de ses idées lui attirent toutes les sympathies. La probité de son art, la connaissance étendue de son métier, la richesse de son inspiration le font regarder comme un des plus grands artistes de notre temps.

Les volumes illustrés par lui sont aujourd'hui nombreux. On ne peut malheureusement citer que de rares cartons de reliures et s'il n'en fit pas davantage, c'est certainement qu'il ne le voulut point. Il nous a privés ainsi de quelques chefs-d'œuvre de plus et c'est à tous points de vue regrettable.

Fioretti. Maroquin gris rose avec mosaïques vertes, roses et blanches, représentant, dans un encadrement formé par une corde à nœuds espacés, un vol de colombes sur un fond d'arbres et de feuillage. Les plats sont doublés de dessins originaux de M. Denis. Reliure de G. Canape (Bibliothèque H. Vever).

Veau brun avec cordelière et fleurs mosaïquées lavallière de tons divers, avec, dans un cartouche central de maroquin rose sur le premier plat, saint François d'Assise recevant les stigmates. Sur le second plat, autre composition inspirée par l'ouvrage. (Reliure de G. Mercier fils.)

Reliure de MERCIER (dessin de MAURICE DENIS)



Les Fioretti

Bibliothèque Ch. Miguet

Reliure de G. CANAPE (dessin de MAURICE DENIS)



Les Fioretti

Bibliothèque H. Vever

Reliure de G. CANAPE (Dessin de G. BARBIER)



Chansons de Bilitis

Bibliothèque L. Comar

-81

Reliure de G. CANAPE (dessin de R. DROUART)



Le Cantique des Cantiques

Bibliothèque L. Comar

Reliure de G. CANAPE (Dessin de LEPAPE)



L'Oiseau bleu

Bibliothèque L. Comar

Reliure de LANOÉ (dessin de F. SIMÉON)



Le Carquois

Bibliothèque L. Comar

GEORGE BARBIER, RAPHAËL DROUART, G. LEPAPE, FERNAND SIMÉON, TIGRANE POLAT, RENEFER.

A ces trop peu nombreux artistes ayant enrichi de leurs compositions le domaine de la reliure, on en peut ajouter quelques autres n'y ayant fait que de trop rapides et trop courtes incursions :

G. Barbier. *Chansons de Bilitis.* Grande figure de femme vue de face sur un fond de ciel étoilé. Reliure de G. Canape (Bibliothèque L. Comar).

R. Drouart. *Le Cantique des Cantiques.* Décor d'inspiration byzantine (Bibliothèque L. Comar).

G. Lepape. *L'Oiseau bleu.* Oiseau sommairement indiqué par quelques traits, au milieu de nuages, surmonté d'un *L* au-dessus du mot *BLEU* du titre. Reliure de G. Canape (Bibliothèque L. Comar).

Siméon. *Le Carquois.* Dans un petit encadrement au centre du premier plat, un amour constate d'un air étonné son Carquois. Reliure de C. Lanoë (Bibliothèque L. Comar).

T. Polat. *Les mémoires d'un rat.* Dans un médaillon rond, un rat assis avec, devant lui, une feuille de papier blanc appuyée sur un casque, trempe une plume d'oie dans un encrier. Reliure de G. Canape (Bibliothèque J. Hernandez).

Renefer. *Mon frère Yves.* Un grand navire toutes voiles dehors sur une mer en furie. Mosaïque (Bibliothèque L. Comar).

RELIURES POUR « LE LIVRE DE LA JUNGLE »

JAMAIS peut-être publication n'eut à traverser, avant et après sa naissance, période plus agitée et événements plus tragiques que *Le Livre de la Jungle*, édité par « Le Livre Contemporain ». Conçu en juillet 1905, il ne vit le jour, après quatorze ans de gestation, qu'en novembre 1919.

M. P. Jouve devait tout d'abord le graver en son entier, les illustrations dans le texte, sur bois en deux et trois tons, les hors-texte, à l'eau-forte en couleurs. Des absences prolongées et des travaux antérieurs ne lui ayant pas permis de se mettre à l'œuvre ainsi qu'il avait été convenu, il fut décidé, en 1910, que la gravure de toutes les compositions, qu'elles fussent en hors-texte ou en texte seraient gravées sur bois par les soins de F.-L. Schmied.

M. P. Dauze, vice-président de la « Société du Livre Contemporain », l'un des promoteurs de la publication, décéda en juillet 1913.

Entre temps la guerre éclate. Arrêt sur la Marne... et partout. F.-L. Schmied, dans un superbe élan d'enthousiasme, s'engage et d'un éclat d'obus perd l'œil droit. Aussitôt que son état de santé lui permet de le faire, il se remet au travail. Mais nouvelle interruption. Berthas et Gothas arrosent copieusement la région parisienne. Un abri de cave paraît insuffisant. Tout ce qui est imprimé et gravé du *Livre de la Jungle* est emporté en province. Jusqu'à l'armistice, P. Jouve, mobilisé à l'armée d'Orient, ne peut envoyer les derniers dessins nécessaires.

Avec l'année 1919 tout reprend peu à peu son cours. Et, grâce à la dévouée collaboration de F.-L. Schmied et à l'activité de M. Michel-Dansac, nouveau commissaire

délégué de la Société, *Le Livre de la Jungle* sort enfin en novembre 1919.

Le résultat était digne de l'effort. Cette édition fit grande impression, se classa rapidement et l'on put dire, sans trop s'avancer, qu'elle resterait comme le monument le plus parfait, l'expression la plus artistique du Livre à notre époque.

Cette opinion fut néanmoins discutée par M. L. Pichon, éditeur, qui, dans le numéro du *Studio, hiver 1924,* déclara : « If nothing more be required of a work of art than material excellence and a representation of nature similar to that obtained by colour-photography then this work is indeed a masterpiece. Its large plates were done in astonishingly clever coloured wood-engraving by M. F.-L. Schmied after drawings by the accomplished animal-painter P.-L. Jouve[1]. »

Les prix impressionnants, payés aujourd'hui en ventes publiques pour *Le Livre de la Jungle*, ont fait acquérir aux *« photographies en couleurs »* une valeur que l'on n'aurait jamais osé leur attribuer auparavant, quelque parfaites qu'elles fussent.

Les Sociétés de Bibliophiles des « Amis des Livres », des « Cent Bibliophiles » et du « Livre Contemporain » avaient pensé un moment qu'il leur serait donné de faire connaître, lors de l'Exposition des Arts Décoratifs de 1925, leurs publications toujours à tirages restreints, par conséquent ignorées du public et de montrer aux Étrangers la valeur de nos artistes et les beautés du Livre français. Il n'en fut rien. Elles durent s'abstenir.

Ce qui fit écrire par un membre du Jury, dans *Les*

1. « Si l'on ne demande rien de plus à un ouvrage d'art que l'excellence matérielle et une représentation de la nature analogue à celle que l'on obtiendrait avec la photographie en couleurs, alors cet ouvrage est vraiment une œuvre de maître. Les grandes planches ont été très adroitement gravées sur bois en couleurs par F.-L. Schmied d'après les dessins du peintre animalier accompli, P.-L. Jouve. »

Nouvelles Littéraires du 21 mars 1925, sous le titre : *Les Erreurs de l'Exposition de 1925 :*

« L'Exposition des Arts Décoratifs ne paraît pas être dans une bonne veine.

« Après avoir refusé le clavecin de Bernard Naudin, elle prétend soumettre, à l'appréciation d'un Jury formé de concurrents, les reliures de Marius-Michel, le doyen d'âge de nos relieurs, le créateur de la reliure moderne et qui en est resté le maître incontesté. Marius-Michel refusa de passer par cette formalité stupide, bien ou parce que réglementaire. Il a raison. Un « ensemblier » lui a offert une place dans une bibliothèque. Marius, comme on continue à l'appeler familièrement malgré ses soixante-dix-sept ans, Marius, à la figure de vieux Gaulois, sera représenté par une reliure dans une classe où on ne le cherchera pas.

« Il en est de même pour Jacques Beltrand qui a publié, illustrés par Maurice Denis, quelques-uns des plus beaux livres de ce siècle : *La Vita Nova*, *Les Fioretti*, *La Vie de saint Dominique* et la *Divine Comédie* avec les dessins de Botticelli. »

Malgré vents et marées, toutes les sociétés de Bibliophiles parisiennes, confraternellement réunies, depuis « Les Bibliophiles françois », l'ancêtre, jusqu'à la plus récente, « Le Livre moderne », eurent leur exposition. Elles l'organisèrent elles-mêmes et elle dura deux mois (mai-juin 1925), dans la salle des fêtes de la mairie du VIe arrondissement, mise gracieusement à leur disposition par la Municipalité à l'occasion de la Foire Saint-Germain.

Le succès en fut très grand. Et parmi tant de volumes rares et précieux revêtus de riches et somptueuses reliures, six exemplaires reliés du *Livre de la Jungle*, réunis dans une même vitrine, retinrent tout particulièrement l'attention.

Cette juxtaposition de six décorations pour un même ouvrage était curieuse. Elle montrait de quelle façon très originale leurs auteurs en avaient diversement compris

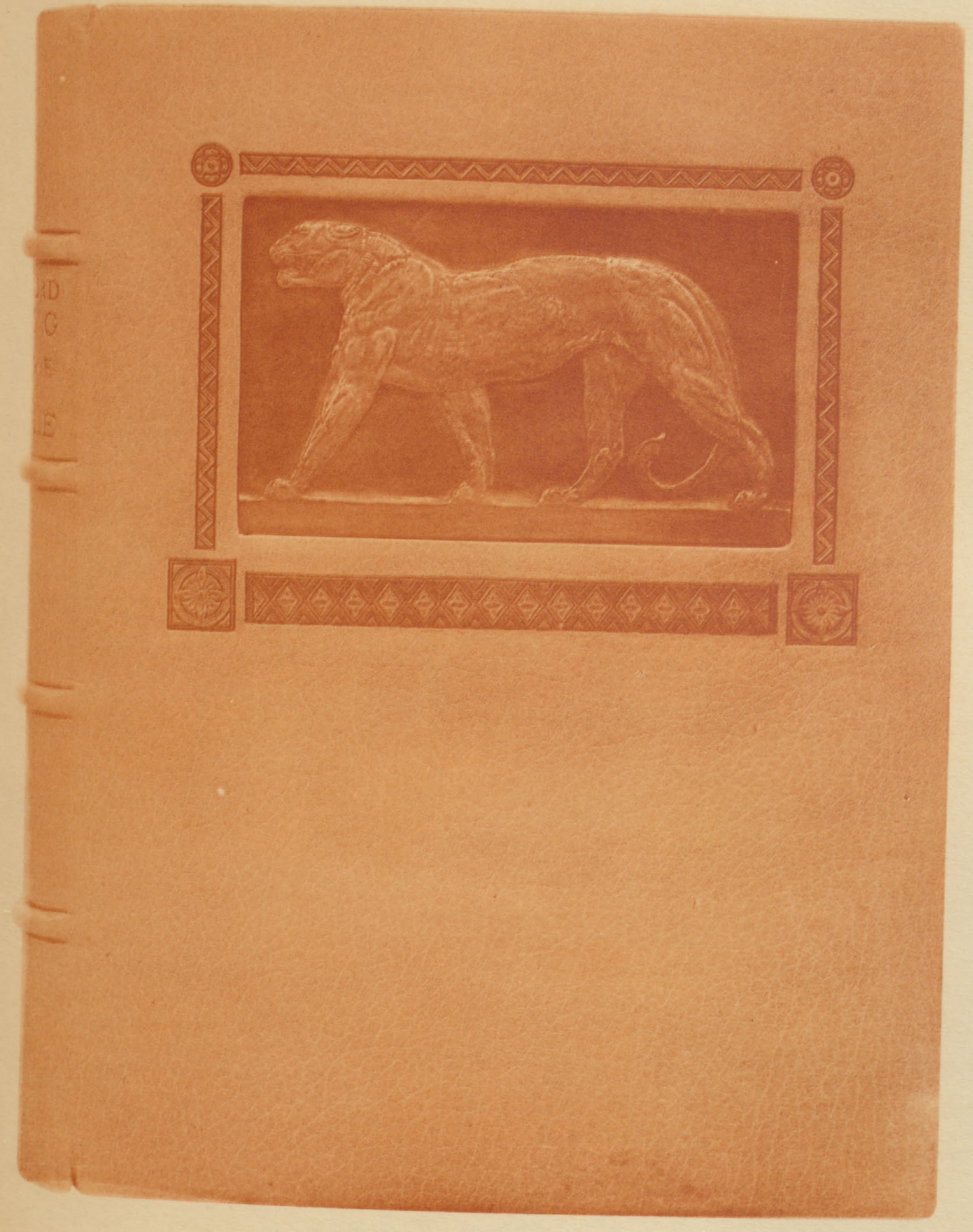
Reliure de G. CANAPE (plaquette de JOUVE)



Le Livre de la Jungle

Bibliothèque Ch. Miguet

Reliure de G. CANAPE (Plaquette de JOUVE)



Le Livre de la Jungle

Bibliothèque L. Comar

Reliure de G. CANAPE (Bois de SCHMIED)



Le Livre de la Jungle

Bibliothèque E. de Crauzat

Reliure de RENÉ KIEFFER



Le Livre de la Jungle

Bibliothèque J. Puech

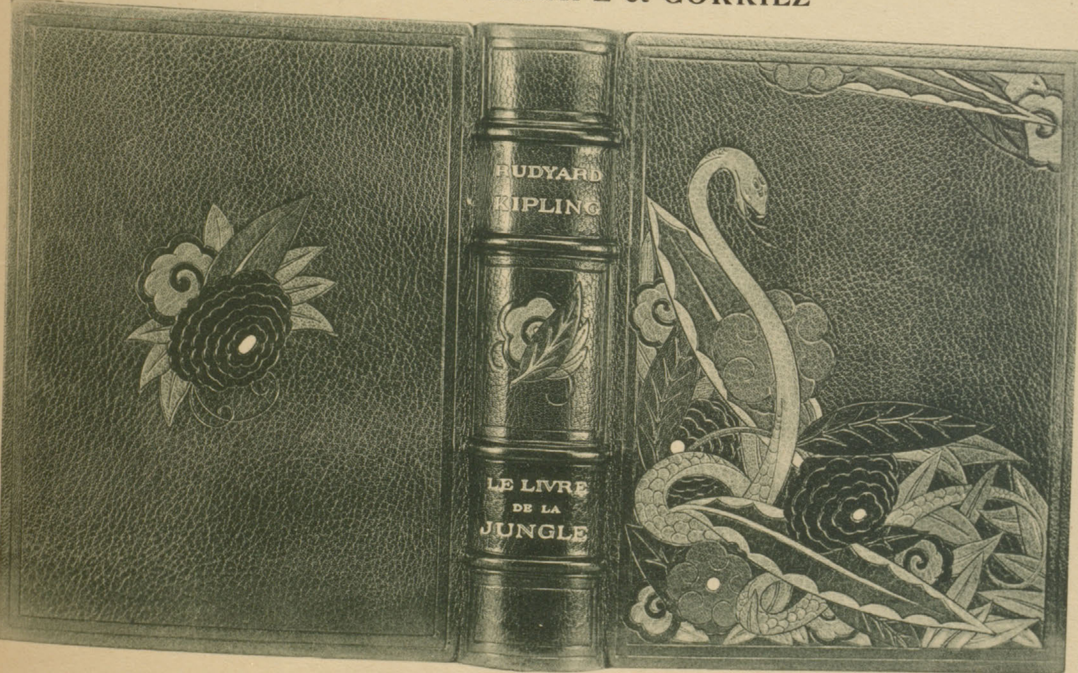
Reliure de G. CANAPE



Le Livre de la Jungle

Bibliothèque G. Canape

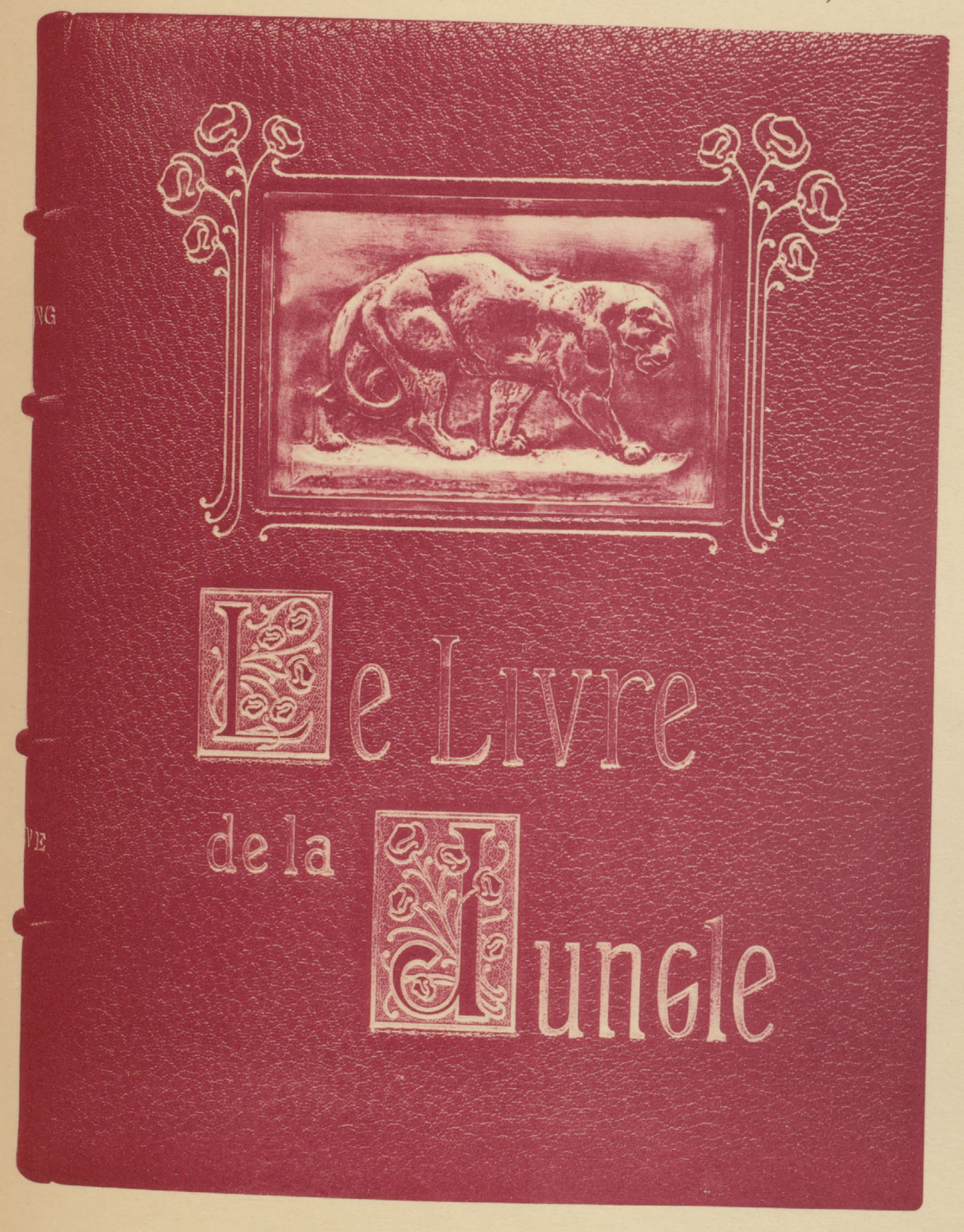
Reliure de G. CANAPE et CORRIEZ



Le Livre de la Jungle

Bibliothèque A. Baudet

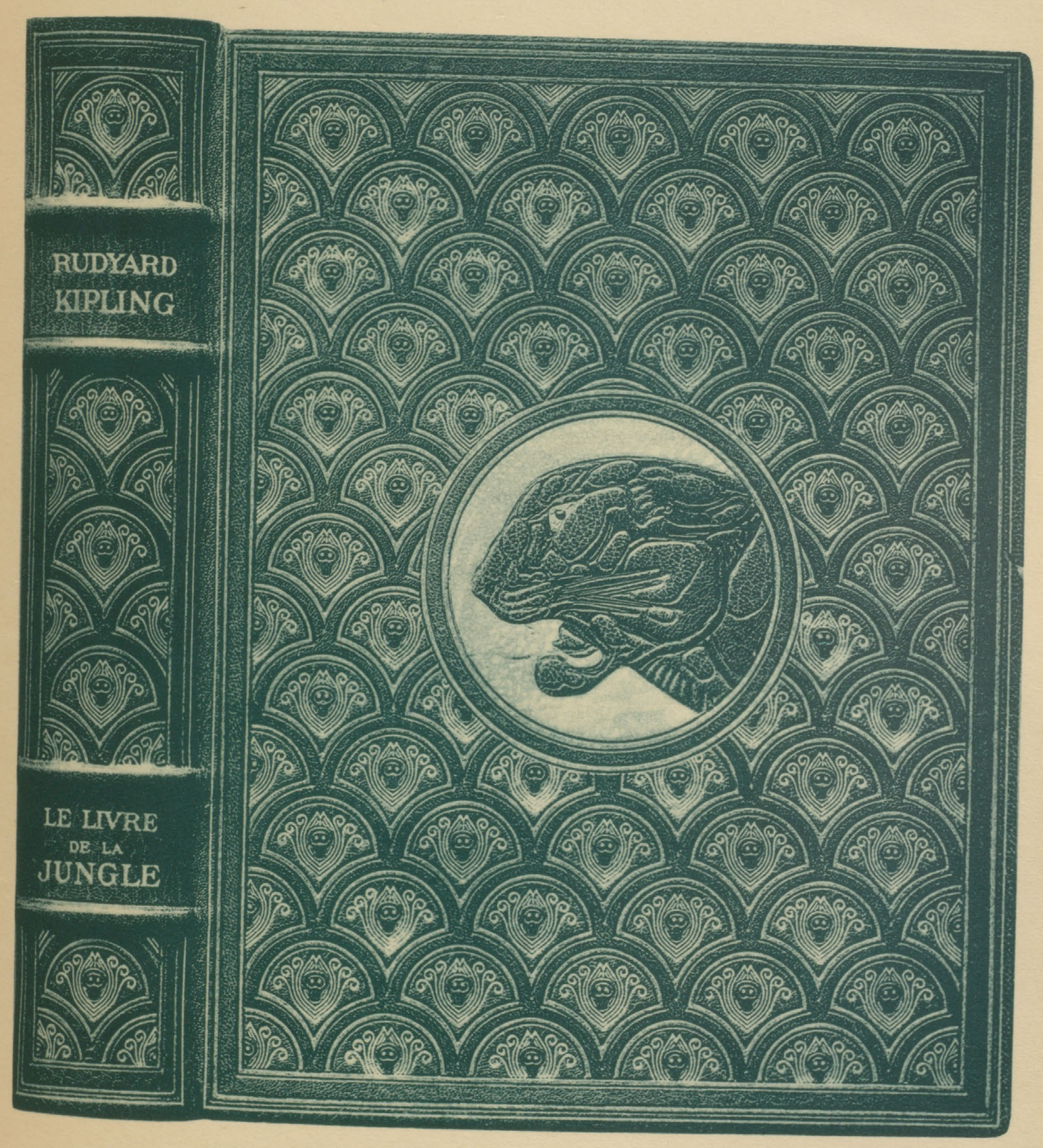
Reliure de MARIUS-MICHEL (Plaque d'or de BARYE)



Le Livre de la Jungle

Bibliothèque L. Barthou

Reliure de G. CANAPE et CORRIEZ



Le Livre de la Jungle

Bibliothèque Picard

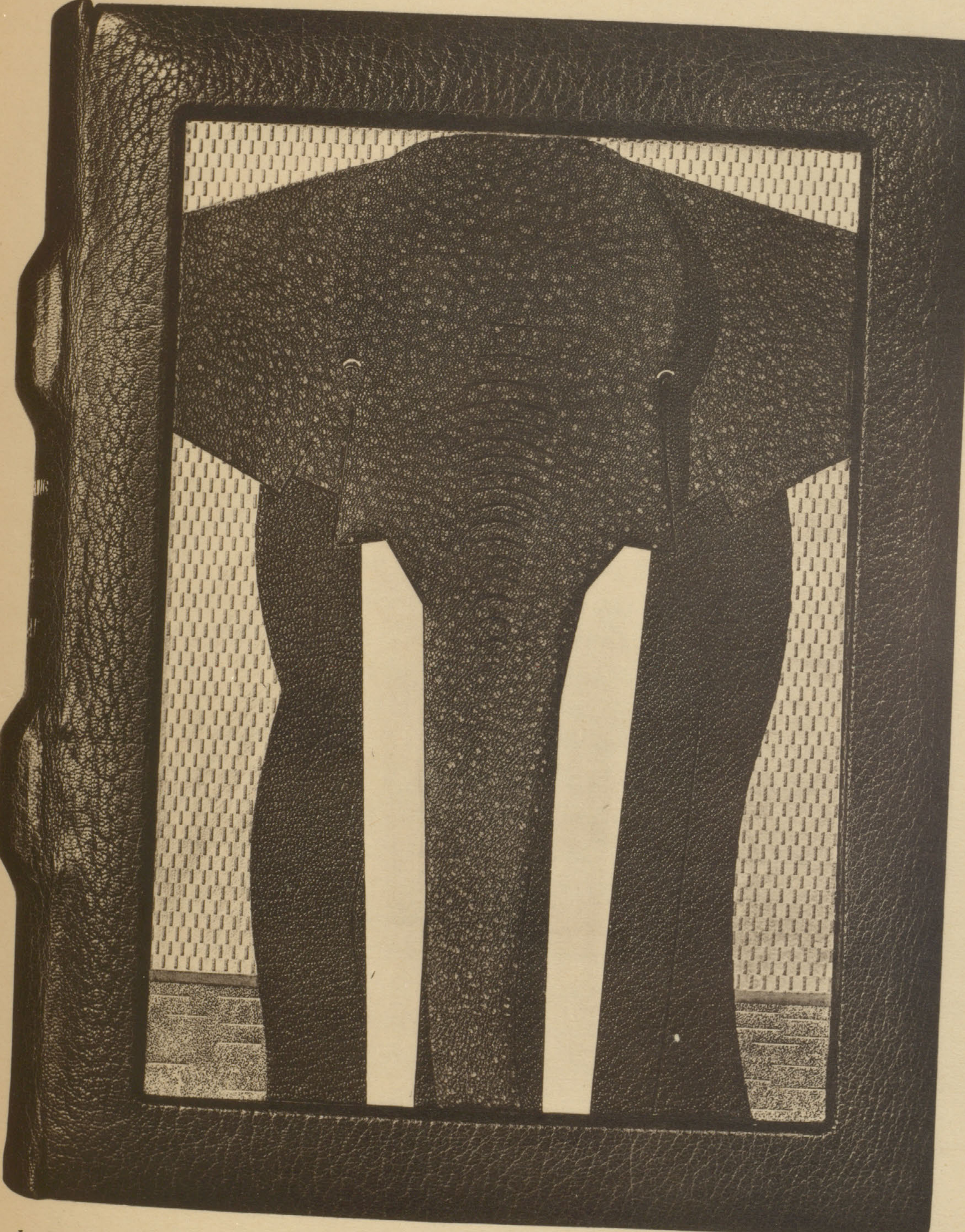
Reliure de F.-L. SCHMIED (laque de DUNAND)



Le Livre de la Jungle

Bibliothèque L. Comar

Reliure de CREUZEVAULT



Le Livre de la Jungle

Bibliothèque L. C.

l'exécution, chacun suivant son tempérament et son sentiment.

Sur l'exemplaire de M. M. Quarré, la plaquette de P. Jouve[1], représentant la panthère Bagheera, étalait somptueusement son or mat et discret enchâssé par Marius-Michel dans un maroquin vert clair, avec, au-dessous, le titre de l'ouvrage mosaïqué relevé de majuscules scintillantes d'or.

C. Lanoë avait déroulé sur les plats du volume de M. H. Vever les anneaux d'une superbe peau de boa évoquant les impressionnants dessins de la pelure de Kaa.

G. Canape avait entièrement recouvert son exemplaire d'un maroquin brun-rouge, traversé sur chaque plat et le dos par un double arc de cercle mosaïqué dans l'entrecroisement duquel sortaient, comme de médaillons, deux têtes, l'une d'un loup et l'autre d'une panthère.

Nous avons pensé intéressant de reproduire ici même un certain nombre de reliures du *Livre de la Jungle.* On avait déjà pu se faire, par les quelques exemplaires présentés lors de l'Exposition des « Sociétés de Bibliophiles », une idée de la fantaisie de nos artistes et de nos relieurs. Il sera possible de se rendre compte aujourd'hui du génie créateur de certains, ainsi que de la manière heureuse dont ils ont joué de toutes les nuances, de toutes les matières et de tous les procédés pour réaliser des œuvres d'un goût très sûr et d'une perfection indiscutable.

D'autres reliures eussent été intéressantes à reproduire. Malheureusement elles sont, et c'est vraiment dommage, tapies dans des bibliothèques ignorées ou passées des mains de leurs premiers possesseurs entre celles d'acquéreurs inconnus, tels par exemple :

1. Cette plaquette a été frappée à sept exemplaires : deux en or dont celle de M. Quarré ; des trois en argent l'une passa dans la vente de la Bibliothèque Descamps-Scrive, enfin, deux en bronze, dont une chez M. C. Miguet.

L'exemplaire de M. Descamps-Scrive, vendu en 1925, était de maroquin rouge avec, sur le premier plat, la plaquette de Jouve en argent et le titre en caractères gras, dorés, les deux majuscules L et J mosaïquées bleu et citron dans un décor de fleurs sur fond de maroquin vert (Reliure de Marius-Michel).

Et celui de M. E. Renevey, passé à l'Hôtel Drouot, le 12 mai 1924, en maroquin rouge garance, dont le premier plat était couvert d'une mosaïque de feuillages à la fois touffus et très légers dans lesquels de petits singes grimpaient, grimaçaient et cabriolaient en tous sens; au centre, dans un large médaillon rond s'enchâssait la magnifique tête de Bagheera, la panthère noire : le médaillon et le décor entièrement à froid étaient encadrés de filets noirs; il y avait une réplique du motif de branchages et des ouistitis sur le dos et le second plat, le tout exécuté d'après une composition de F.-L. Schmied réalisée par C. Lanoë.

CUIRS INCISÉS ET MODELÉS

Autant les artistes d'après-guerre se sont laissé tenter par la décoration facile et complaisante, au crayon, à la plume ou au pinceau, aquarelle ou huile, des volumes recouverts en vélin, autant ils se montreront réfractaires au travail très spécial, incision, modelage et teinture du cuir, dont le champ très limité ne laisse guère à l'originalité et à la fantaisie de perspectives pour se développer.

Parmi les jeunes et les nouveaux, il n'y a guère à citer que :

Gabriel Belot qui se soit risqué à décorer de deux larges compositions d'une facture très personnelle, chaque volume de *Thomas Breugnon* (Reliure de C. Lanoë), appartenant à M. L. Comar.

Alcinat, dont une Minerve, sur le seuil de son temple, entre deux colonnes grecques, décore majestueusement l'exemplaire de *La Prière sur l'Acropole* appartenant à M. H. Hirsch) : les gardes sont doublées d'une soie de Dufy dans laquelle a été tissé un quadrige antique encadré de motifs grecs du style le plus pur.

Et Clément Maire à qui le baron Robert de Rothschild confia deux volumes : *Constance dans les Cieux* et les *Douces flèches* de François de Bondy.

Mais deux noms d'anciens que l'on n'est pas peu surpris de rencontrer en l'occurrence sont ceux de Marius-Michel et de Prouvé, qui exécutèrent toujours pour M. Hirsch : le premier, sur l'histoire des *Quatre fils Aymon* — il y en avait donc encore de brochés en 1918 ? — une composition rappelant à s'y méprendre celles dont il avait, trente ans plus tôt, revêtu tant de beaux exemplaires, et le second, en 1920, une série de cuirs sobrement rehaussés d'or pour chacun des plats des deux volumes du

Germinal des « Cent Bibliophiles », reliés par P. Gruel.

Tome I. — Premier plat : un mineur et sa femme allaitant un enfant ; second plat : explosion de grisou.

Tome II. — Premier plat : la révolte des mineurs ; second plat : l'inondation de la mine.

Compositions que n'auraient pas désavouées Steinlen ou Constantin Meunier.

Par contre, L. Legrand continue la déjà longue série de ses productions d'avant-guerre. Nous retrouvons le même dessin exact et sûr, la même fantaisie originale et personnelle, le même charme prenant et irrésistible dans :

Poèmes à l'eau-forte. Jeune femme nue, étendue sur une chaise longue, tenant à la main un éventail derrière lequel se dresse un squelette tenant une lyre dans le bras droit.

Le Livre d'Heures (Bibliothèque P. Bellanger). Réduction du premier hors-texte du livre intitulé : *Vitrail.*

Faune parisienne (Bibliothèque L. Barthou). Une jeune femme assise, rentrant délicatement du bout de ses doigts les mèches de cheveux échappées de son chapeau.

Poèmes maudits. Dans l'encadrement d'une fenêtre de prison garnie de barreaux entre lesquels une araignée a tendu sa toile, apparaît une tête de mort.

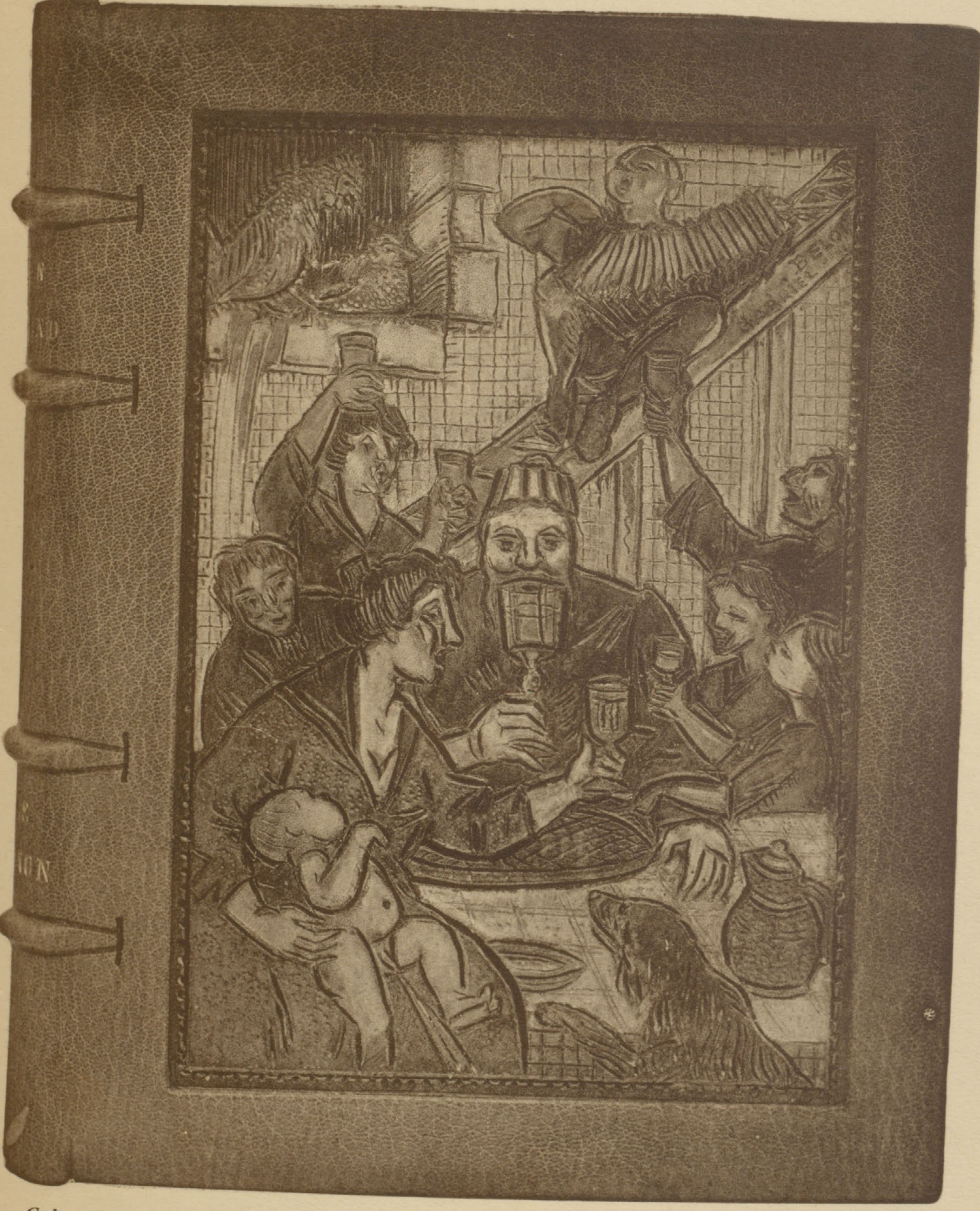
Les Amours d'un poète (Bibliothèque L. Barthou). Sur l'un des plats, V. Hugo, Mme V. Hugo et Juliette Drouet dans un médaillon. Sur l'autre, le profil de M. L. Barthou.

Les Amours d'un poète (Bibliothèque P. Bellanger). V. Hugo écrivant à sa table de travail, de face, avec, dans le fond, le portrait encadré de Mme V. Hugo et, au-dessus, la figure estompée de Juliette Drouet.

Anatole France en pantoufles. L'auteur du *Lys rouge* vu jusqu'aux genoux et tourné de trois quarts vers la droite, avec, dans le fond, les quais garnis de boîtes de bouquinistes et Notre-Dame de Paris.

La Vie amoureuse de Richard-Wagner (Bibliothèque L. Barthou). Avec un portrait de Wagner.

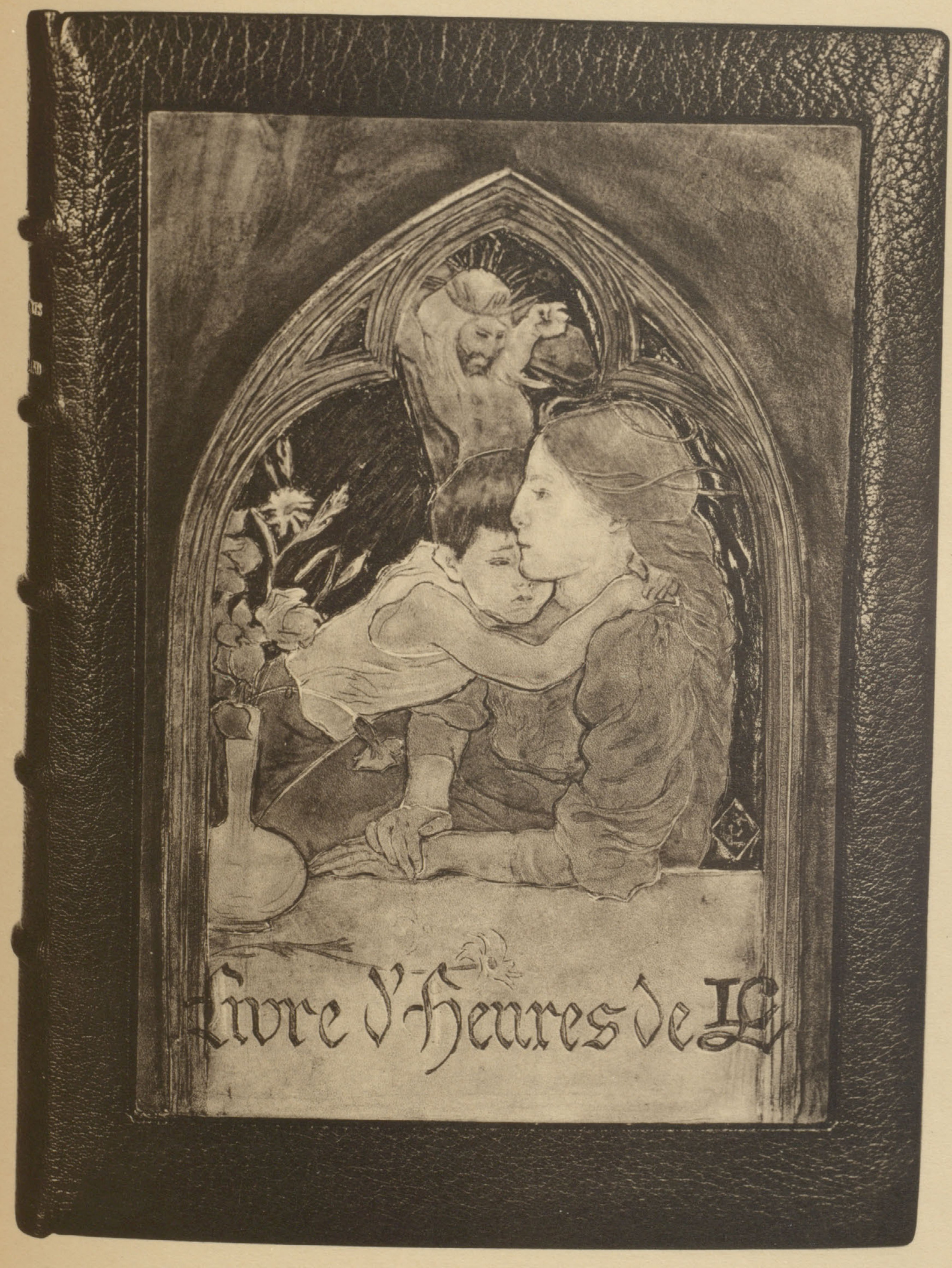
Reliure de LANOÉ (Cuir ciselé de G. BELOT)



Colas Breugnon

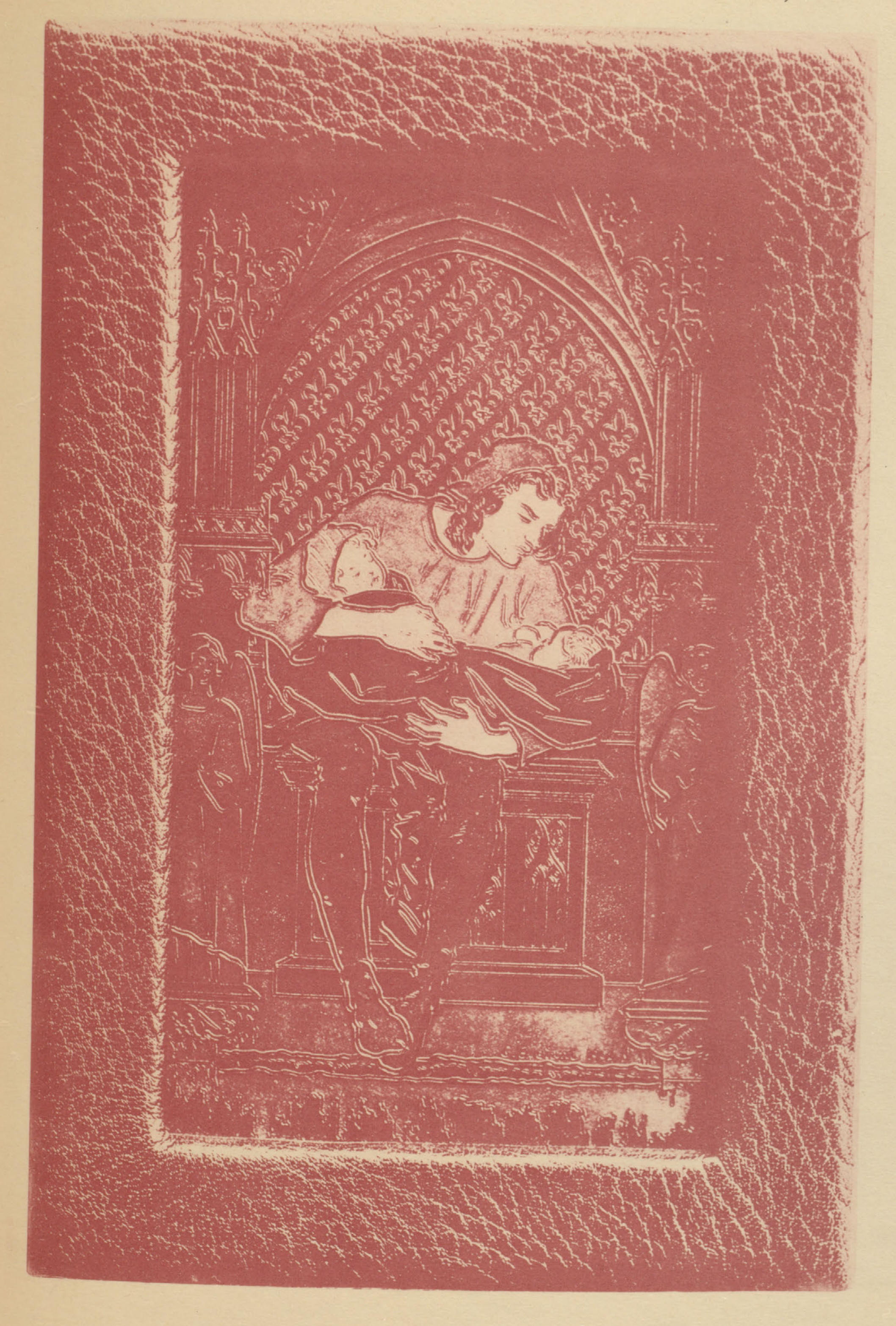
Bibliothèque L. Comar

Reliure de G. CANAPE (cuir modelé de L. LEGRAND)



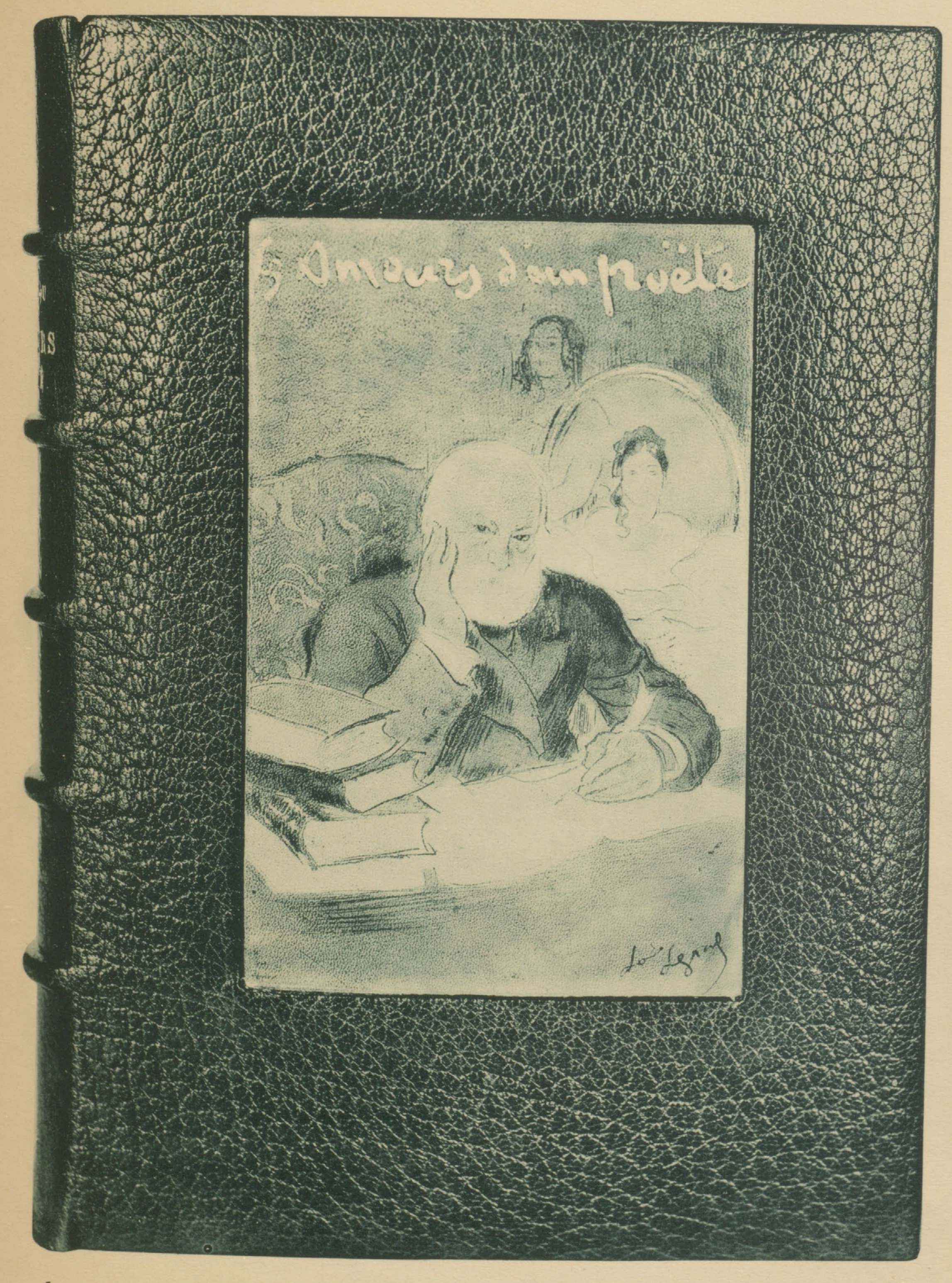
Le Livre d'heures Bibliothèque P. Bellanger

Reliure de CARAYON (Cuir incisé de G. GUÉTANT)



Bibliothèque G. G.

Reliure de G. CANAPE (cuir ciselé de L. LEGRAND)



Les amours d'un poète Bibliothèque P. Bellanger

DÉCORATIONS SUR VÉLIN, PARCHEMIN ET IVOIRE

En 1927, la Bibliothèque Nationale organisait une exposition de reliures, provenant de dons et de legs. On y remarquait un certain nombre de parchemins et vélins décorés et M. R. Escholier écrivait à ce propos dans : *Vient de paraître*[1] :

« Le département des Imprimés à la Bibliothèque Nationale nous présente un grand nombre de ces ouvrages enluminés par des artistes contemporains, la plupart de ces pièces uniques ayant fait partie d'illustres collections léguées à la plus vaste, à la plus opulente de nos librairies d'État. Certains de ces bibliophiles ont même poussé le goût de la curiosité jusqu'à charger tel ou tel artiste de dessiner, de peindre à même le parchemin de la reliure. C'est ainsi qu'un volume des poésies de Verlaine s'orne d'un portrait du pauvre Lélian magnifiquement peint en grisaille par E. Carrière.

« Que de tels ornements, surtout s'ils sont dus à de vrais artistes, contribuent à donner au livre ainsi décoré une valeur de rareté et pour tout dire, une valeur marchande, nul ne pourrait le contester. A qui songerait à le nier, au besoin, les comptes rendus des ventes les plus récentes suffiraient à donner un éclatant démenti. Quant à la valeur d'art, elle dépend avant tout, comme eut dit M. de La Palisse, de la valeur de l'artiste. Elle dépend encore de sa mesure et de sa discrétion..... »

C'est très juste.

Aussi ne parlerons-nous que pour mémoire des parche-

1. Juillet-août 1927.

mins décorés par Levitzki. Ce relieur a commercialisé le procédé en fabriquant à la grosse des encadrements, des fleurettes, des petits personnages dessinés à la plume, coloriés à la main, plus riches d'imagination que de goût.

Par contre, depuis la guerre, un certain nombre d'artistes de talent ont fait véritablement œuvre d'art en couvrant, avec une fantaisie et une sensibilité très personnelles, de compositions charmantes, des plats de vélins et de parchemins.

Louis Legrand, tout d'abord, dont on retrouve avec joie sur des *Livres d'Heures*, des *Faune parisienne* ou des *Cinq Contes parisiens*, les petites femmes, fleurs toujours fraîches de la vie et des milieux parisiens, assises à la terrasse des cafés, surprises à leur coucher, au saut du lit ou au sortir du bain.

Son amour pour elles ne les lui a jamais fait voir que jeunes. Jeunes elles étaient avant la guerre, jeunes elles sont encore aujourd'hui. Elles ont subi la mode, et voilà tout. Cheveux coupés, chignons tombés, coiffés à la Ninon ou à la garçonne. Robes longues et serrées à la taille devenues courtes et sacs. Chapeaux à larges bords mués en étroites capotes et petits bonnets collants. Ce sont toujours les mêmes minois gracieux et chiffonnés avec ce chic que seules possèdent les petites Parisiennes. L. Legrand c'est l'éternelle jeunesse avec, en plus, un acquit et un art incomparables.

Les premières décorations livresques d'A. Mare, peu nombreuses, remontent à quelques années avant la guerre. Ce n'est qu'à partir de 1919 que se chiffre sérieusement sa production. Elle compte aujourd'hui une centaine de volumes dont les plus caractéristiques sont :

1911. *Le Temple de Gnide*. Colombes sortant d'un panier sur fond noir dans un encadrement de grands feuillages verts (Appartient à M. J. Rouché).

1912. *Les Fioretti.* Saint François, étendu sur son grabat, rend le dernier soupir. Derrière lui, une grande draperie Renaissance s'entr'ouvre, laissant apercevoir le ciel (Appartient à Mme Druet).

1912. *Les Fioretti.* Saint François en prière, entouré d'un vol d'oiseaux (Appartient à M. Monteux).

1913. *Les Fioretti.* Saint François debout, de face, les bras étendus, prêchant les oiseaux (Appartient à M. C. Pacquement).

1913. *Mirabeau.* Rose noire avec fleurs des champs nouées par un ruban tricolore (Acquis par l'État).

1914. *Livre d'autographes.* Bouquet de fleurs (Appartient à la Comtesse de Béarn).

1918. *Livre de pensées.* Un casque de poilu renversé rempli de fleurs tricolores (Bibliothèque Baron Robert de Rothschild).

1919. *Sans Pardon.* Tête coupée d'enfant avec, dans le fond, l'aigle allemand (Bibliothèque Baron Robert de Rothschild).

1921. *La Nuit vénitienne.* Sur les deux plats, personnages de la Comédie italienne, en costumes bariolés sous d'amples manteaux, masqués et coiffés de chapeaux pointus.

Sur les gardes, musiciens jouant de la guitare et de la contrebasse (Bibliothèque Baron Robert de Rothschild).

1922. *Les Jardins.* Mascaron crachant de l'eau dans une vasque au milieu de feuillage (Appartient à M. P. Vera).

1922. *Le Bestiaire.* Sur le premier plat, un pégase hiératique ailé entre deux cornes d'abondance portant des fleurs.

Sur le second plat, tête de taureau sur fond de branches de lauriers, entre deux cornes d'abondance semblables (Appartient à M. Claude-Lafontaine).

1922. *L'Appartement des jeunes filles.* Bouquet de roses blanches sur éventail rose et noir se détachant sur des arabesques formées par un collier de corail (Appartient à M. C. Bloch).

1922. *Des voyages et des parfums.* Grand voilier traversant, de profil, sur une mer très bleue entre deux palmiers (Appartient à M. C. Bloch).

1922. *Les Croix de bois.* Une croix entourée de palmes et de lauriers avec, au pied, un bouquet de fleurs (Appartient à M. J. A.).

1922. *Le Feu.* Variante plus développée de la composition ci-dessus (Appartient à M. Monteux).

1923. *Eloa* (Appartient à Mme O. Sainsère).

1924. *Eloa.* Sur le premier plat, un ange debout, mains croisées sur la poitrine, des ailes ouvertes dans une couronne de fleurs et de feuillage.

Sur le second plat, une colombe planant au-dessus d'une urne avec nuage; dans le fond, un nuage blanc qui se déroule dans un encadrement semblable (Bibliothèque P. Harth).

1925. *Chant du Cygne* (Appartient à la Duchesse de Rohan).

1925. *Sylvie.* Sur le premier plat, buste de Gérard de Nerval de trois quarts, coiffé d'un chapeau haut de forme dans un encadrement de fleurs de l'Isle de France.

Sur le second plat, Sylvie, de face, tête penchée dans un encadrement semblable (Appartient à M. C. Bloch).

1929. *Saint Dominique.* Debout, les bras étendus dans une couronne fleurie (Appartient à Mme O. Sainsère).

1929. *Contes de Perrault.* Grandes palmes vertes et dorées sur fond noir (Appartient au Comte de Montbrison).

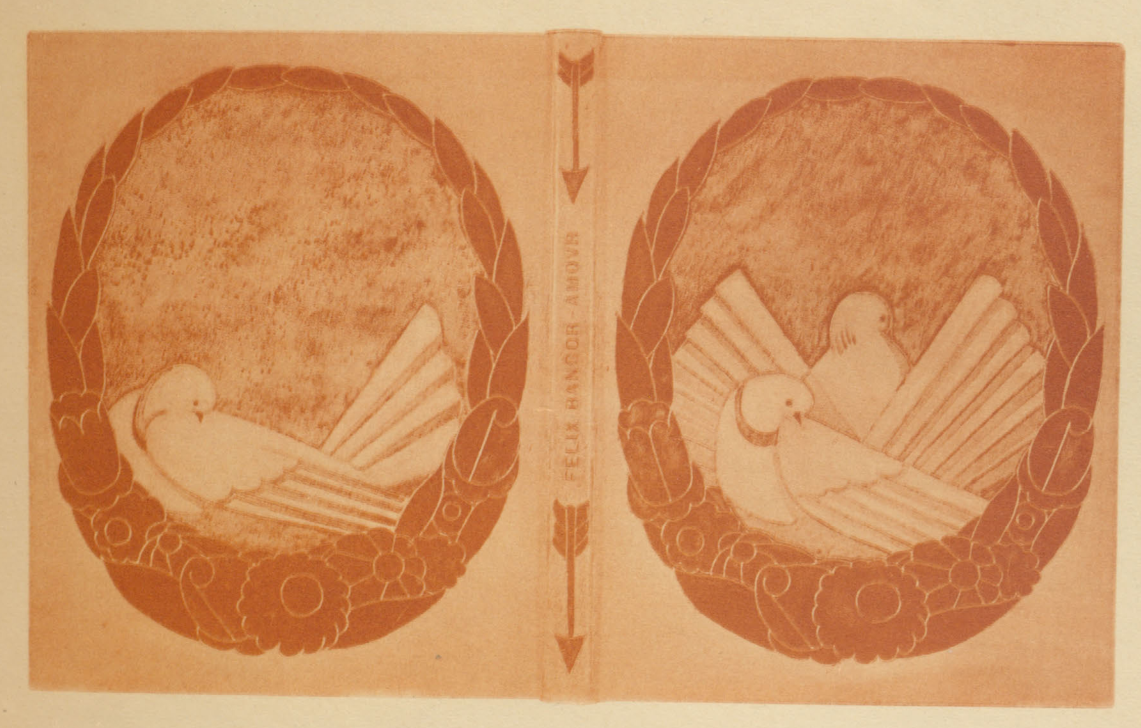
1929. *Hassan-Badreddine-el-Bassraoui.* Sur le premier plat, le calife, tenant de chaque main une fleur et un oiseau, écoute Shéhérazade, dans un encadrement de fleurs dorées.

Sur le second plat, la sultane assise, un oiseau et des fleurs dans ses mains, en train de raconter, dans un encadrement semblable (Bibliothèque P. Harth).

1929. *Daphnis et Chloé* (Bibliothèque P. Harth).

Sous des aspects de laques aux tons vifs et chatoyants

Cartonnages, parchemins pyrogravés et peints par ANDRÉ MARE



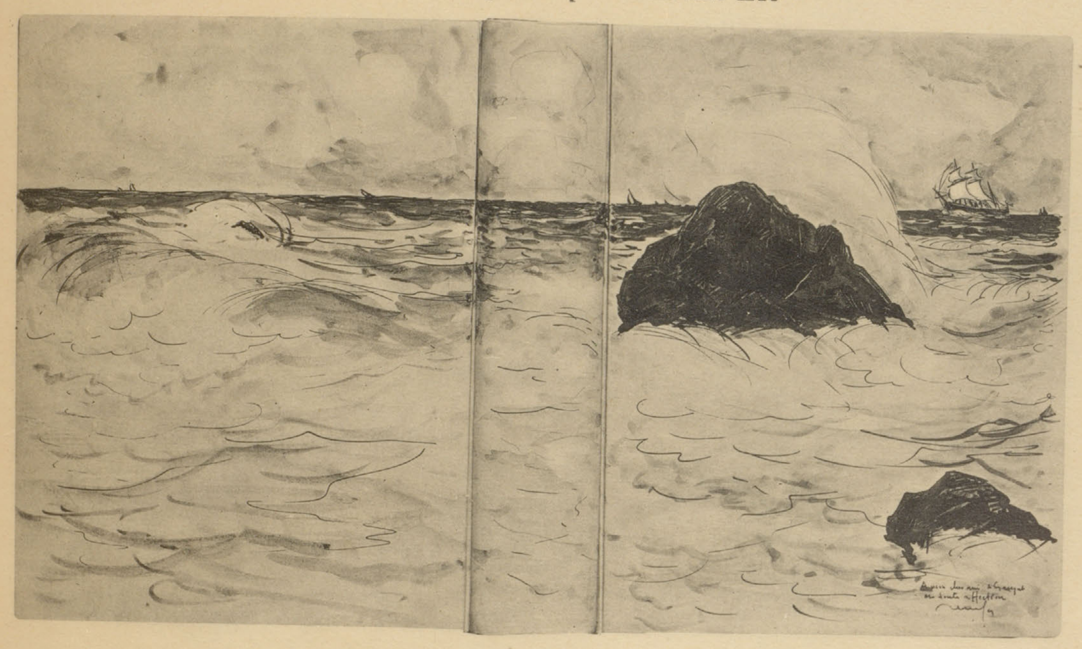
Amour



La Nuit vénitienne

Bibliothèque du Baron R. de Rothschild

Parchemin peint par RENEFER



Mon frère Yves

Bibliothèque E. de Crauzat

Parchemin pyrogravé et peint par André MARC



Éloa

Bibliothèque P. Harth

Parchemin pyrogravé et peint de A. MARE



Les Croix de Bois Bibliothèque J. André

Parchemin peint par N. ARONSON



N. Aronson, sculpteur

Bibliothèque E. de Crauzat

se présentent les décorations d'A. Mare et de G. Baudin dont nous allons parler plus loin.

Leur facture, simple d'apparence, exige une grande dextérité et une connaissance très avertie du maniement des couleurs et vernis. Les sujets et motifs décoratifs sont d'abord gravés au trait dans le vélin ou le parchemin à l'aide d'une pointe ou d'un thermo-cautère : les surfaces en sont ultérieurement peintes et vernies. Les couleurs et teintures sont à l'eau ou à l'huile, les vernis, à l'alcool, à l'huile et à la cellulose, blancs ou colorés, appliqués au pinceau ou au tampon. Ceux-ci donnent une impression d'émail et la transparence des couleurs permet d'éviter les empâtements, de donner aux tons un éclat particulier et de conserver au cuir son aspect naturel et son grain.

Qui ne se souvient de l'art raffiné et distingué avec lequel se présenta le pavillon de MM. Süe et Mare sur l'Esplanade des Invalides, lors de l'Exposition des Arts Décoratifs de 1925 ?

M. A. Mare apporte, dans ses compositions de reliures, toujours d'une harmonieuse simplicité, que ce soient personnages, figures ou motifs décoratifs, le même goût délicat et le même souci de perfection. Son décor n'est qu'une fantaisie, mais fantaisie exquise, ne cherchant pas à entrer en parallèle avec les reliures en peau ornées de fers, les seules vraies à son avis.

Cependant, pour réaliser cette fantaisie, les procédés de composition sont toujours respectés aussi sévèrement que pourrait l'exiger un art moins léger et rien n'est laissé au hasard : adaptation au format, recherche dans la présentation d'une expression abstraite de l'ouvrage; choix, par préférence, d'un décor inanimé, fleurs, fruits, objets, attributs symboliques, personnages à l'occasion, seulement quand ils peuvent être dépouillés de ce qui leur donnerait trop de vie et l'apparence d'une illustration, emploi d'un coloris brillant, conforme à la tradition et adéquat à la matière.

G. Baudin affiche une préférence marquée pour les arbres et les fleurs, les vases garnis de bouquets et les coupes débordantes de fruits, les oiseaux aux ailes déployées ou les nefs navigant à toutes voiles dans les flots bleus (Bibliothèque de MM. H. Vever, H. Lenseigne, H. Prost, C. Miguet, M. Pognon, J. Hernandez, E. Chouanard, P. Istel). Il a su donner à ses compositions variées et à ses harmonies de tons un cachet très personnel.

Par contre, très sobre de couleurs et se contentant de quelques touches lumineuses dans les volutes de ses architectures ou l'enroulement de ses lianes et feuillages, L. Jou regarde, avec le même œil typographique, l'extérieur et l'intérieur des livres. Ses lettres sur les plats, qu'elles soient pour les noms d'auteurs ou pour les titres, détachées ou entrelacées, se déroulent toujours en souples et élégantes arabesques. Dans toutes les dispositions se reconnaît le maître qui dessina le caractère, composa la décoration, exécuta la gravure, réalisa la mise en page et effectua le tirage du *Prince* de Machiavel. Jou est de ceux pour lesquels le livre est sans mystères. Les *Sonnets pour Hélène*, *La Servitude volontaire*, *La Rôtisserie de la reine Pédauque* ont un grand caractère et sont l'œuvre d'un parfait technicien.

D'autres artistes n'ont pas adopté le mode grave, solennel et presque classique de L. Jou. Ils ont plutôt obéi aux poussées de leurs tempéraments et à la fantaisie de leurs imaginations mais ils ont toujours, sans la moindre faute de goût, conservé une tenue, quelquefois sévère, même émouvante et le plus souvent aimable et gracieuse.

Trois exemplaires de *Quelques Fables de La Fontaine*, publié par « Les Cent Bibliophiles », ont été décorés par J. Chadel, son illustrateur, de compositions originales pour MM. L. Barthou, P. Meunié, H. Vever.

Hermann-Paul qui, en même temps que Forain au *Figaro* et Abel Faivre à *L'Écho de Paris*, donna plusieurs

fois par semaine à *La Guerre sociale*, devenue *La Victoire*, de décembre 1914 à juillet 1919, de puissants dessins d'un beau souffle patriotique, traités en gravures sur bois et soulignés de légendes souvent cruelles, a, pour *La Passion de notre Frère le Poilu*, évoqué l'aspect tragique des tranchées avec, au loin, une immense plaine de neige hérissée de troncs d'arbres et de piquets (Bibliothèque E. de Crauzat). *Gargantua* (Bibliothèque Baron Robert de Rothschild) lui a inspiré deux belles sépias sur vélin blanc enchâssé dans du vélin vert.

R. Bonfils avec *Florilège* (Bibliothèque J.-A.) et quelques autres, est resté le charmant évocateur des grâces d'antan et des élégances surannées. Il semble que ses livres sortent du fond d'un tiroir à secret, d'un secrétaire en marqueterie ou d'un vieux coffret en bois de rose d'il y a cent ans. On croit y respirer encore le parfum qu'y ont laissé en expirant les fleurs depuis longtemps desséchées.

George Barbier auquel le Livre doit quelques-unes de ses plus parfaites publications : *Personnages de Comédie*, *Les Chansons de Bilitis*, *Vies imaginaires* et ces petits volumes de *La Guirlande des mois*, d'une grâce et d'une élégance toutes romantiques quoique très modernes, est un artiste délicat et précieux, d'une volupté très raffinée.

Nulle conception ne pouvait mieux convenir à la décoration de ses livres que des compositions traitées par lui en miniatures aquarellées sur ivoire ou sur parchemin, encastrées dans les plats, évocations liminaires du contenu, d'une égale richesse. Quelques-unes, mêmes, ont été exécutées sur des volumes dont il n'était pas l'illustrateur. D'une manière comme de l'autre, leur nombre n'en a jamais été que très restreint.

Les Chansons de Bilitis. Sur ivoire. Une femme nue est représentée couchée dans un décor mosaïqué. Reliure de G. Canape. Cet exemplaire enrichi dans ses marges et sur ses titres d'aquarelles originales exécutées pour M. Lotz-

Brissonneau, appartient aujourd'hui à M. R. Demange, de Nantes.

Une plaque exécutée d'après un carton de G. Barbier, a été frappée par R. Kieffer, sur un exemplaire de *Les Chansons de Bilitis*, appartenant à M. H. Vever.

Vies Imaginaires. Sur parchemin. Une femme dorée enveloppe de sa luxuriante chevelure un homme assis à ses pieds et lui enlace les genoux de ses bras. Ciel nuageux d'un bleu intense. Reliure de Maylander (Bibliothèque E. Chouanard).

Les Chansons de Bilitis. Illustrées par R. Collin. Sur ivoire. Reliure de G. Canape (Bibliothèque L. Comar).

Joueuse de flûte. Reliure de G. Canape et lui appartenant.

Poèmes en prose. Aquarelles sur parchemin. Centaure emportant une nymphe sur son dos, une longue branche d'aubépines roses à la main (Bibliothèque P. Hébert).

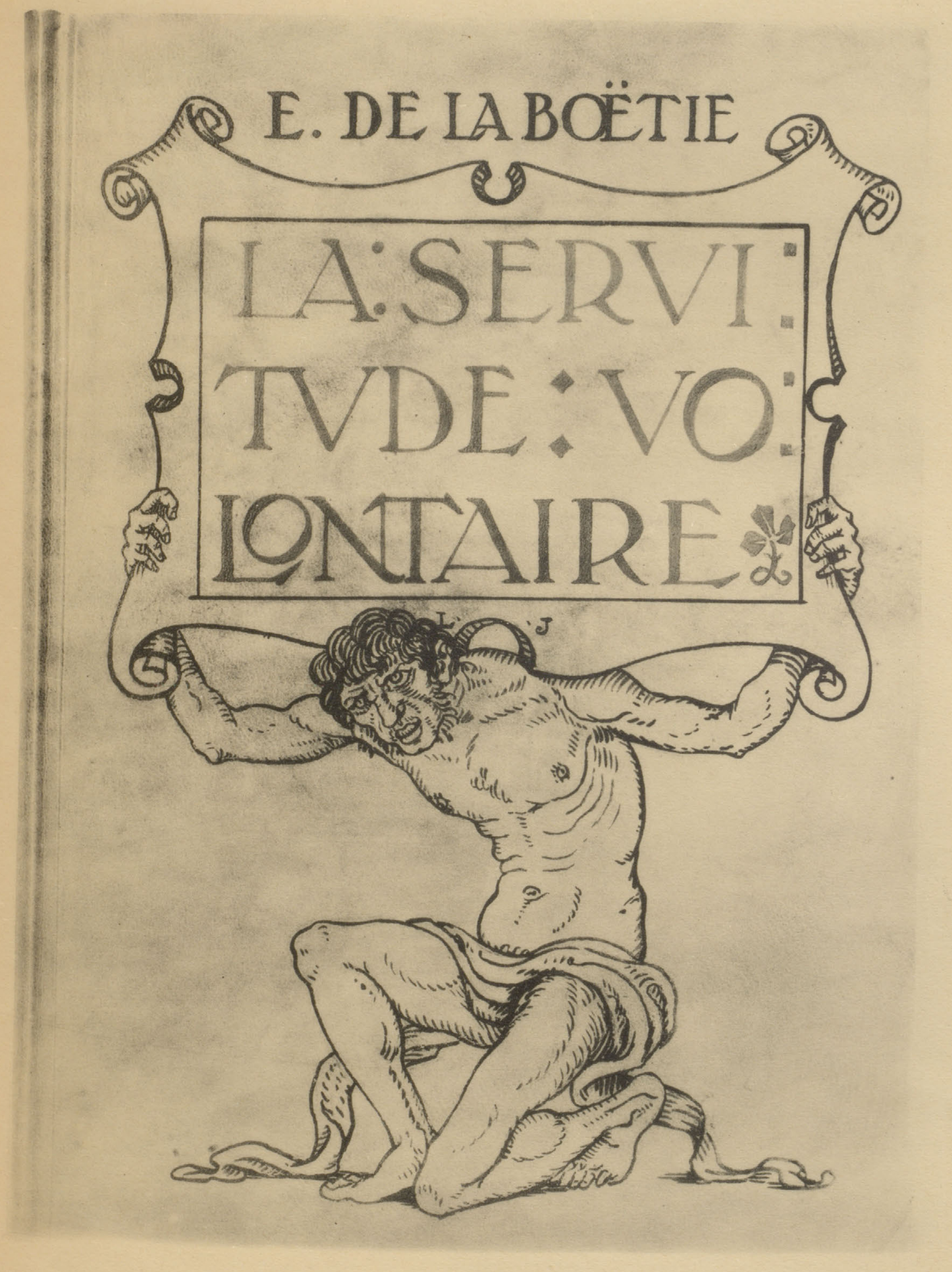
Poèmes en prose. Sur ivoire. Exemplaire contenant tous les originaux. Reliure composée de petits losanges d'ivoire maintenus par une bande sur laquelle court une grecque blanche et noire. Au centre, médaillons représentant la Bacchante au recto, et le Centaure au verso. Le tout en ivoire gravé et doré au trait et enchâssé dans du maroquin blanc (Bibliothèque Cartier).

Les Mille et une Nuits. Exemplaire sur Japon relié en vélin blanc portant sur chaque plat une miniature différente dans le goût oriental (Bibliothèque Cartier).

E. Carlègle, comme L. Jou, est un fort... en typographie. Il est comme lui, le créateur d'un caractère connu sous le nom de « Dorique ». Parfait dessinateur, excellent graveur, voluptueux et léger, il se plaît à représenter non seulement la femme d'aujourd'hui, mais l'éternelle petite femme, de tous les temps, l'idyllique et pure Chloé aussi bien que les voluptueuses évocations du roi Pausole tant dans le livre qu'au théâtre.

Ses nus n'ont rien d'égrillard ou d'équivoque. Quoi de

Parchemin peint par Louis JOU



La Servitude volontaire

Bibliothèque H. Vever

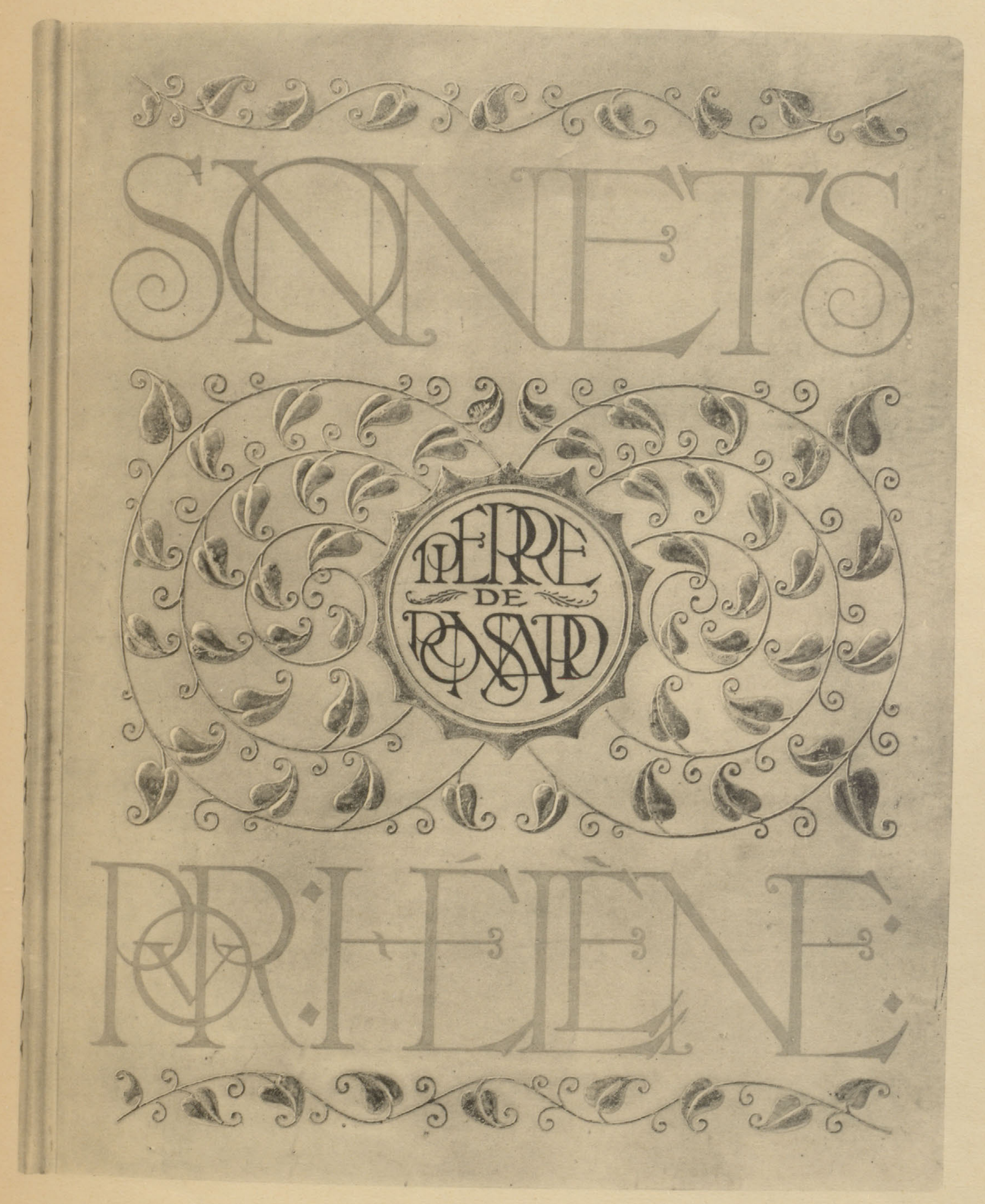
Reliure de G. MERCIER, peinte par Louis JOU



Thaïs

Bibliothèque Ch. Miguet

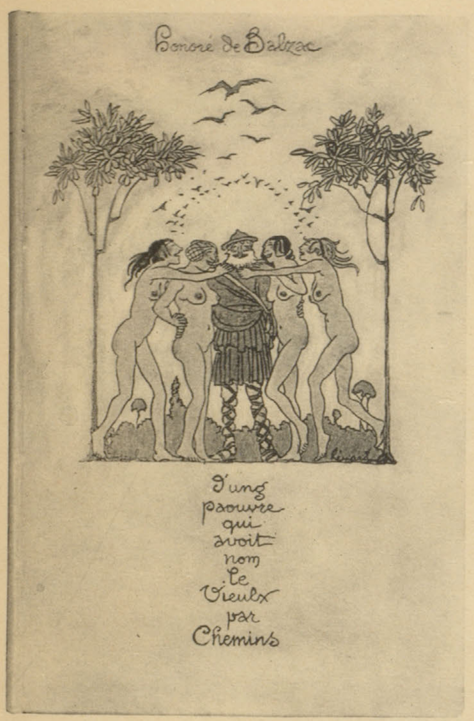
Parchemin, sépia et or massif de Louis JOU



Sonnets pour Hélène

Bibliothèque H. Vever

Parchemins aquarellés par J. HÉMARD

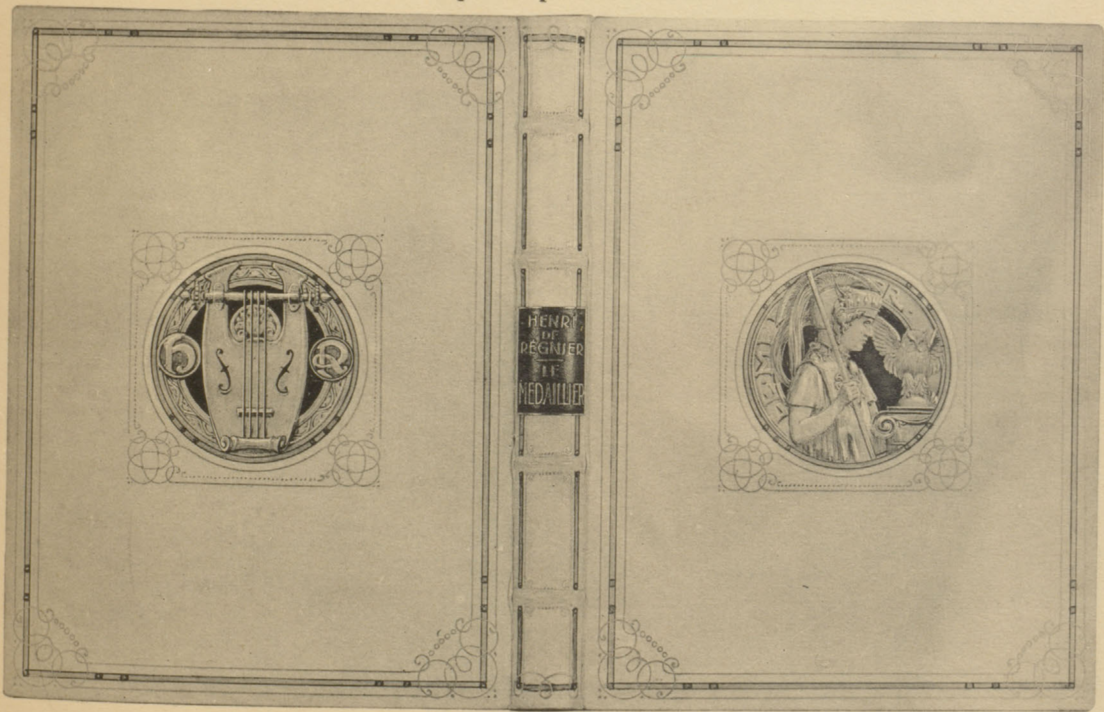


D'ung pauvre qui avait nom le vieulx par chemins



Le Malade imaginaire

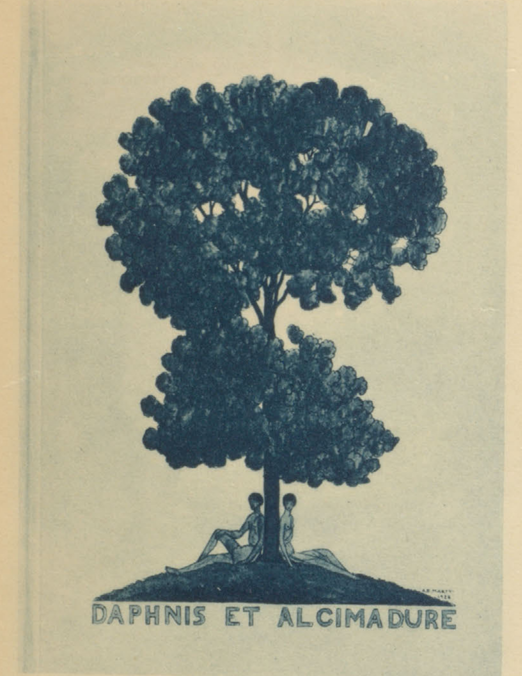
Parchemin peint par A. GIRALDON



Le Médaillier

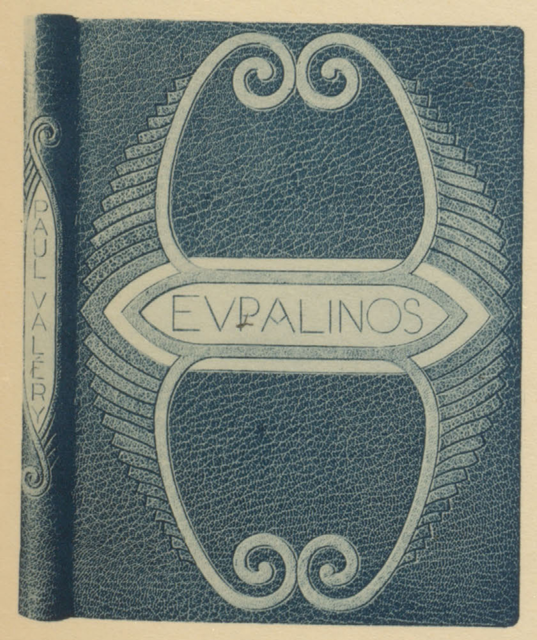
Bibliothèque Ch. Miguet

Parchemin peint par MARTY



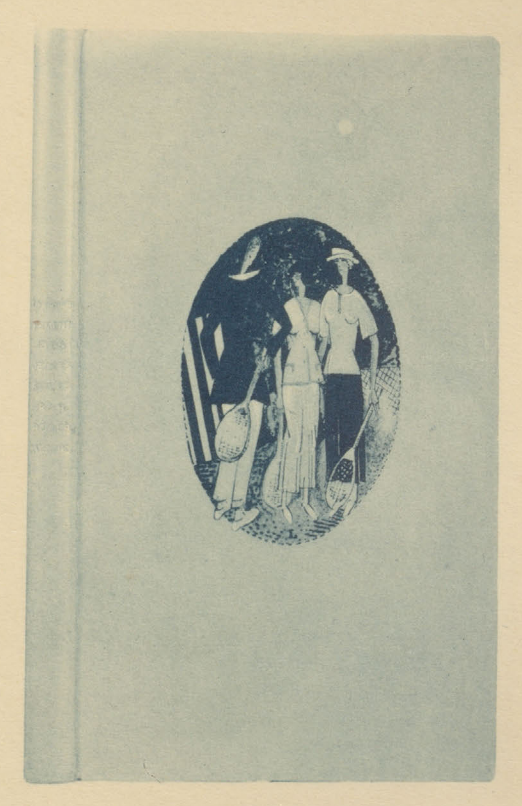
Daphnis et Alcimadure Bibl. J. Hernandez

Reliure de Mlle PICARD



Eupalinos Bibliothèque du Dr Picard

Cartonnage
(Aquarelle de LABOUREUR)



L'Appartement des Jeunes Filles

Bibliothèque
Baron R. de Rothschild

Parchemin peint par H. CHEFFER



Discours de réception Foch-Poincaré Bibliothèque Ch. Miguet

plus chaste que son illustration de *Daphnis et Chloé* et que la composition d'une simplicité charmante dans une note claire et transparente dont il a illustré le premier plat d'un exemplaire représentant Daphnis faisant traverser un ruisseau à Chloé qu'il porte dans ses bras (Bibliothèque E. de Crauzat).

Dans un même sentiment de jeunesse et de fraîcheur, A. Marty a assis dos à dos contre le tronc d'un arbre feuillu *Daphnis et Alcimadure* (Bibliothèque J. Hernandez) et R. Drouart de son crayon tendre et blond a magnifié *L'Ame et la Danse* en faisant évoluer dans des nuages d'étoffes vaporeuses une quadrille de jeunes filles soulevant, au-dessus de leurs têtes, une corbeille de fleurs (Bibliothèque E. de Crauzat).

Sur un volume des *Chansons populaires dans le Bas-Berry*, relié par P. Legrain en maroquin noir piqué de petits carrés et de cercles rompus dorés à répétition, sont encastrés deux beaux dessins à la plume rehaussés de lavis, un berger et un paysage, les seuls que Bernard Naudin ait jamais exécutés sur une reliure (Bibliothèque Baron Robert de Rothschild).

Il eût été vraiment surprenant que l'œuvre important d'A. Giraldon ne comportât point de vélins décorés. Il en existe deux, pas davantage. L'un, datant de 1924, pour *Le Médaillier* — ce *Médaillier* pour lequel furent composés ainsi qu'on l'a vu plus haut dix cartons destinés à encadrer les dix médailles frappées spécialement pour cette édition — comportant deux médaillons représentant une Athéna casquée, la lance à la main, ainsi qu'une lyre antique avec les initiales H. R. (Bibliothèque C. Miguet), l'autre, d'une époque beaucoup plus récente, pour une édition — si l'on peut appeler cela une édition — de *Aux Flancs du Vase*, imprimée à un unique exemplaire exclusivement, illustrée d'aquarelles originales pour M. A. Malle.

Pour M. C. Miguet, H. Cheffer, aussi parfait dessinateur

qu'adroit graveur, a encadré d'emblèmes et de lauriers les deux signatures autographes apposées par le Maréchal Foch et M. Poincaré, sur leurs *Discours de réception à l'Académie*. Cette composition a grande allure dans sa simplicité.

Maurice Denis, qui, depuis ses débuts dans le livre, en 1907, avec *Vita Nova*, s'est uniquement consacré comme G. Desvallières, à l'illustration et à la décoration religieuses, a orné les plats et les gardes d'un exemplaire des *Fioretti* possédant déjà des originaux et une suite de tirage à part (Bibliothèque H. Vever) de sujets d'un beau sentiment décoratif et d'une grande élévation de pensée.

Renefer, peintre, graveur sur bois et à l'eau-forte, lithographe et excellent illustrateur, a représenté mugissant et se brisant contre des rochers, les flots tumultueux de l'Océan sur *Mon frère Yves* (Bibliothèque E. de Crauzat). Son exemplaire personnel du même ouvrage est couvert d'une sépia habilement lavée montrant, perdues dans une lande bretonne, quelques maisons isolées sous un ciel lourd et gros d'orages.

Sans cesse à l'affût de formules nouvelles, F.-L. Schmied a, au milieu d'un décor de lignes, d'aplats, de dégradés et de crachis dorés, fait jaillir du sol un jet d'eau argenté retombant en un ruissellement de perles s'éparpillant en une poussière humide du plus somptueux et décoratif effet (Bibliothèque E. de Crauzat).

Mme Germaine Schrœder a sur le dos et le premier plat d'un exemplaire de *Rubaiyat* recouvert de vélin ivoire, mosaïqué en vert véronèse, mauve, tête de nègre, cernés de filets or, sur fond pointillé aux petits fers or, des grappes et chutes de fruits d'un effet chatoyant très décoratif. De son burin d'un modernisme aigu, J.-F. Laboureur a représenté dans un ovale, trois joueurs de tennis, deux jeunes filles et un jeune homme, raquettes en mains sur *L'Appartement des jeunes filles* (Bibliothèque Baron Robert de Rothschild)

Cartonnages en soie imprimée (Dessins de G. BARBIER)









Guirlande des mois

Bibliothèque J. Meynial

Parchemin pyrogravé et peint de G. BAUDIN



Bibliothèque G. Baudin

Reliures de Mlle BRISSON (Peintures d'HERMANN-PAUL)

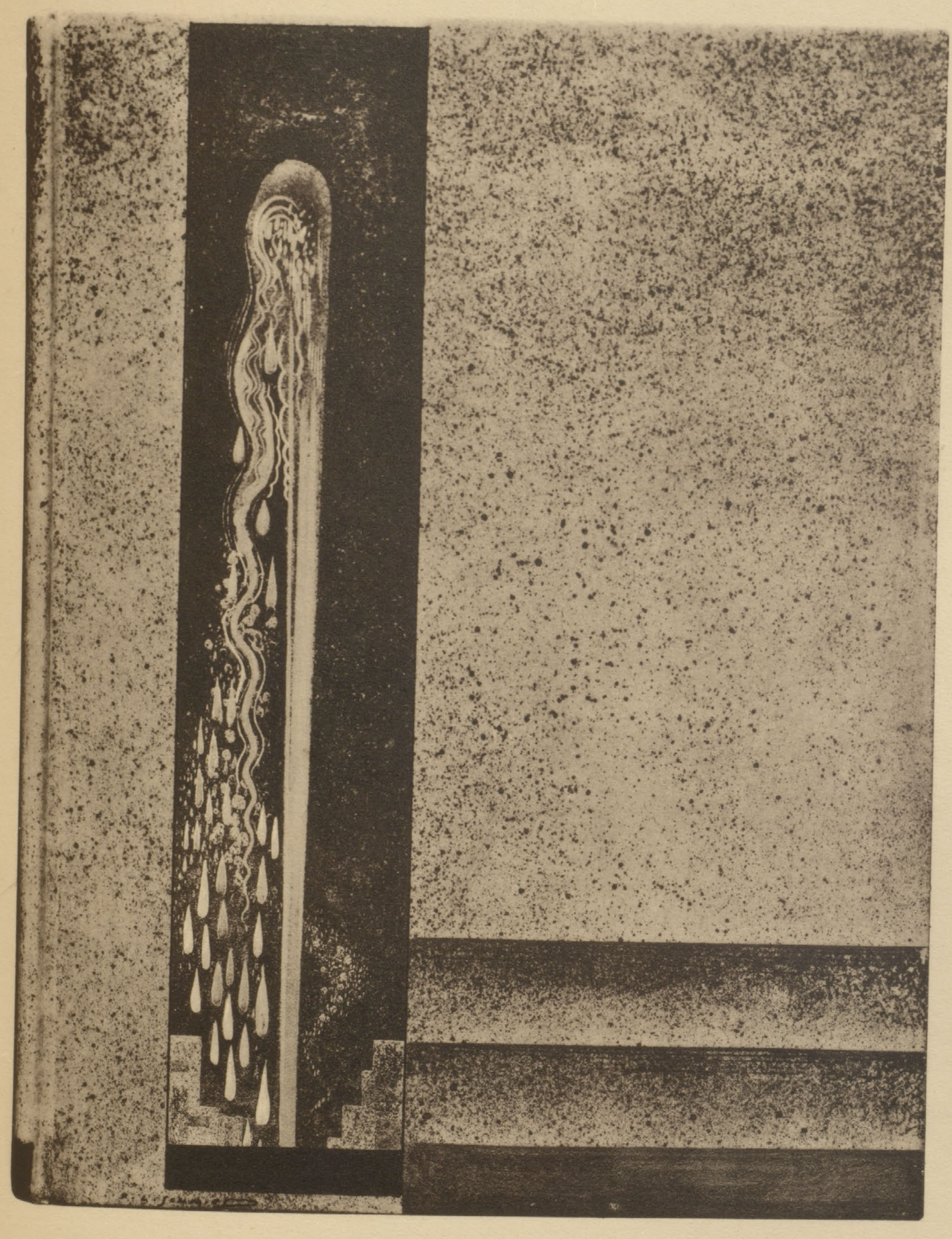


La Passion de notre frère le Poilu — Bibliothèque E. de Crauzat



Gargantua — Bibliothèque Baron R. de Rothschild

Parchemin peint par SCHMIED



Les Climats

Bibliothèque E. de Crauzat

et l'ultra-moderne Marie Laurencin, qu'A. Rodin appelait à ses débuts « une délicieuse faunesse », a présenté pour *Biches*, en un tableautin d'une grâce aimable malgré maints défauts, deux jeunes filles de face et une biche noyées sous de larges coups d'aquarelles dans une atmosphère de rêve.

Si les artistes sont nombreux, leurs œuvres, ainsi qu'on le peut voir, se résument, pour chacun d'eux, à quelques unités. Le chasseur bibliographe de 1862, se remettrait-il de nos jours à l'affût, qu'il n'aurait guère la chance d'en faire lever beaucoup plus. C'est probable.

Il ne tient qu'aux amateurs pour qui ce genre de décoration peut présenter un certain agrément, qu'il y en ait davantage dans l'avenir.

LES LAQUES DE F.-L. SCHMIED ET DE J. DUNAND

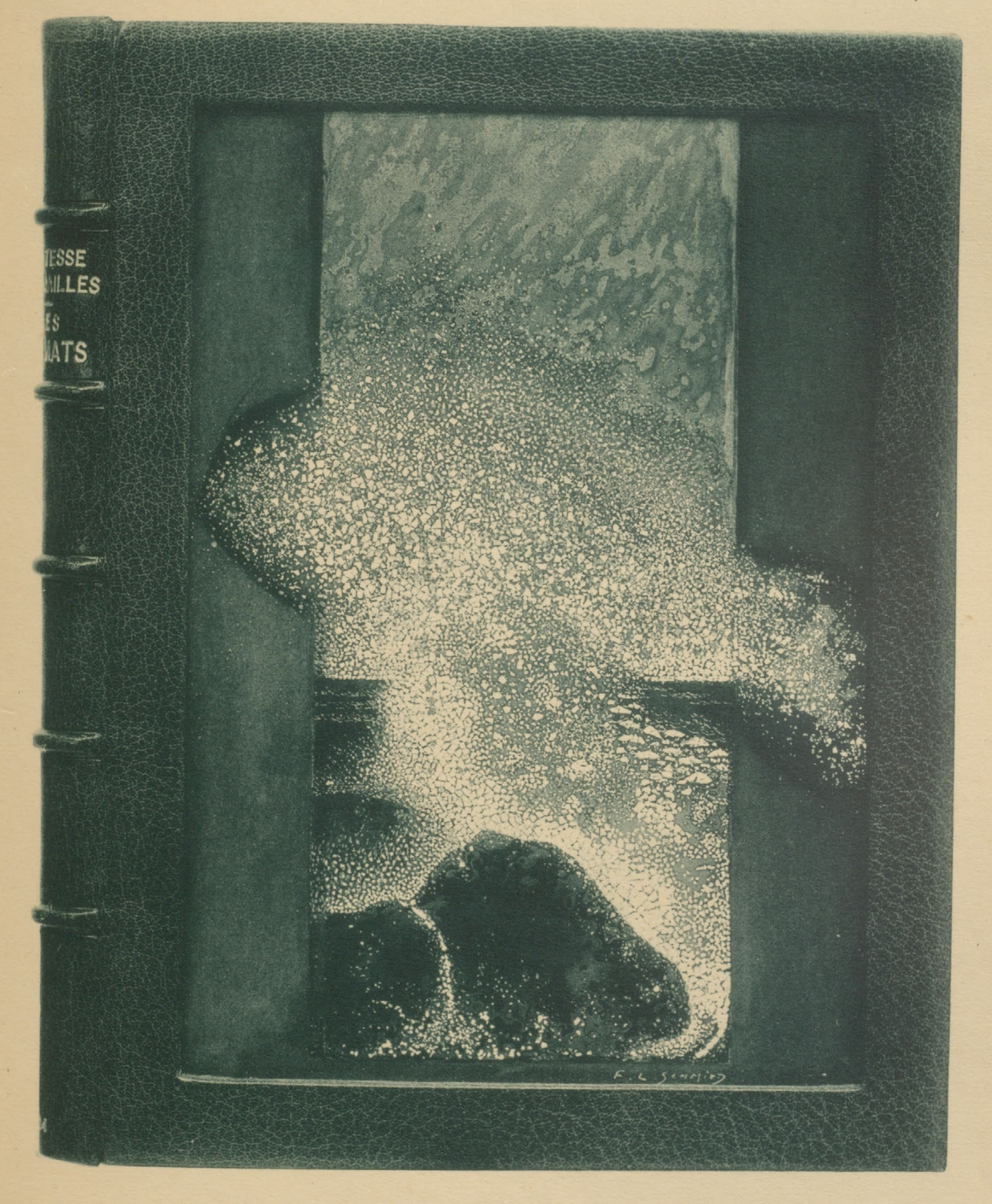
Les procédés de laquage, importés de Chine et du Japon en France, dès le VIIe siècle, au début en très grande faveur, avaient traversé des fortunes diverses. Abandonnés, puis repris aux XIVe et XVe siècles, ils connurent alors au XVIIe siècle, une vogue considérable. Peut-être de nos jours, écrasés par une somnolente indifférence, seraient-ils retombés dans une nouvelle léthargie si, pendant la guerre, les circonstances n'avaient amené un artiste décorateur dans un atelier spécial où Annamites et ouvriers français recouvraient les hélices de nos avions de cet enduit particulièrement dur et résistant. Ce fut alors la renaissance de la laque.

C'est à la collaboration du maître de la laque moderne, Jean Dunand, et de François-Louis Schmied, peintre, graveur, imprimeur, et « maître » aussi en l'art de construire, d'illustrer, de composer typographiquement le livre d'une manière si adéquate aux aspirations modernes de nos goûts et dont l'imagination toujours bouillante dans un cerveau riche de substance découvre sans cesse des harmonies neuves et magnifiques, que nous devons d'avoir vu la laque s'attaquer au domaine de la reliure.

La première plaque de J. Dunand, d'après le carton de F.-L. Schmied fut exécutée pour un exemplaire du *Cantique des Cantiques* appartenant à M. A. Bertaut. D'autres suivirent qui figurèrent tant aux expositions annuelles du groupe Dunand, Goulden, Jouve, Schmied à la Galerie Georges Petit qu'à l'Exposition des Arts Décoratifs de 1925.

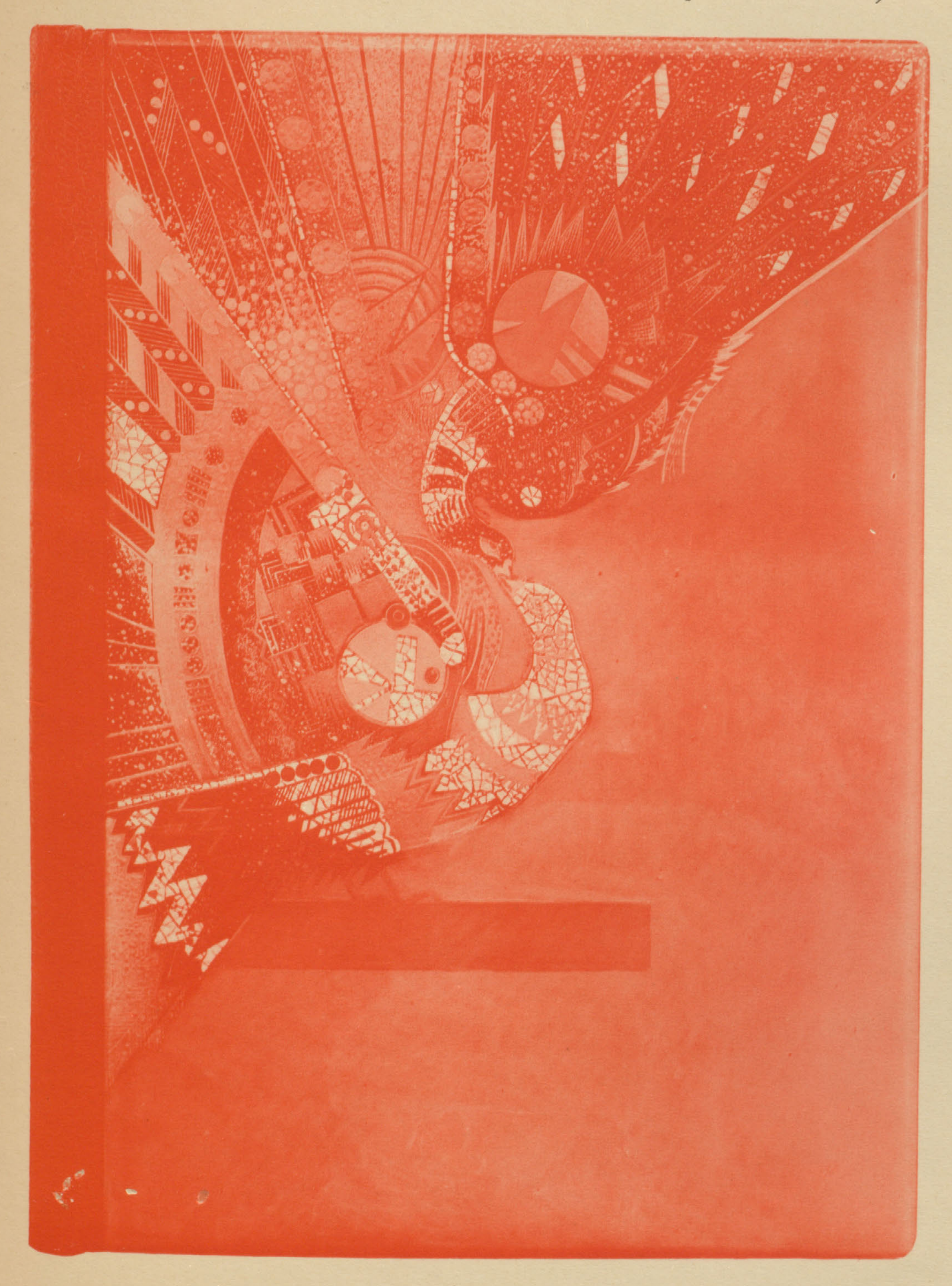
Les plaques de métal avaient été primitivement coupées dans un format légèrement supérieur à celui des volumes,

Reliure de G. CANAPE (Laque de DUNAND, d'après SCHMIED)



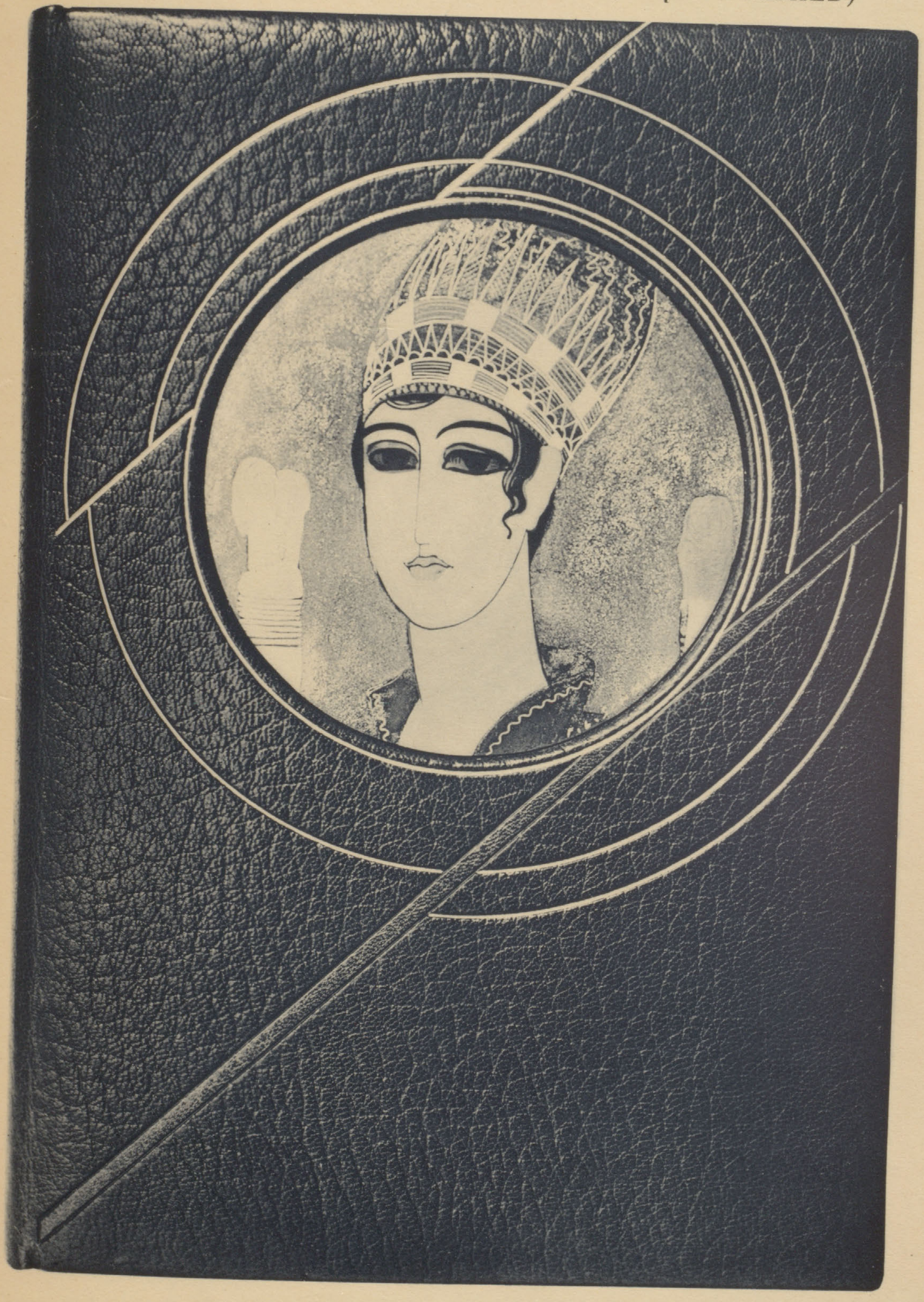
Les Climats — Bibliothèque L. Comar

Reliure de G. CRETTÉ (Laque de DUNAND, d'après SCHMIED)



Le Cantique des Cantiques — Bibliothèque A. Bertaut

Reliure de G. CRETTÉ (laque de DUNAND, d'après SCHMIED)



Le Cantique des Cantiques

Bibliothèque Ch. Miguet

Reliure de G. CRETTÉ (Laque de DUNAND, d'après SCHMIED)



Le Cantique des Cantiques Bibliothèque H. Vever

avec en haut, en bas, sur le côté droit pour le premier plat et sur le côté gauche pour le second plat des bords repliés afin de permettre de glisser dans leur écartement les cartons des couvertures. Du maroquin ou même de l'étoffe étaient prévus pour la couvrure des dos. Les doublures devaient être également de maroquin.

Ce système présentait de réelles difficultés techniques d'exécution et quoique G. Cretté, à qui avait été confié la reliure d'un certain nombre de ces livres, eut mené à bonne fin et avec une rare perfection ce travail délicat, on l'a abandonné par la suite. Les plaques, désormais réduites à des mesures inférieures aux dimensions des volumes et de formes variées, furent purement et simplement enchâssées dans le maroquin des reliures, soit jansénistes, soit ornées de filets ou de mosaïques harmonieusement combinés.

Le laquage des plaques présente une série d'opérations délicates et compliquées.

Qu'elles soient d'ébonite, de bois, même de cuir ou de veau, de cuivre ou de métal précieux, or ou argent, les plaques sont préalablement enduites d'une première application de laque mélangée d'argile soigneusement poncée. Celles-ci reçoivent alors plusieurs couches de laque, au minimum de dix, et pouvant aller jusqu'à dix-huit. Chacune de ces couches exige un séchage pendant un jour ou deux, dans une pièce humide. Ce substratum est alors prêt à recevoir le décor, suivant les indications et le dessin de la maquette.

Toute la gamme des couleurs est fournie par le mélange de la résine avec des terres, de savantes combinaisons d'oxydes métalliques avec les principaux colorants permettant d'obtenir les nuances les plus compliquées. Les fantaisies les plus riches comme aussi les plus délicates s'y donnent libre cours. Un saupoudrage de limailles d'or, de fines paillettes de platine, de menus morceaux de coquilles d'œufs appliqués un à un, recouvrent suivant les dessins

du carton la surface brillante d'une poussière riche et d'un poudroiement de soleil.

L'opération n'est terminée que lorsqu'une dernière couche de laque séchée puis poncée avec un schiste tendre tel que de la poudre de charbon ou de tiges d'aquisatum, est venue donner à la plaque laquée cette douceur et cette netteté aussi agréable à l'œil qu'au toucher.

Les étoffes de gardes elles-mêmes laquées, donnent à l'ensemble un aspect d'harmonie, de richesse, de beauté vraiment incomparable.

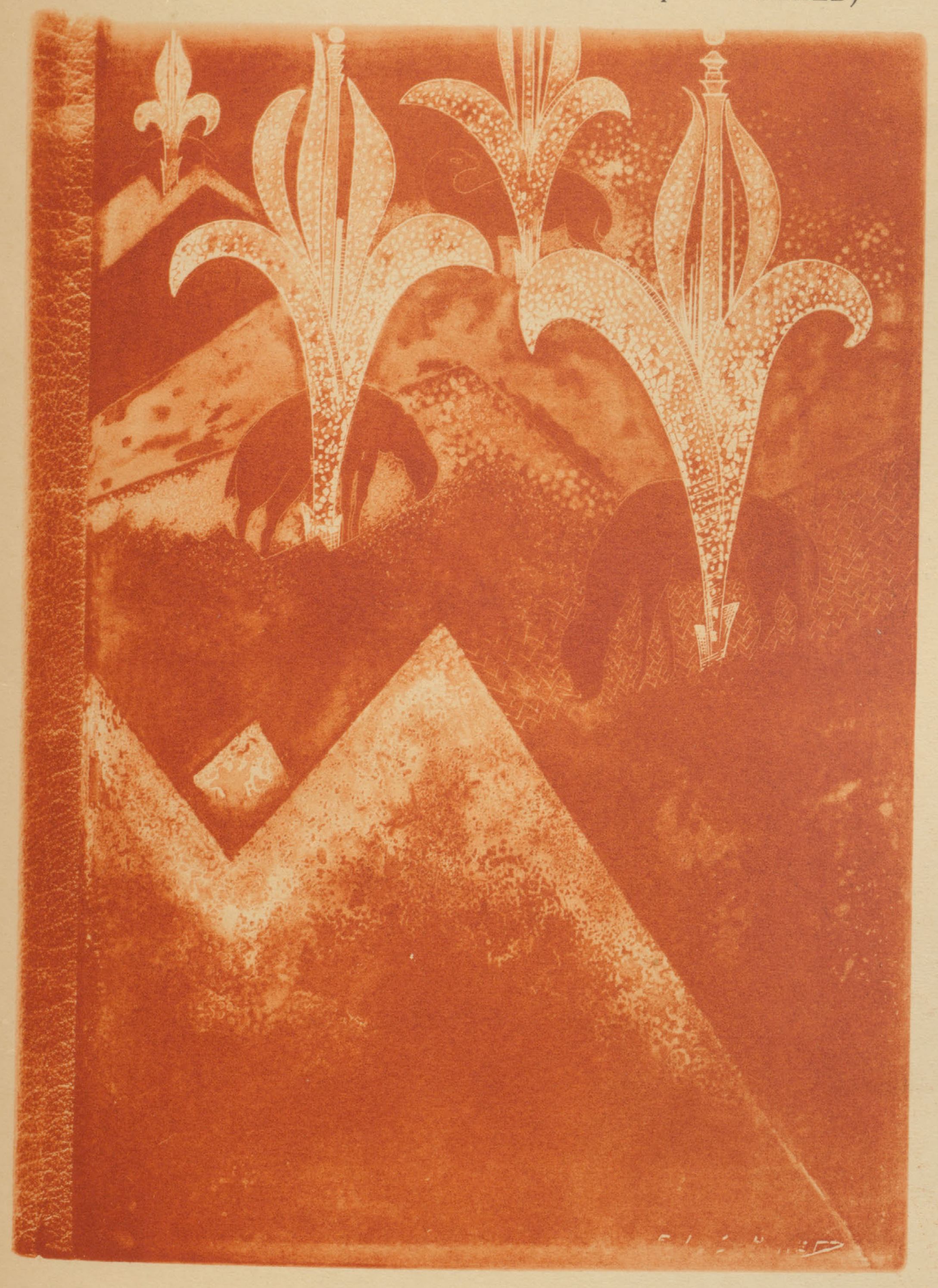
De reliures laquées, il n'en est actuellement que de J. Dunand. On comprend aisément que la perfection à laquelle a atteint cet artiste, maître incomparable dans son art, ait découragé d'autres initiatives.

Ces somptueuses parures de livres n'ont, jusqu'ici, décoré que des ouvrages illustrés par F.-L. Schmied. Elles concourent très heureusement à l'ensemble auquel elles assurent une tenue, une harmonie conformes à l'esprit de leur auteur. Que quelques réfractaires à toute poussée en avant restent bouche bée devant certaines audaces, qu'importe! Ces œuvres s'imposent et sont assurées de la pérennité grâce à leur beauté et à l'excellence de leur réalisation.

Les livres gravés et illustrés par F.-L. Schmied, depuis le fameux *Livre de la Jungle* édité par le « Livre Contemporain » jusqu'à *Les Aventures du Dernier des Abencérages* établi pour la « Compagnie des Bibliophiles de l'Amérique Latine », comptent parmi les chefs-d'œuvre de la production bibliographique moderne.

Originaire de Genève, où il est né en 1873, F.-L. Schmied commença ses premières études sous la direction de MM. Barthélemy Menn et Alfred Martin, puis vint à Paris en 1895, pour apprendre son métier. Aucun labeur, quelque rude qu'il fût, ne le découragea; aucune besogne, quelque modeste qu'elle pût être, ne le rebuta. Il se plia aux pires exigences avec une volonté tenace et une énergie irrésis-

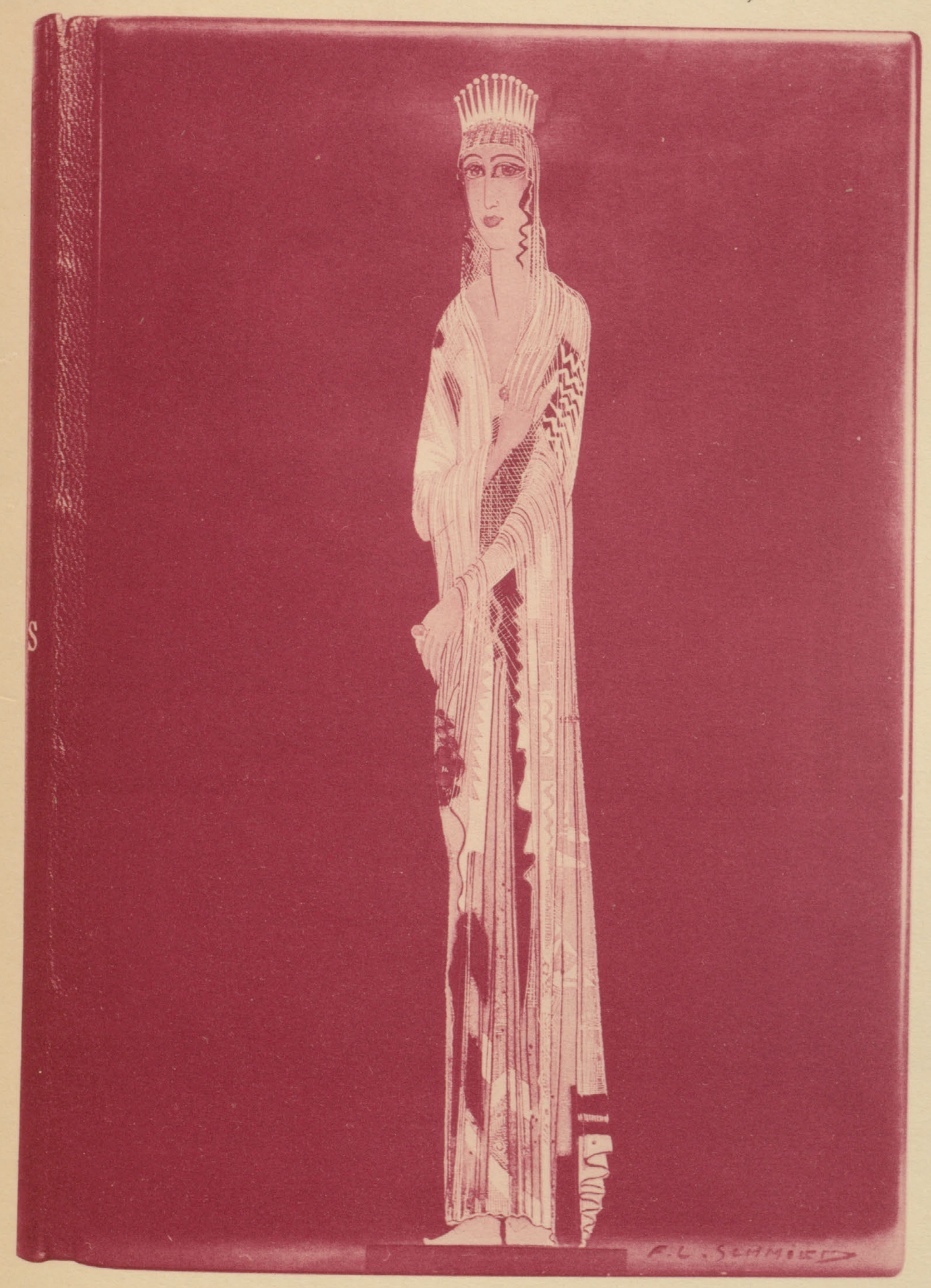
Reliure de CRETTÉ (Laque de DUNAND, d'après SCHMIED)



Le Cantique des Cantiques

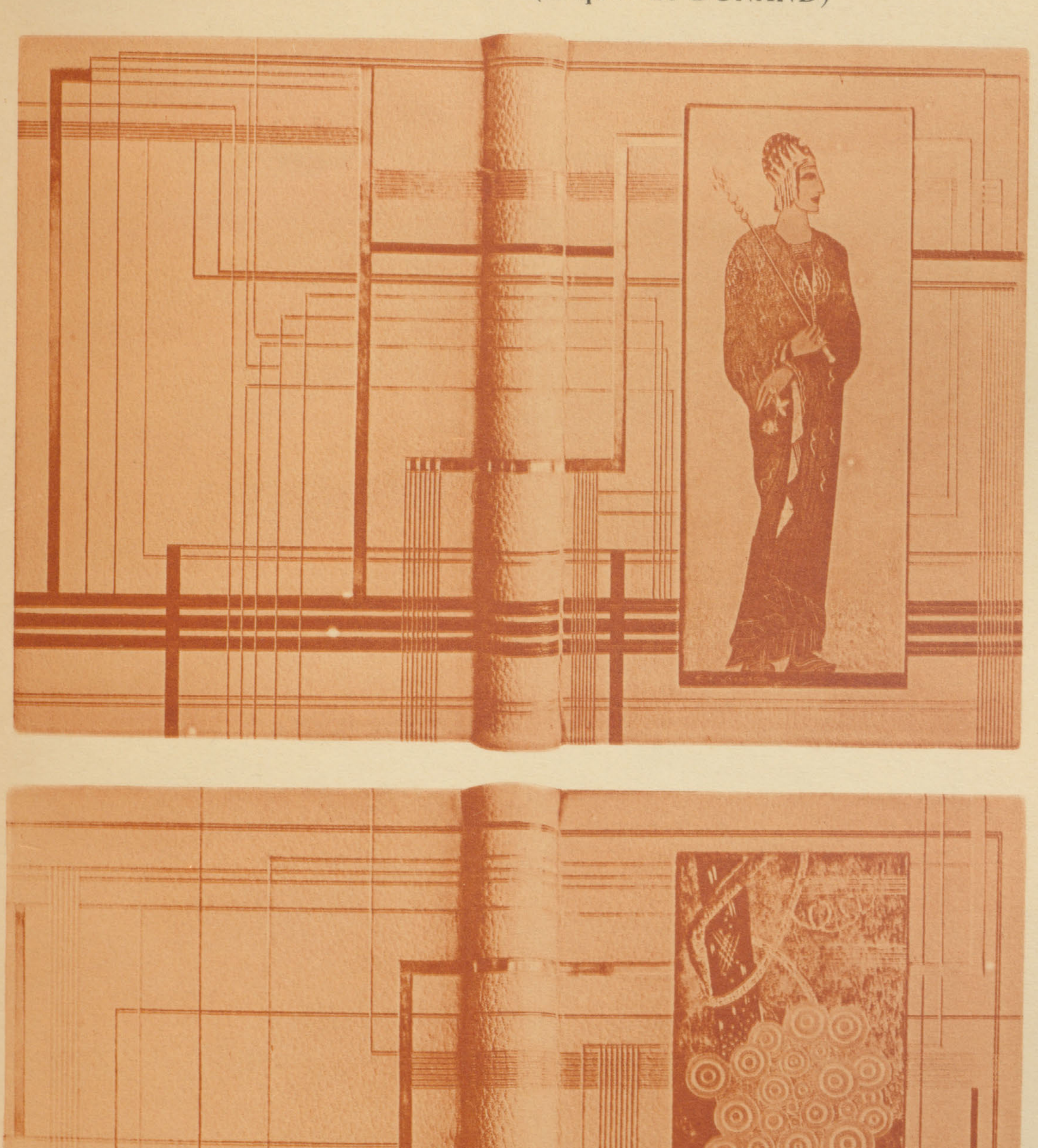
Bibliothèque E. de Crauzat

Reliure de SCHMIED (Laque de DUNAND)



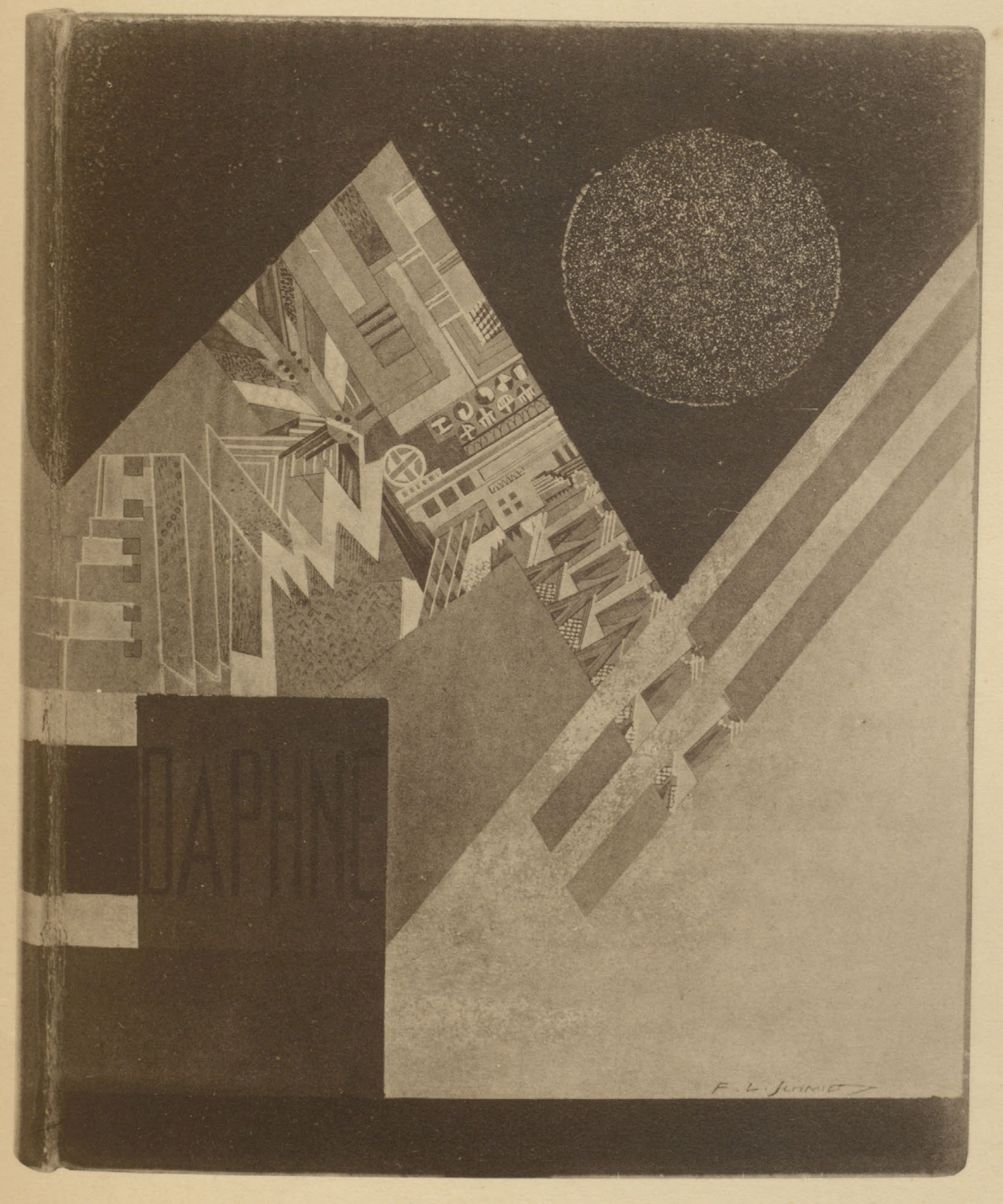
Le Cantique des Cantiques Bibliothèque L. Barthou

Reliures de SCHMIED (Laques de DUNAND)



Bibliothèque Rosenbach

Reliure de F.-L. SCHMIED (laque de DUNAND)



Daphné

Bibliothèque L. Comar

tible. En pleine possession de ses moyens, il allait réaliser quelques-uns de ses projets quand, en 1914, il jeta crayons, pinceaux, burins, pour s'engager dans la Légion étrangère. Au prix d'un œil perdu par un éclat d'obus, il gagna ses lettres de grande naturalisation. Avec la même ardeur qu'il avait montrée dans tout ce qu'il avait fait jusqu'alors, aussitôt rétabli il se remit au travail.

En 1919, après bien des vicissitudes paraît son premier grand livre *Le Livre de la Jungle* qui, pour son coup d'essai, est un vrai coup de maître.

Puis vinrent *Les Climats* (Le Livre Contemporain), *Daphné*, *Le Cantique des Cantiques*, *Deux Contes* d'Oscar Wilde, *Histoire de la Princesse Boudour*, *Ballades françaises* (Cercle Lyonnais du Livre), *Histoire charmante de l'adolescente Sucre d'Amour*, *Le Livre de la Vérité de Parole*, les *Douze Césars*, entièrement réalisés par lui : composition typographique, illustration, gravure sur bois et impression.

Il grava d'après les compositions de Jean Bergue, A. Suréda, J. Goulden et G. Barbier et imprima également : *L'Offrande lyrique*, *Marrakech* (Cercle Lyonnais du Livre), *Salonique*, *La Macédoine*, *L'Athos*, *Les Chansons de Bilitis* et *Personnages de Comédie*, *Le Centaure et la Bacchante*.

F.-L. Schmied, peintre, graveur, imprimeur a voulu ajouter un nouveau fleuron à sa couronne.

Il a aujourd'hui organisé chez lui un atelier de reliure où des mains expertes, depuis le corps d'ouvrage jusqu'à la dorure, exécutent, sous sa direction et ses propres yeux, les compositions qu'il a créées.

F.-L. Schmied relieur! Que d'œuvres parfaites et splendides ne nous donnera-t-il pas!

Et dans tous ses ouvrages il a puisé, fleurs précieuses jaillies de son propre fonds, des motifs qu'il transporta sur les surfaces laquées. Avec la collaboration de J. Dunand,

il les a traduites en y ajoutant encore une saveur spéciale, une irradiante beauté qui séduit irrésistiblement.

Un navire, des oiseaux, des fleurs, des vagues se brisant en flots d'écumes poudroyantes, recouvrent *Les Climats*, de longs et élégants profils de femmes orientales aux joues ornées de perles, aux cous garnis de colliers, Salomon trônant dans son hiératique splendeur, un grand oiseau et des papillons aux ailes palpitantes et diaprées, des troupeaux de biches parmi les lis sur les montagnes parfumées, des grappes de vigne d'Engaddi éclatent en poétiques visions sur les plats de *Daphné* et du *Cantique des Cantiques*.

On trouvera également de ces laques parmi les reliures inspirées par *Le Livre de la Jungle*, *Marrakech*, *Histoire de la Princesse Boudour*, *Deux Contes*, *La Création*, *Les Ballades françaises*, *Histoire charmante de l'adolescente Sucre d'Amour*.

RELIURES EXÉCUTÉES D'APRÈS LES CARTONS DE F.-L. SCHMIED

I. Pleines plaques de laque exécutées par J. Dunand et montées sur les plats avec dos maroquin ou en étoffe.

Le Cantique des Cantiques.
Colombes sur fond rouge (à M. A. Bertaut).
Jardin (à M. H. Vever).
Salomon sur son trône (à M. H. Vever).
La Sulamite (à M. L. Barthou).
La Sulamite dans la vigne (à M. G. Rousset).
Biches (à M. J. A.).
Salomon (à M. H. Michel-Dansac).
Papillon au raisin (à M. C. Miguet).
Biches (à M. H. Prost).
Gazelles paissant parmi les lys (à M. E. de Crauzat).

Les Climats.
Paysage (horizontal) (à M. X.).

II. Plaques de laque exécutées par J. Dunand sur ébonite, or, argent ou cuir, encastrées dans le maroquin.

Reliure de F.-L. SCHMIED



Ballades françaises — Bibliothèque L. Loucheur

Reliure de F.-L. SCHMIED



Daphné Bibliothèque L. Barthou

Reliure de F.-L. SCHMIED



La Création Bibliothèque L. Barthou

Les Climats.

Voile (rectangle en hauteur) (à M. H. Michel-Dansac).
Vague (rectangle en hauteur) (à M. L. Comar).
Ville d'Orient (rectangle en hauteur) (à M. X).
Décor sur disque d'or (à M. F.-L. Schmied).
Décor sur disque d'argent (au Dr E. Cadgène).
Deux plaques sur argent, décor de fleurs (rectangles en hauteur) (à M. G. Rousset).

Le Cantique des Cantiques.

Plaque sur ébonite : La Sulamite assise (à Mme S.-R. Guggenheim).
Peaux d'ara, filets or, deux plaques sur or en contre-plats (à M. Mortimer Schiff).
La Sulamite, sur ébonite (à M. H. Blonde).
Masque de Salomon à la tiare, de profil, sur argent, volume seul (à M. L.-A. Willard).
Les yeux, sur ébonite, suite en couleur seule (à M. L.-A Willard).
Fleur, sur argent, suite en noir seule (à M. L.-A. Willard).
Les deux volumes de suites sont enfermés dans une boîte entièrement laquée.
Masque de Salomon, médaillon or, volume seul (à M. C. Miguet).
Masque de la Sulamite, suite en couleur seule (à M. C. Miguet).
Biche, suite en noir seule (à M. C. Miguet).
Décor fleurs, plaque carrée sur ébonite incrustée dans maroquin blanc et noir (à M. A. Blaizot).
Plaque d'ivoire laquée, incrustée dans un maroquin mosaïqué (au Marquis A. de Marchena).
Laque sur ébonite incrustée dans un maroquin mosaïqué (à M. F. Boix).
Plaque de laque sur or (à Mme B.).

Histoire de la Princesse Boudour.

Masque de « Kamaralzaman », disque sur ébonite (à M. J. A.).

Histoire charmante de l'adolescente Sucre d'Amour.

Nu. Grande plaque carrée sur ébonite (à M. E. Chouanard).

Marrakech.

Petite plaque sur ébonite (à M. E. Chouanard).
La Koutoubia, petite plaque sur ébonite (au Dr L. Graux).

Ballades françaises.

Quatre petites plaques de laque sur or et sur argent (à M. J. A.).

Disque laqué sur or, décor fleurs (à M. F. Boix).

Le Livre de la Jungle. — Mowgli et la panthère noire, disque sur ébonite (à M. L. Comar).

Les Chansons de Bilitis. — Trois petites plaques de laque sur argent (à M. A. Marty).

La Création.

Grand rectangle en hauteur sur argent (à M. X.).

Grand rectangle en hauteur sur argent (à M. F.-L. Schmied).

Two Tales.

Fer « aux épines » et plaques décoratives laquées sur or et sur argent (à M. X.).

Plaque de laque horizontale sur ébonite. Hirondelle dans la neige (à M. G. Rousset).

Plaque de laque sur ébonite Hirondelle morte, montée dans un maroquin mosaïqué (à M. X.).

Deux Contes.

Maroquin mosaïqué, laque sur cuir incrusté Hirondelle (à M. X.).

Daphné.

Grand masque de Julien, plaque de laque sur ébonite, rectangle en hauteur (à M. F.-L. Schmied).

III. Grandes plaques de laque sur ébonite, or ou argent en contre-plats.

Deux Contes.

Plats en plein maroquin avec deux grandes plaques, décor laqué sur or (à M. I.-C. Worth).

Histoire de la Princesse Boudour.

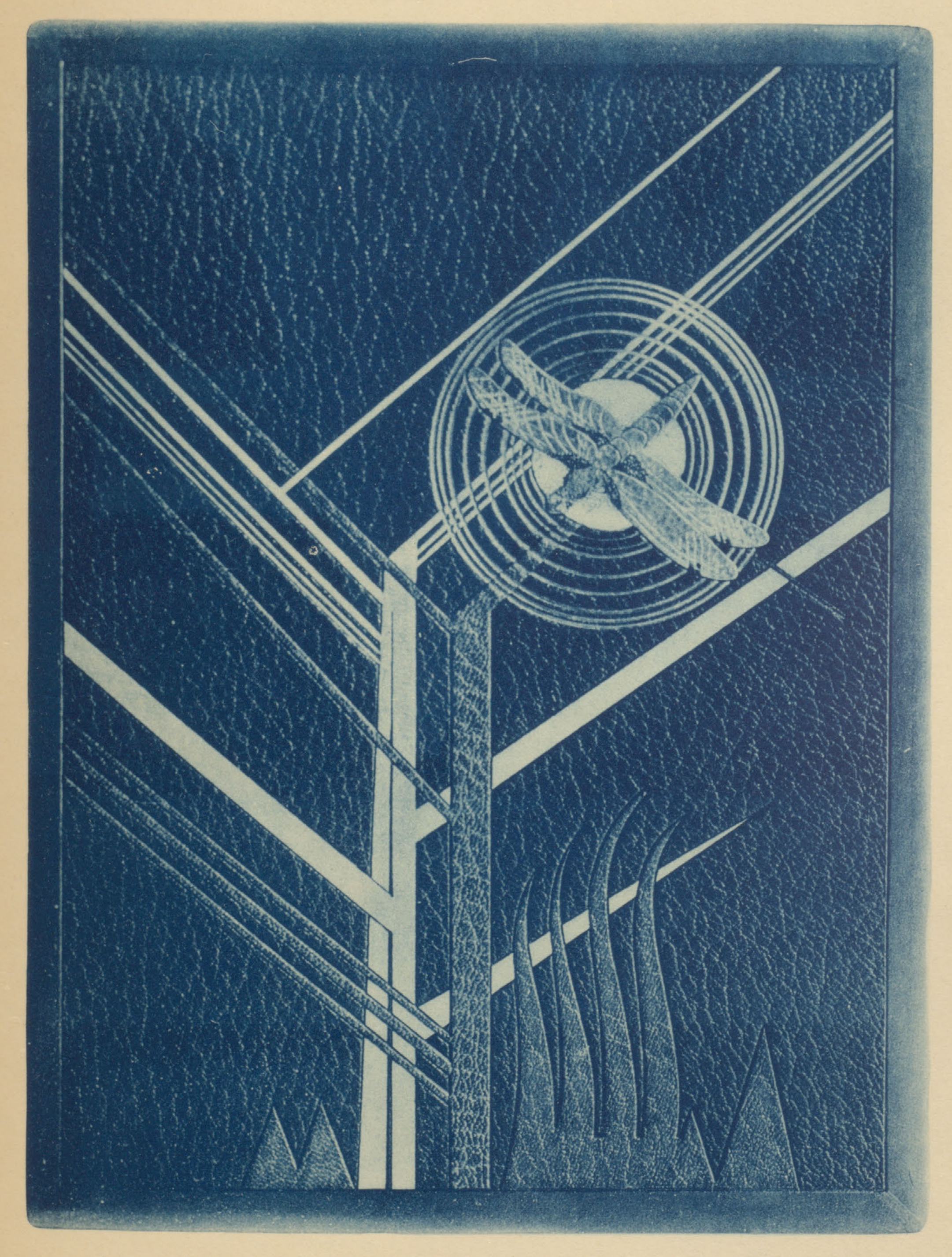
Plein veau russe, décor jeux de filets laqués et mosaïqués, deux grandes plaques décor laqué sur ébonite (à M. H. Ullmann).

Les Ballades françaises.

Dos fers spéciaux, deux grandes plaques de laque sur argent (décor : montagne, mer, forêt, plaine) (à M. F.-L. Schmied).

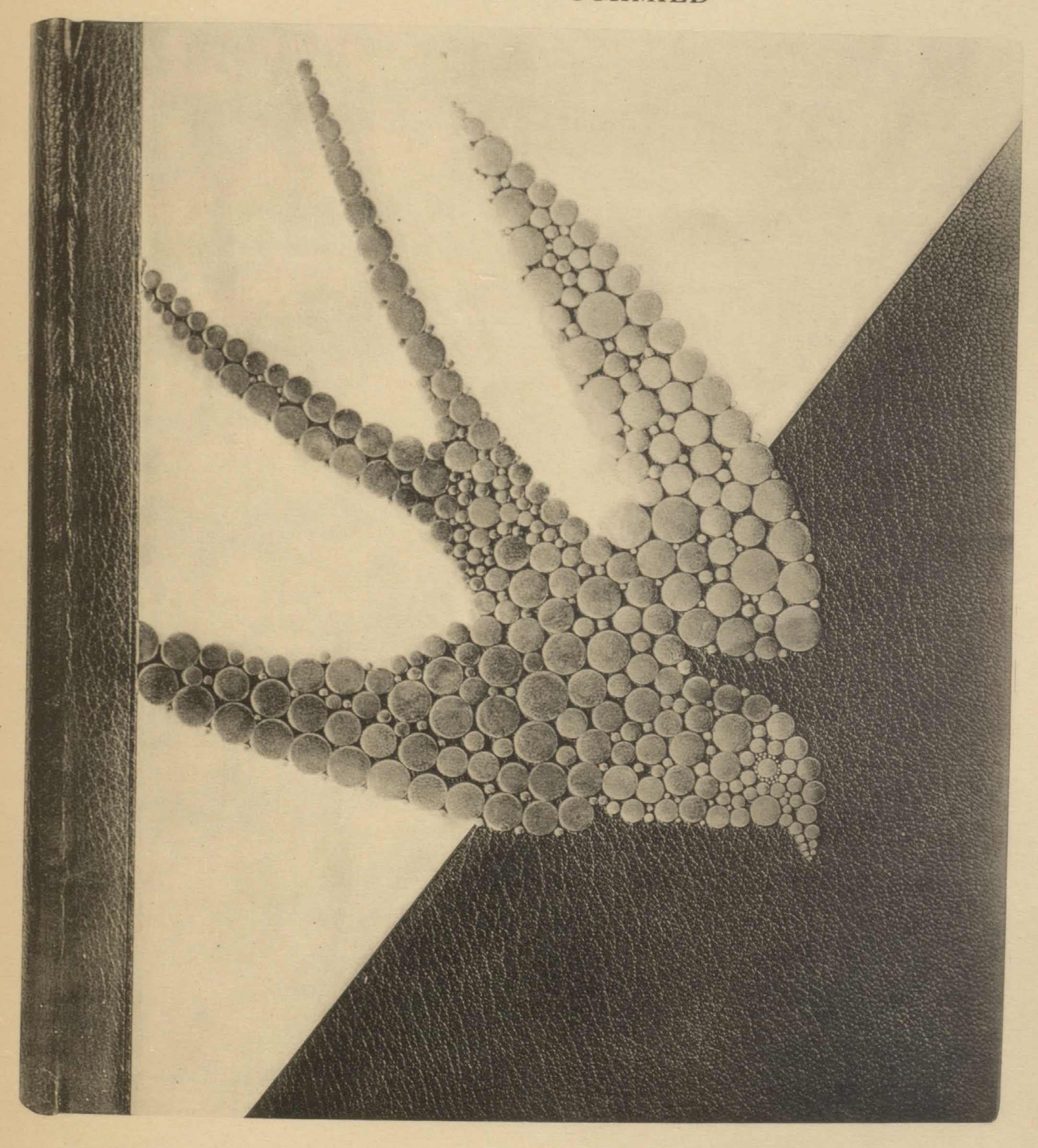
Deux grandes plaques sur argent (décor : fleurs de pommier et vague) (à M. G. Rousset).

Reliure de F.-L. SCHMIED



Ballades françaises Bibliothèque L. Loucheur

Reliure de F.-L. SCHMIED



Deux Contes d'Oscar Wilde

Bibliothèque J. Exbrayat

Two Tales.

Maroquin bleu, filets mosaïqués, deux grandes plaques de laque (à M. F.-L. Schmied).

IV. Reliures en veau entièrement laqué.

Daphné.

Décor abstrait (à Mme Agnès).

Décor abstrait avec demi-disque en coquille d'œuf (à M. F.-L. Schmied).

V. Fers spéciaux et maroquin.

Daphné.

Sur le premier plat, fer « Au soleil » (à M. L. Barthou).

Salammbô.

Plein maroquin bleu, dos fers spéciaux (au Dr J.-C. Mardrus).

LE LIVRE BIBELOT

PAUVRE livre bibelot, l'a-t-il été, pendant des années, assez honni, décrié, vilipendé? N'a-t-on pas été jusqu'à prononcer contre lui l'excommunication majeure? Et pourquoi, mon Dieu! de quel droit?

Quoi qu'on ait dit ou fait, on ne l'a pas empêché d'être, de durer, de se développer et de devenir, comme aujourd'hui, plus bibelot que jamais.

Ne le fut-il pas, même avant que la reliure soit?

Les codices latins transcrits sur parchemin étaient protégés par des plateaux de bois recouverts de cuir portant, au centre, la médaille de l'Empereur alors régnant.

Au temps des premiers chrétiens, les pieuses femmes, malgré les sévères remontrances de saint Jérôme, faisaient don de leurs pierreries pour en orner les livres saints. Le roi Childebert possédait une vingtaine de volumes, couverts de feuilles d'or et de pierres précieuses et de l'Orient vinrent, au temps des Carlovingiens, l'idée et le goût de décorer les évangiliaires d'émaux et d'ivoires.

Sur les volets ou ais de bois dont on se servait au moyen âge pour préserver les manuscrits précieux, les écriniers, les joailliers exécutaient des travaux d'art somptueux, y incrustant leurs propres œuvres, prodiguant les velours et les soies, les pierres et les ivoires, les émaux, les filigranes et les cabochons.

L'exposition organisée en janvier 1929 à la Bibliothèque Nationale, nous en a montré de précieux spécimens avec *Les Évangiles de saint Lupicin*, *Le Psautier de Charles le Chauve*, *Les Évangiles à l'usage de Metz, de la Sainte-Chapelle*, *Les Épîtres à l'usage de Cologne*, *Le Missel de l'abbaye de Saint-Denis*.

Les manuscrits revêtus de ces somptueux vêtements étaient présentés à plat dans des vitrines. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi des reliures d'art d'aujourd'hui?

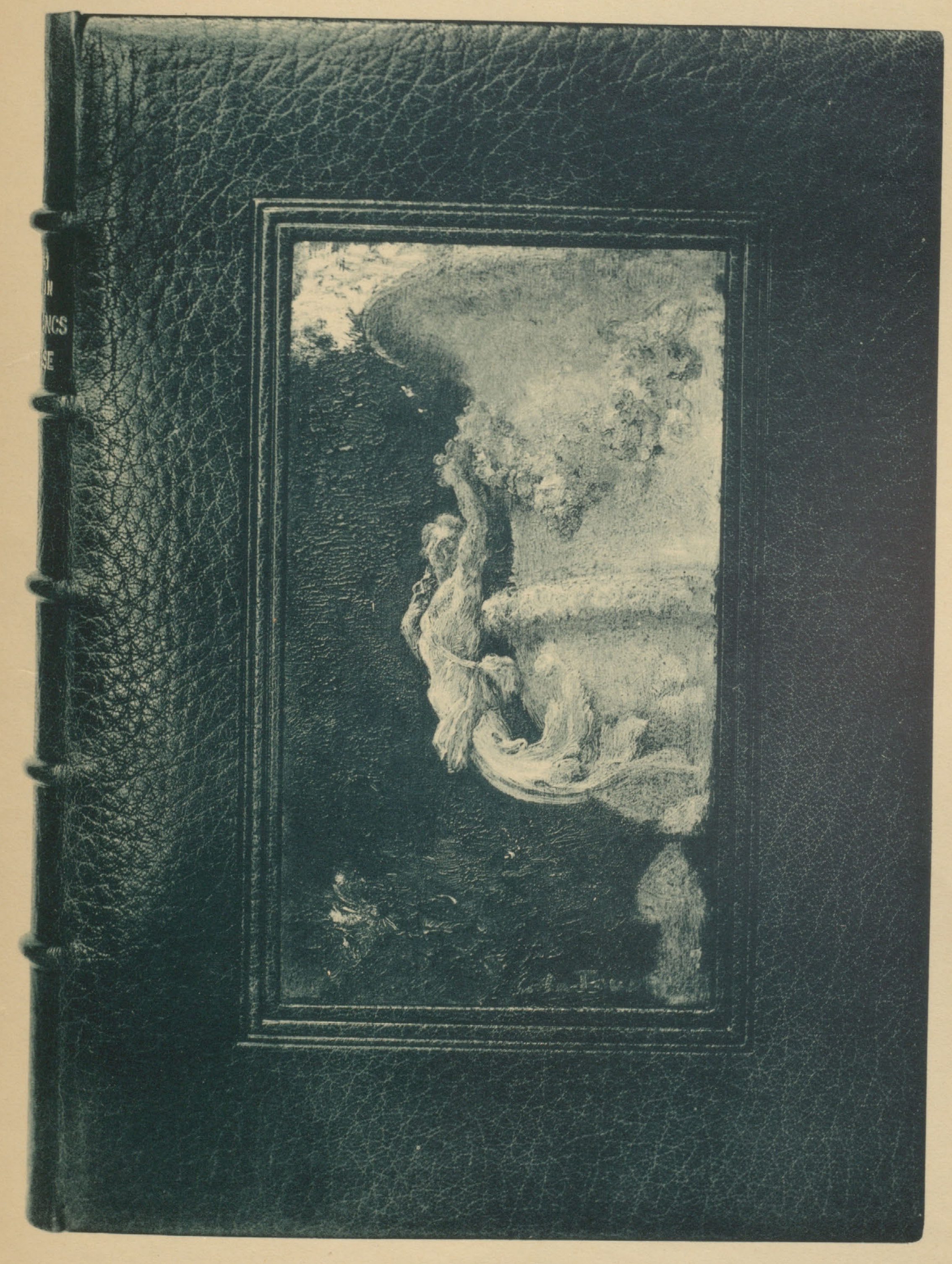
Oui, évidemment, depuis plusieurs générations de bibliophiles, les volumes sont rangés de champ sur les rayons des bibliothèques. Jusqu'à il n'y a pas encore bien longtemps, ils étaient nus sans rien qui puisse garantir leurs plats contre les frottements et les égratignures, leurs tranches contre la poussière, leurs dos contre les méfaits de la lumière.

Aujourd'hui on les abrite dans des étuis. Ils sont clos sur toutes les coutures. On les voit de « faux » dos.

Dès lors, les reliures les plus fantaisistes qui ne demandaient qu'à naître à la condition que leur existence fût assurée, trouvent dans ces emboîtages des asiles sacrés hors de toutes les atteintes, à moins que les amateurs ne préfèrent les présenter, comme de véritables bibelots qu'ils sont, à plat, debout ou appuyés sur de petits chevalets dans des vitrines.

Il y a des miniatures à l'huile comme ce coq et ces poules sur un exemplaire de *Chantecler* (Reliure de R. Kieffer, passé à la vente Freund-Deschamps, 26 février 1923) ou des peintures comme celle de G. Latouche sur *Aux Flancs du Vase* relié par G. Canape (Bibliothèque C. Miguet). Il y a des fantaisies comme celles de Seguy pour le *Pablo de Ségovie* (Reliure de E. Carayon) et la *Prière sur l'Acropole* (Reliure de H. Noulhac) sur le cuir incisé desquelles viennent s'ajouter des rehauts de métal, des applications de matières brillantes ou des incrusta-

Reliure de G. CANAPE (Peinture de Gaston LATOUCHE)



Aux Flancs du Vase — Bibliothèque Ch. Miguet

tions de nacre noire à reflets verts (Bibliothèque H. Hirsch.) Il y a des volumes couverts ou doublés de broderies de soie de M[me] Malo-Renault, mais il y a surtout, et en grand nombre des médailles, des plaques sculptées, des plaques gravées ayant servi à l'illustration du livre, des émaux.

MÉDAILLES

A vrai dire, l'idée de décorer de médailles les reliures n'est pas nouvelle. Sans remonter très avant dans l'histoire, on peut citer un *Mémorial de Sainte-Hélène*, annoncé dans un catalogue de R. Kieffer, de 1920, dans une reliure naturellement de style Empire, portant encastrées dans des caissons dorés seize médailles également dorées commémorant les hauts faits du règne de l'Empereur, et une *Vie de César*, de Napoléon III, dont O. Uzanne, dans *La Reliure moderne*, a signalé plusieurs exemplaires à l'Exposition Universelle de 1867, « dans des reliures originales d'un style romain ou néo-grec avec des camées et des médailles antiques habilement enchâssés dans de complexes mosaïques de maroquin ».

A la vente Lang du 16 décembre 1925, le premier volume des œuvres de S. Gessner, Paris, Renouard, an VII, couvert de maroquin grain long, décoré de filets et dentelles à répétition, portait en son centre une médaille en bronze de Gessner par Vivier, éditée par Durand, en 1818.

Dans une adroite imitation de reliure de Bozérian pour un *Atala*, *René*, Paris, Lenormand, 1805, en maroquin vert à longs grains, encadré d'une dentelle de pampres et de points rouges, mosaïquée dans les angles. H. Noulhac avait introduit, au centre de chaque plat, une médaille à l'effigie de Chateaubriand, frappée par A. Bovy, d'après Girodet (Vente Marcel Bénard, 14 mai 1925).

Comme nous l'avons vu, G. Meunier confectionna, le premier, des reliures en séries réservées aux grands papiers de ses publications. Dès 1905, il faisait graver une médaille en vieil argent inspirée par une des scènes du livre pour les souscripteurs d'*Ariane* et *La Maison sur le Nil* (Ventes de Piolenc, 26 novembre 1913, Freund-Deschamps, 26 février 1923, Descamps-Scrive, 23 novembre 1925). A la même époque, il décorait un *Lorenzaccio* (Société des Amis des Livres) avec un médaillon doré, représentant une tête de romain, de profil à droite, entourée de l'exergue : MEDICES LAURENTIUS dans un encadrement de bandes de maroquin vert et de fleurs de lys d'or.

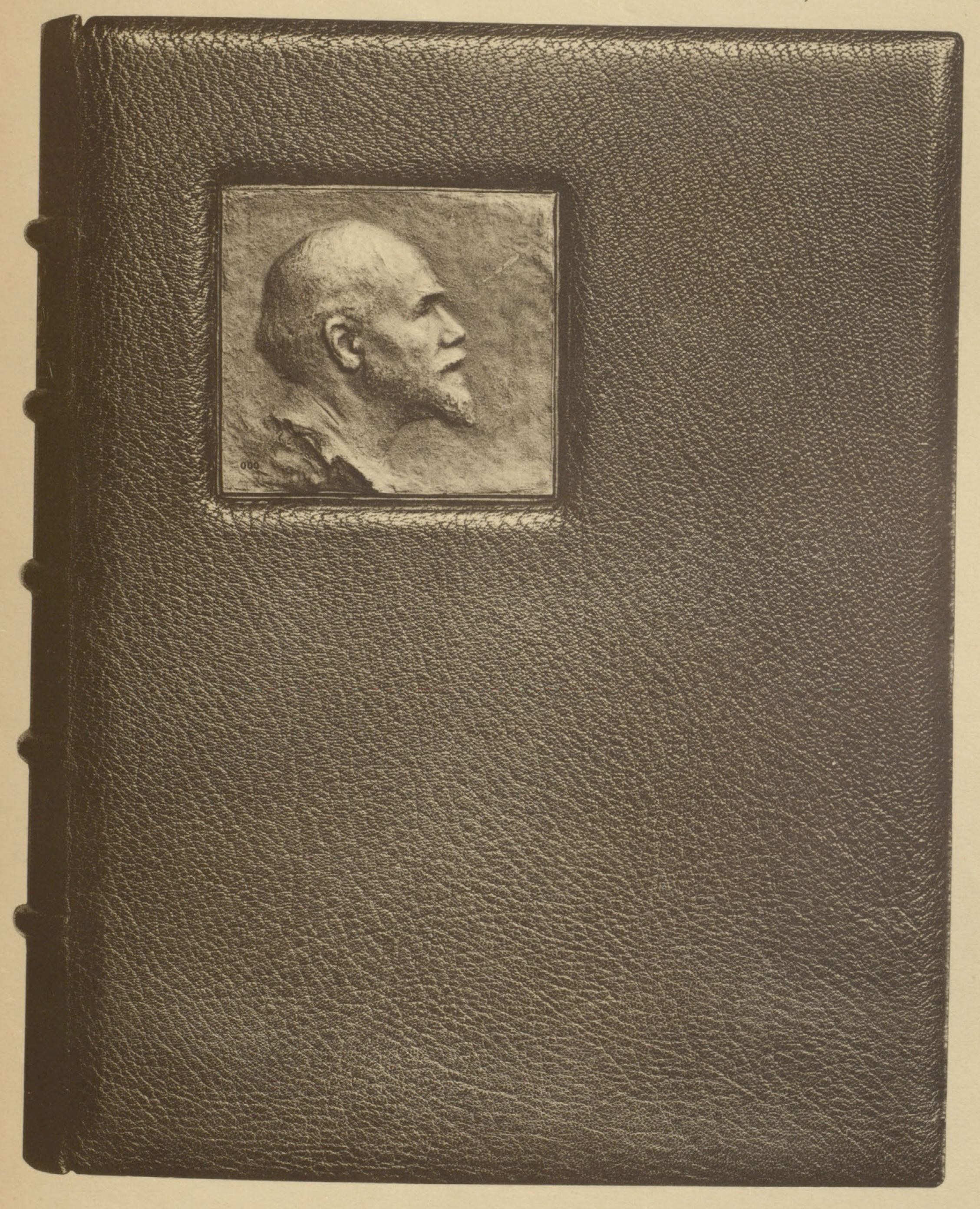
R. Kieffer incrusta quatre médailles romaines anciennes en métal argenté sur le plat supérieur d'un *Petrone et Anacréon*, qui figura à la vente Sœhnlen du 12 mars 1908.

De nos jours, il faut citer parmi les reliures les plus curieuses : celle des *Trophées*, composée par A. Giraldon, signée G. Canape, avec les médailles de L.-O. Merson, gravées par E. Lindauer et frappées en or à la Monnaie, pour M. H. Hirsch; celles de *Le Médaillier*, avec médaille gravée par E. Lindauer, d'après le dessin de A. Giraldon et frappée à treize exemplaires, ainsi que celle de *Aux quatre coins de Paris*, signée de G. Cretté, appartenant à M. J. Borderel, avec enchâssée dans le maroquin la médaille en argent du Conseil municipal à l'effigie de la ville de Paris.

PLAQUES FONDUES EN BRONZE, ET SCULPTURE SUR BOIS ET SUR IVOIRE

QUOIQUE devancé par E. Carayon qui avait orné un exemplaire des *Cinq poèmes* de V. Hugo d'une plaquette en argent sciée en deux sur l'avers de laquelle

Reliure d'YSEUX (cire perdue de N. ARONSON)



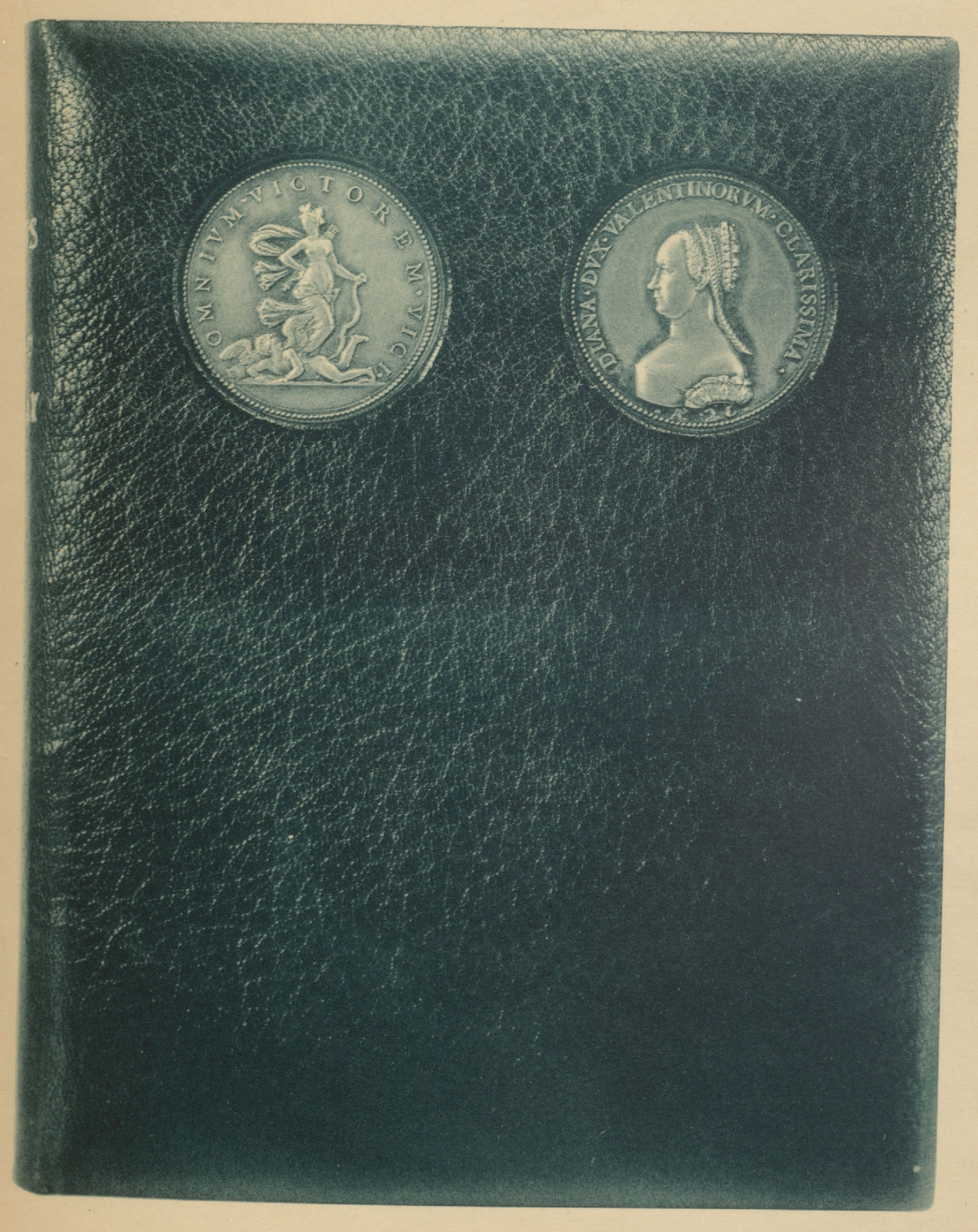
Catalogue de l'œuvre de Steinlen — Bibliothèque E. de Crauzat

Reliure de MERCIER (Plaquette de ARONSON)



Vita Nova Bibliothèque Ch. Miguet

Reliure de René KIEFFER



Bibliothèque de la Monnaie

figurait un très beau profil du poète, G. Meunier fut réellement un des premiers, comme il l'avait fait avec les médailles, à généraliser l'emploi des plaques sculptées dans l'ornementation des reliures.

C'est lui qui, en 1906, pour son édition des *Bucoliques* dont les bénéfices devaient être versés à la souscription d'un monument élevé à la mémoire d'André Chénier, demanda à Denys Puech une plaquette reproduisant son projet.

Celle-ci, d'une très belle facture, a été frappée à douze épreuves en argent de 9×6, pour les souscripteurs des douze exemplaires sur Japon Impérial (Ventes Bélinac, 3 février 1909; Freund-Deschamps, 26 février 1923; Descamps-Scrive, 23 novembre 1925), et à douze autres en bronze, pour les souscripteurs des douze exemplaires sur vélin (Vente Renevey, 12 mai 1924).

Vers la même époque, R. Kieffer ornait *Le Crépuscule des Dieux*, d'une plaquette de H. Kautsh, à l'effigie de Richard Wagner entouré d'un large décor floral mosaïqué serti à froid (Vente Freund-Deschamps, 26 février 1923) et un peu plus tard, P. Gruel montait sur les gardes de *Amor*, deux médaillons ciselés de Lalique pour M. H. Hirsch.

En arrivant enfin à la période actuelle, les œuvres les plus remarquables tant par le sentiment décoratif que par la perfection de leur exécution sont incontestablement celles de deux statuaires contemporains de grand talent, Naoum Aronson et Richard Guino.

Tous deux sont parvenus, par des moyens différents, à donner à leurs plaques épaisses seulement de quelques millimètres, le maximum de valeurs avec le minimum de relief.

Naoum Aronson, dont nous avons déjà vu sur le vélin d'une reliure un très vivant portrait de Tolstoï au crayon bistre, est l'auteur de trois plaquettes en bronze, fondues par Liard aîné et représentant :

La première, la figure du Dante pour la *Vita Nova* d'un caractère aussi profond que le portrait par Giotto de la chapelle du Podesta au palais du Bargello, à Florence, fondue en 1911, à onze épreuves numérotées dont :

Dix pour les souscripteurs : MM. Saffrey, Leseur, Vever, Lenseigne, Sibien, Bordes, Gallimard, Dauze, Canape, de Crauzat, et une pour l'artiste.

La seconde, un Steinlen de profil d'une saisissante ressemblance, pour le *Catalogue de l'Œuvre lithographié et gravé* de cet artiste, fondue à vingt exemplaires numérotés, plus trois pour le sculpteur, Steinlen et l'auteur.

Enfin, la troisième, de date récente, faisant revivre un A. France, tout vibrant de pensée, également fondue à vingt exemplaires numérotés plus un pour l'artiste. Sans destination spéciale, elle est généralement utilisée pour la reliure des tirages de luxe des œuvres du grand écrivain.

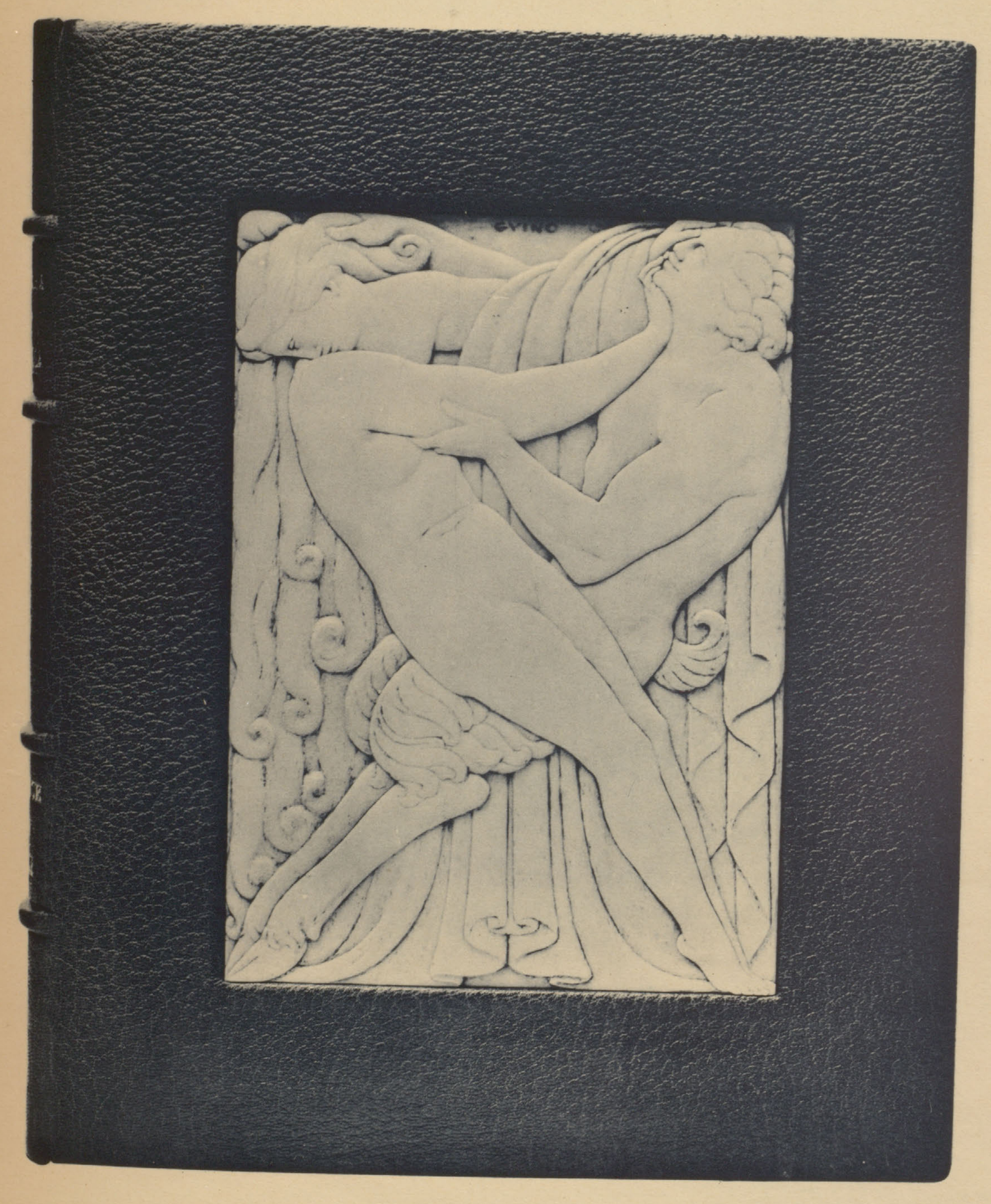
Des moulages en plâtre de ces trois plaquettes ont été offerts au Musée des Arts Décoratifs.

N. Aronson a traité ses plaques en médailles, c'est-à-dire par plans superposés donnant l'impression, grâce à ses effets de lumière et d'ombres, de volumes n'existant pas en réalité.

Sculpteur, dessinateur, peintre, doué d'un sens décoratif très affiné, R. Guino est un classique épris de modernisme, allant volontiers de l'avant mais nettement opposé aux idées outrancières d'aujourd'hui. Ses figures sont de grand style et l'on ne peut qu'admirer la grâce et l'élégance de leurs lignes, la richesse des décors et l'équilibre des ensembles.

Pour ses ivoires et ses bois, R. Guino s'est borné à découper son dessin dans un même plan. Cette manière si simple en apparence qui, à une grande échelle, permet d'obtenir de magnifiques effets décoratifs, exige une réelle maîtrise. Dans les dimensions forcément réduites, conditionnées par le format des livres, les images uniformément

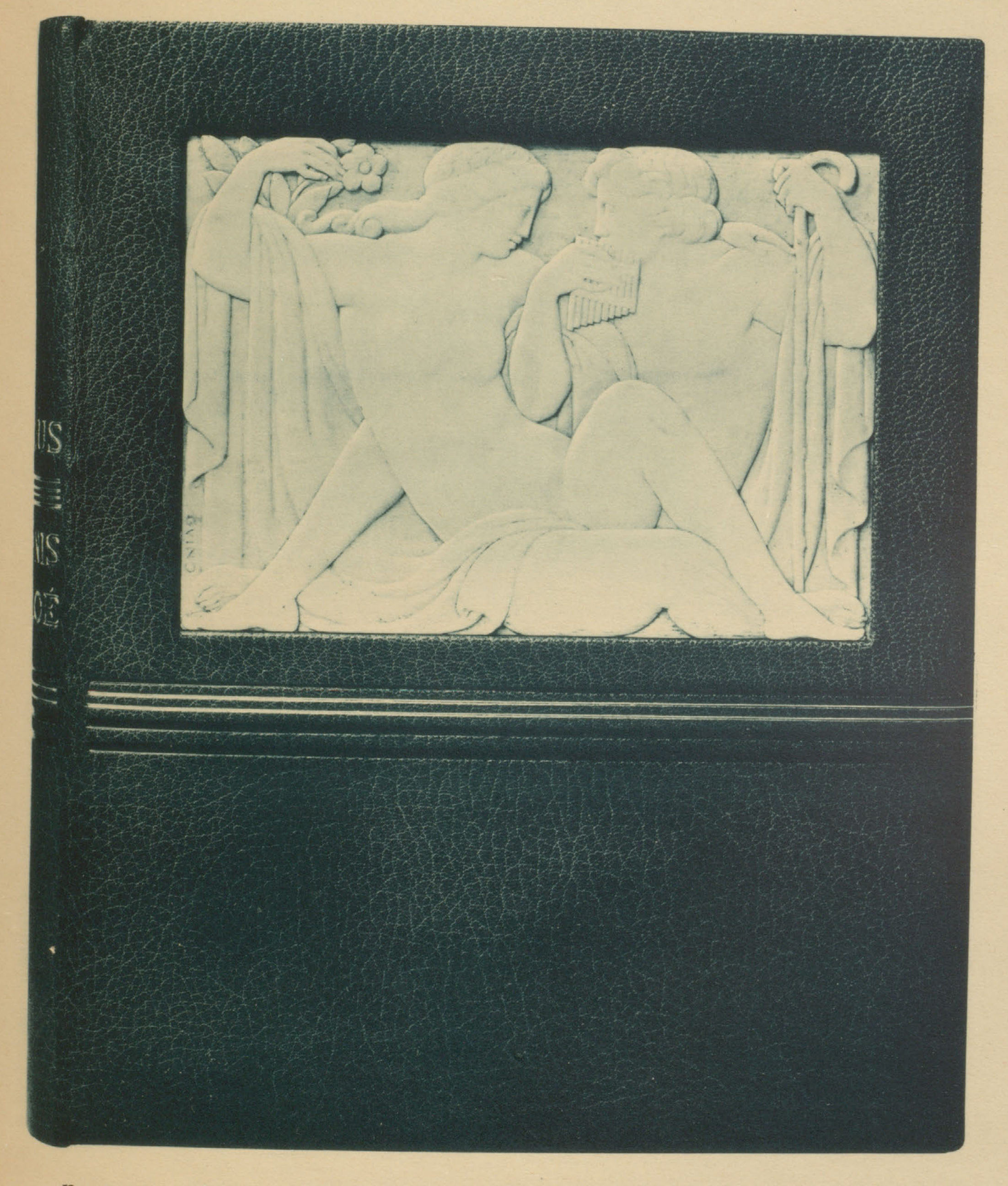
Ivoire sculpté de GUINO



La Grèce et la Sicile

Bibliothèque E. Chouanard

Ivoire sculpté de GUINO



Daphnis et Chloé Bibliothèque A. Blonde

unies donnent une impression de couleur homogène.

Les ivoires sont travaillés comme le bois. Sans recourir, comme le font les ivoiriers de métier, au grattoir et au blanc de Meudon pour les polir, il les travaille à la gouge, obtient ainsi de petites facettes qui donnent à ses figures plus de valeurs et plus de vibrations, et ne les polit jamais. Tout au plus, se borne-t-il à les patiner légèrement une fois terminées, afin d'atténuer la crudité des blancs.

Ses profondes connaissances de l'art statuaire lui valurent d'être appelé par un des plus grands peintres de notre époque, désireux d'en connaître la pratique. « C'est aux Collettes, a écrit Georges Rivière dans son livre *Renoir et ses amis*, que Renoir s'essaya à la sculpture, en s'aidant du concours d'un jeune artiste de talent qui, avec une remarquable intelligence de l'esprit du peintre, transposa, sans l'altérer, la facture de celui-ci.

« Jamais collaboration ne donna un meilleur résultat que celle de Renoir et de Guino. Il en sortit une belle statue de Vénus et des bas-reliefs dont l'un est la reproduction d'une peinture : *Le Jugement de Pâris*, qu'on peut considérer comme un des meilleurs tableaux de Renoir. »

C'est à l'instigation du distingué amateur M. E. Chouanard, que R. Guino se tourna du côté de la reliure. Il a exécuté pour lui et quelques bibliophiles, des plaquettes en ébène et en ivoire d'une délicatesse extrême, dont l'effet dans un encadrement de maroquin est vraiment saisissant. Des plaques en argent taillées directement et des terres cuites émaillées au feu ont également été faites, mais en nombre fort limité.

La liste de ces reliures peut ainsi en être facilement et rapidement dressée.

Plaques d'ébène. *Salammbô*. (Reliure de G. Cretté). Bibliothèque E. Chouanard.

— *De Bercy au Point du jour*. Bibl. E. Chouanard.

Plaques d'ébène. *La mort de Venise* (Reliure de G. Cretté). Bibliothèque E. Chouanard.
— *Histoire de la Princesse Boudour* (Reliure de G. Cretté). Bibliothèque E. Chouanard.

Plaques d'ivoire. *La Grèce et la Sicile* (E. Maylander). Bibliothèque E. Chouanard.
— *Quelques fables de La Fontaine*. Bibliothèque E. Chouanard.
— *Les Chansons de Bilitis*. Bibl. E. Chouanard.
— *Daphnis et Chloé*. Bibliothèque H. Blonde.
— *Les Chansons de Bilitis*. Bibliothèque L. Comar.

Plaque argent. *La Création*.
Terres cuites émaillées. *Sonnets* (Reliure de Mme Marot-Rodde).
— *L'âme et la danse* (Reliure de Vermorel).

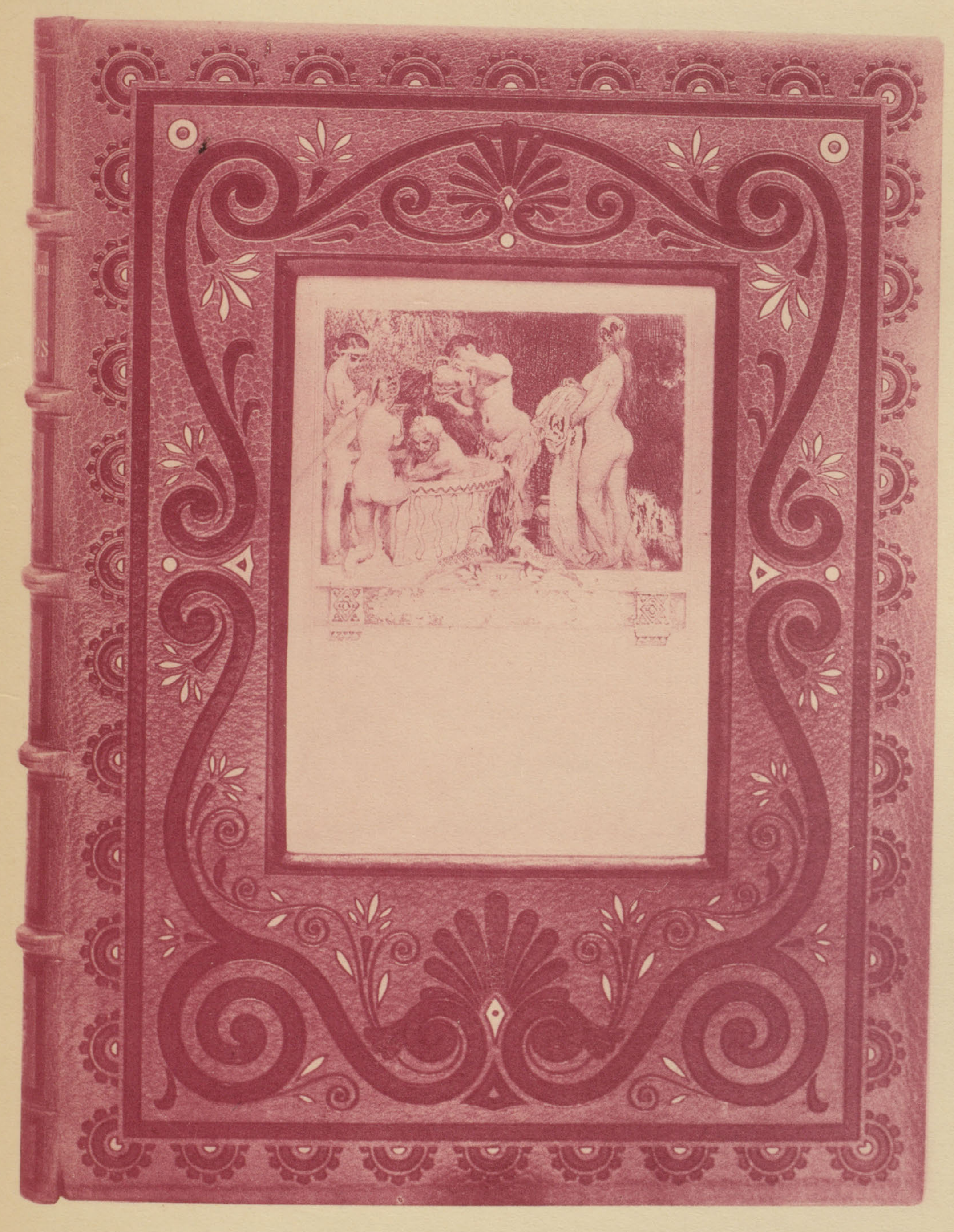
Sur un exemplaire de *Quelques fables de La Fontaine*, décoré et relié par G. Cretté, ont été encastrées quatre plaques d'or représentant quatre scènes tirées du volume avec, comme gardes, deux dessins originaux sur soie de J. Chadel (Bibliothèque H. Prost).

Du même artiste, une grande plaque d'or représentant « Les animaux malades de la peste » a été enchâssée dans une reliure décorée par E. Maylander pour M. J. Hernandez.

CUIVRES ET BOIS GRAVÉS

Il est généralement admis aujourd'hui pour augmenter l'intérêt et la valeur d'un livre quel qu'il soit, de le bourrer, ou de le « truffer », comme on dit généralement, de tout ce qui, de près ou de loin, peut s'y rapporter : lettres autographes, pages du manuscrit ou épreuves avec corrections d'auteurs, coupures ou articles, comptes rendus critiques parus dans les journaux ou revues et, lorsque le livre est illustré, d'études, de croquis, de dessins origi-

Reliure de G. CANAPE (Cuivre de KUPKA)



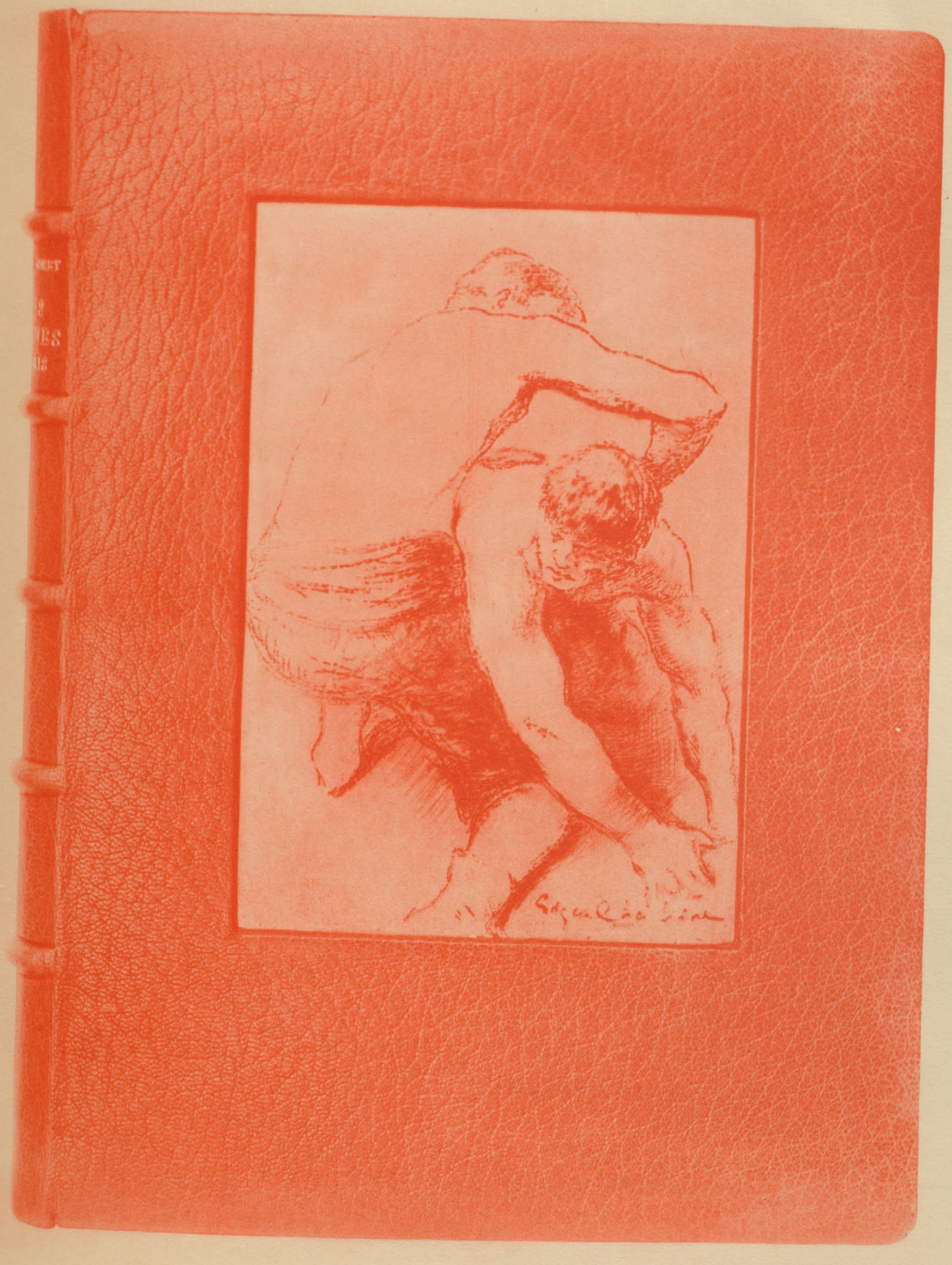
Les Erynnies Bibliothèque L. Comar

Reliure de G. CANAPE (Cuivres dorés de MARTY)

Scènes mythologiques

Bibliothèque J. Hernandez

Reliure de G. CANAPE (Cuivre doré de E. CHAHINE)



Fêtes foraines

Bibliothèque Ch. Miguet

naux de l'artiste, de suites, de tirages à part des gravures en divers états, en noir et en couleurs, avec ou sans remarques.

On s'étonne presque que, pendant qu'on y était, il ne se soit pas trouvé quelqu'un pour ajouter au volume la suite des cuivres ou des bois ayant servi au tirage des illustrations. Il fallut certainement une impossibilité matérielle pour qu'on n'allât pas jusque-là.

Ici encore, nous voyons surgir G. Meunier en précurseur. Dès 1902, lorsque parut *Poèmes et Ballades du temps passé*, illustré d'eaux-fortes de Robida et de culs-de-lampe gravés sur bois par P. Gusman, il imagina de distribuer à cinquante des cent deux souscripteurs de l'édition, les bois gravés des culs-de-lampe..... montés en presse-papier.

L'idée de cet « à-côté » qui n'avait pour elle que l'attrait de l'imprévu, ne souleva pas l'enthousiasme des masses et ne connut pas de lendemains.

Mais les amateurs sont comme Guzman, — pas le Gusman des *Poèmes et Ballades* cité plus haut, mais celui de la romance chantée dans la célèbre féerie *Le pied de Mouton* — ils ne connaissent pas d'obstacles. Leur ingéniosité trouva le moyen d'utiliser pratiquement et avec goût ces cuivres et ces bois. Ils les traitèrent comme des cuirs incisés et modelés ou des médailles et les encastrèrent dans le maroquin des reliures. L'œuf de Christophe Colomb!

Mais si la faible épaisseur des cuivres rendait l'opération facile, il n'en allait pas de même de celle des bois correspondant naturellement aux 23^{mm}688 *hauteur en papier* des lettres typographiques, c'est-à-dire à la distance depuis leur base jusqu'à leur surface recevant l'encre d'imprimerie. Il fallut les scier, travail extrêmement délicat, exigeant une grande dextérité afin de ne pas endommager les tailles du graveur et surtout de ne pas entamer les fonds.

Les cuivres dorés et les bois sciés étaient encrés de façon à rendre plus perceptibles les traits de gravures. Quant aux fonds échoppés des bois, ils furent bourrés d'une matière blanche spéciale, laissés au naturel ou plus souvent recouverts d'une couche de couleur conservée mate ou ultérieurement laquée ou vernie.

M. Bélinac, un des premiers, utilisa pour la reliure de *Les Rebelles*, de P. de Champeville, un des cuivres gravés par H. Manesse, ayant servi au tirage des onze compositions de A. Robaudi, illustrant ce volume spécialement imprimé pour lui par Lahure, en 1903.

M. H. Vever possède dans sa bibliothèque l'exemplaire n° 1 de *Les Nuits*, relié par G. Canape avec une plaque gravée par Ch. Chessa. Cette reliure figura à l'exposition organisée par J. Meynial, en mars 1914.

G. Canape a monté des cuivres de E. Chahine sur *Les Fêtes foraines* appartenant à M. C. Miguet, de Kupka et de A. Marty sur *Les Erinnyes* et *Scènes mythologiques* pour M. L. Comar. M. Grangaud en a réuni plusieurs sur *Le Cantique des Cantiques* de R. Drouart, également dans la bibliothèque de M. L. Comar.

Le Spleen de Paris, avec les cuivres gravés de Lobel-Riche, a fourni à MM. Marcel Bénard et J. Hernandez l'occasion de faire décorer très agréablement les plats de leurs volumes reliés par H. Noulhac et H. Blanchetière.

Mme Madeleine Schrœder a encastré sur un exemplaire de *Le Diable amoureux*, recouvert de veau chamois, une épreuve sur parchemin d'un cuivre gravé par E. Laboureur (Bibliothèque J. A.).

On a vu, dans le chapitre consacré au *Livre de la Jungle*, plusieurs reliures décorées de plaques d'or ou de bronze de P. Jouve et de Barye, ainsi que de bois gravés par F.-L. Schmied, d'après les compositions originales de P. Jouve.

ÉMAUX

Depuis les livres joyaux du temps de Charlemagne et de Charles V, l'emploi des émaux dans la reliure semblait avoir été complètement abandonné. On n'en connaît, en effet, aucun spécimen pouvant être attribué à nos émailleurs les plus fameux, depuis Bernard Palissy, Jean Péricaud, Léonard Lymosin, jusqu'à Jean Petitot.

Philippe Burty en enchâssant à la fin du siècle dernier sur les plats de ses reliures des plaques cloisonnées de son ami Claudius Popelin, rénovait un art d'origine orientale, venu de la région de la mer Noire, de la Perse, du nord de l'Inde et transporté, vers le XIe siècle, en Europe, par les Byzantins. L'Italie, la France et l'Allemagne étaient devenues aussitôt d'importants centres de production. On sait à quel degré de perfection parvinrent au Moyen Age les émaux de taille d'épargne et de basse taille fabriqués à Limoges et quelle est leur valeur aujourd'hui.

H. Bouchot comparait un incunable du XVe ou du XVIe siècle, même passé entre les mains de Trautz-Bauzonnet, à un émail ancien dans un cadre moderne doré à neuf. C'est, en effet, une erreur évidente de juxtaposer du moderne trop neuf et souvent « gueulard », à côté d'ancien amoureusement patiné par le temps. Mais des émaux modernes, enchâssés dans des encadrements de maroquins jansénistes, de couleurs neutres en harmonie avec les tons de la plaque, tout en étant une agréable fantaisie dont il faudrait se garder d'abuser, sont susceptibles de fournir d'intéressants spécimens de très artistiques reliures d'exception.

Les compositions exécutées par C. Popelin pour Philippe Burty, sur les deux plats de *Manette Salomon* et sur

Le violon de faïence de Champfleury, étaient d'un beau sentiment décoratif et ne le cédaient en rien au portrait dont fut orné le *Recueil contenant les principaux articles de journaux publiés après la mort de Jules de Goncourt et précédé de lettres de condoléances*, relié par Lortic père et sur la feuille de garde duquel était écrit : « A mon ami Ed. de Goncourt, j'ai fait l'image de son frère Jules, en témoignage de vive affection. Claudius Popelin. »

Cet album vendu 2.535 francs avec les frais, à la vente Goncourt du 8 avril 1897, fit 3.600 francs, plus les frais, à la vente Torley du 16 février 1928.

« La peinture en émail, dit Richelet dans son *Dictionnaire* publié en 1680, se fait sur des plaques d'or et de cuivre émaillées de blanc par les orfèvres metteurs en œuvre... Et on peint sur ces plaques avec des pinceaux et avec des couleurs d'émail qui peuvent agréablement imiter la nature. Les couleurs sont le noir d'écaille, l'azur, le gris de lin, le rouge, le pourpre d'or, le pourpre du vitrier, etc... L'ouvrage doit aller sept ou huit fois au feu. »

Les procédés de fabrication n'ont en rien changé dans la suite des temps et sont encore aujourd'hui tels qu'on les pratiquait à l'origine. Les émaux modernes sont, en général, champlevés ou en tailles d'épargne, c'est-à-dire exécutés sur une surface de métal, or, argent ou cuivre où le dessin a été préalablement décalqué. Au moyen du burin, du ciselet et des échoppes, tout ce qui n'est pas le contour du dessin a été évidé de façon à obtenir une véritable gravure en relief. Les espaces entre ces contours forment autant de cavités que l'on remplit de poudre ou de pâte d'émail composées de sable siliceux, d'un mélange d'oxyde de potasse, de plomb et de soude et d'oxydes métalliques destinés à la coloration, suivant les indications du dessin. A la cuisson l'émail fond dans chacun des lits qui lui a été affecté. L'opération est renouvelée jusqu'à complet remplissage des alvéoles. L'émail est alors laissé tel ou usé

et poli au moyen de pierres suivant les exigences de l'original.

La grande difficulté de cet art précieux entre tous réside dans la cuisson. Celle-ci en est le point particulièrement délicat. D'elle seule dépend toute la réussite.

Sauf une plaque fort intéressante de A. Meyer, représentant le neveu de Charlemagne sonnant du cor sur une *Chanson de Roland* (Lemerre, 1876), reliée par P. Ruban et figurant dans sa vente du 12 décembre 1910, on ne peut citer, pour la période qui nous intéresse, que les très beaux émaux exécutés par Jean Goulden et présentés à la galerie G. Petit lors de chaque exposition annuelle du groupe J. Dunand, J. Goulden, P. Jouve et F.-L. Schmied.

Les plus importants figurent :

Sur des albums de *La Macédoine*, dans les bibliothèques de M. L. Barthou (deux bandes à dessins géométriques, verts, blancs, gris, bleus, rouges, sur argent avec fermoir) de Mme Paul Verdier (bandes sur cuivre doré enchâssées dans du maroquin blanc, avec fermoir), et de Mme F. de Luze (deux bandes sur cuivre doré avec fermoirs).

Sur *Daphné*, d'après un dessin de F.-L. Schmied, également chez Mme Paul Verdier.

Sur *L'Offrande lyrique* (bouquet de fleurs dans un vase vert sur fond blanc), exécuté sur plaque en argent pour M. G. Faist.

M. J. Goulden fabrique, en outre, des coffrets, petites boîtes, jardinières, pendules, candélabres... L'émail reviendrait-il à la mode?

PLAQUES DE RELIURES

La décoration des reliures sur veau ou maroquin, peut être effectuée de trois façons :

La première, au moyen de filets droits ou courbes se prêtant à toutes les combinaisons de décors possibles, mais ne permettant pas de réaliser des motifs très réduits ou trop compliqués. Les reliures exécutées pour Jean Grolier ou Thomas Mahieu, ce secrétaire de Catherine de Médicis (longtemps appelé à tort Maioli), sont les prototypes du genre.

La seconde, caractérisée par l'emploi des « fers », motifs gravés sur tiges de cuivre appliqués à chaud ou à froid et dont la répétition ou la combinaison constitue le décor. Un semis de fleurs de lys effectué avec un seul « fer » suffit pour constituer un décor. Par contre, des « fers », représentant, par exemple, une branche de feuillages avec fleurs, peuvent être multipliés à volonté. N'y a-t-il qu' « une seule » feuille et qu' « une seule » fleur, l'effet souffrira de la sécheresse excessive de la composition et deviendra maigre et monotone. Emploie-t-on, au contraire, « des » feuilles et « des » fleurs, l'intérêt grandira et les combinaisons sans nombres, variables au gré de la fantaisie et de l'imagination du décorateur donneront des résultats imprévus et charmants.

Malgré tout et quoi qu'on fasse, le nombre des « fers » est fatalement limité et sans aller jusqu'à dire que l'ennui pourrait naître un jour de l'uniformité, il en résulte, comme pour les dentelles du XVIIIe siècle, composées des mêmes « fers rinceaux », un air identique de famille, une étroite ressemblance « qualem decet esse sororum » entre les divers volumes qui en sont revêtus.

La troisième, à l'aide de plaques gravées suivant un dessin déterminé — abstraction faite de tout matériel existant — et frappées au moyen d'un balancier.

Ces plaques sont, comme les formes d'imprimerie, presque généralement gravées sur cuivre ou coulées en bronze très dur d'après des dessins spécialement composés pour chaque ouvrage, d'un seul bloc quand elles comportent des sujets, motifs ou ornements devant venir d'un coup, ou en autant de pièces que de couleurs si dans l'ornementation doivent figurer plusieurs tons.

Depuis les temps les plus reculés, il a été fait usage de presses pour la gaufrure des peaux. Celle-ci s'effectuait au moyen de planches gravées sur bois, appliquées à froid sur des peaux de truie, de veau ou de vélin épais, amollies par l'humidité et laissées sous la presse jusqu'à siccité complète. Les peaux, une fois bien tendues sur les plats, des filets tirés à la main et à chaud, étaient ajoutés aux gaufrures au moyen d'instruments en métal analogues à ceux en usage aujourd'hui dans la maroquinerie.

Au xve siècle, les incunables ainsi recouverts portaient au centre des rosaces gothiques ou cinq feuilles gravées en creux, gaufrées à chaud ou à froid, souvent peintes au cinabre, et un peu plus tard, l'arbre de Jessé sur les livres religieux. Ces dernières gaufrures s'effectuaient à chaud au moyen de la presse à roguet.

Les premiers balanciers servant surtout au tirage des armoiries portaient le nom de « cols de cygne ». Le système à vis ou à cage pleine en usage pour la frappe des monnaies lui succéda, remplacé à son tour par le balancier à deux colonnes, chauffées à l'aide de boulons en fer rougis à blanc dans un réchaud ou dans une poêle en fonte. Ce perfectionnement permettait d'éviter le chauffage des plaques sur un réchaud et renouvelé pour chaque tirage.

Aujourd'hui les balanciers sont à genouillères et chauffés au gaz.

L'époque romantique vit le triomphe de ce procédé avec les fameuses plaques à la « Cathédrale » représentant des architectures gothiques et les livres illustrés où fleurs,

personnages et animaux jouaient et s'enchevêtraient agréablement dans des rinceaux.

Ce furent les débuts de ces « cartonnages » recouverts de toile et de peau, délicieux keepsakes et albums offerts en cadeaux à l'occasion de Noël ou du Jour de l'an, et que l'on laissait volontiers traîner sur les tables des salons. Ils devaient prendre un développement inattendu avec les livres d'étrennes et de prix donnés aux enfants, et les publications illustrées de Grandville, Gavarni, Alfred et Tony Johannot... et un peu plus tard de Bertall et de Gustave Doré.

Le créateur de ces plaques, si agréablement évocatrices des sujets traités dans les volumes, fut A. Souze. Aussi habile dessinateur que graveur émérite, il composait les sujets ou interprétait ceux des illustrateurs. On l'appela très justement « le père du genre » et si d'autres s'efforcèrent de l'imiter, aucun ne le surpassa.

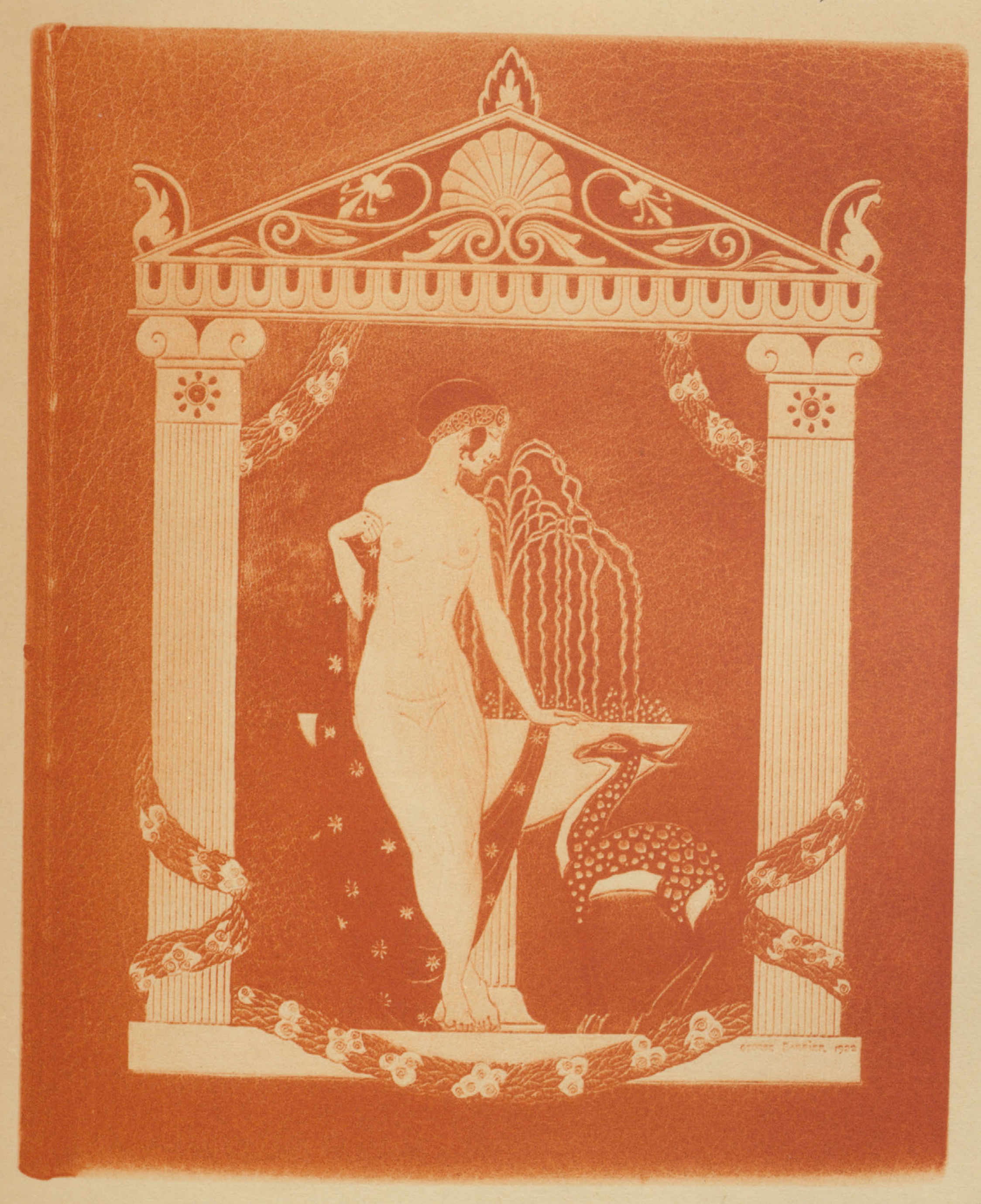
Grâce aux multiples combinaisons de couleurs obtenues au moyen de vernis et d'encres typographiques spéciaux, — dont du reste, on faisait déjà usage en Amérique, en Angleterre et même en Allemagne — il arriva, abandonnant les tirages exclusivement en or et à sec ou gaufrures, à reproduire comme en chromolithographie n'importe quel sujet.

Les plaques étaient fabriquées en autant de pièces que de couleurs différentes à imprimer, sauf dans le cas de combinaison de plusieurs tons ou on procédait par superpositions. Les tirages s'effectuaient au moyen d'une presse spéciale à rouleaux automatiques ou même simplement à la main à l'aide de petits rouleaux comme le pratiquent les imprimeurs avec la presse à bras.

Ces cartonnages, surtout dans un bel état de fraîcheur, sont aujourd'hui fort recherchés.

Au milieu du siècle dernier, l'architecte Rossigneux, l'ami et le collaborateur de Marius-Michel, exécuta pour la maison Hachette, diverses compositions, ainsi que H. Catenacci à qui l'on doit celle dont la seule vue sur

Reliure de René KIEFFER (Dessin de G. BARBIER)



Les Chansons de Bilitis

Bibliothèque H. Vever

Reliure de René KIEFFER (Dessin de J. HÉMARD)



Le Vieulx par chemins

Bibliothèque A. Bertaut

Reliure de René KIEFFER



Poème du Rhône Bibliothèque J. Hernandez

les cartonnages de toile rouge de la Bibliothèque Rose suffit à faire bondir de joie tant de générations d'enfants. E. Grasset, G. Auriol, A. Giraldon furent les fournisseurs attitrés de la Librairie Larousse, tandis que H. Giacomelli, H. Bellery-Desfontaines, A. Robida, Garidel, dépensaient généralement leur verve et leur humour au profit de maints autres éditeurs. « Cet art particulier, a pu dire M. H. Béraldi, très à l'aise et ne ressemblant à rien, a eu son style et ses chefs-d'œuvre. »

Au surplus, ce ne sont pas ces cartonnages sur toile, quelque peu abandonnés aujourd'hui, que cherchent à faire revivre R. Kieffer, Maylander et quelques autres, mais bien ces plaques frappées sur les volumes recouverts de veau ou de maroquin, d'après des compositions originales de Fouqueray pour *L'Odyssée d'un transport torpillé*, de George Barbier pour *Les Chansons de Bilitis*, de Malo-Renault pour *Le Serpent noir* (Bibliothèque H. Vever), de H. Cheffer pour *L'Ombre de la Croix* (Bibliothèque J. Hernandez).

Il en est de qualité et de quelconques, selon bien entendu le talent de celui qui les a conçues. L'exécution en est purement mécanique et l'adresse et la capacité de l'ouvrier n'y ont aucune part.

C'est ce qui faisait dire à Marius-Michel [1] peu de temps avant sa mort : « L'emploi des plaques, c'est-à-dire des procédés de la reliure industrielle, envahit de nouveau les branches de la reliure qui appliquaient exclusivement des techniques d'art.

« Il est de toute évidence que ce ne sont pas là des procédés d'artisan, mais de pur machinisme, et la diffusion de ces procédés, sortant de leur habituel emploi, est des plus regrettables pour l'avenir de la reliure artistique.

« Il est cependant indéniable que cela a donné des résultats décoratifs intéressants, aussi est-il singulier d'en-

1. *La Reliure*, février 1924, *Propos d'un vétéran.*

tendre dénigrer de parti pris, ces résultats par des bibliophiles qui couvrent de billets de banque les reliures de Thouvenin et celles de la génération qui a suivi la sienne.

« Quant aux dangers que ces procédés font courir à la technique future des doreurs sur cuir, ils sont extrêmes.

« Les ouvriers qui tirent ces plaques, ces zincs obtenus au rabais par la morsure se substituant à la gravure sur cuivre, ces ouvriers devenus des sortes d'imprimeurs, seront *incapables* de reproduire, l'outil en main, les beaux modèles de reliure ancienne et de là une baisse certaine de la valeur des artisans de la reliure, c'est la marche, plus encore, c'est la course à l'industrialisation. Pourra-t-on remonter ce courant, c'est douteux.

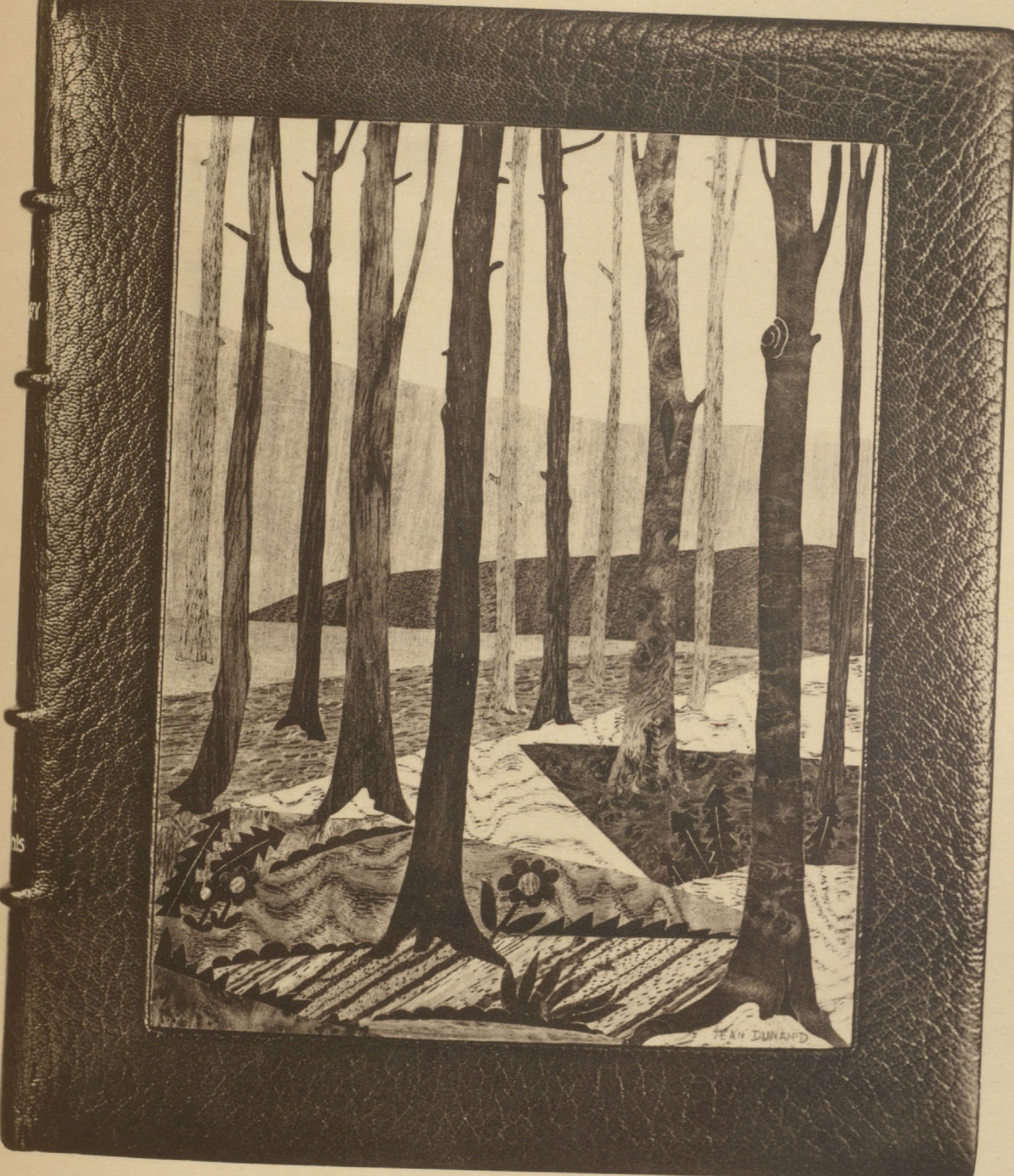
« Cela mettra les reliures à la portée d'un plus grand nombre de bourses, comme la confection a permis au grand nombre de se vêtir avec un confortable certain, mais une richesse simplement apparente et non réelle. »

Mais il est à noter que la plaque qui ne sert qu'une fois revient beaucoup plus cher que le même décor exécuté avec des fers dont les divers éléments peuvent resservir ultérieurement. Cette reliure ne devient réellement économique que lorsqu'elle est répétée en certaine quantité. Son cas est identique à celui du livre dont le prix de revient tiré à cent ou à mille est beaucoup moins élevé que lorsqu'il n'est imprimé qu'à un seul exemplaire.

RELIURES EN BOIS

LORSQU'IL imagina le *Baudelaire* de des Esseintes, imprimé à un exemplaire, « d'un noir velouté d'encre de Chine, avec les lettres épiscopales de l'ancienne maison Leclerc dans un large format rappelant celui des missels,

Reliure de G. CRETTÉ (marquetterie de J. DUNAND)



Au sujet d'Adonis

Bibliothèque Ch. Miguet

sur un feutre très léger du Japon, spongieux, doux comme une moelle de sureau et imperceptiblement teinté, dans sa blancheur laiteuse, d'un peu de rose », J.-K. Huysmans ignorait certainement l'existence en Allemagne d'une bibliothèque privée, entièrement composée de livres en bois. Sise à Cassel et portant le nom de Holzbibliothek, elle comprend près de six cents in-8° et in-folio, faits avec des bois de différentes essences provenant du Parc du Château de Wilhemshoehe. Sur le dos de chaque volume est apposée une étiquette en maroquin rouge indiquant le nom de l'arbre ayant servi à l'établissement du volume. Les deux plats sont légèrement polis. L'histoire naturelle de l'arbre est mentionnée à l'intérieur. La collection comprend cent vingt genres et quatre cent quatre-vingt-cinq espèces différentes.

M. C. Miguet est parvenu à réaliser une autre curiosité, en faisant imprimer, à quatre exemplaires seulement pour l'auteur et ses amis, un *Adonis* de P. Valéry, illustré de deux eaux-fortes originales de ce dernier. Le tout, typographie et gravure, est tiré sur feuilles de sycomore. Pleines d'élégance et de souplesse, celles-ci se développent et se tournent avec une aisance et une légèreté incroyables.

Si des Esseintes avait « vêtu au dehors et recouvert en dedans » son *Baudelaire* « d'une mirifique et authentique peau de truie choisie entre mille, couleur chair, toute piquetée à la place de ses poils et ornée de dentelles noires au fer froid, miraculeusement assortie par un grand artiste », M. C. Miguet, pour conserver à l'ensemble de son livre une complète unité, a eu l'ingénieuse idée de décorer le premier plat, avec une grande composition en marqueterie composée et merveilleusement exécutée par J. Dunand et encastrée dans une reliure en maroquin janséniste de G. Cretté.

RELIURE COUVERTE EN PORCELAINE

Comme reliure bizarre, très heureusement unique dans ce genre, on ne connaît que celle figurant sur une *Histoire de la Porcelaine* de A. Jacquemart exposée au Musée des Arts Décoratifs. Les deux plats et le dos sont de porcelaine décorée en bleu, d'après un carton d'A. Giraldon.

LA RELIURE FÉMININE

Dès les premiers succès de P. Legrain, devant ses conceptions si hardies d'exécution et d'apparence si faciles, surgit une génération spontanée de jeunes filles et de jeunes femmes ayant fait jusque-là, pour le plus grand nombre, peu ni prou de reliures. Toutes cependant se dirent : « Mon Dieu! comme c'est simple... j'en ferai certainement autant! » Dès lors, *turba ruit ou ruunt*. Ce fut en cohorte serrée, la marche à *L'Étoile matutine*, l'affolement à la suite des *Folies françaises*, la ruée voluptueuse *Des voyages et des parfums*, l'enivrement des *Charmes* ou les haltes rafraîchissantes près des gerbes d'argent de *La Cité des Eaux*.

Les circonstances, il faut le reconnaître, aidèrent beaucoup à cette éclosion. Après la guerre, nombre de femmes restées veuves avec de lourdes charges de famille, et de jeunes filles aux rêves évanouis et aux espérances déçues devant l'hécatombe effroyable des moins de trente ans, furent obligées pour faire face aux exigences sans cesse croissantes de la vie de chercher un métier. Pourquoi, alors que tant de professions leur étaient encore fermées, n'auraient-elles pas demandé à ce genre de travail qui convenait si bien à leur méticulosité et à l'adresse de leurs doigts délicats, les moyens d'existence qui leur étaient nécessaires.

L'École et les Ateliers d'Art Décoratif pour jeunes filles, grâce à une parfaite organisation et à l'enseignement d'excellents professeurs, a beaucoup fait pour leur apprendre la technique du métier. Les œuvres exposées aux Salons des Artistes Décorateurs en sont annuellement la preuve.

La Parisienne, est-il besoin de le dire, est de tous les pays, la femme qui s'habille le mieux. Le goût, chez elle, est inné et exquis. Elle a un rare sentiment des couleurs ainsi que des différences légères et délicates qui existent entre elles : elle sait les adapter heureusement à sa nature et aux circonstances, jusqu'aux pays dans lesquels elle se trouve. Elle sait, par exemple, « qu'il faudra pour la note de couleur quand on passe la Manche, que la campagne anglaise a essentiellement besoin des fleurs pour interrompre la verdure... Dans les villes colorées, Vérone ou Séville, elle sait que pour se faire valoir, les femmes ont inventé l'ombre et les lignes sévères du châle... Son don de double vue lui a permis d'imaginer les couleurs à la détrempe, à la fois mates et fraîches d'un printemps du mois de janvier à Thèbes d'Égypte et elle a choisi cette robe coquille d'œuf, ce chapeau et cette ombrelle où des égyptologues émus reconnurent la couleur du jeune blé aux champs d'Yalou... C'est plaisir de la voir sur un paquebot, ne cherchant pas à ressembler à la mer par ces couleurs verdâtres qu'adoptent certaines britanniques, mais, au contraire, se distinguant de l'infini par ce quelque chose de net et de brillant qu'ont les oiseaux de mer, la pourpre et le corail [1] ».

Cette science délicate des nuances qu'elle étale avec tant de grâce et d'élégance dans ses toilettes, elle en joue, avec autant de bonheur, dans l'habillage des livres et dans la décoration de nos reliures. Malheureusement il manque à la plupart d'entre elles cette faculté créatrice que l'on

1. *Princesse Bibesco. Noblesse de robe.* Paris, Grasset, 1928.

appelle l'imagination : elles n'ont aucune initiative intellectuelle, ni le pouvoir d'abstraction et de comparaison nécessaire pour enfanter des créations nouvelles : elles copient. Or, la copie est toujours mauvaise, pour la seule et unique raison que c'est une copie.

M. F. Vandérem l'a déploré et en a fait la constatation lors du Salon des Artistes Décorateurs, en 1928.

« S'il me fallait, écrit-il[1], résumer en une formule mon impression sur les volumes de l'exposition, je ne dirais pas : « Si le grain ne meurt!... » mais : « Si Legrain n'existait pas! »

« Cette exposition constitue, en effet, le triomphe de M. Pierre Legrain et en même temps son pillage, car rarement, je crois, artiste relieur n'avait été copié, démarqué, contrefait avec une si candide désinvolture et un ensemble si parfait.

« Pas une de ses créations, pas une de ses trouvailles, pas un de ses procédés dont on ne retrouve la reproduction trait pour trait, le décalque presque, dans chacune des vitrines de l'endroit.

« D'ailleurs, qui a regardé une de ces vitrines en a vu vingt tant les ornementations de leurs reliures montrent le même mimétisme et la même mise en œuvre des inventions de M. Legrain.

« Ce sont partout des fusées de lignes divergentes, des remous de lignes hélicoïdales, des entrelacements de spirales, enfin toute cette flore géométrique dont M. Legrain fut le premier à orner le plat de ses volumes.

« Et on recopiera pareillement ses coloris, ses juxtapositions de nuances ultra-vives, ses mi-partis moitié éclatants moitié sombres, ses découpures rectilignes, toute sa palette, et tout son dessin.

« Enfin, on imitera jusqu'à ses défauts et particulière-

1. *Bulletin du Bibliophile.* Paris, Giraud-Badin, juin 1928.

ment le principal : cette nudité absolue des dos qui, sur les rayons des bibliothèques, assimile les plus somptueuses reliures de M. Pierre Legrain à de vagues demi-bradel jansénistes.

« En revanche, ce qui fait l'originalité et le charme de M. Pierre Legrain, cette ingénieuse et délicate adaptation des couleurs et de l'ornementation au texte, ce continuel renouvellement des motifs et leur savante appropriation à chaque œuvre, de tout cela, dans les reliures de l'exposition, pas trace.

« Ornements, dispositions, couleurs, n'y révèlent ni choix ni réflexion et ont été visiblement adoptés au petit bonheur du compas et du tire-lignes. Seulement, ce qui a guidé ces instruments, ce n'était ni la main, ni l'esprit du maître : ce n'a manifestement été que ses procédés et ses modèles.

« Comme, devant une vitrine, je me perdais en conjectures sur les raisons d'un tel assujettissement, une famille — le père, la mère, leur fille — vint à mes côtés examiner les volumes. Puis la jeune fille dit, en désignant le nom d'artiste inscrit sur une carte :

— C'est une élève de l'atelier qui s'est installée à son compte.

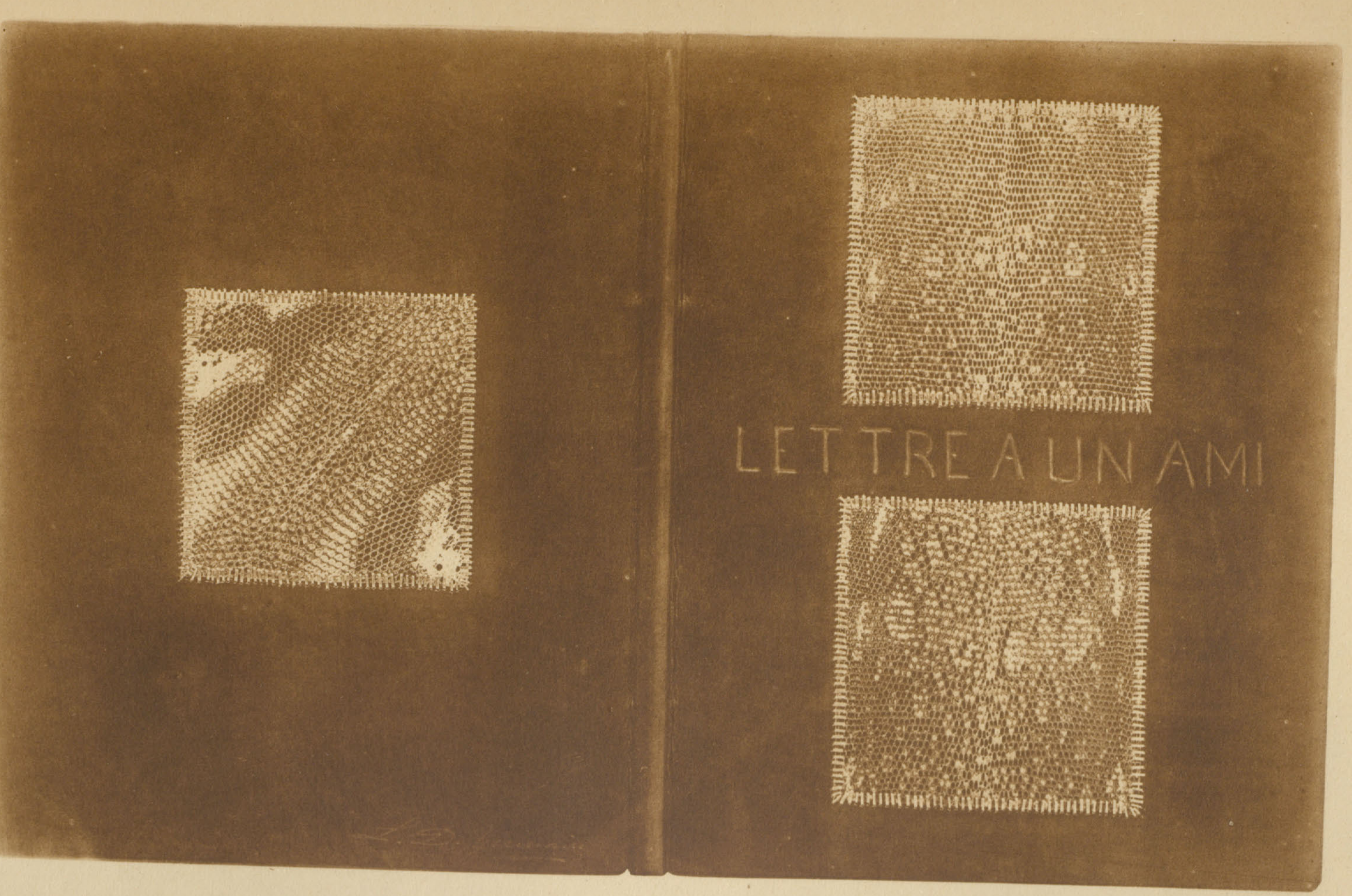
« S'il en allait de même pour les autres vitrines, voilà qui pallierait le cas de bien des exposantes!

« Mais en revanche que penser des ateliers où l'on enseigne un art si imitatif et où on a déjà tiré une routine des inventions d'un maître encore en pleine formation?

« Vous me direz qu'il en a été ainsi de tout temps, que de tout temps les relieurs se sont entr'imités, entrecopiés et que ce sont justement les similitudes résultant de ces emprunts mutuels qui marquent la reliure d'une époque.

« Assurément, il y a là dedans du vrai. Comme tout art, la reliure d'une époque obéit à des tendances analogues, entraînant dans ses productions une apparence d'uniformité.

Reliure de Mlle L. GERMAIN



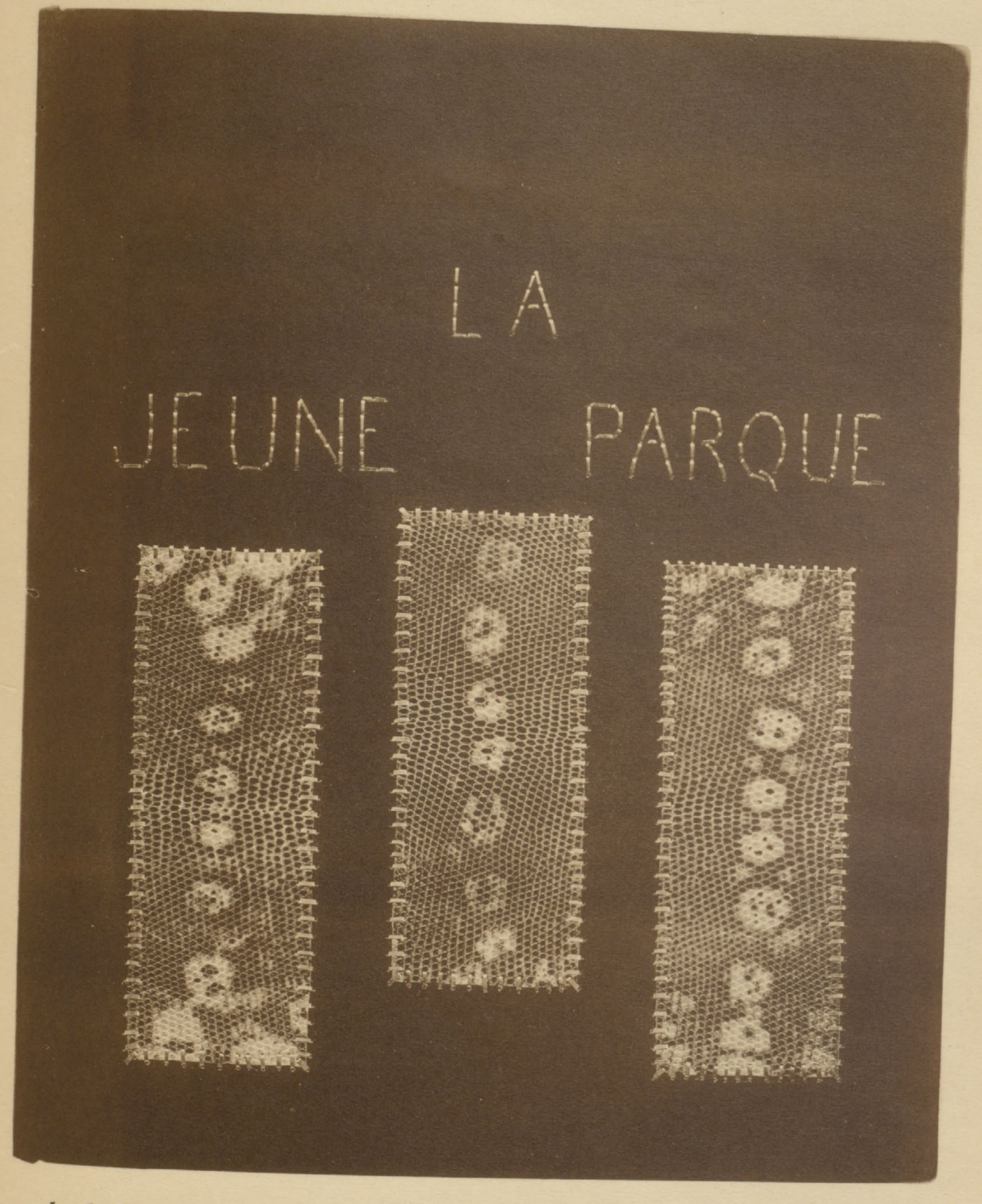
Lettre à un Ami

Bibliothèque L. G.

Reliure de Mlle L. GERMAIN

Le Jaloux Carrizalès — Bibliothèque Gili

Reliure de M[lle] L. GERMAIN



La Jeune Parque Bibliothèque Le Cointe

Reliure de Mme MAROT-RODDE

Les amours de Psyché — Bibliothèque J. André

Reliure de Mlle GERMAIN

Vie de Saint Dominique — Bibliothèque L. Barthou

« Mais à y regarder près, voyez au contraire comme les relieurs de jadis, sans se soustraire entièrement à l'influence de l'art ambiant, s'efforçaient chacun de varier leurs reliures et d'y imprimer leur marque personnelle. Est-ce qu'au temps du romantisme, par exemple, les fers d'un Thouvenin sont ceux d'un Simier, les fers d'un Purgold sont ceux d'un Dauphin? Et cependant les palettes, les fleurons, les entrelacs, les azurés de ce temps-là c'était une autre affaire que les bissectrices, les tangentes ou les troncs de cônes des reliures d'à présent.

« Sous le Second Empire, pareillement, malgré l'adoption générale des fers du XVII[e] ou du XVIII[e] siècle, est-ce que pour regraver, disposer, frapper ces ornements un Capé, un Petit, un Niédrée, un Otmann, un Cuzin, un Allo n'avaient pas chacun leur manière reconnaissable à première vue?

« Le cas de M. Pierre Legrain qui a renouvelé de toutes pièces son art, nous prouve que notre époque est capable comme ses devancières, de créer une reliure répondant à l'esprit actuel et qui fera date, elle aussi, dans l'histoire du livre... »

Quelques réserves pourraient être apportées à certaines de ces critiques, notamment en ce qui concerne les dos nus de P. Legrain. La question, en effet, ne se pose pas puisque ses reliures, très heureusement, se présentent toujours sur les rayons des bibliothèques soigneusement emboîtées et couvertes de chemises dont les dos portent, de façon très apparente, le nom de l'auteur et le titre de l'ouvrage.

Quant à la conclusion de M. Vandérem on ne peut que l'approuver des deux mains.

« ... Mais à condition que les nouveaux venus, changeant de méthode, au lieu de s'inspirer des modèles de M. Legrain, s'inspirent de son exemple. »

Il y a évidemment parmi ces jeunes filles et ces femmes relieurs, qui, toutes, il faut bien le reconnaître, ont subi,

au début, l'influence de P. Legrain, à établir une distinction entre celles qui n'ont pas pu ou su se dérober à l'emprise et celles qui, parvenues à rejeter cette tunique de Nessus qui consumait leurs efforts, montrèrent, par la suite, une agréable originalité.

Rompant, les unes et les autres, avec les traditions qui ne s'écartaient pas ou que très rarement des éternels maroquins aux couleurs toujours les mêmes, elles ont mis le veau « à la mode », employé les cuirs de fantaisie et exotiques et obtenu des teintures nouvelles aux nuances les plus raffinées.

A la suite de P. Legrain, elles se sont jetées sur ces cuirs qu'autrefois nos ancêtres ne connaissaient pas ou que très peu. Il est certain que depuis l'apparition des peaux de serpents, de lézards, de requins et autres animaux exotiques, il y a eu quelque chose de changé aussi bien dans la reliure que dans la maroquinerie.

Par leur souplesse, par leur assimilation parfaite des teintes les plus variées, par leur métallisation quasi-naturelle, ces diverses peaux ont fourni de curieux effets décoratifs dont les artistes surent tirer tout le parti possible.

En dehors des peaux de lézards et de serpents, il y a celles des poissons, de la raie chinoise (requin de Chine ou galuchat), d'un petit requin vivant au large des côtes méridionales de l'Europe, des « sea kid », des « barosos », et de bien d'autres espèces.

Quant aux couleurs, les femmes relieurs en ont négligé la psychologie et le symbolisme si chers à des Esseintes et dont nos relieurs s'étaient si fort inquiétés au siècle dernier. Peu leur importa de savoir que Chevreuil avait découvert l'existence de quatorze cents teintes. Elles ont, avec une vision étonnamment juste, cherché à évoquer des contrastes lumineux et sombres, et à mettre de la lumière en mouvement.

Adieu les couleurs fondamentales d'autrefois! En avant tous leurs dérivés, leurs virements et leurs combinés : les blancs crème, les bleus gris, saphir ou paon, les garances, les rouges laque, dahlia, capucines, les verts-de-gris, verts chou, jade et émeraude, les beiges rose, les lie de vin, les bleus dorés, les violets pourpre qui semblent à eux seuls, soutenir toutes les somptuosités de l'antiquité! En avant les noirs intenses, grands favoris qui font si bien valoir les ors et les couleurs!

Grâces leurs soient rendues, pour toutes les harmonies qu'elles ont créées et les joies qu'elles nous ont procurées.

MLLE L.-D. GERMAIN

Les reliures de Mlle Germain sont d'un art très personnel et très savoureux, sans recherche d'inspiration dans le passé, ni emprunt à personne, sans avoir subi les influences de l'heure et les phases de la mode, ni s'être laissé impressionner par les techniques modernes. Elles ne ressemblent à aucune autre et ont un caractère très personnel.

Très heureusement servie par une parfaite connaissance du travail du cuir, Mlle Germain commença par fabriquer des objets usuels, boîtes, coffrets à bijoux, sacs, portefeuilles, meubles en collaboration avec MM. Eugène Gaillard et Théodore Lambert. Ses enveloppes de livres l'amenèrent insensiblement à appliquer la même technique à la reliure des volumes.

Les cuirs qu'elle emploie généralement sont de tons sombres, gris ou bruns foncés, délicatement nuancés et marbrés, modelés et ciselés, relevés le plus souvent, de piquetages et d'incrustations de fils de métaux divers, or ou argent, juxtaposés en fragments d'égale longueur ou donnant l'impression de lanières incrustées dans le cuir

ou disposées en coupes irrégulières, en lignes en alternances ou en escaliers.

Ses compositions se distinguent par leur grande simplicité et cherchent à concrétiser par une ligne, quelques points, ou un détail infime tout l'esprit de l'œuvre.

C'est au Pavillon de Marsan, en 1904, que, pour la première fois, elle exposa deux volumes des *Pensées* de Pascal recouverts de veau fauve ornés d'un petit galon d'argent. La disposition identique pour chacun se différenciait toutefois par les détails.

Son style sobre et sévère s'adapte à merveille au caractère mystique et grave des volumes illustrés par M. Denis. Plusieurs *Vita Nova* ont été reliées, dont une pour M. Gabriel Thomas qui lui confia, en outre, du même artiste : *Éloa, Les Fioretti, L'Imitation de Jésus-Christ, Sagesse, La Vie de saint Dominique, Le Livre de l'Eucharistie.* Pour le président de la Société du « Livre Contemporain », M. L. Barthou, elle décora une autre *Vie de saint Dominique, Les Chansons de Bilitis, Les Climats* et exécuta pour divers amateurs les reliures de : *Dialogues de bêtes*, en vert avec jet d'eau d'argent, *Les Saintes du Paradis* en gris et bleu, *Mon frère Arthur*, en gris et argent, *Le Voyage égoïste*, *La Tentative amoureuse*, *Six sonnets du XVIe siècle*, *Du côté de chez Swann.*

Le *Livre d'or*, imprimé en 1923, sur parchemin et contenant les noms des soldats de l'État de Californie morts pour la France, recouvert de maroquin blanc et rouge, lamé d'or fin, est aujourd'hui au Musée de la Légion d'honneur de San-Francisco.

En mars 1927, furent exposés à la galerie Joseph Billiet:

La Jeune Parque. Lézard lamé d'or fin.

Lettre à un ami. Lézard et argent.

Le voyage d'Urien. Veau brun avec argent et or.

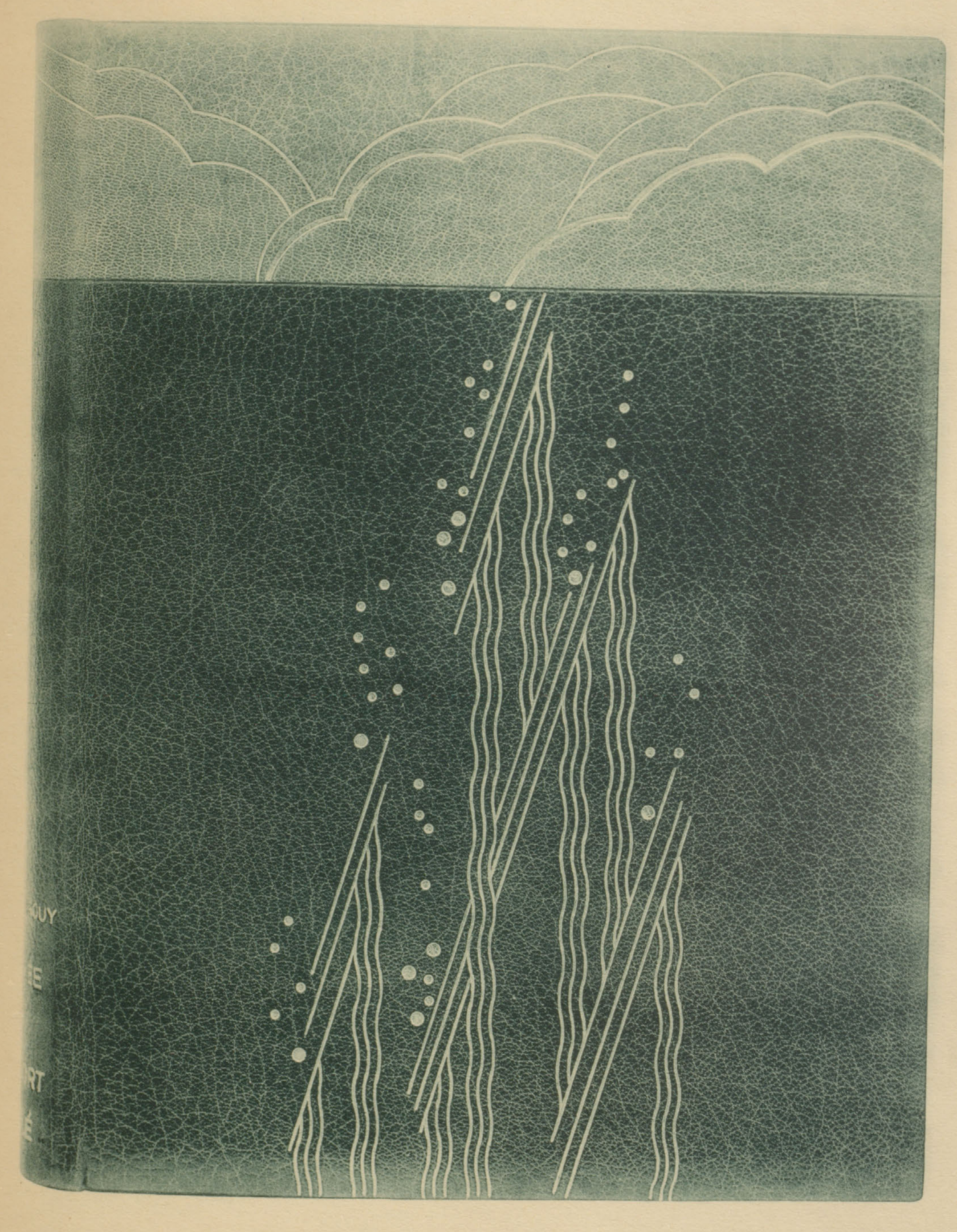
Le retour de l'Enfant prodigue. Veau noir et maroquin brun.

Reliure de Mme MAROT-RODDE

L'Honorable Partie de Campagne

Bibliothèque J. André

Reliure de Mme MAROT-RODDE



L'Odyssée d'un Transport torpillé Bibliothèque A. Bertaut

136-137

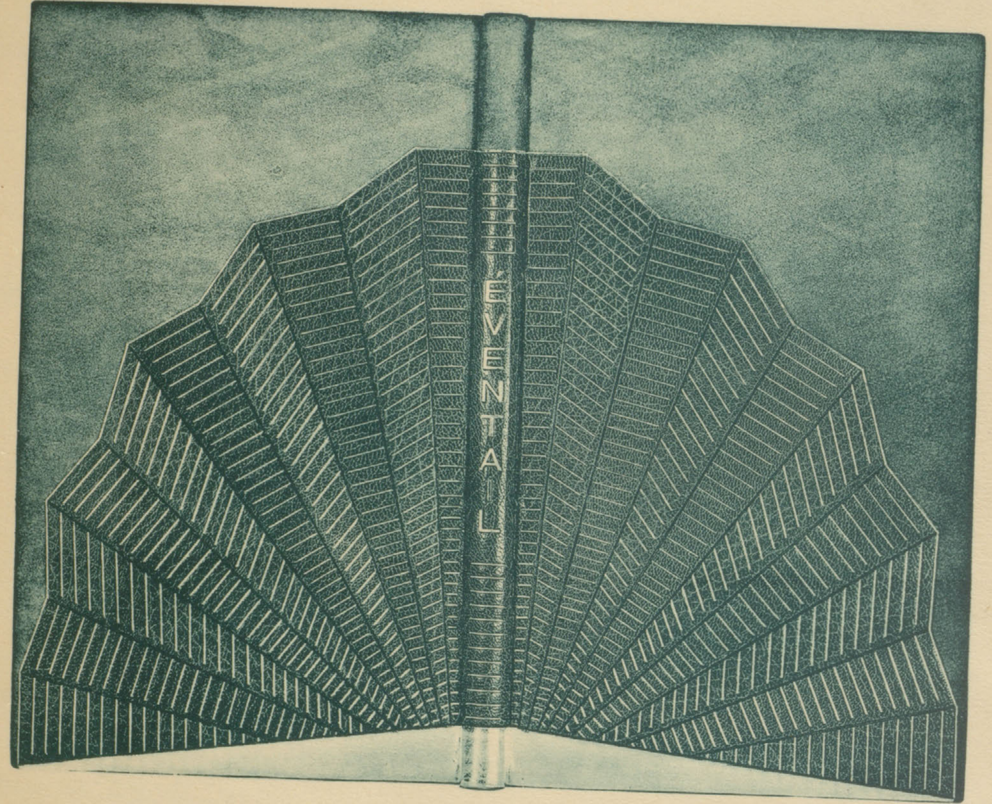
Reliure de Mme MAROT-RODDE



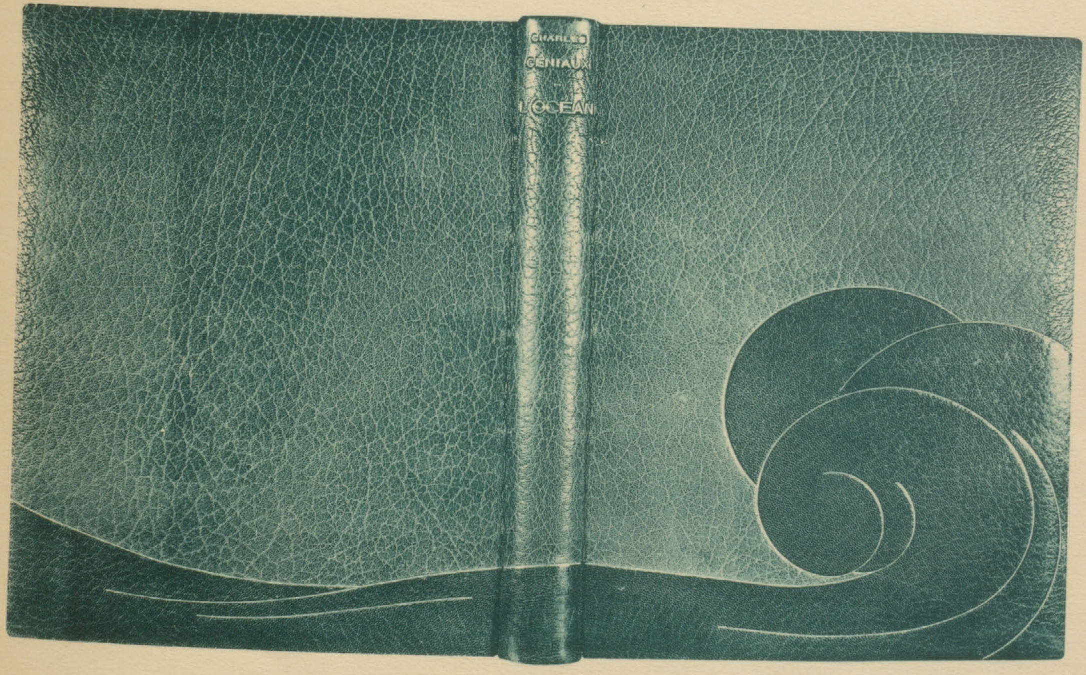
Marrakech

Bibliothèque J. André

Reliures de Mme MAROT-RODDE



Éventail — Bibliothèque P. Harth



L'Océan — Bibliothèque P. Harth

Causeries de Ch. Baudelaire. Veau gris et brun.

Le bateau ivre. Cuir vert.

Les Cantiques spirituels de saint Jean de la Croix. Cuir lamé d'argent.

Les mystérieuses noces de P.-J. Jouve. Veau brun et or fin.

Le Jaloux de Cervantes. Veau noir et argent.

Livre d'Amour de Ch. Vildrac. Veau brun et or fin.

Le Calumet. Veau noir et rouge avec argent.

Mon cœur mis à nu. Cuir amaranthe et noir.

Le Chemin de la Croix de P. Claudel. Veau noir et rouge.

Chansons madécasses. Cuir rouge et lézard.

Deux reliures pleines, avec ciselures à froid et incrustation de petites lames d'argent dans le cuir, figurent dans les vitrines consacrées à la reliure au Musée des Arts Décoratifs.

Sociétaire de la Nationale, membre du Jury de la classe IX et diplôme d'honneur à la classe XV lors de l'Exposition des Arts Décoratifs en 1925, Mlle Germain a reçu le ruban rouge en 1926.

Mme MAROT-RODDE

Très originales, sans confusions possibles avec d'autres, les reliures de Mme Marot-Rodde s'imposent à l'attention et attirent l'intérêt.

Point de lignes ni de ronds fantaisistes, tracés sans rime ni raison sur les plats, de décorations omnibus adaptables au petit bonheur à n'importe quel volume sans aucun rapport avec son contenu.

Point, non plus, de ces reliures-tableaux contre lesquelles on s'est si souvent, et à juste raison, insurgé, reproduisant personnages, scènes ou paysages.

Les reliures de Mme Marot-Rodde sont autre chose et mieux que tout cela. A elles moins qu'à toutes autres peut être adressé le reproche d'avoir été copiées ou même inspirées. En aucun moment, l'influence de P. Legrain ne s'y fait sentir. Se cantonant à l'esprit du livre, au caractère de son auteur et aux affinités de son illustrateur, elles en sont une large interprétation : allégorique, symbolique, conçue dans un sens exclusivement décoratif. Respectueuses de la tradition, sans velléités révolutionnaires quoique d'une facture franchement moderne, elles évoquent même au besoin, sans fers anciens et sans plagiat, les styles aujourd'hui périmés.

Les titres occupent souvent une place importante dans l'ensemble s'amalgamant heureusement avec le reste de la composition.

Les tons des cuirs employés, veaux ou maroquins, ainsi que le kaléidoscope des mosaïques y révèlent un art délicat des nuances et une sobre vigueur dans le coloris.

Peu de métaux quelconques, rarement de peaux exotiques, jamais de gemmes ou de pierres.

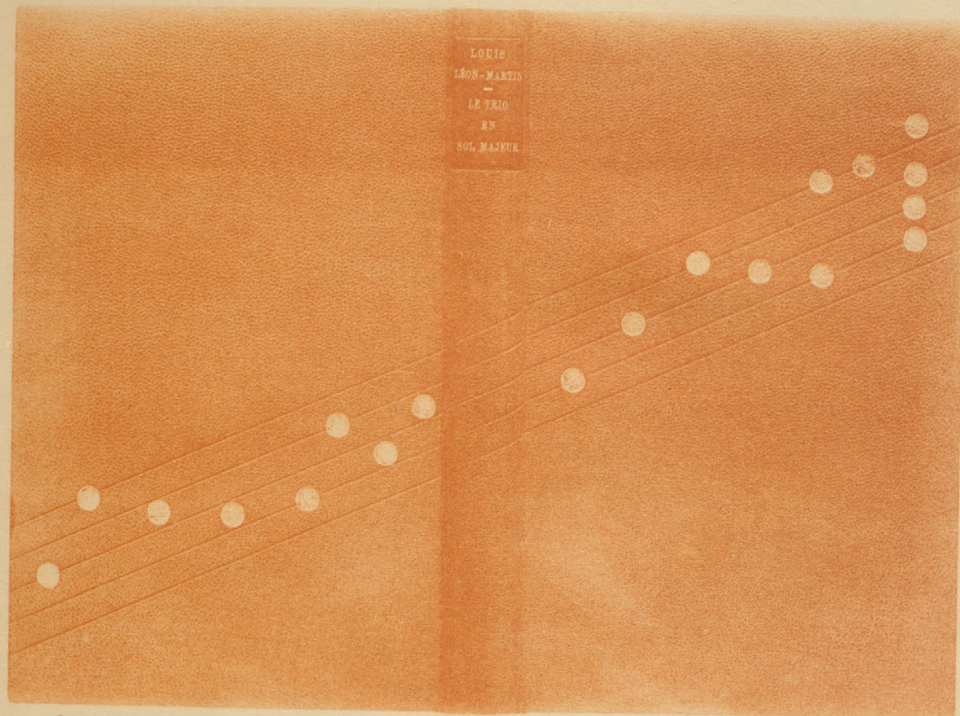
Le corps d'ouvrage, toujours d'une technique sévère et d'une exécution parfaite, est couvert et fini d'une manière impeccable.

Ces reliures, en outre, montrent une fois de plus à quels excellents résultats peut conduire la collaboration experte et intelligente du relieur et du décorateur, car, sous une signature unique, se cache une dualité de personnes.

L'une, Mme Marot-Rodde. La reliure qu'elle avait d'abord en 1920 commencé à apprendre en manière d'agréable passe-temps, devint pour elle, rapidement, par suite des circonstances, une véritable profession. Dès lors, plus de travaux d'amateur mais des études très poussées en vue de s'initier à tous les arcanes du métier.

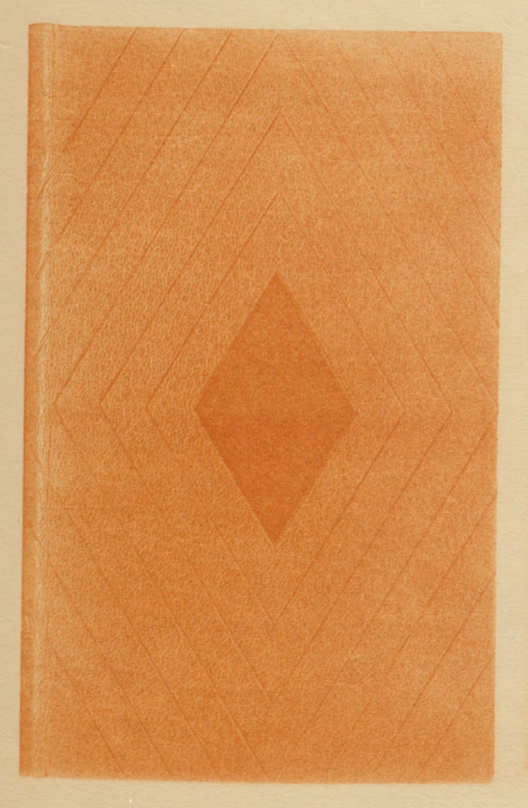
En 1921 et 1922, sous la direction de M. Chanat, professeur à l'École Estienne, elle commença à mettre en pra-

Reliure de Mme MAROT-RODDE



Le trio en sol majeur

Reliures de René KIEFFER



Au-dessus de la mêlée

Bibliothèque A. Vogel



Manuscrit de Léon Bloy

Bibliothèque A. Bertaut

tique l'enseignement qu'elle en recevait et installa chez elle un petit atelier.

En 1923, aidée des excellents conseils de Petrus Ruban, elle perfectionna rapidement sa pratique et fut en mesure d'exposer, au bout de quelques mois au Salon d'Automne, et l'année suivante, au Musée Galliéra où elle obtint la récompense attribuée à la Reliure.

Enfin, lors de l'Exposition des Arts Décoratifs de 1925, une médaille d'argent lui était décernée pour la reliure dont elle recouvrit la collection de *La Renaissance* présentée dans le pavillon spécialement organisé par cette Revue.

Son petit atelier est aujourd'hui devenu important. Il compte plusieurs ouvriers relieurs et deux doreurs dont l'un a mérité, en 1928, le diplôme du « meilleur ouvrier ».

L'autre, Mlle Marot-Rodde, sa fille, qui s'occupe de toute la partie décorative et compose, avec des idées très neuves et infiniment de goût, les cartons des reliures exécutées par sa mère.

Parmi les plus curieuses on peut citer :

Quand j'étais général. Maroquin noir avec mosaïques vertes et rouges.

Opinions candides. Mosaïques brunes et jaunes sur veau mauve.

Adolescence. Maroquin brun avec mosaïques jaunes claires et foncées.

Aphrodite. Important décor sur fond beige avec mosaïques noires, rouges et brunes, or et bronze.

Colin ou les voluptés tropicales. De bandes noires et vertes traversant la partie supérieure du plat, descendent des rayons jaunes sur une mer de maroquin vert pâle et brun rayée de filets dorés.

Daphné : Symphonie marron brun et rouge avec filets blancs (exécuté pour le Musée de Grenoble, exceptionnellement d'après la maquette de F.-L. Schmied).

Daphné : Bien en harmonie avec la manière de l'artiste, sur fond de maroquin noir avec première grande lettre majuscule mosaïquée or et marron, les autres lettres blanches. Bordure brune dans le bas.

Le Cantique des Cantiques. Dans le même sentiment, maroquin brun avec mosaïques vertes et rouges et filets or.

Ballades françaises. Titre dans une bande se développant sur toute la hauteur et toute la largeur du bas du plat en maroquin noir, le plat noir, avec addition de galuchat et filets or.

Bibliothèque P. Harth :

Les Hommes abandonnés. Maroquin noir. Titre sur bande bleue, traversant toute la hauteur et se terminant, en largeur, dans la partie inférieure du plat, avec filets à froid et lettres blanches.

Les histoires du Petit Renaud. Maroquin bleu nattier avec titre en haut du plat, filets dorés allant en s'allongeant dans la diagonale, partant de l'angle supérieur gauche pour aller retrouver l'angle inférieur droit, terminés par des ronds en aluminium.

L'Ingénu. Titre, avec rose sur sa tige simplement indiquée par un trait doré.

L'Éventail. Maroquin gorge de tourterelle, avec éventail, à moitié ouvert dans l'angle inférieur gauche, mosaïqué rose pâle. Filets dorés.

L'Océan. Maroquin gris, mosaïqué vert, filets dorés.

Bibliothèque P. Hébert :

La Leçon d'amour dans un parc. Ciel nocturne avec arbres effleurés par un rayon de lune.

Les Poèmes de Ts'in Pao. Des bulles d'air montent des profondeurs d'eaux vertes et bleues très foncées.

Scènes mythologiques. Composition de bandes rouges et lie de vin avec doublures mosaïquées.

Les Chansons de Bilitis. Titre coupé en deux, partie en haut et partie en bas du plat sur maroquin violet avec motifs décoratifs en aluminium.

Bibliothèque L. Barthou :

Les confidences libertines. Soie du XVIIIe siècle avec papillons peints à la gouache, enchâssée dans un maroquin très écrasé rouge clair avec, comme encadrement, petits fers et mosaïques rouges et noires.

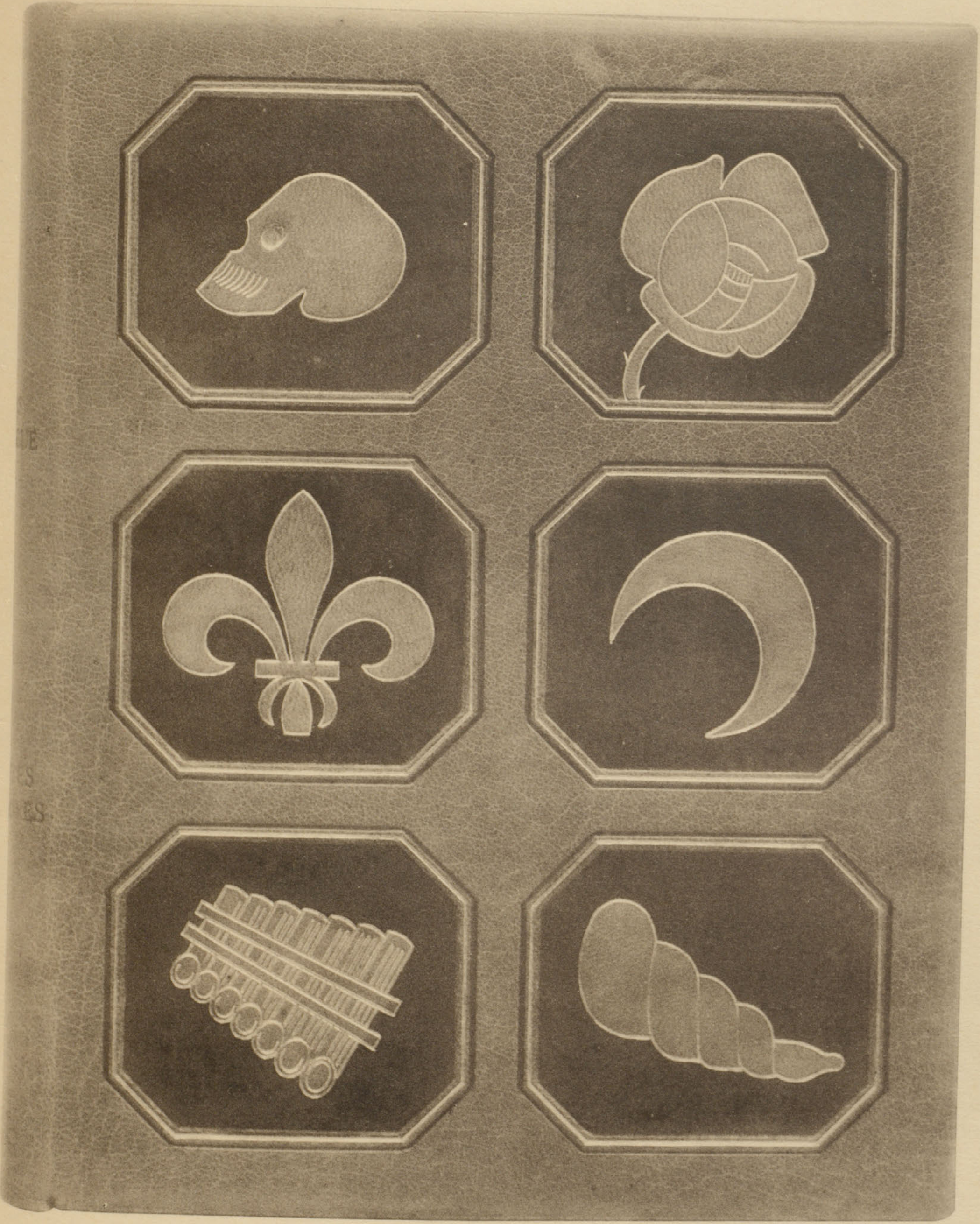
Ballades françaises. Fantaisie or et aluminium sur fond bleu.

L'Ame et la Danse. Titre au milieu du plat encadré de filets or sur fond rouge et noir.

Bibliothèque J.-A. :

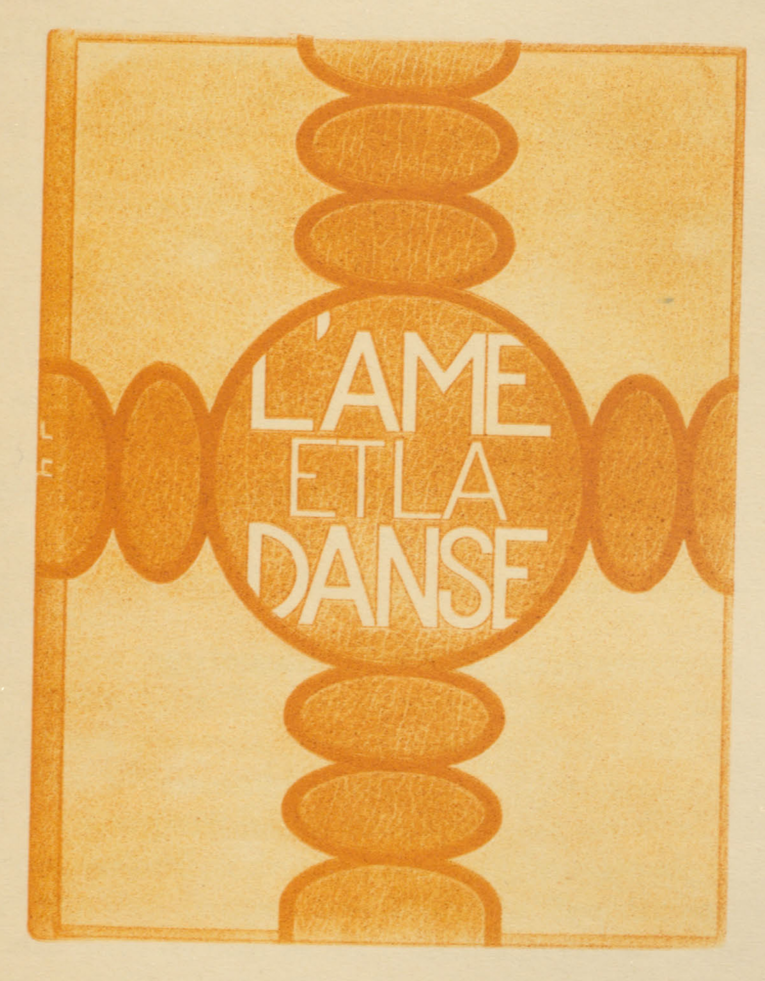
Le Trio en sol majeur. Portée musicale en filets à froid avec points

Reliure de Mme SCHRŒDER



Moralités légendaires Bibliothèque J. André

Reliure de M[lle] SCHRŒDER



L'Ame et la Danse Bibliothèque J. Doucet

dorés figurant les notes et traversant diagonalement le maroquin jaune-orange du dos et des deux plats.

Les Amours de Psyché. En haut du premier plat dans un petit parallélogramme encadré de gris, deux roses mosaïquées gris rose et rouge sur maroquin lavallière, filets dorés.

L'honorable partie de campagne. Veau box-calf noir. Fond de mer traversé par des poissons japonais et une branche de corail mosaïqués rouge et or.

Marrakech. Composition orientale sur maroquin brun mosaïqué noir, argent et or.

Mme GERMAINE SCHRŒDER

LOIN d'être indifférentes, les reliures de Mme G. Schrœder, brillantes de couleurs, et de bonne exécution, tiennent une place fort honorable dans la production féminine contemporaine.

Son souci fort légitime de mettre en harmonie sa composition du décor avec l'esprit du texte l'entraîne parfois à surcharger ses plats de motifs sans grand intérêt qui n'ajoutent rien à l'ensemble, tels, pour *Moralités légendaires* ces six compartiments découpés sur un fond tête de nègre avec, au milieu de chacun d'eux, mosaïqués vert, violet et or : une tête de mort, une rose, une fleur de lys, un croissant, une flûte de pan et un coquillage (Bibliothèque J. B.), et pour *A l'amie perdue*, dont le maroquin gris est orné d'arabesques et de filets noirs sur un rectangle semé de points dorés avec, au centre, une sorte d'écusson uni en forme de cœur (Vente Marcel Bernard, 11 mai 1925).

Les cœurs jouent un grand rôle dans les compositions de Mme G. Schrœder. Elle en a barré, de toute une brochette sertie en or et le traversant en diagonale, le maroquin bleu de *Les Amours de Psyché et de Cupidon* tandis que le titre, coupé en deux, se déroule en rouge sur deux

bandeaux occupant la moitié des bords supérieur et inférieur du volume (appartient au Dr Jaltrain).

Plus simplement réalisés, de construction plus sobre et de lignes plus simples sont : *Le Spleen de Paris*, avec son éventail déployé à plat (Bibliothèque J. A.), *Ouvert la nuit* *Les Croix de bois* (appartenant à M. Lecointe), *Le Cabaret* (appartenant à M. P. Lazard), *L'Ame et la Danse*, avec son cercle central portant le titre en blanc et ses olives accolées en croix, mosaïqués gris sur maroquin jaune, et *Les Nuits d'octobre*, dont le titre disposé en angle aigu, vient piquer de son sommet une demi mappemonde bleue constellée d'étoiles dorées (ces deux derniers volumes dans la Bibliothèque de M. J. A.).

Mlle SUZANNE ROUSSY

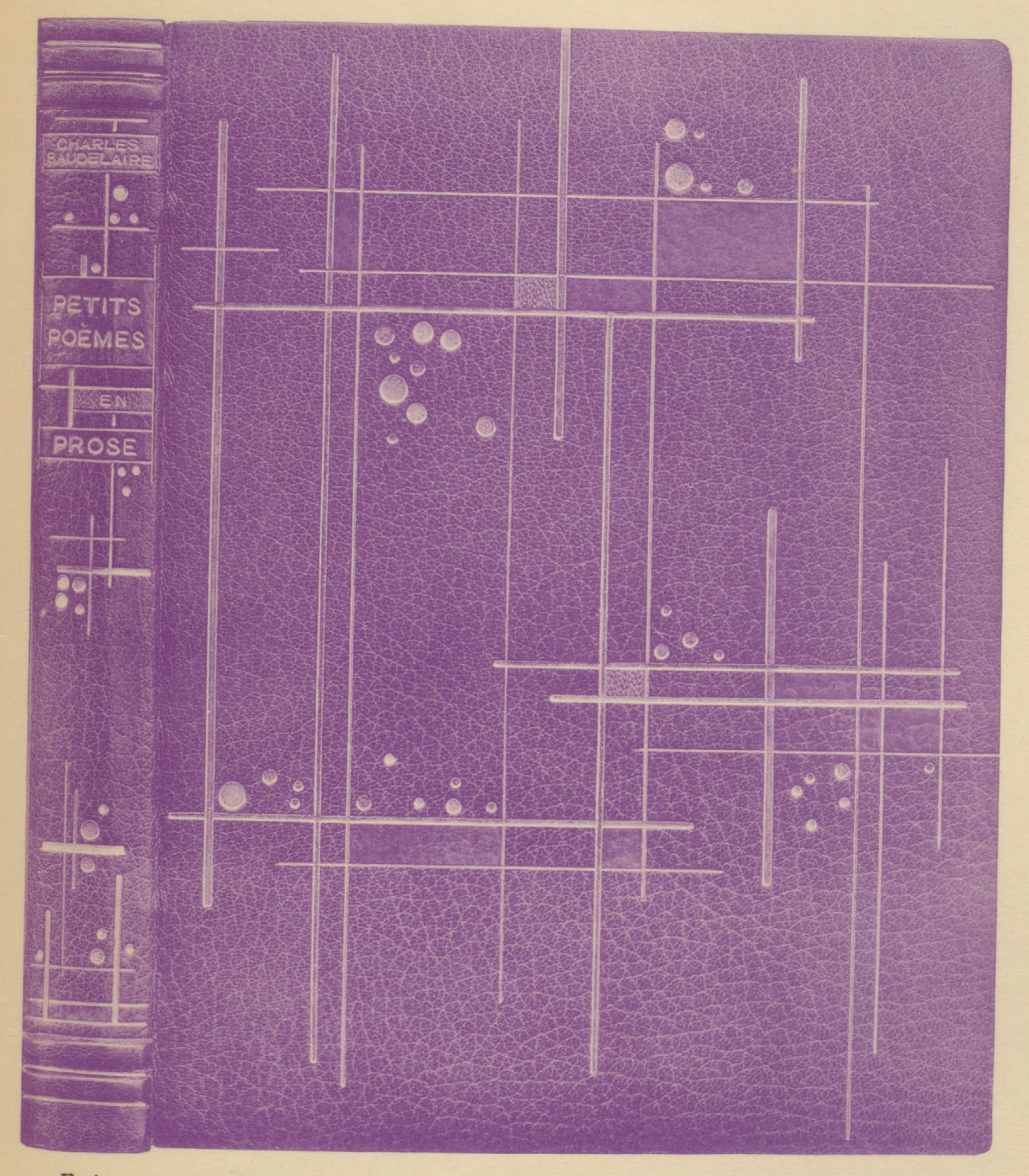
En sortant de l'Ecole des Beaux-Arts de Tours, Mlle S. Roussy vint en 1916 à Paris où elle suivit les cours de Mlle de Félice et fréquenta les Académies Colarossi et de la Grande Chaumière.

Ses travaux sur le cuir, ses études entomologiques et florales d'après nature et son goût pour l'art japonais, ont été utilisés pour la reliure ; à l'aide de points et de filets, et de mosaïques de couleurs, ainsi du reste qu'on le peut voir sur *Petits poèmes* de Baudelaire et *Sur la pierre blanche*.

Les essais d'enluminure, de ciselure, de teintures en tons vifs, les tranches de certains volumes en harmonie avec les plats n'ont rencontré qu'une maigre faveur auprès des amateurs.

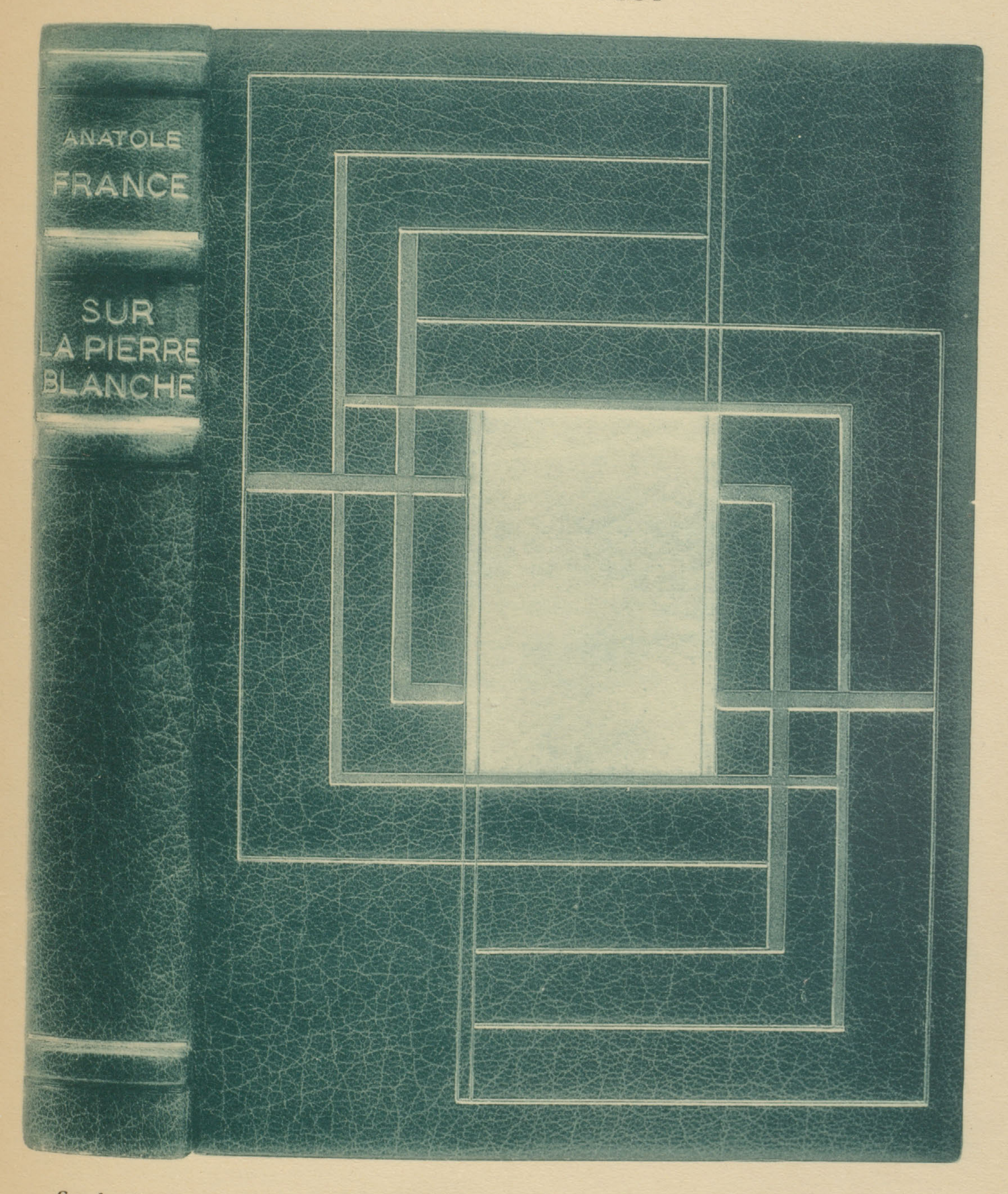
Par contre, ses papiers, très intelligemment et artistement composés ont remporté partout un très légitime succès.

Reliure de Mlle ROUSSY



Petits poèmes en prose — Bibliothèque L. Roussy

Reliure de Mlle ROUSSY



Sur la pierre blanche — Bibliothèque H. D.

ÉCOLE ET ATELIERS D'ART DÉCORATIF POUR JEUNES FILLES

C'EST en 1894 que furent fondés par le Comité des Dames de l'Union centrale des Arts Décoratifs, sous la présidence de la Comtesse de Maupeou et de Mme Taine, les École et Ateliers d'Art Décoratif pour jeunes filles, actuellement à Paris, 6, rue Beethoven.

Le but était, comme d'autres l'avaient poursuivi pour la dentelle et la broderie, de mettre un métier lucratif entre les mains des jeunes filles. Les organisatrices ne trouvèrent malheureusement pas tout de suite les concours sur lesquels elles avaient l'espoir et le droit de compter.

Les relieurs professionnels sollicités de venir donner leurs conseils aux élèves du cours de Reliure se défilèrent avec un touchant ensemble. Prévoyaient-ils déjà la concurrence sérieuse que les élèves de cette École devaient leur faire par la suite? Force fut à la direction, en désespoir de cause, de s'adresser à un brave et vieux relieur, hospitalisé chez les Petites Sœurs des Pauvres — et qui s'en tira fort bien — pour inculquer à ses jeunes élèves les premiers principes du métier.

Après d'inévitables tâtonnements et avoir triomphé des difficultés inhérentes à un début d'organisation, l'École se développa peu à peu, mais n'entra vraiment dans une ère de réelle prospérité qu'après la guerre.

Mlle Andrée Langrand, directrice depuis 1915, s'est réservée le Cours d'Histoire de l'Art. A M. Henri Rapin a été confiée, depuis 1917, la direction artistique.

L'enseignement général d'art décoratif est complété par l'enseignement technique professionnel de différents métiers d'art appliqué.

Les ateliers de reliure, de mosaïque, de dorure aux petits

fers qui nous occupent plus particulièrement, auxquels s'est intéressée depuis leur origine M[me] René Sergent, déléguée du Comité Directeur, ont comme professeurs : MM. Lapersonne et Choffé et M[lle] G. de Léotard.

Après deux ou trois années d'enseignement et d'apprentissage, les élèves peuvent bénéficier d'un stage de perfectionnement pendant lequel elles collaborent à l'exécution des commandes reçues par l'École.

Les reliures annuellement exposées dans divers Salons, notamment aux Artistes Décorateurs, montrent la perfection de cet enseignement. Le corps d'ouvrage est très travaillé. Le décor, soigneusement étudié, cherche à répondre aux goûts du moment. On n'y sent que trop, souvent, d'inévitables influences, mais il eût été surprenant qu'il en fût autrement, quand tant de relieurs professionnels eux-mêmes ne surent pas s'y soustraire.

Comment, d'autre part, de toutes jeunes filles, après seulement quelques années d'études d'un art aussi complexe et ardu que celui de la reliure, même rompues à tous les tours de main du métier, pourraient-elles, en si peu de temps, acquérir les connaissances d'art décoratif nécessaires, alors qu'il est rare de les rencontrer même chez les relieurs de métier, après de longues années de travail.

Du reste, il est facile de constater que ces jeunes filles, une fois sorties de l'École, se spécialisent suivant leurs préférences, les unes vers la reliure proprement dite, les autres vers la décoration de la reliure. Parmi ces dernières il en est qui ont su affirmer une très originale personnalité.

Le nombre sans cesse croissant de ses élèves et la nécessité de donner plus d'extension à chacun de ses ateliers ont obligé l'Union des Arts Décoratifs à construire de nouveaux bâtiments qui furent inaugurés le 24 novembre 1927.

Reliure de Mlle DE FÉLICE



Tableau de la boxe Bibliothèque Renaud

Reliure de M[lle] DE FÉLICE



Vie de Saint Dominique

Bibliothèque Sciama

Mlle MARGUERITE DE FÉLICE

En 1900, quand florissait dans toute sa splendeur ce que, par euphémisme, on a appelé « l'art » du cuir repoussé, Mlle de Félice, de même que Mlle Germain, s'était spécialisée dans le modelage de motifs décoratifs, quelquefois ornementaux, plus généralement floraux, sur le cuir recouvrant de menus objets de maroquinerie, boîtes, gaines, sacs, coussins, buvards, cartons à musique, couvertures de livres... exposés chaque année, depuis sa fondation, au Salon des Artistes Décorateurs. Certains travaux particulièrement réussis sur divers articles d'ameublement la firent appeler à participer à la décoration de l'hôtel de M. J.-P. Worth et à diverses installations chez M. Charles Stern et M. Rateau, de l'Institut. Pour répondre aux demandes de ses clients, elle se mit à la reliure.

D'autre part, l'École de l'Union des Arts Décoratifs, dès son ouverture en 1894, lui confiait la direction d'un cours.

Avec la guerre, toutes commandes cessant, sur le conseil de R. Kieffer, désireux de nous affranchir de l'étranger dont nous étions tributaires, Mlle de Félice étudia et réussit avec un plein succès la fabrication des papiers de fantaisie, imprimés à la cuve, pour la couvrure des cartonnages et la doublure des reliures. Elle forma des élèves qui, aujourd'hui, continuent avec art et adresse, à mettre en pratique sa technique et ses méthodes.

Des simples cartonnages, elle passa aux volumes recouverts de parchemin enluminé, de veau et de basane teints à la main d'après des anciens procédés retrouvés.

Dans l'atelier qu'elle a installé à Neuilly avec la collaboration de Mlle Picard, s'occupant spécialement des travaux de dorure et de mosaïque, elle compose et réalise des décors sur des volumes dont elle confie l'exécution du corps d'ouvrage à des professionnels spécialisés. Elle ne

s'élève pas jusqu'aux cimes élevées de la reliure de grand luxe et se contente de la bonne reliure moyenne à laquelle elle apporte tous ses soins et cherche, après avoir subi, comme tant d'autres, l'influence de P. Legrain, à imprimer un caractère personnel.

Que le livre soit recouvert en parchemin décoré comme *Roubayyat* de Hafiz et Omar Khayyam, en maroquin mosaïqué comme *Prélude*, *Tant pis pour toi*, ou *Les Erinnyes* (Bibliothèque P. Hébert) elle fait toujours de parti pris figurer le titre de l'ouvrage et le plus souvent aussi le nom de l'auteur sur le premier plat, alors même que l'un et l'autre sont encore frappés sur les dos. Cette superfétation d'autant plus regrettable que la disposition des lettres n'est pas toujours très heureuse, complique et surcharge inutilement la composition.

Beaucoup de ses reliures sont bien venues et l'on peut citer notamment, un *Roman du Lièvre* avec filets dorés sur peau de daim gris agréable dans sa sobriété et du goût le meilleur. De quelques autres d'une originalité exagérée, on ne peut malheureusement pas en dire autant, telles que celles du *Tableau de la boxe*, en veau brun avec son énorme gant de sport couvrant toute la surface du plat, laissant à peine de place à côté du nom et du titre, et de *La Chanson des Gueux*, en maroquin avec morceaux mosaïqués raboutés entre eux par de gros points de couture qui a fait pousser à G. Canape ce cri de noble indignation : « Malgré tout le respect que j'ai pour l'auteur de cette reliure, je dois dire qu'il y a là une faute contre le goût. Une veste de chemineau même rapiécée à grands points n'a jamais rien eu de commun avec l'art décoratif. »

Ses séries pour *Jean-Christophe* et les œuvres complètes d'A. France, ainsi que pour les collections de Rieder et de Larousse, sont intéressantes.

Une médaille d'or lui a été décernée lors de l'Exposition des Arts Décoratifs de 1925. Elle fait actuellement

partie du Comité des Artistes Décorateurs et est sociétaire du Salon d'Automne.

Aux nombreuses jeunes filles qui suivent son cours technique d'Art décoratif, Mlle de Félice enseigne l'impression et la peinture spéciales sur tissus, la confection des batiks un moment si fort à la mode, la reliure sous la direction de M. Brant, le travail du cuir, la dorure et l'enluminure sur parchemin.

MLLE ROSE ADLER

QUAND on avait l'heur d'être admis rue de Noisiel dans la Bibliothèque de littérature contemporaine que M. J. Doucet, après s'être séparé en 1918, au profit de l'Université de Paris, de sa célèbre collection d'Art et d'Archéologie s'était complu à former pour sa satisfaction personnelle, on restait émerveillé par le goût éclairé et l'éclectisme averti qui avaient présidé à la sélection de ce nouvel ensemble.

Mlle Marie Dormoy, qui, avec un incomparable dévouement et une rare expérience a assuré la garde et le classement de cette nouvelle bibliothèque, nous en a donné une impressionnante description : « Autant par estime et par admiration que par amitié, Jacques Doucet recueillit pieusement non seulement tout ce qu'avait écrit ou écrivait Suarès, mais aussi ses manuscrits. Ce fut le point de départ de cette charmante Bibliothèque contemporaine. A.-J. D. (Antoine-Jacques Doucet).

« En même temps que les œuvres d'André Suarès, Jacques Doucet collectionna celles de Paul Claudel, André Gide, Francis Jammes. Toutes les œuvres de ces quatre auteurs, même les rarissimes sont là en éditions originales sur grand papier. En même temps que les éditions prin-

ceps, Jacques Doucet s'assurait des manuscrits. D'André Suarès nous les trouvons presque tous, depuis celui du *Livre de l'Émeraude*, écrit sur des cahiers d'écolier quadrillés, vrai manuscrit de travail, jusqu'à celui d'*Amour* où la perfection de la calligraphie s'équilibre à celle de la forme et de la pensée. D'André Gide, il y a *L'Immoraliste* et *La Symphonie pastorale*, de Paul Claudel, *La Ville* et *Tête d'or*, de Francis Jammes, *Ma fille Bernadette*, et *Le Rosaire au soleil*.

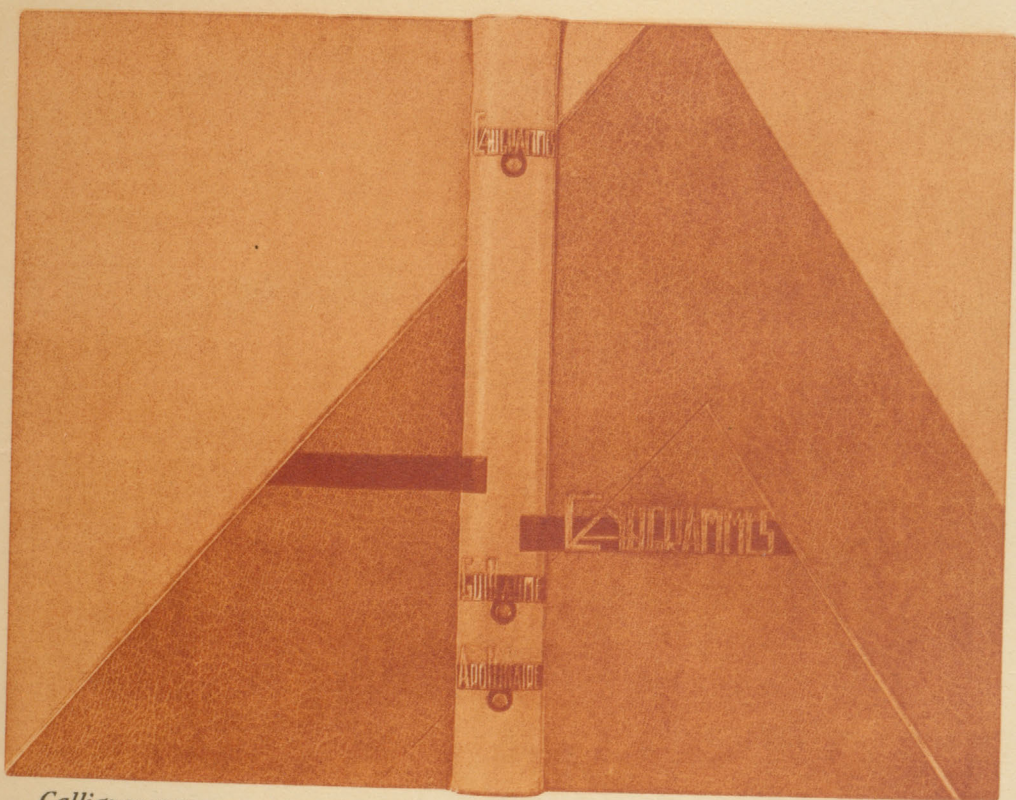
« De ce groupe qui synthétisait l'activité littéraire d'avant-guerre, Jacques Doucet remonta jusqu'à ceux qui avaient été leurs précurseurs du XIXe siècle : Stendhal, Gobineau, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Lautréamont.

« Stendhal est au complet en éditions originales et cela jusqu'aux plaquettes introuvables telles qu'*Un nouveau complot contre les Industriels*. L'édition originale d'*Armance* est enrichie d'une dédicace à son ami M. de Marqueste, puis, ce qui est encore plus rare et plus précieux, une vingtaine de volumes tels que Shakespeare, La Fontaine, Florian, *L'Histoire de la maison d'Autriche*, qui faisaient partie de la Bibliothèque de Civita-Vecchia et que Stendhal avait couverts d'annotations, voire même de brouillons de lettres.

« A l'exemplaire original sur Hollande des *Fleurs du Mal* de Baudelaire avec dédicace à Paul de Saint-Victor et à celle, sur Chine, des *Épaves* d'Amsterdam, s'ajoute la première lettre de Baudelaire à Wagner, datée du 17 février 1860, lettre pleine de délicatesse, de cœur, d'admiration, qui était restée entre les mains de Mme Cosima Wagner jusqu'au jour où elle passa dans celles de Jacques Doucet. Viennent ensuite toutes les éditions de Baudelaire et celle d'Edgar Poe, jusqu'aux toutes dernières, ainsi que toute la critique relative à Baudelaire ou à son œuvre.

« L'œuvre complète de Verlaine se trouve également en éditions originales sur grand papier et, entre autres,

Reliure de Rose ADLER



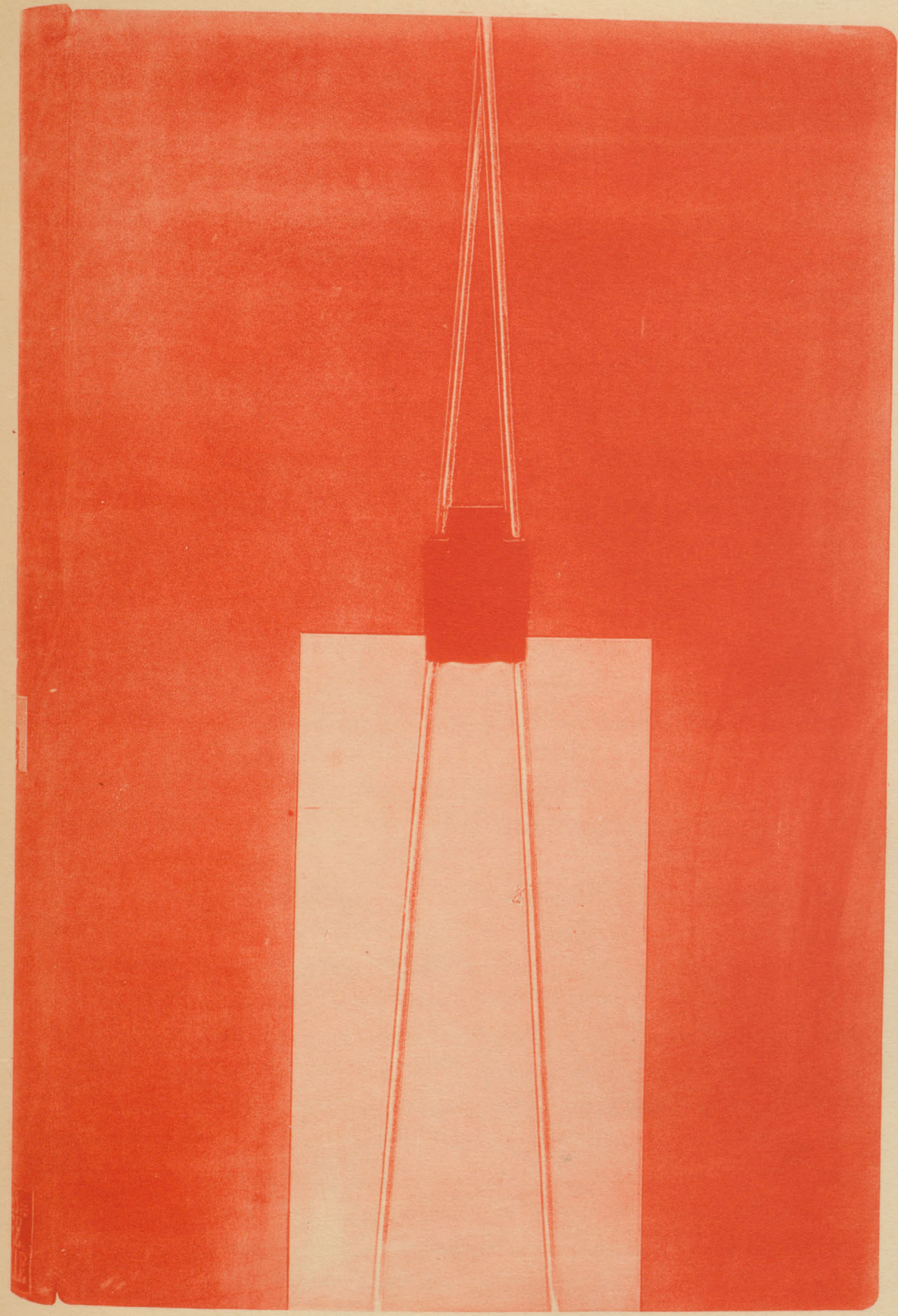
Calligrammes — Bibliothèque J. Doucet

Reliure de CREUZEVAULT



Assise — Bibliothèque L. C.

Reliure de Mlle R. ADLER



Lettres espagnoles — Bibliothèque J. André

l'exemplaire précieux entre tous de *La Bonne Chanson*, tiré sur Chine, offert à Mathilde Mauté avec, sur la page de garde, un sonnet dédicace écrit d'une encre que chaque jour pâlit un peu plus.

« Nombreux sont les manuscrits de Verlaine. D'abord *Amour*, *Mes hôpitaux*, puis la série : *Les hommes d'aujourd'hui*, avec les portraits études sur Maurice Bouchor, Léon Dierx, Georges Lafenestre, André Theuriet, Charles Gros...

« De Rimbaud il y a, outre l'édition originale d'*Une saison en enfer* (avec un dossier contenant la curieuse histoire de cette édition), et toutes les éditions de son œuvre, nombre de lettres écrites soit pendant sa période littéraire, soit pendant son séjour à Aden ou au Harrar, pauvres lettres griffonnées au crayon sur de sordides morceaux de papier.

« Après avoir réuni les précurseurs des contemporains, Jacques Doucet s'occupa des groupes d'après-guerre : Guillaume Apollinaire, Max Jacob, Jean Cocteau, Radiguet, Mauriac et Montherlant, Morand et Giraudoux, Cendrars et Delteil, André Salmon, Pierre Mac-Orlan...

« Le groupe Dada et celui des Surréalistes sont au complet.

« S'équilibrant avec ces extrémistes, Paul Valéry, depuis les petites plaquettes du début jusqu'aux somptueuses éditions des dernières années, enrichies presque toutes d'une dédicace qui s'adresse plus encore à l'ami qu'au bibliophile. Le seul manuscrit qu'il y ait, mais qui vaut tous les autres, est celui de *Charmes*. »

Proust a une place d'honneur, représenté avec ses œuvres au grand complet; depuis les traductions de Ruskin et la précieuse plaquette : *Une fête chez Montesquiou à Neuilly (extrait des Mémoires du Duc de Saint-Simon)*, jusqu'aux ultimes lettres. Comme spécimen de son écriture il y a quelques bonnes feuilles de *A l'ombre des*

jeunes filles en fleurs, sur lesquelles sont d'abondantes surcharges, mais aussi nous révèlent les méthodes de travail de Proust[1].

M. J. Doucet à toutes ces raretés avait donné les couvertures qui leur convenaient en les enrichissant, pour la plupart de reliures de P. Legrain et de Mlles Rose Adler et J. Langrand.

Les plus importantes, signées de Mlle Rose Adler, sont :

Calligrammes. Large bande angulaire, de veau beige foncé traversant plats et dos sur fond beige clair avec filets, titre et nom dorés.

Poèmes de P. Morand. Un angle aigu en fer de lance tracé par un filet doré et d'étroites bandes mosaïquées piqué au centre d'une agathe rectangulaire, le tout sur fond de veau noir.

Le Paysan de Paris. Sur chacune des moitiés des plats, en veaux noir et vert, coupés en deux dans la hauteur par un filet doré, deux petits parallélogrammes cernés de noir sur fond beige s'affrontent au milieu. Nom et titre dorés en tête et en queue sur le dos.

Barnabooth. Maroquin noir, mosaïqué gris bleu avec filets dorés et argentés.

La Poussière de Soleil. Veau orange, décor pointillé or et aluminium.

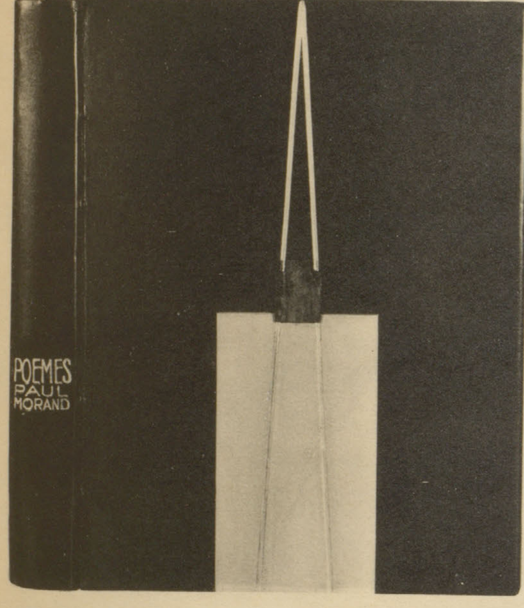
Études pour Narcisse. Veau rose pâle et rose foncé, motif mosaïqué noir et blanc, fer or, doublure veau blanc.

L'Envers du Music-Hall. Veau blanc, décor mosaïqué gris, cerise, bleu de roi et noir, or et aluminium. Doublure veau bleu, blanc, rouge.

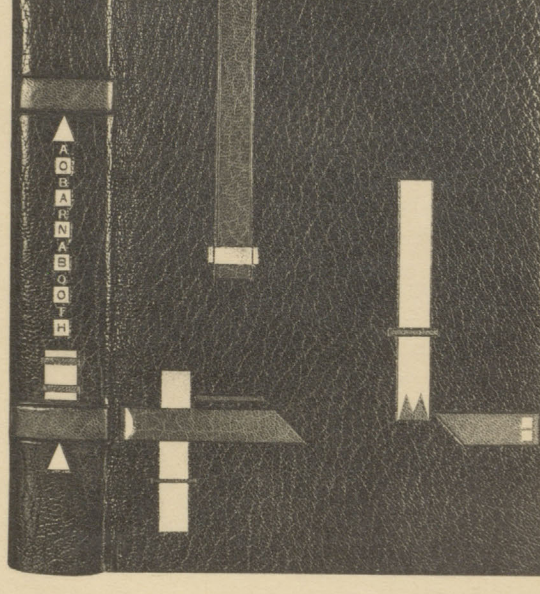
En dehors de ces reliures qu'il est possible d'aller admirer aujourd'hui à la Bibliothèque A.-J. D., d'autres,

1. Cette bibliothèque a été, peu de temps avant sa mort, léguée par M. J. Doucet à l'Université. Devenue annexe de la Bibliothèque d'Art et d'Archéologie elle est ouverte aujourd'hui à tous les curieux et travailleurs.

Reliures de Mlle R. ADLER

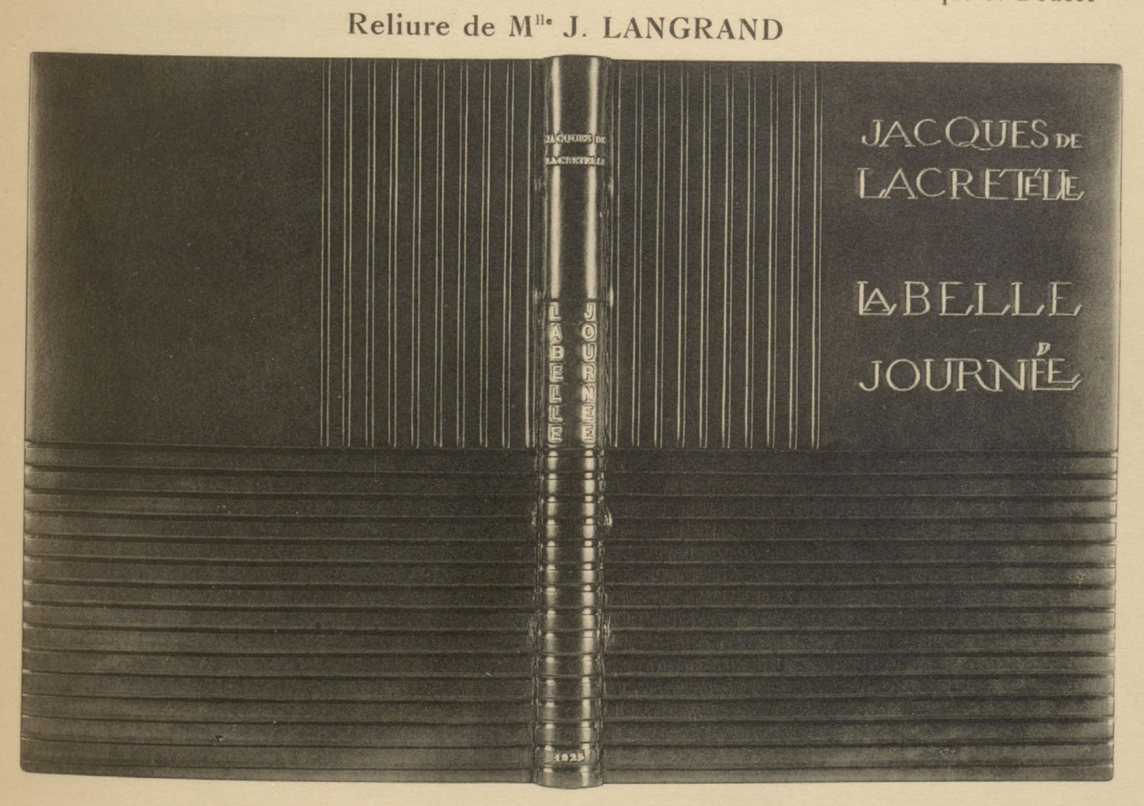


Poèmes Bibliothèque J. Doucet



Barnabooth Bibliothèque J. Doucet

Reliure de Mlle J. LANGRAND



La Belle Journée Bibliothèque J. Doucet

non moins importantes et d'un égal intérêt ont été exécutées pour Mme Solvey qui, habitant la Belgique, attirée par notre art et notre littérature, quoique ne faisant partie d'aucune Société de Bibliophiles, a formé, avec un goût délicat, une superbe bibliothèque, où se retrouvent nos plus belles publications, pour M. P. Hébert, le baron Robert de Rothschild, M. J.-A. et M. R. Blum.

L'Enfant brune. Au premier plat gris, au second vert barré d'aluminium sur fond noir avec chevauchement sur le tout de larges filets demi-circulaires dorés.

Hespérus. En vélin blanc avec décor or sur mosaïque vert d'eau (Bibliothèque P. Hébert).

T. Karsavina. Maroquin saumon, décor or et aluminium. Mosaïque corail (Bibliothèque P. Hébert).

Trois Contes cruels. Veau noir, mosaïque maroquin blanc, veau cyclamen, fers or et aluminium (Bibliothèque J. A.).

Carmen. Maroquin blanc, dessin de résille veau gris, décor noir et cyclamen, or et aluminium. Doublure maroquin noir, motif or, aluminium et cyclamen (Bibliothèque Robert de Rothschild).

Devant tous ces volumes, on reste sous le charme de cette délicieuse créatrice, artiste dans la plus large acception du mot, qui façonne avec un art égal : bijoux, colliers et bracelets, boîtes à poudre, cadres et maints objets divers. Et les noms que donnait à ses tableaux le grand peintre Whistler reviennent, en les voyant, immédiatement à la mémoire : « harmonie en vert et en or, en ambre et noir. Nocturne en argent et bleu. » Ces titres harmonieux conviennent parfaitement à ces reliures, en y accolant la terminologie des tons les plus chatoyants.

Mlle R. Adler, elle aussi, est passée par l'Union Centrale des Arts Décoratifs. Son intinct, son adresse et son intelligence complétèrent heureusement ce que H. Noulhac lui apprit par la suite.

Elle exposa, pour la première fois, au Pavillon de Marsan, en 1923. Ses envois qui figurèrent dans les salons d'une Ambassade aux Arts Décoratifs en 1925, lui valurent une médaille d'argent. Elle fait partie de la Société des Artistes Décorateurs.

Très moderne, grande admiratrice de P. Legrain qu'elle ne saurait copier, grâce à des dons que la nature lui a généreusement départis, grâce aussi à un travail acharné — car aucune facilité quelle qu'elle soit ne peut remplacer le métier — son talent s'est développé en même temps que sa manière se simplifiait. Les reliures, vêtements et parures des livres, sont comme les toilettes féminines. Les plus ornées et les plus drapées ne sont pas toujours les plus belles. Le bon goût et l'élégance se reconnaissent à la perfection de la coupe et à la beauté de la ligne.

Quelques petits cubes entre deux filets dorés encadrant le nom de l'auteur et le titre entre les nervures du dos, quelques filets débordant sur les plats ou découpant ceux-ci en segments multiformes, mosaïques ou aplats multicolores, quelques lignes entre-croisées ou parallèles, droites ou en volutes, cela pourra peut-être paraître peu de chose à ceux qui ne savent pas distinguer entre le riche et le précieux. Mais c'est imaginé et réalisé avec tant de spirituelle fantaisie, que c'est toujours exquis et très décoratif.

Les titres sur les plats sont ingénieusement combinés quoique certains enchevêtrements de lettres soient quelquefois nuisibles à leur visibilité et à leur lecture. Mais ce n'est qu'un détail.

Les gardes, doublées de veau ou de maroquin faisant corps avec les plats, ou d'étoffes laquées, sont étudiées avec un soin tout particulier.

Rien n'est abandonné au hasard. Tout est d'une perfection absolue, peut être tourné et retourné dans tous les sens sans laisser apercevoir la moindre négligence. Emboî-

Reliure de Mlle J. LANGRAND



Un train entre en gare Bibliothèque J. André

Reliure de Mlle J. LANGRAND

JARRY

UBU ROI

Ubu Roi

Bibliothèque J. Doucet

Reliure de M[lle] J. LANGRAND

Les Climats

Bibliothèque Prost

Reliure de Mlle J. LANGRAND

L'Offrande lyrique

Bibliothèque A. Malle

tages et étuis eux-mêmes, comme les manteaux et sorties de bal les plus élégants qui recouvrent les colliers de perles et les brillantes toilettes du soir, sont dignes de la reliure.

Mlle JEANNE LANGRAND

A côté de P. Legrain, voisinant avec Mlle R. Adler, Mlle Jeanne Langrand figure en bonne place dans la nouvelle Bibliothèque J. Doucet avec :

La Belle Journée. Veau noir, avec nom et titre dorés, filets à froid.

Ubu-Roi. En veau noir. Compartiments de filets à froid croisés avec petits motifs, nom et titre dorés en haut, en bas et sur les côtés.

Pour M. Paul Hébert, elle a relié :

Trois volumes édités et imprimés par Leiter-Nypels à Maëstricht.

Poésies de Gérard de Nerval, tiré à 90 exemplaires, décoré de rectangles de filets dorés partant du centre et allant en s'élargissant jusqu'aux bords où ils finissent par un filet rouge, sur veau noir.

Sonnets pour Hélène. Tiré à 90 exemplaires. Veau marron avec motif central se développant à gauche et à droite pour s'étendre le long de chaque bord et composé de filets dorés, rouges et à froid.

La Prophétie. Tiré à 200 exemplaires sur Hollande. Veau noir avec filets droits dorés et à froid poussés, deux dans toute la hauteur sur le côté droit, et un dans la largeur en bas du volume, avec motif décoratif doré dans l'angle inférieur droit.

De G. Barbier, dix-sept dessins pour *Le Cantique des Cantiques.* Veau noir et petits fers dorés.

Personnages de Comédie. Filets entre-croisés de bas

en haut avec compartiments violets, rouges, gris souris.

Hamlet. Violet foncé, avec nom et titre dans un encadrement de filets gris et or.

La guerre, Madame. Maroquin rouge avec filets dorés traversant diagonalement les plats d'angles à angles avec motif central décoratif.

Le Pot au noir. Maroquin vert avec sur les plats en bordure du dos, des triangles entre-croisés de filets mosaïqués noir, jaune, bleu, marron.

Pour M. J. A. :

Un train entre en gare. Amusante composition symbolique sur maroquin brun rouge avec mosaïques blanches et filets dorés et à froid.

Isvor. Maroquin vert avec filets dorés et mosaïques brun, rouge, blanc et or.

On a pu voir dans différentes expositions :

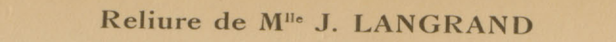
Cinq grandes odes, Ouvert la nuit, Romances sans paroles, Daphnis et Chloé, Les Fleurs du Mal, Les Psaumes de David. Ces derniers, couverts d'un carrelage de maroquin à gros grain et de maroquin écrasé, ont vraiment grande allure.

La production de Mlle Langrand est surtout importante depuis 1913, époque à laquelle elle quitta l'École de l'Union Centrale des Arts Décoratifs dont elle suivit les cours pendant quatre ans.

Elle y retourna cependant après la guerre, en octobre 1919. Mais cette fois, comme professeur adjoint, alors que sa sœur, Mlle Andrée Langrand, en était devenue la directrice. Elle y resta jusqu'en juillet 1924, et obtint à l'Exposition des Arts Décoratifs de 1925 la bourse de voyage de l'État.

L'atelier de reliure et de dorure qu'elle dirige place de la Porte-Champerret suffit aujourd'hui, avec peine, aux nombreuses commandes qui lui sont faites.

De ses œuvres se dégage une impression de pleine pos-



Reliure de Mlle J. LANGRAND

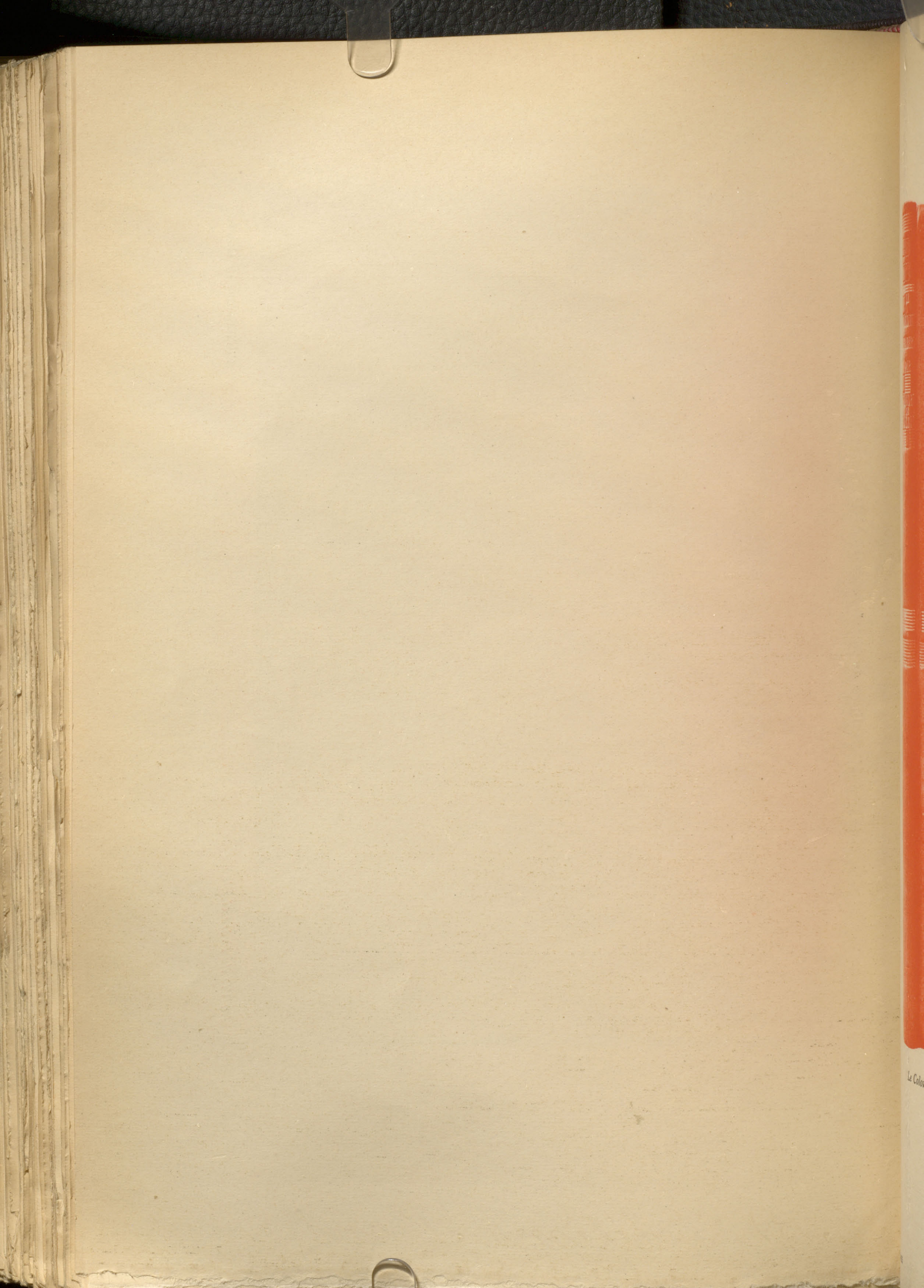
La Guerre, Madame

Bibliothèque P. Hébert

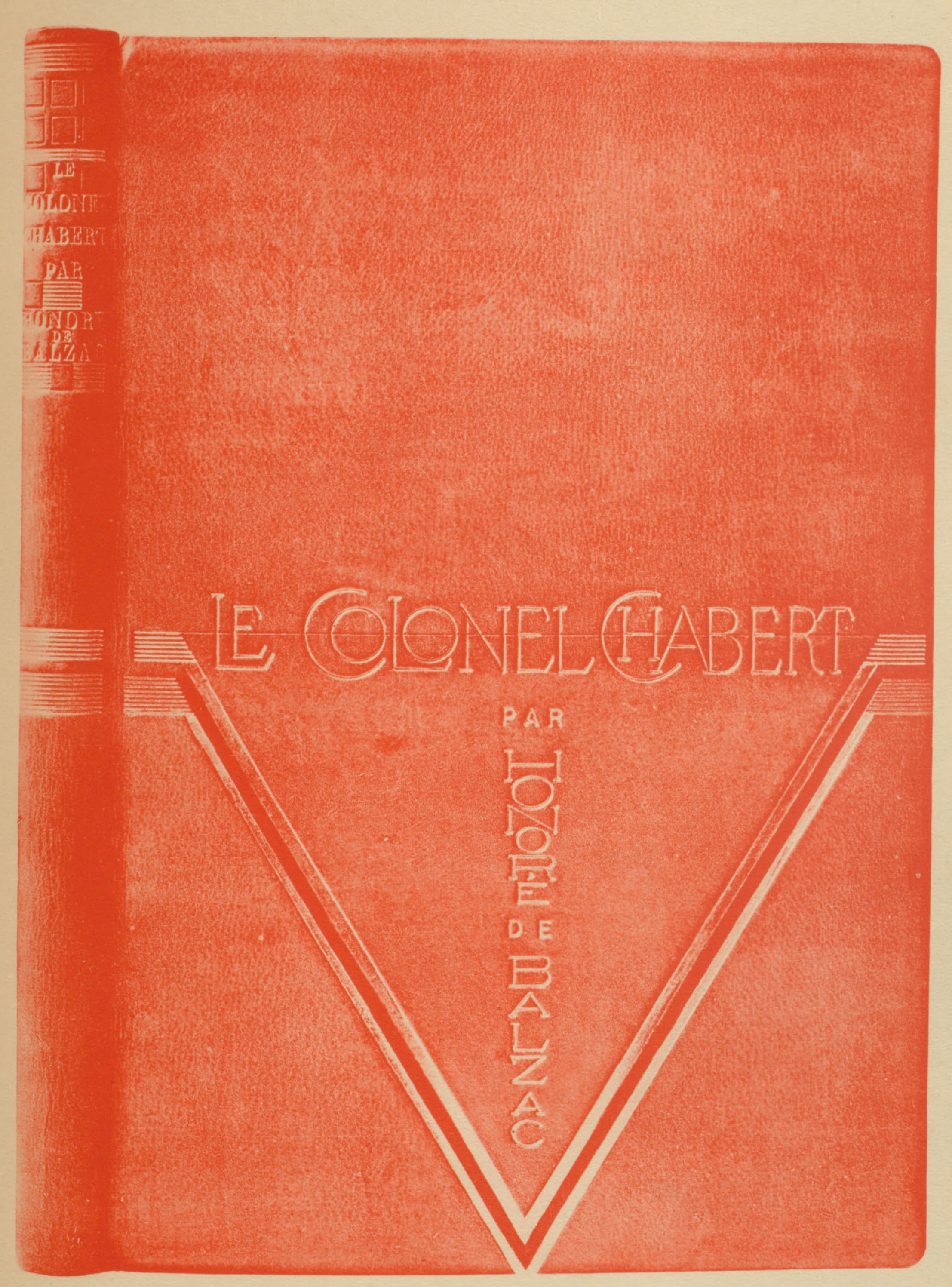
Reliure de Mlle J. LANGRAND

La Vie de Frère Genièvre

Bibliothèque Le Cointe



Reliure de Mlle J. LANGRAND



Le Colonel Chabert

Bibliothèque Morillot

Reliure de Mlle LANGRAND

L'Oiseau bleu

Bibliothèque Morillot

Reliure de M[lle] LANGRAND



Isvor Bibliothèque J. André

session
Dans se
combina
ou à froi
ne fait ja
gères : p
lignes p
traduire
une illus

Les fr
avoc
fortes po
Sans
ès scienc
Montpel
Paris. A
l'Union
et Mabil
defroy e
M. Domo
surtout
perfectio
pour se
ses dess
de ses pr
Chaq
lors des
récentes
ment de
Sa s

session du métier et d'un sens profond de l'harmonie. Dans ses décors, presque toujours composés de simples combinaisons géométriques, de filets et de petits fers, dorés ou à froid, avec rares additions de discrètes mosaïques, elle ne fait jamais intervenir d'incrustations de matières étrangères : point d'ivoire, de pierres, de bois... toujours des lignes pures sans complications qui lui permettent de traduire l'esprit du livre sans jamais en vouloir faire une illustration.

MLLE MARGUERITE BERNARD

Les frêles épaules de Mlle Marguerite Bernard, sans avoir à ployer sous le poids des années, ont été assez fortes pour supporter un lourd passé de travail et d'études.

Sans parler de son instruction menée jusqu'à la licence ès sciences, toute jeune élève à l'École des Beaux-Arts de Montpellier, elle obtint médailles et mentions et vint à Paris. Après être restée cinq ans, de 1916 à 1921, à l'École de l'Union des Arts Décoratifs, elle travailla avec H. Noulhac et Mabilde, suivit à l'École les cours de dorure de MM. Godefroy et Cuzin, puis les leçons de perfectionnement de M. Domont. Mais jugeant à l'expérience qu'il était difficile, surtout pour une femme, de mener à bien, avec une égale perfection, la dorure et la reliure, elle abandonna celle-là pour se consacrer entièrement à cette dernière, composant ses dessins et procédant elle-même à la mise au point de ses projets.

Chaque année, par ses envois aux différents salons et lors des expositions qu'elle fait chez elle de ses œuvres récentes, on peut suivre la progression et le développement de son talent.

Sa sensibilité s'aiguise de plus en plus et sa vision

s'élargit. Son dessin se simplifie et quelques lignes lui suffisent pour exprimer sa pensée. Sa palette, sur laquelle on supposerait que des papillons sont venus secouer la poussière de leurs ailes, s'enrichit de trouvailles heureuses, d'une délicatesse toute féminine. De cette fantasmagorie de tons tendres et discrets adroitement juxtaposés émanent un charme prenant et une irrésistible séduction.

En 1924, au Salon d'Automne figurèrent :

Chansons de Saintonge. Veau vert rehaussé de rouge et de noir.

Des bandes mosaïquées rouges sur maroquin noir avec gardes lamées d'or évoquent le tragique violent de *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*.

Les Caves du Vatican, dans une harmonie gris-perle soutenue par le jaune et exaltée par le blanc de ses mosaïques.

Ces deux dernières reliures figurèrent, à nouveau, l'année suivante à l'Exposition des Arts Décoratifs à côté de :

Eupalinos. Au milieu du plat en maroquin jaune, le titre doré s'étale entre deux bandes de maroquin noir en largeur, relevées de filets dorés.

La Jeunesse pensive. Avec deux angles obtus et deux carrés de larges filets dorés entrecoupés de mosaïques noires et se continuant sur les gardes. Au centre, un point doré se détache sur le mauve froid et décevant du maroquin.

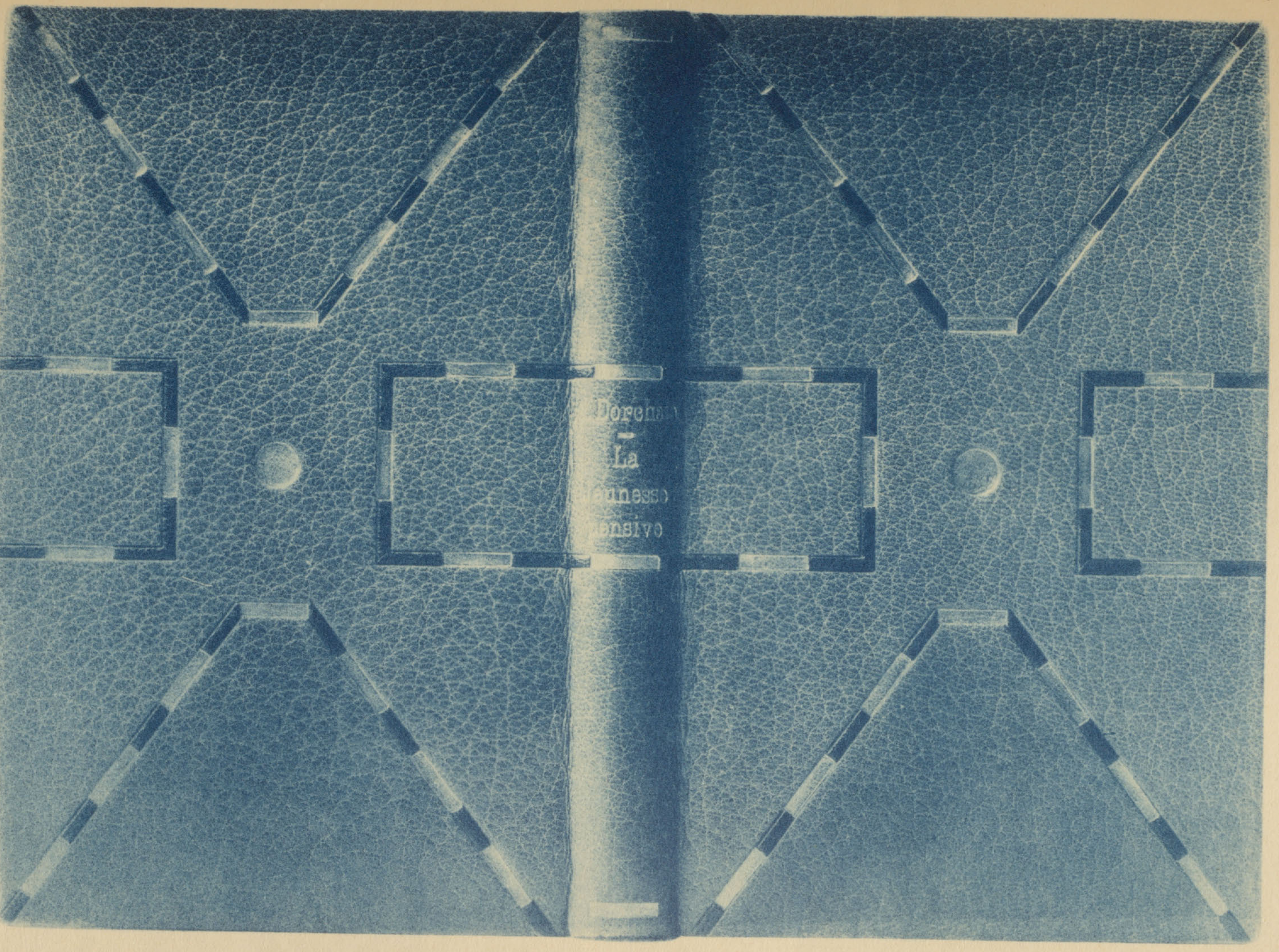
Elles valurent à leur auteur une médaille de bronze.

Dans des vitrines au Salon annuel des Artistes Décorateurs se succédèrent :

Eupalinos. Box-calf gris éléphant, avec titre en or au milieu du plat entre un parallélogramme et un carré mosaïqués rouge-brique.

Personnages de Comédie. Un cartouche de veau chamois encadré par un filet marron dans lequel figure le titre en or, est appliqué sur un veau fraise-écrasée parsemé de confettis de différentes grosseurs mosaïqués, or, rouge,

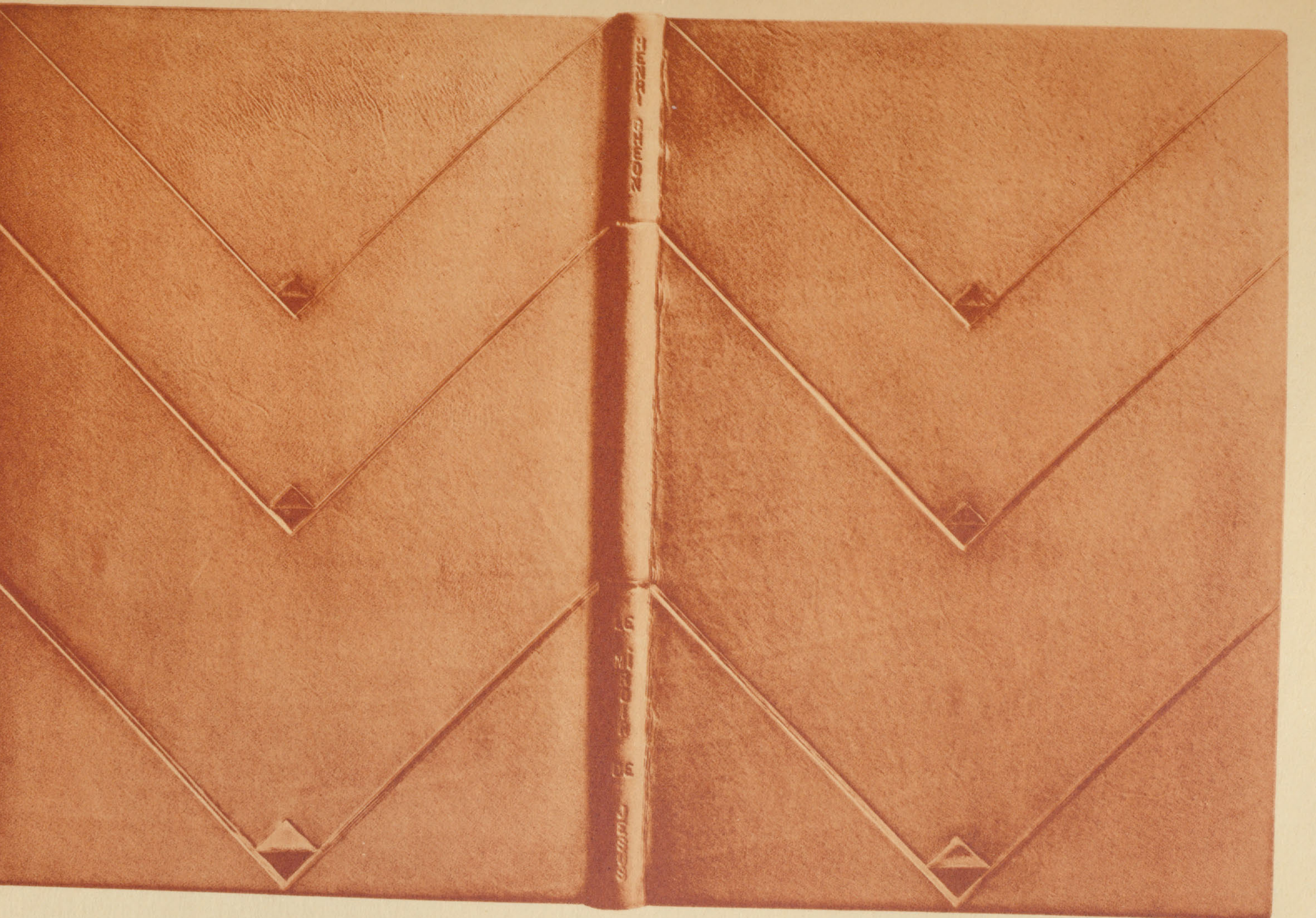
Reliure de Mlle BERNARD



La Jeunesse pensive

Bibliothèque P. V.

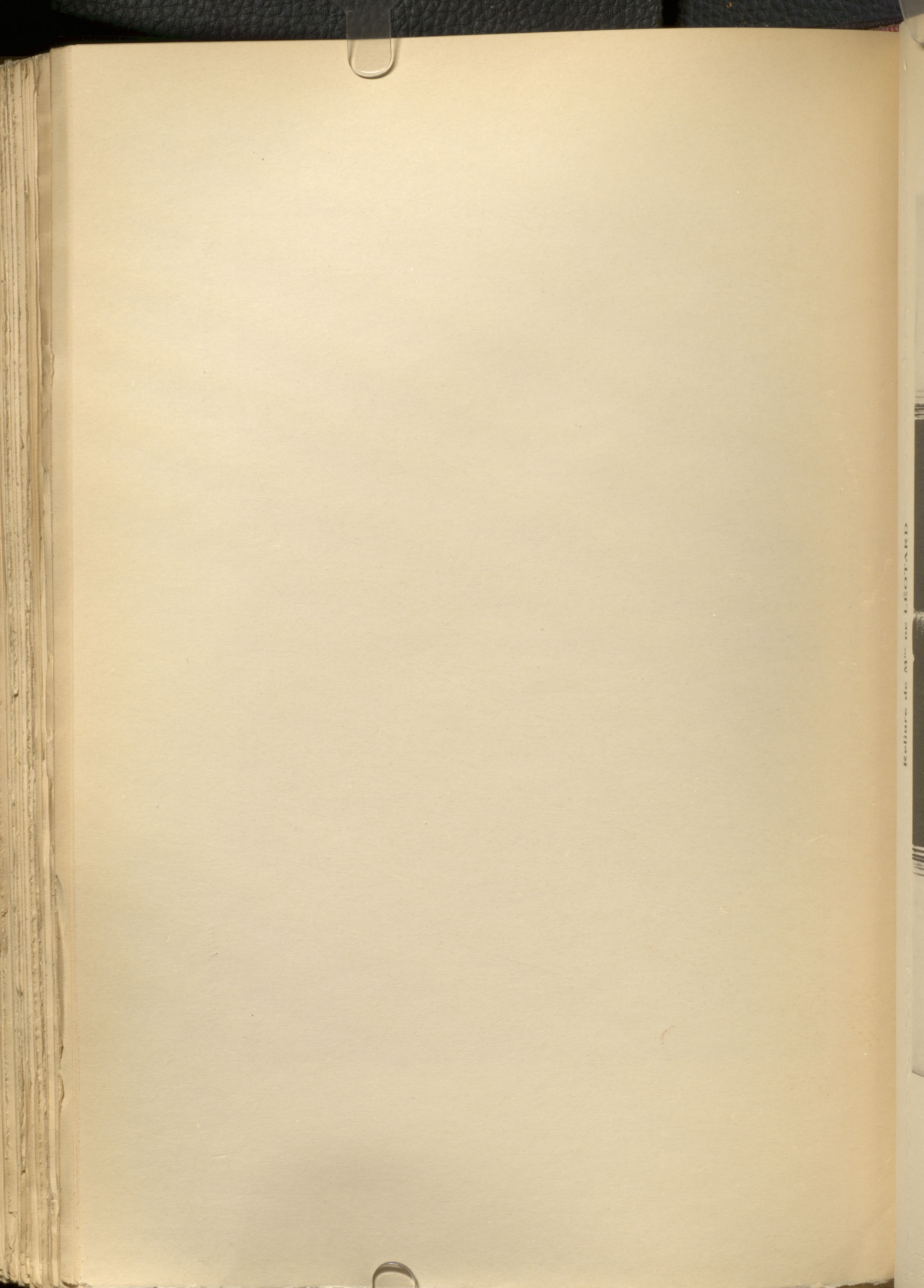
Reliure de Mlle DE LÉOTARD



Miroir de Jésus

Bibliothèque de Mme Joubaire

. 156-157

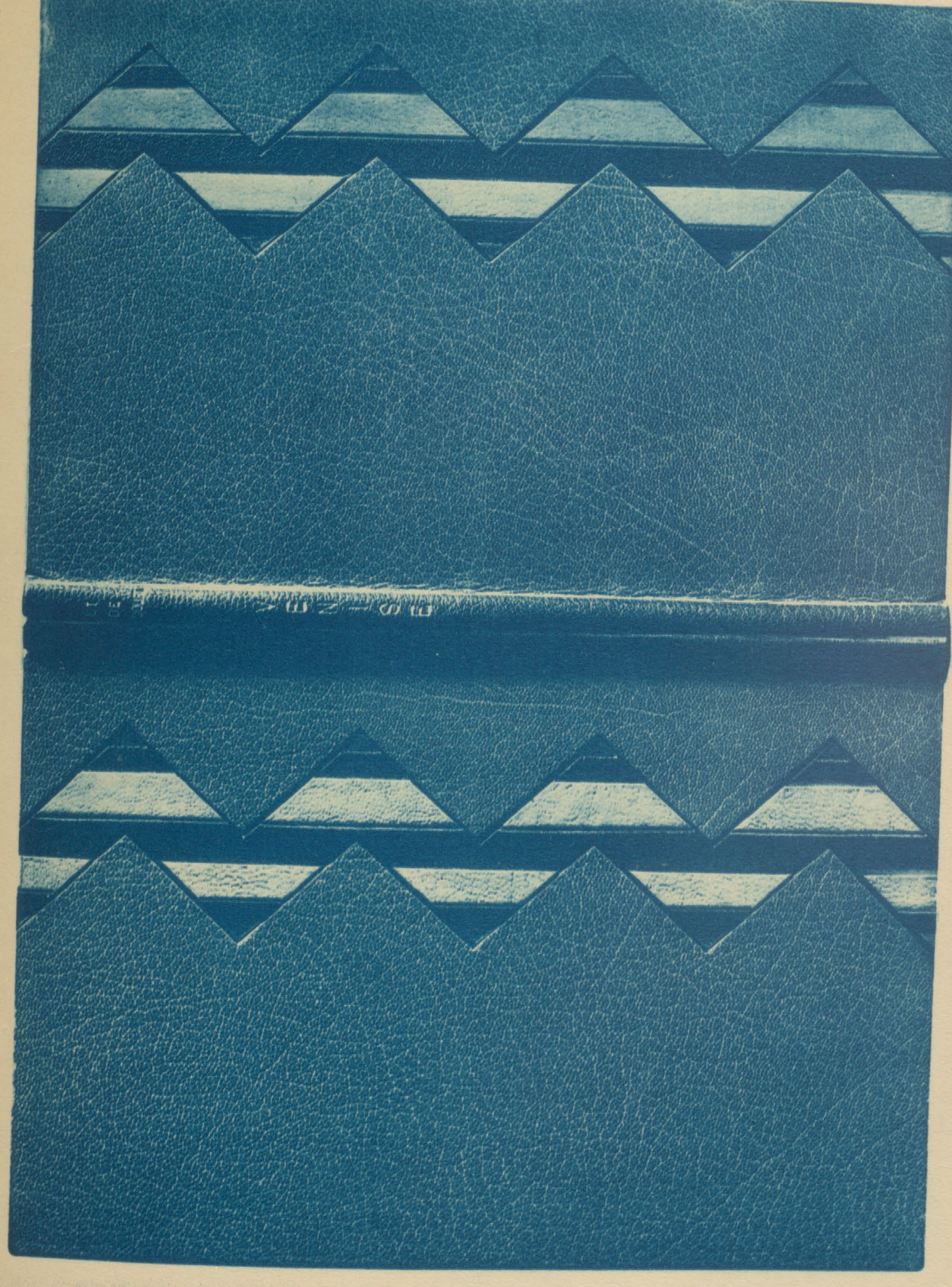


Reliure de Mlle DE LÉOTARD

Marehu Rehu

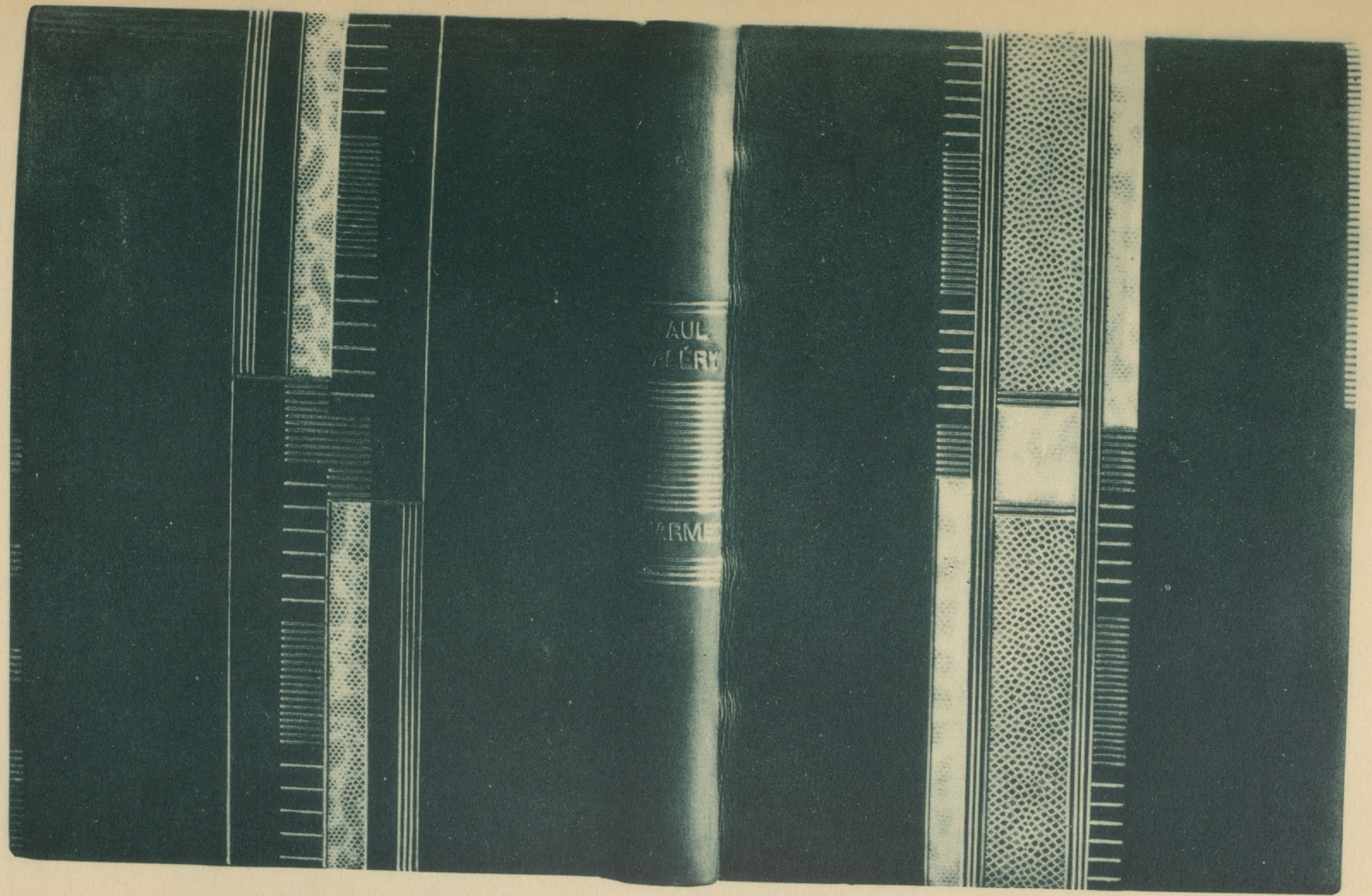
Bibliothèque J. Doucet

Reliure de Mlle DE LÉOTARD



Venise

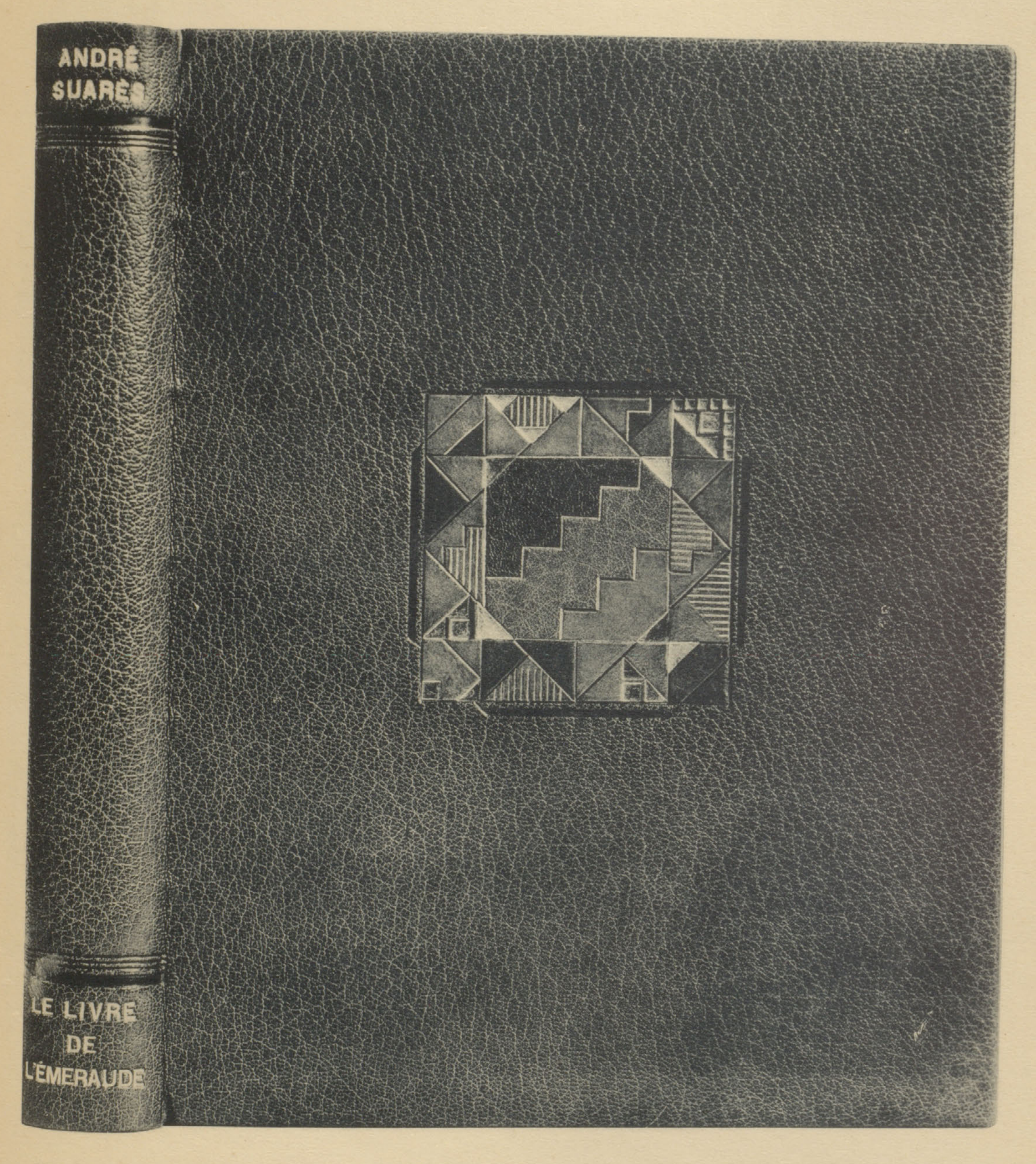
Reliure de Mlle de LÉOTARD



Charmes

Bibliothèque J. Doucet

Reliure de Mlle de LÉOTARD



Le Livre de l'Émeraude — Bibliothèque Marquise de Ganay

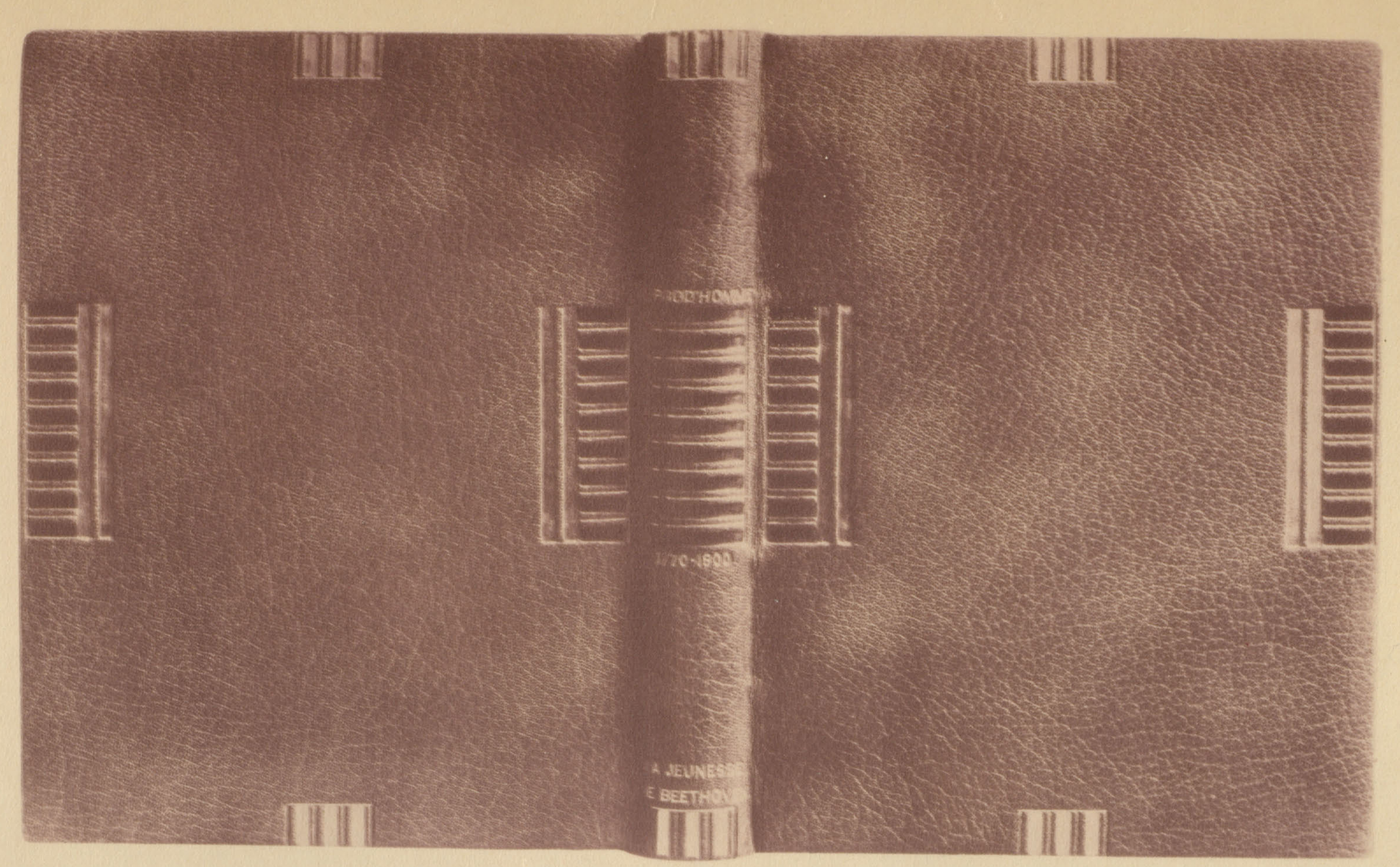
Reliure de M[lle] DE LÉOTARD



Liturgies intimes

Bibliothèque H. de Peyerimhoff

Reliure de Mlle DE LÉOTARD



La Jeunesse de Beethoven

Bibliothèque Cesbron-Viseur

vert, bleu, argent. Cette reliure est certainement, une des plus réussies.

La Porte étroite. Box-calf gris, avec quatre bandes partant du haut et du bas de chaque plat, mosaïquées fraise-écrasée, brun et or.

Les Égarements sentimentaux de Restif de la Bretonne. Maroquin rose, avec deux bandes en travers sur les mors et tout le long du bord droit du plat, mosaïquées bleu et or.

Sylvie. Veau rose, traversé de part en part par une bande portant, sur partie, de petits motifs romantiques dorés aux petits fers sur veau blanc et à côté, le titre doré sur maroquin vert.

Le Jeune Homme de F. Mauriac. Maroquin rouge. Bandes sur les mors et motifs dentelés au milieu des trois côtés extérieurs des plats mosaïqués gris et or.

Le Pot au noir. Maroquin noir, avec bandes de maroquins chamois et bleu passant traversalement et longeant les bas des plats.

Carnet de voyage. Maroquin rose. Deux bandes, à droite et à gauche des plats, mosaïquées vert et rouge, filets dorés.

Le Cantique des Cantiques. Maroquin violet. Encadrement et rosace centrale mosaïqués noir, filets entre-croisés et petits fers dorés.

Les Rencontres de M. de Bréot. Au milieu du maroquin jaune des plats, un cartouche ovale mosaïqué gris, vert et blanc, avec filets dorés.

Il eût été extraordinaire que M. P. Hébert, qui s'intéresse tout particulièrement au mouvement féminin dans l'art de la reliure, ne possédât pas d'œuvres de Mlle M. Bernard. On trouve, en effet, dans sa bibliothèque :

Almanach de la S. G. B. O. Maroquin marron avec encadrement de filets noirs et dans chaque angle des motifs mosaïqués or et blanc.

Œuvres de M. Proust. Maroquin violet foncé avec bandes de maroquin rouge et filets dorés à l'emplacement des mors et sur les trois côtés extérieurs des plats.

M[lle] Marguerite Bernard fabrique aussi des papiers de gardes pour reliures secondaires, rarement toutefois, car toutes ses reliures sont généralement recouvertes de maroquin ou de veau et quelquefois d'étoffe.

M[lle] GERMAINE DE LÉOTARD

Entrée toute jeune, en 1912, à l'École de l'Union Centrale des Arts Décoratifs, après avoir poussé à fond l'étude de la technique de la reliure et suivi les cours de dessin et de composition décorative, M[lle] G. de Léotard se perfectionna, sous la direction de M[lle] A. Langrand et de M[me] René Sergent, dans le maniement particulièrement délicat de la dorure.

Forte aujourd'hui d'une expérience laborieusement acquise, après avoir été monitrice de l'atelier de dorure sur cuir de l'École, elle s'est vu confier en 1927, la direction de l'atelier spécial de décoration de la reliure nouvellement créé. C'est elle aujourd'hui qui compose, met au point et surveille l'exécution des commandes tout en guidant dans leurs travaux les nombreuses jeunes filles assidues à ces cours.

Son goût délicat et l'excellente exécution de ses reliures la firent remarquer tant aux Expositions annuelles de l'École et de la Société des Artistes Décorateurs dont elle est membre actif depuis 1922, qu'à celle des Arts Décoratifs où, en 1925, une médaille d'argent lui fut décernée.

Exempte du Jury à la Société des Artistes Décorateurs elle obtint, en 1926, la première prime *ex-æquo* de la Société

d'Encouragement à l'Art et à l'Industrie et l'année suivante, le prix Blumenthal.

En dehors de l'École, elle a vu venir à elle de nombreux amateurs attirés par les sérieuses qualités de ses reliures.

P. Legrain a eu sur elle, comme sur beaucoup d'autres, une influence marquée. Maroquin, veau, chagrin et — alors qu'il y a quelques années tout le monde en voulait et en demandait — peaux de serpent et de galuchat s'étalent sur les plats seuls ou entremêlés avec goût et adresse. (*Enfantines, Charmes, Duperies* de F. Fleuret). Ses teintures de peaux sont de tons frais et agréables. Leur aspect est plein de séduction, qu'elles soient gris foncé avec compartiments mosaïqués jade et vert foncé, entourées de gris beige marron et de filets or et aluminium pour *Le Livre de l'Émeraude*, ou rose, jade et mauve pour *Les Amours de Psyché et de Cupidon* (appartenant à M. de Peyerimhoff). *Liturgies intimes, Adélaïde, Le Voyage d'Urien*, turquoise pour *Venise*, jade pour *Le Miroir de Jésus* et *Pomme d'Anis*, framboise pour *Charmes*. Sur ces surfaces multicolorées, les filets minces ou larges s'y prolongent comme des voies ferrées tendant vers un point d'horizon, s'y déroulent ou s'entre-croisent avec fantaisie et équilibre, ronds et dorés pour *Archives du Club des Onze* (Bibliothèque P. Hébert) à chaud et à froid, parallèles divergents et convergents, jouant un rôle important dans *Pomme d'Anis* (appartenant à la Comtesse Hubert de Ganay) *Adélaïde, Voyage d'Urien*, dont le motif a été repris pour la couverture du cartonnage de l'Agenda des Galeries Lafayette de 1928. *Synthèses littéraires et extra littéraires*, et *Shahra Sultane*, tous deux dans la Bibliothèque de M. P. Hébert, *Les Diaboliques, Roméo et Juliette, Les Amours de Psyché et de Cupidon* dont les mosaïques sont serties d'argent ainsi que celles de *M. des Lourdines*. L'aluminium intervient également dans *Le Livre de l'Émeraude*.

MLLE MADELEINE GRAS

SORTIE en 1922 de l'École d'Arts Décoratifs, M[lle] M. Gras passa par l'atelier de H. Noulhac et attendit jusqu'à, il y deux ans, d'être parvenue à une excellente technique pour exposer aux Salons des Artistes Décorateurs.

Moderne sans exagération ni cubisme, ses efforts tentent à s'affranchir des influences extérieures, notamment de celle de P. Legrain et à se créer une personnalité propre.

Elle recherche la synthèse et la simplification des lignes et des tons pour l'exprimer. Le maroquin se combine adroitement avec le veau et les couleurs sont habilement juxtaposées sans jamais s'étaler en de larges aplats.

L'esprit du livre est son premier guide pour la composition du décor. Mais si l'idée est claire et de bonne venue pour *Le Grand Meaulnes*, sur l'une des gardes duquel le nom d'Alain Fournier est inscrit dans une petite stèle barrée de noir en souvenir de l'auteur disparu et sur l'autre, dans un carré analogue une ligne en zig-zag est tracée par le chemin parcouru par le héros du roman, elle est trop souvent nébuleuse ailleurs. D'une compréhension difficile elle vous échappe lorsqu'on se trouve en présence de lignes parallèles, coupées de cercles, de bandes, tournoyant en ronds plus ou moins larges, de ses mosaïques unies ou striées de filets à froid, dorés ou en aluminium.

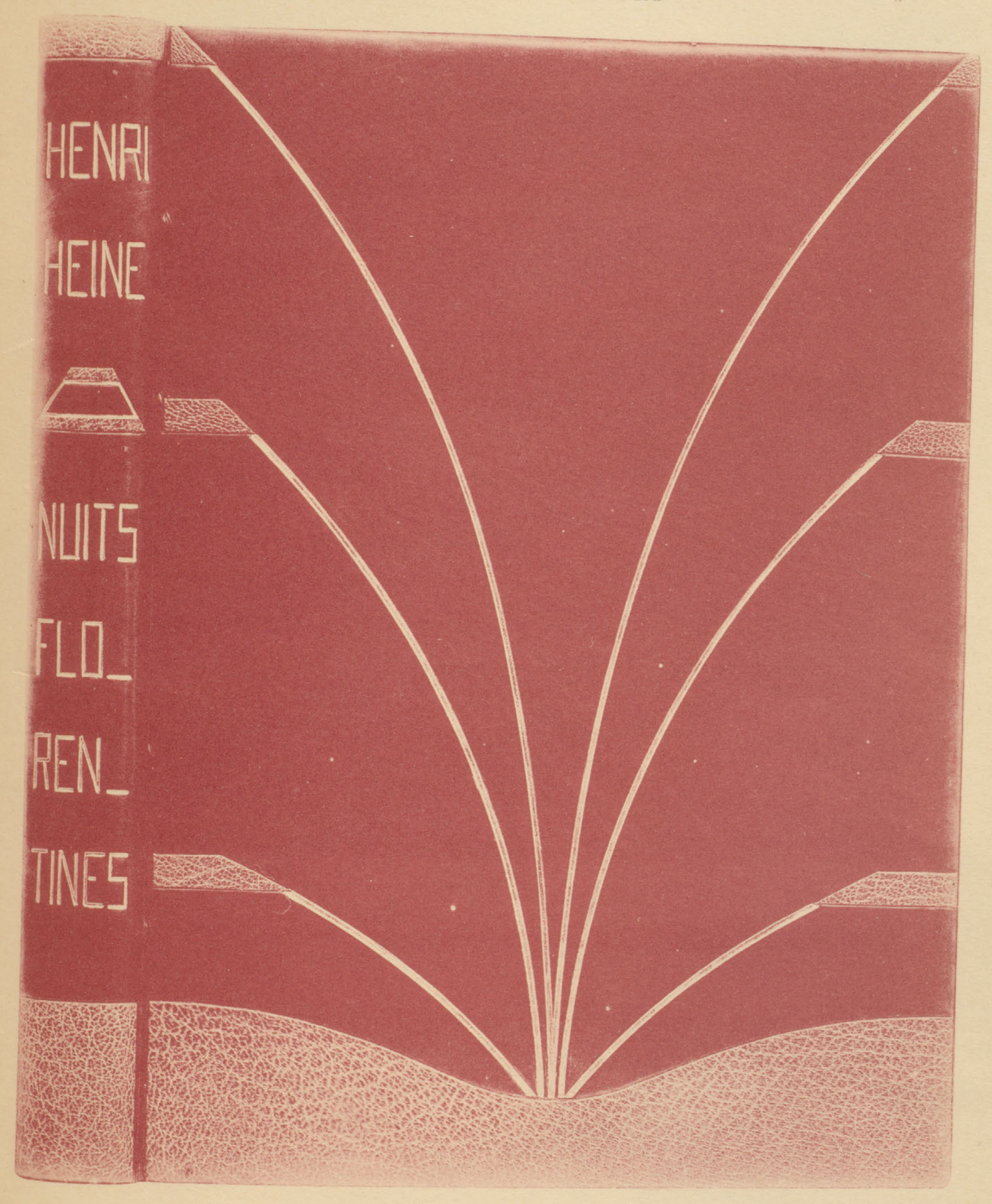
Les dos des volumes, très légèrement arrondis et sans nervures, sont réservés aux titres et noms d'auteurs qu'on ne rencontre que rarement sur les plats.

Les gardes particulièrement soignées se signalent toujours par des détails imprévus et charmants.

De ses œuvres les plus intéressantes on peut extraire les suivantes :

Ronsard, illustré par Carlègle. Veau violet argent avec filets d'argent.

Reliure de Mlle GARCIA

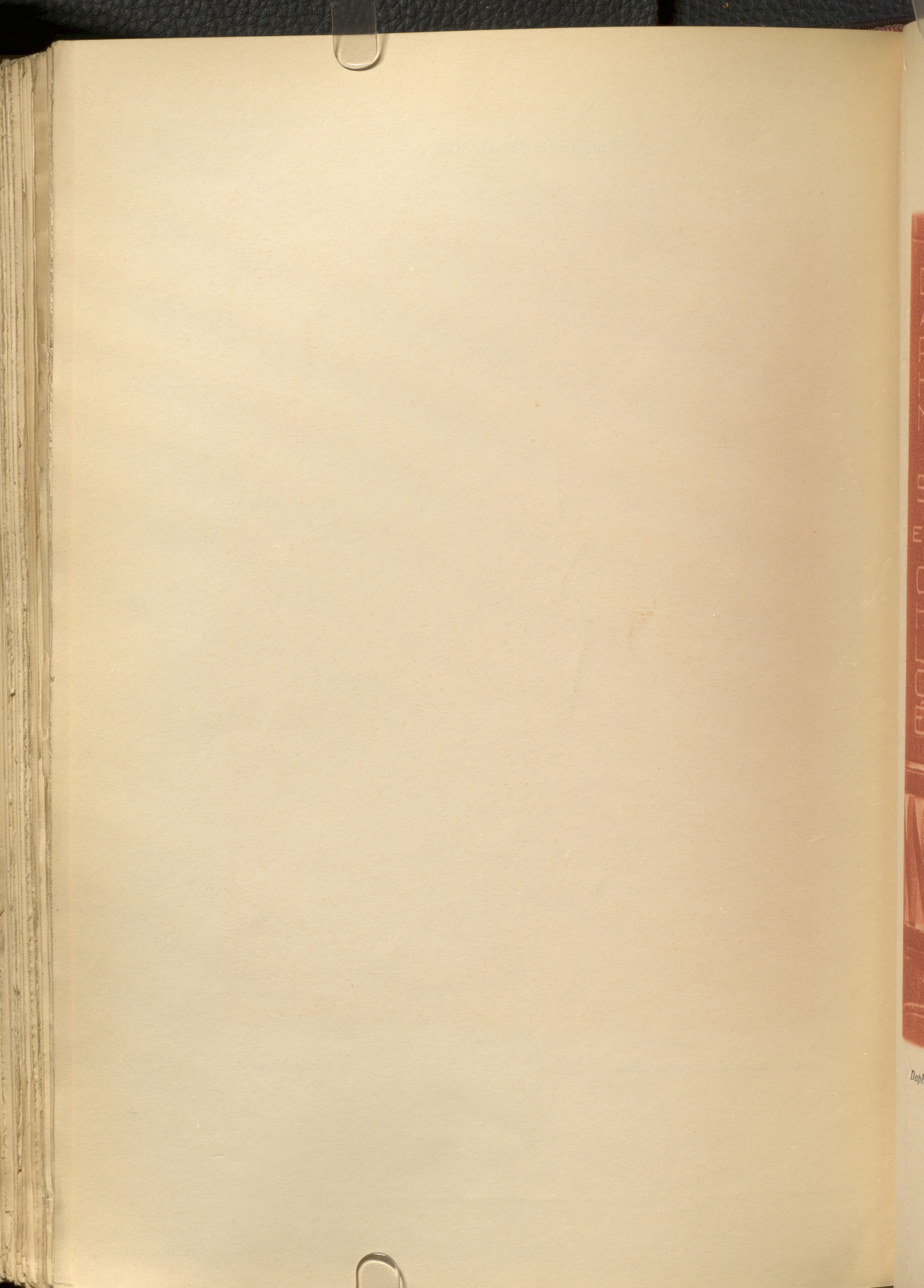


Nuits Florentines Bibliothèque X. P.

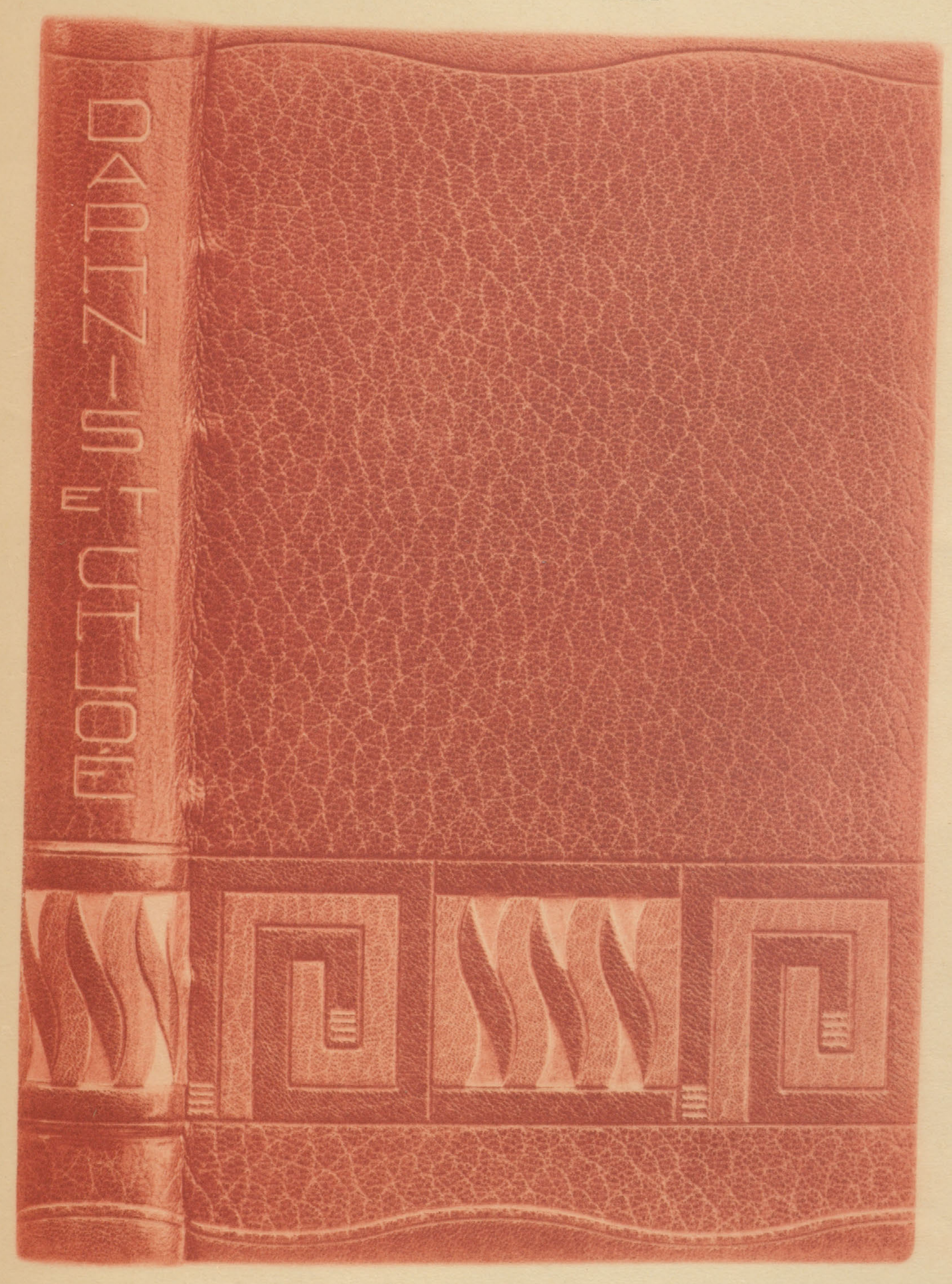
Reliure de Mlle GARCIA



La Maison de la petite Livia — Bibliothèque A. T.



Reliure de Mlle GARCIA



Daphnis et Chloé Bibliothèque T. V.

ave

et r

file

filet

pers

L

et un

pers

subi

P. L

L

qui n

Ja

dont

aux

roqu

et ro

simp

appli

d'or,

Les L

MLLE MADELEINE GRAS

Deux Contes d'O. Wilde. Composition bien en harmonie avec les illustrations de F.-L. Schmied.

Mirages. Veau ivoire, semé de dés de couleurs.

L'Enlèvement au clair de lune. Veau vert, filets dorés et mosaïqués.

Carte blanche. Veau noir mosaïqué blanc et vert, avec filets dorés.

Akrivé Phrangouch de Gobineau. Veau marron foncé.

La femme pauvre. Box-calf brun rouge mosaïqué de filets dorés avec le nom de l'auteur sur les plats.

Pastiches et Mélanges, Les faux monnayeurs, Lettres persanes, Le Cimetière marin, Carnets de voyage.

MLLE MARTITA GARCIA

Les compositions décoratives de Mlle Garcia, d'une grande distinction, traitées avec une jeune hardiesse et une fantaisie originale, restent toujours essentiellement personnelles, s'écartant instinctivement, pour n'en point subir l'influence, de tout ce qui peut se rapprocher de P. Legrain.

Les dos sont par principe réservés aux noms et titres qui ne s'aventurent jamais sur les plats

Parmi l'or azuré des souples entrelacs

Jamais non plus elle n'a recours aux peaux exotiques dont on a tant abusé. Elle demanda uniquement ses effets aux sobres symphonies de couleurs de ses veaux et maroquins : rouge et noir, brun-rouge et gris souris, mauve et rouge, tête de nègre et gris agrémentées de filets très simples, de mosaïques peu compliquées, ou de discrètes applications d'or et d'aluminium comme sur *La Toison d'or, Élégie à Marie, Manon Lescaut, Daphnis et Chloé, Les Bains de Bade, Le Radjah de Mazulipatam, L'Oiseau*

Bleu. Les reliures de *Diane au bois,* pour M. P. Hébert, de *Faust*, pour M. Morillot et de *Combats sur mer*, pour M. Marindaz sont à signaler tout particulièrement.

Comme la plupart des meilleures femmes relieurs actuelles, M[lle] Garcia est passée, en 1921, par l'École des Arts Décoratifs où elle travailla sous la direction de M. Froger. Au bout de dix-huit mois, elle quittait l'atelier pour suivre les leçons de H. Noulhac auquel elle est redevable de cette solidité, de cette robustesse que l'on retrouve dans tous les corps d'ouvrage qu'elle exécute. C'est de lui qu'elle apprit également tous les raffinements de détails et ces tours de main professionnels que réclame une reliure bien faite.

Sa première exposition au Salon d'Automme remonte à 1924. Aux Arts Décoratifs de 1925, elle présenta un ensemble de volumes fort intéressants.

D'AUTRES ENCORE...

TELLES les Chœphores d'Eschyle portant leurs offrandes au tombeau d'Agamemnon, défilent, souples et gracieuses, jeunes filles et jeunes femmes présentant en d'eurythmiques gestes des volumes dont les ors reflètent, comme un miroir, leurs personnalités. On les regarde passer avec complaisance, émerveillé de les voir se succéder si semblables...

Aux hasards du déroulement de cette charmante théorie on peut noter les noms de M[lles] Picard, Y. Ollivier, Rabaud, Bouteau, Zipelius, Morhange, Chenet, Wahart, E. Desterne, J. Jullien, J. Bézier, S. David, J. de Berly, M. Ducommun, J. Mouillade, M[mes] Marie-Louise H. Farge, M. Daël, Moreau-Denis, de Fels, Arrighi, Vexlard, Le Roy Desrivières, Gérard de Mentque...

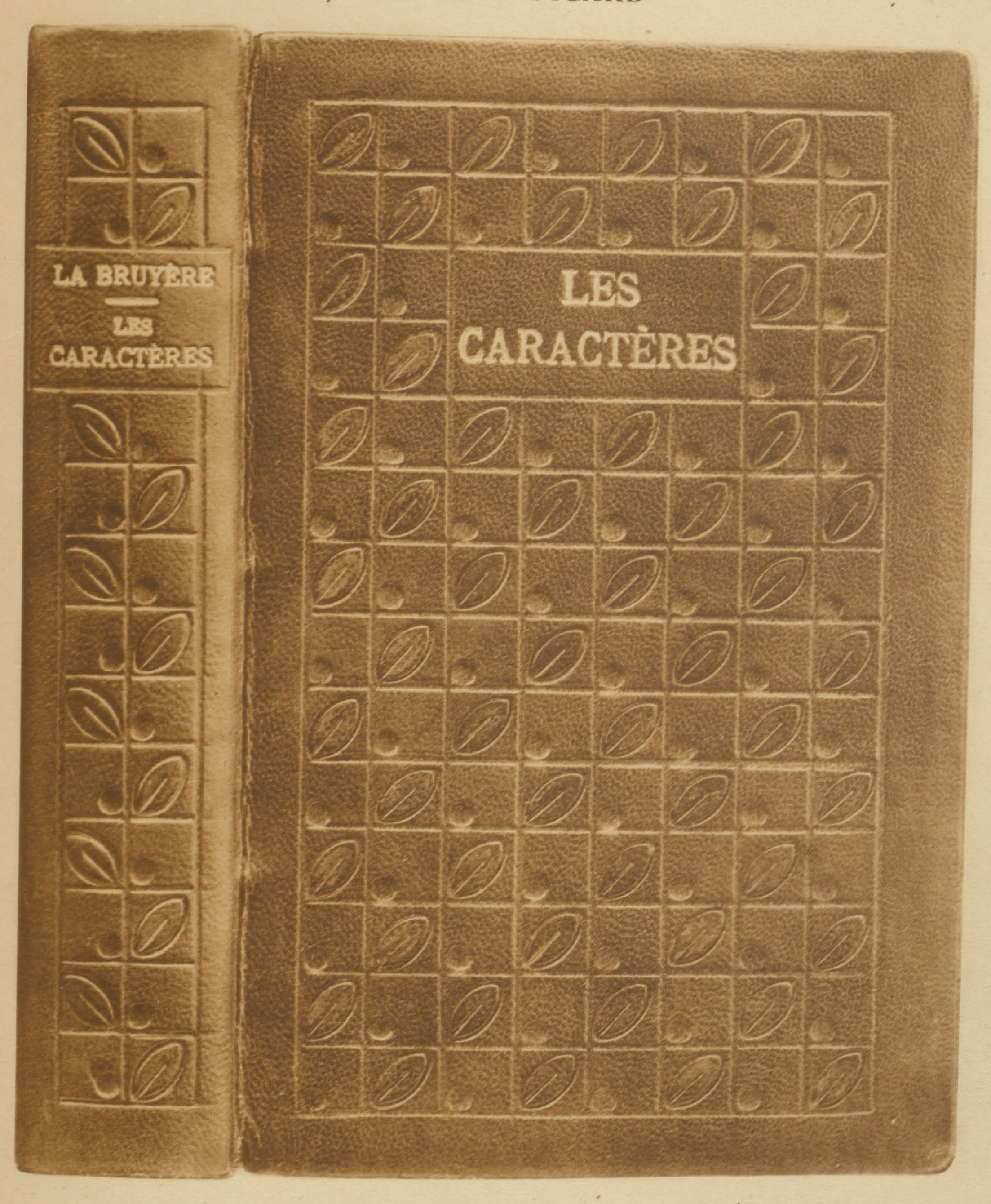
Reliure de Mlle RABAUD



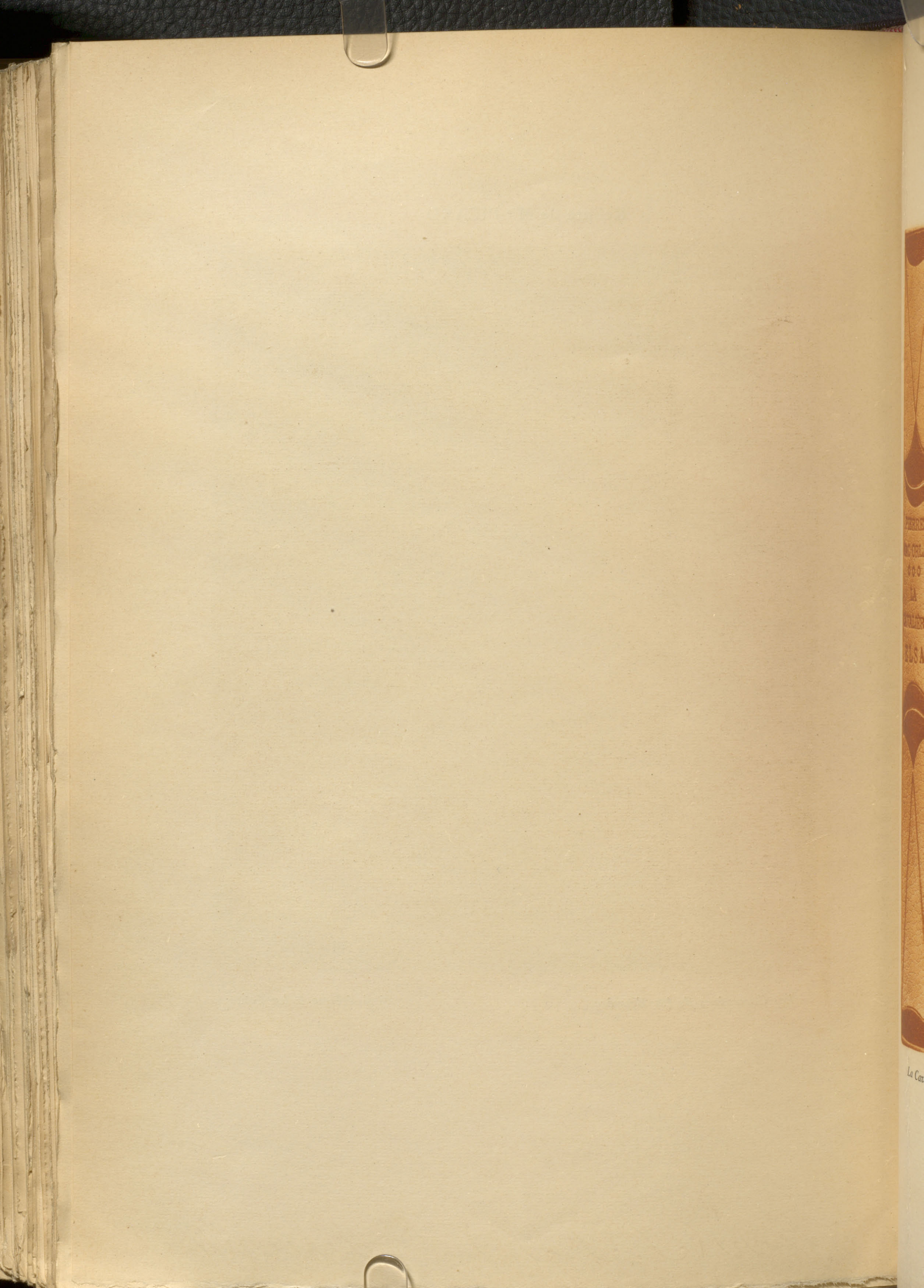
L'esprit et les passions

Bibliothèque L. V.

Reliure de M[lle] PICARD



Les Caractères de La Bruyère Bibliothèque A. Le Petit

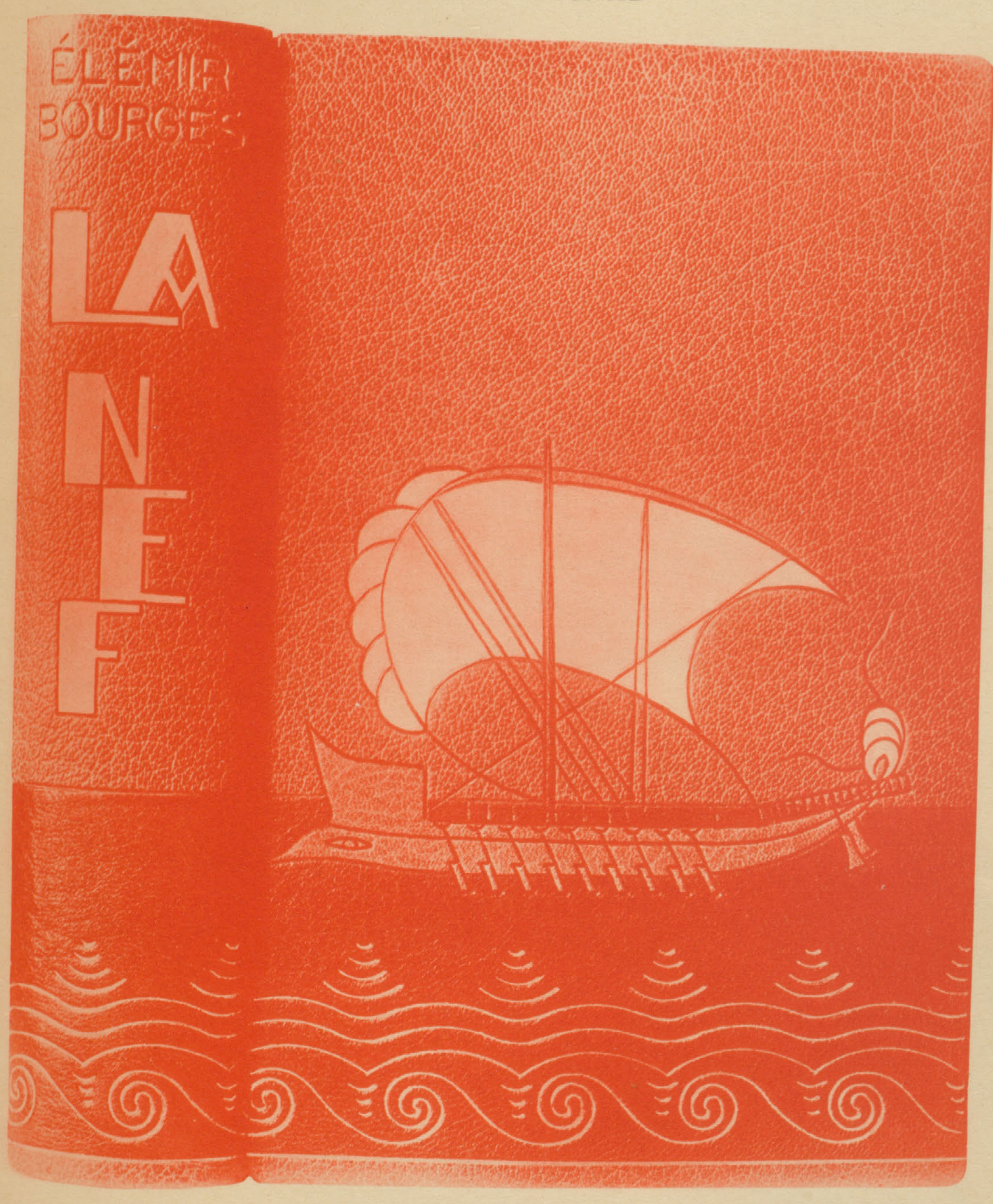


Reliure de Mlle PICARD



La Cavalière Elsa Musée de Lausanne

Reliure de Mlle PICARD



La Nef

Bibliothèque V. K.

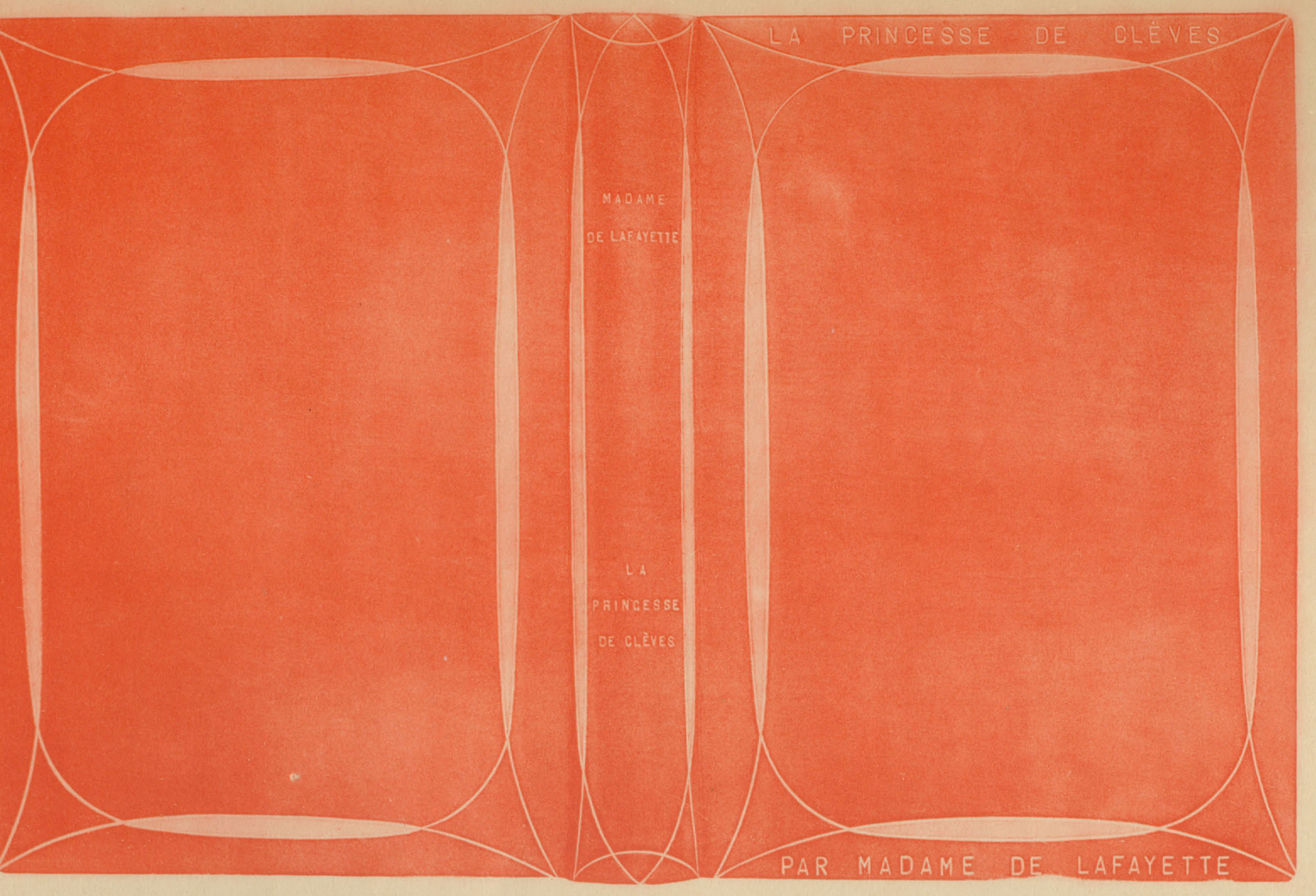


Reliure de Mlle OLIVIER

Cloches pour deux mariages

Bibliothèque A. E.

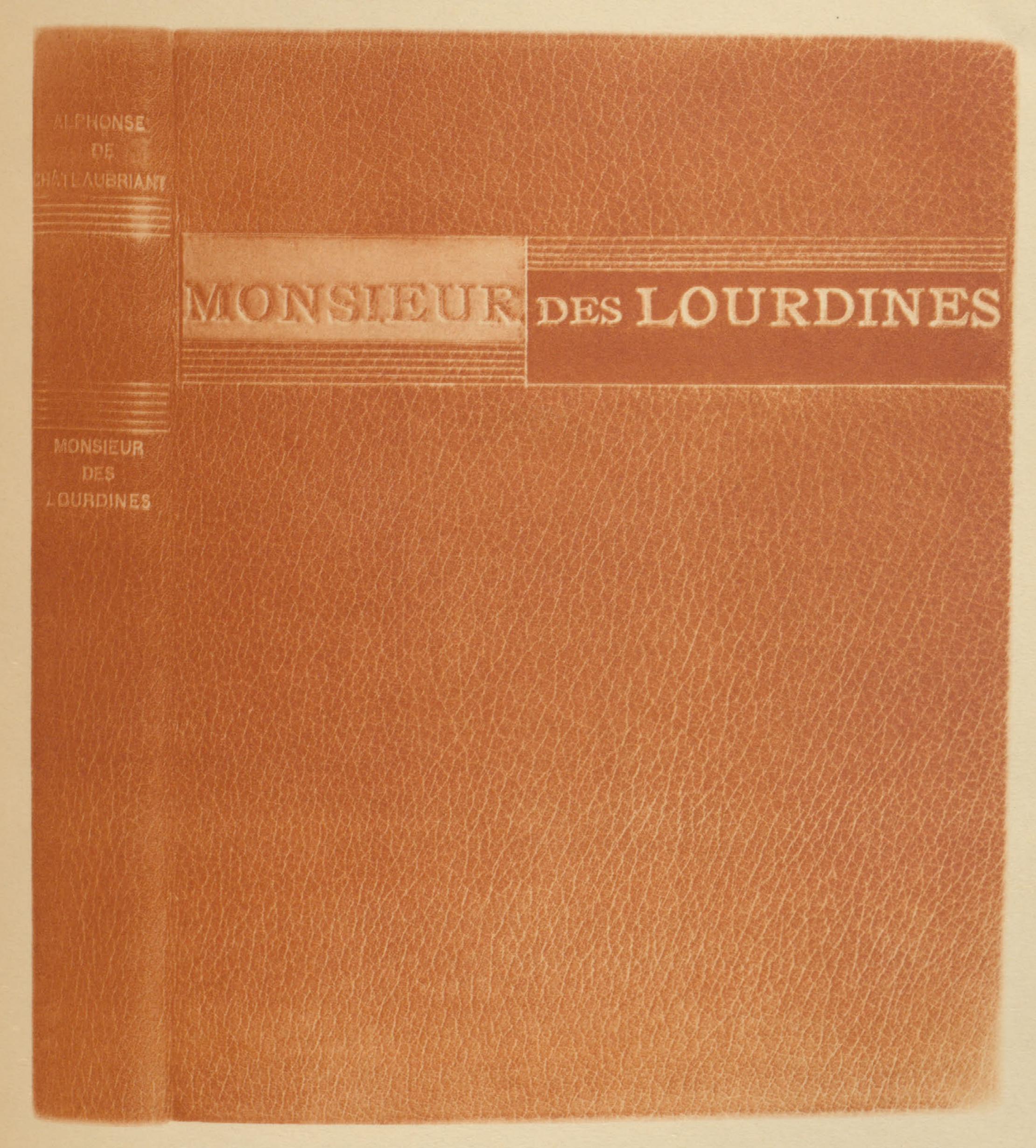
Reliure de Mlle OLIVIER



La Princesse de Clèves

Bibliothèque C. D.

Reliure de Mlle WAHART



Monsieur des Lourdines Bibliothèque T. W.

Surto
des
chanson
dragons
placés. I
conscie
le plus s
et leur
au prem
Tou
joué u
l'histoi
Ils é
En 160
verts e
de l'Im
« marc
librair
point
des Ré
extrao

CARTONNAGES

SURTOUT en voyant les cartonnages se faufiler au milieu des reliures, ne vous écriez pas, comme dans la vieille chanson de café-concert : « Qu'est-ce que c'lancier dans les dragons? » Ils n'y seraient cependant point toujours déplacés. Mais, devant tant de toilettes riches et somptueuses, conscients de leur mise simple et modeste, ils se tiennent le plus souvent timidement à l'écart. Pourtant, leur élégance et leur originalité leur permettraient bien parfois de figurer au premier rang.

Toutes proportions gardées, les papiers de fantaisie ont joué un rôle important, presque depuis son origine, dans l'histoire de la reliure.

Ils étaient déjà en usage au commencement du XVIIe siècle. En 1607, l'Estoille parle dans son *Journal* de livres recouverts en papiers marbrés, et La Caille dans son *Histoire de l'Imprimerie* en attribue l'invention ainsi que celle du « maroquin jaune marbré » à un nommé Macé-Ruette, fait libraire-relieur en 1606, et dont l'usage se répandit à tel point que celui-ci y gagna une grosse fortune. Tallemant des Réaux signala à l'époque comme une chose tout à fait extraordinaire la reliure de la *Guirlande de Julie* recou-

verte de « maroquin doré au dedans comme au dehors » au lieu d'être doublée de papier, comme il était alors de mode de le faire.

D'après l'*Almanach littéraire de 1784*, un certain abbé philosophe, Privat de Molière, se serait tiré de la misère rien qu'en fabriquant des papiers de reliure.

L'emploi de ceux-ci s'étant, comme on le voit, considérablement vulgarisé, il ne fut bientôt plus admis d'offrir en cadeau un livre cartonné et non relié, au point que Louis Racine déclara un jour à un de ses amis : « On n'est pas content lorsqu'on vous envoie un livre en simple redingote de papier marbré[1]. »

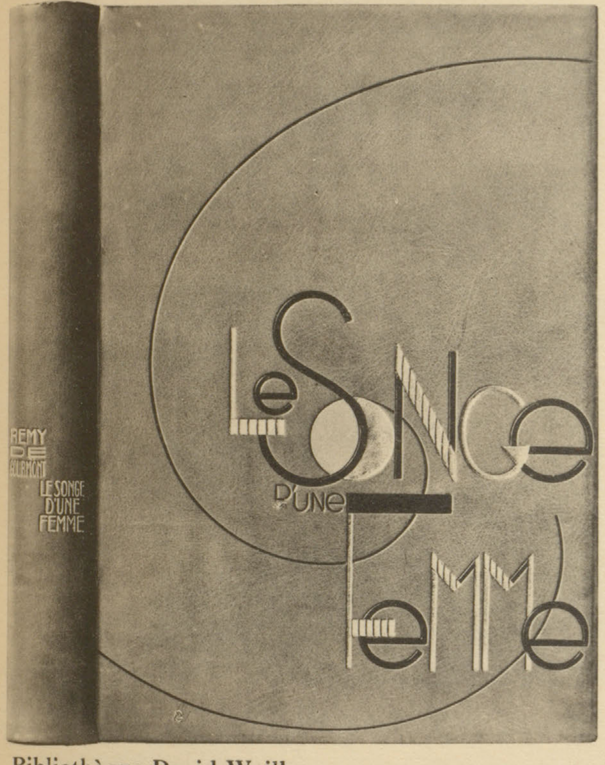
La redingote elle-même se démocratisa pendant la Révolution. Un arrêt de l'an II de la Convention décida que : « Les fabricants de papier ne pourront se servir désormais de formes fleurdelysées ou armoiriées. » Bonnets phrygiens et faisceaux de licteurs les remplacèrent, et le papier maroquiné permit d'économiser le cuir dont la Nation avait besoin pour les chaussures de ses soldats.

Quelques années plus tard Bradel, s'inspirant de ce que l'on faisait en Allemagne, imagina ses cartonnages et vers 1810, Bozérian l'aîné et principalement Courteval, copiant les Anglais, inventèrent la gaufrure et le papier granit. « Ils n'allèrent pourtant pas, reconnaît E. Fournier, jusqu'à vouloir, comme en Grande-Bretagne, des matières spéciales suivant les livres qu'ils reliaient, du cuir de cerf pour les volumes sur la chasse, de la peau de renard pour l'histoire de Fox, dont le nom signifie renard. » Que dirait-il aujourd'hui ?

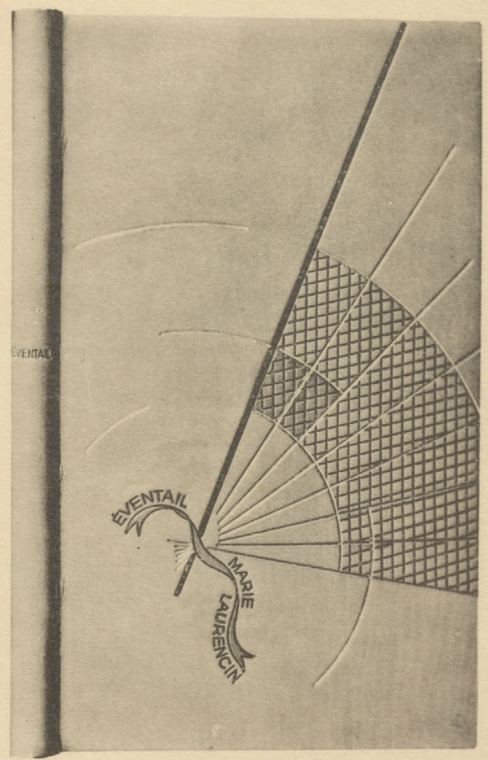
Durant une cinquantaine d'années on ne vit plus sur et dans les livres que les mêmes et éternels papiers marbrés, à coquilles ou peignes jusqu'au jour où la vogue des Japo-

1. *Correspondance littéraire inédite* de Louis Racine avec René Charvay. Dugast-Matifeux, Nantes, 1858.

Reliures de Mlle Rose ADLER



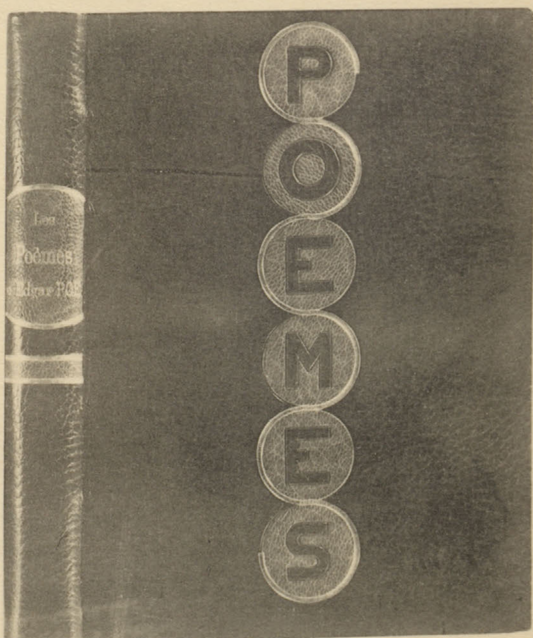
Bibliothèque David-Weill



Bibliothèque de Mme Solvay

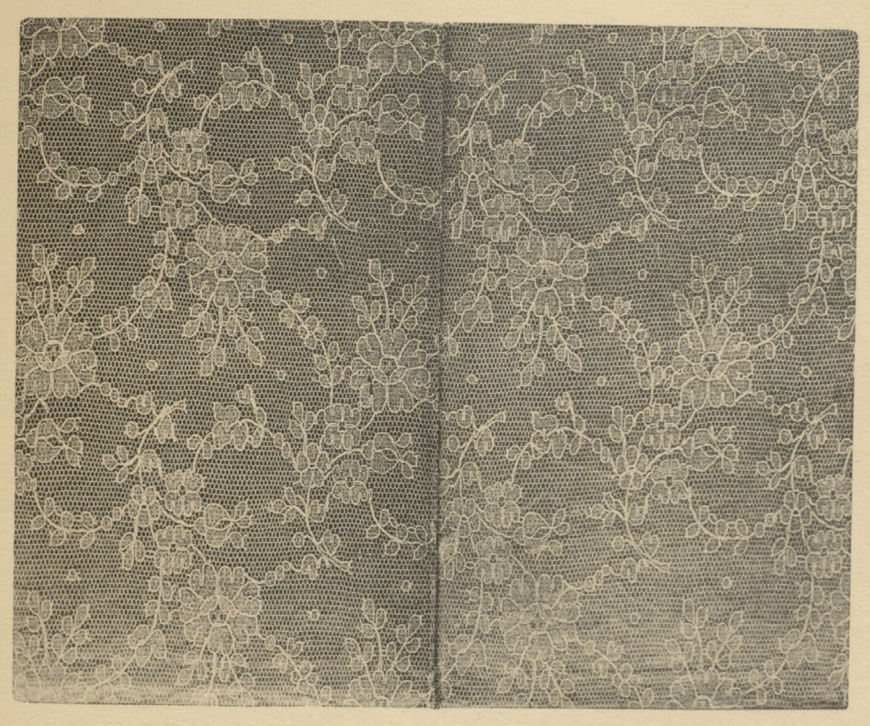
Reliures de Mlle Marguerite BERNARD



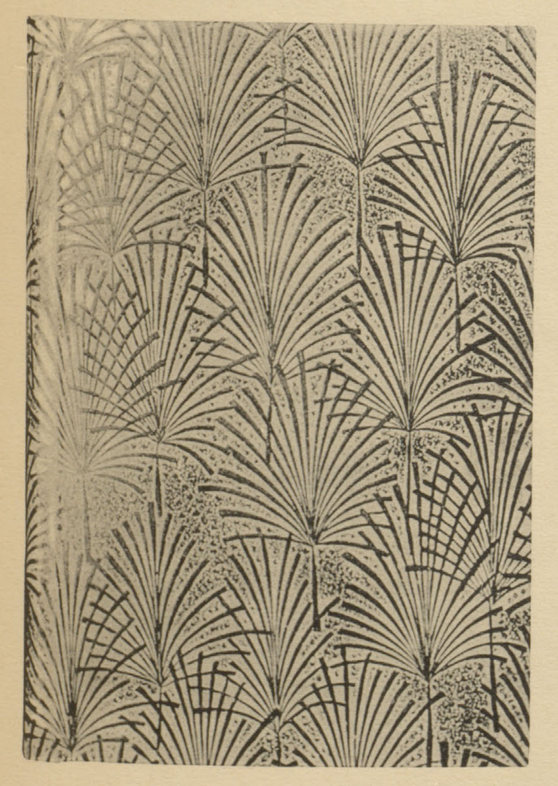


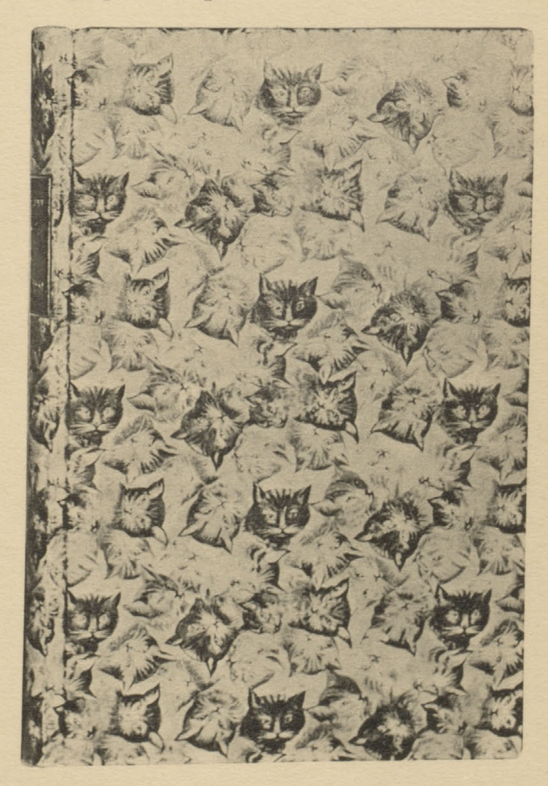
Bibliothèque P. Goute

Cartonnages



Dentelle, cuir japonais, papier imprimé





Bibliothèque H. Hirsch

naiseries,
quelque
On s'
fabriqués
donnant
de bronz
matées, c
O. Uz
en 1887,
recouver
Livres d
n'ont rie
Mais
une not
dans to
d'agréab
préjudic
C'est
Il fal
de sa s
tion de
véritabl
A p
publian
Schwal
mière
mauve
miers
gardes
L'in
vemen
quartie
rues D
faisant
tinua

naiseries mise à la mode par les Goncourt y apporta quelque variété.

On s'engoua alors pour ces sortes de papiers estampés fabriqués avec l'écorce du Kozo par des ouvriers de Tokio donnant l'impression de cuirs véritables avec leurs reflets de bronze et d'étain se jouant sur des surfaces brillantes ou matées, de tons chauds rouges, verts ou bruns.

O. Uzanne, dans son livre sur *La Reliure moderne* paru en 1887, a donné la reproduction de deux volumes ainsi recouverts appartenant alors à E. Rouveyre : *Le luxe des Livres* de Derome et *Les caprices d'un bibliophile*, qui n'ont rien de déplaisant.

Mais si « un cartonnage bien fait, reconnaît Lesné, dans une note de son poème sur *La Reliure*, conserve le livre dans toute sa pureté, est simple et a quelque chose d'agréable, d'élégant même, mal fait, il est extrêmement préjudiciable au livre ».

C'est malheureusement ce qui arrivait le plus souvent.

Il fallut que E. Carayon vînt pour réveiller le cartonnage de sa somnolente banalité et en faire, grâce à la perfection de son travail et à l'ingéniosité de son esprit, un art véritable et vraiment nouveau.

A peu près à la même époque, en 1900, G. Meunier, publiant *Les Fleurs du Mal* avec les illustrations de Carlos Schwabe, annonçait dans son catalogue que, pour la première fois, il avait fait un cartonnage en veau raciné mauve et ajoutait : « C'est à notre inspiration que les premiers papiers employés en reliure dans le caractère des gardes ont été commandés au peintre Chudan. »

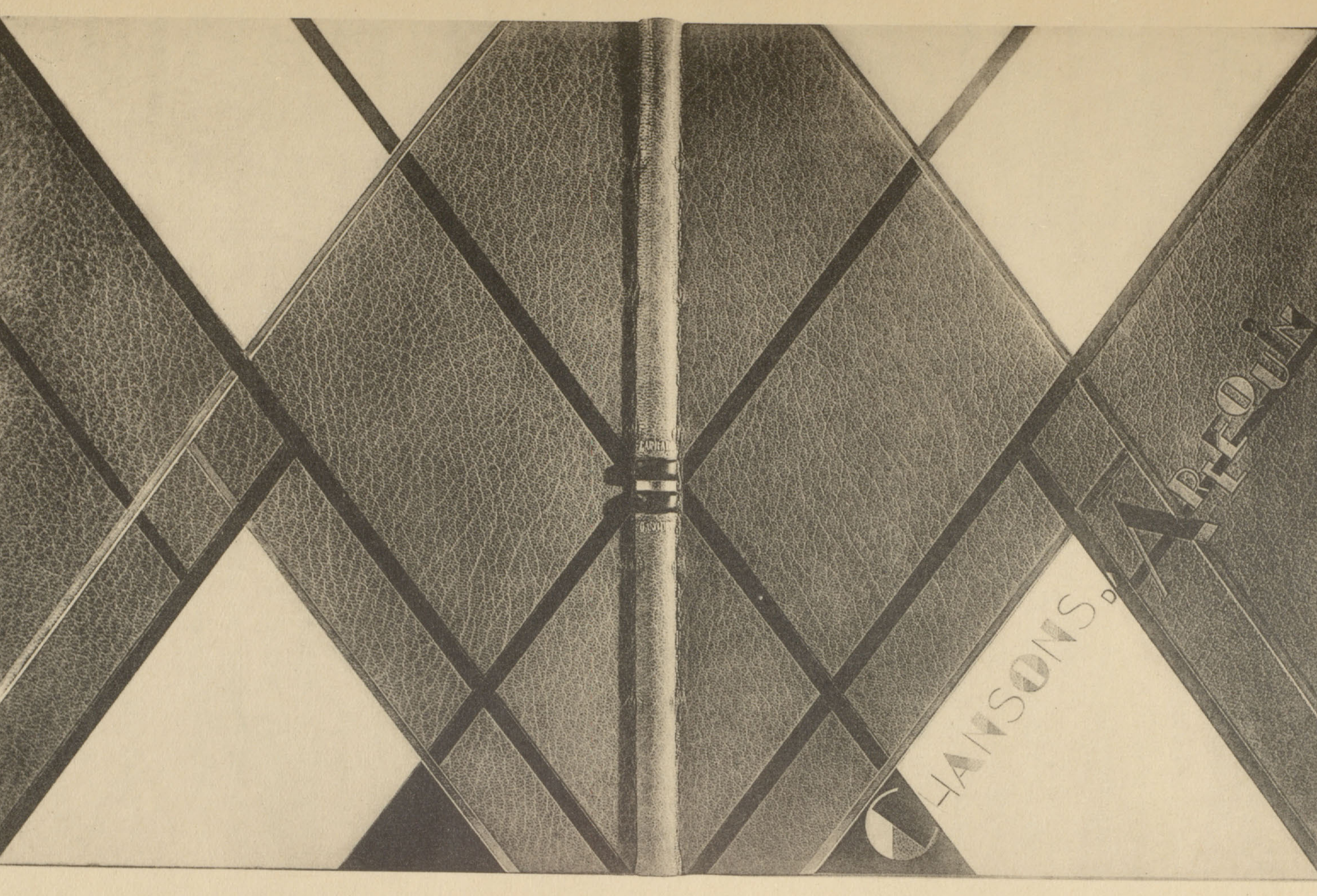
L'initiative était heureuse et eût pu déclancher un mouvement. Il n'en fut rien malheureusement. Les fabricants du quartier Saint-Michel, de la rue de la Parcheminerie aux rues Danton, Suger du Jardinet, et Saint-Séverin, tout en faisant un essai de papier simili-bois ou veiné, n'en continua pas moins à débiter à tours de bras leur traditionnel

papier marbré. Seul, un intelligent et hardi imprimeur lithographe, E. Verneau, pressentant l'excellent parti qu'il en pouvait tirer, demanda à G. Auriol de lui composer un certain nombre de modèles de papiers de fantaisie. Ceux-ci, de goût parfait et d'inspiration bien française, connurent une belle période de vogue. Puis le public, demandant du nouveau toujours du nouveau et n'en trouvant pas en France, se rabattit sur l'Italie, l'Allemagne, voire même l'Amérique qui nous inondèrent alors de leurs papiers, à vrai dire charmants, mais que nous aurions pu aussi bien fabriquer chez nous si nous avions tant soit peu voulu nous en donner la peine.

Il serait injuste d'oublier les jolis cartonnages pleins d'idées neuves et de trouvailles imprévues que Marie Brisson, fille adoptive de Carayon et élevée à son école — elle n'en pouvait avoir de meilleure — façonna d'une manière intermittente jusqu'au jour où elle dut cesser complètement, pour raison de santé, d'en faire, quelques années après la guerre. Elle se servait des papiers qu'elle trouvait, français ou autres, en fabriquait même avec un goût et un sentiment très personnels, en s'inspirant de l'esprit des livres, semant de touffes de violettes de Parme ou balayant de coulées sombres et tristes, *Dans un champ de violettes* et *Haillons* de Renée Vivien, couvrant d'un poudroiement doré *Rayons de miel* de F. Jammes ou d'un vol d'insectes *J.-H. Fabre* par M. Maeterlinck. Elle eut, la première, l'idée de faire calligraphier ou frapper en or le nom de l'auteur et le titre du volume non seulement sur le dos mais encore sur le plat des volumes, directement ou par pièces rapportées.

L'étranger ayant forcément cessé d'être notre grand pourvoyeur pendant la guerre, un hardi coup de barre fut donné par le relieur R. Kieffer pour nous soustraire à cette tutelle et orienter des énergies nouvelles vers la fabrication des papiers de reliure. Les hommes manquaient. R. Kieffer

Reliure de Mlle Rose ADLER



Chansons d'Arlequin

Bibliothèque René Blum

se tour
idée exc
nous no
et au li
c'est lu
vient m
Mlle
l'École
nouard
décorat
et gain
ment
planch
d'autre
inculqu
premiè
Ava
bois d
armée
d'aucu
fil, pre
au has
tier de
plante
furent
lui de
tages
année
tradui
dans l
insect
En
reur d
prove
de Be

se tourna alors du côté des femmes et des jeunes filles, idée excellente féconde en heureux résultats. Grâce à elles, nous nous suffisons aujourd'hui amplement à nous-mêmes et au lieu de nous fournir comme autrefois à l'étranger, c'est lui, à son tour, et particulièrement l'Angleterre qui vient maintenant s'approvisionner chez nous.

Mlle de Félice que nous avons vue à la fondation de l'École d'Art Décoratif pour jeunes filles, de la rue Raynouard, et qui avait organisé des cours de compositions décoratifs, de reliure et de travail du cuir, maroquinerie et gainerie dans son atelier de Neuilly, s'assimila rapidement les vieux procédés d'impression de papiers à la planche et de colorations à la cuve. Elle les enseigna à d'autres. Parmi les élèves qu'elle forma ou auxquelles elle inculqua les premiers principes, il y a lieu de citer en première ligne, Mme Henches et Mlle Suzanne Roussy.

Avant 1918, Mme Henches avait étudié la gravure sur bois debout avec M. Gamot, professeur à Toulouse. Puis armée seulement de son ciseau et de sa gouge, sans conseils d'aucun autre maître, elle s'attaqua hardiment au bois de fil, prenant comme sujets ce qu'elle avait autour d'elle, au hasard des rencontres : piles de poutres dans un chantier de scierie, ruisseau dans la montagne, fleurs, fruits, plantes sauvages, myrtilles..... Les premiers tirages en furent exécutés pour Mlle Schrœder. Puis F.-L. Schmied lui demanda une composition spéciale pour les encartages de sa collection « Les Cent Frontispices ». Chaque année, Mme Henches augmenta le nombre de ses clichés en traduisant le plus simplement possible la nature jusque dans les couleurs d'impression de ses papiers, les fleurs, les insectes, la mer, les algues, les feuillages...

En 1921, elle eut la bonne fortune de se rendre acquéreur d'une collection de bois remarquablement bien gravés provenant de l'ancienne fabrique de Pont de la Maye, près de Bordeaux, et remontant à 1788. Utilisés autrefois pour

l'impression des tissus, en particulier de la mousseline de soie, ils convenaient également bien par leurs harmonieux jeux de fonds et leurs petits semis très décoratifs à l'impression des papiers de reliure.

Tous ses tirages se font à la main avec les encres typographiques et les ors de Ch. Lorilleux. Les fonds sont couchés de la même manière avec des couleurs chimiques.

Tous les papiers de Mme Henches dénotent un ingénieux esprit de recherche et de grandes qualités d'invention très modernes aussi bien sur les larges surfaces pleines de lumière et de fraîcheur que dans les petits motifs précis et délicats, d'une fantaisie toujours distinguée.

D'autres femmes-relieurs, Mlle de Félice, Mlle J. Langrand, Mlle de Léotard notamment, en fabriquent également couverts de moutonnements de tons vifs et chatoyants, troués de taches sombres et profondes, ou disparaissant sous des coulées lunaires ou rouges sang ou d'audacieuses arabesques, d'aspects inattendus très décoratifs.

Pendant ce temps, Levitzki et les maîtres relieurs de France continuent sans se décourager à marbrer jaune de provence, cervelas, griotte, rouge et vert antiques, bleu de carrare, portor, campan vert ou violet évêque, de malheureuses feuilles de papiers.

Les combinaisons auxquelles peuvent se prêter les cartonnages recouverts de papiers ou d'étoffes sont variables à l'infini. Leur réussite dépend de la fantaisie et du bon goût de l'amateur ou du relieur et souvent de la collaboration intelligente de tous les deux.

O. Uzanne se plaisait à évoquer, il y a plus de quarante ans, l'existence d'un « bibliophile artiste doublé d'un bibelotier fureteur qui n'aimerait à suivre que son instinct et son tact visuel. Non seulement, ajoutait-il, il se plaît à concevoir sa bibliothèque de telle façon que chacun de ses livres doit exprimer par sa décoration extérieure l'esprit même de son texte, mais encore n'entend-il point passer

par les fourches candines de la routine et pense-t-il qu'il existe d'autres vêtements pour le livre que l'éternel maroquin, le veau, le chagrin et la toile dite à l'usage des relieurs. Il possède la science, dans ses flâneries de bric-à-brac, de dénicher de jolies soieries anciennes d'un ton doux, harmonieux, tendrement flétri, de velours de Gênes à petites fleurettes, des peluches fines comme peaux de pêche et des cuirs souples, patinés par le temps et frappés d'adorables arabesques. Tous ces lampas, ces satins brochés à ramages, ces Barigas de l'Inde, ces légers tissus de Brousse, ces boratums de Perse, ces damasseries et ces brocatelles, le bibliophile artiste sait en tirer parti ainsi que de toutes les merveilles du Japon : cuirs papiers, crépons, laques et émaux.....

« Il a dans ses armoires de petits coupons d'étoffes aux tons mourants ou aux riantes couleurs, des soies légères, des tissus Pompadour, des satins précieux, des lampas fanés, des velours ultra-fins, une véritable cargaison de jolies choses ramassées çà et là dans les courses ou les flâneries chez l'antiquaire. Il fera ainsi de merveilleux mariages dans le costume de ses livres et s'il n'était pas assez heureux pour découvrir l'étoffe ou le ton voulu, je ne saurais trop l'engager à ne rien brusquer et à se contenter momentanément de « gardes d'attente » faites de papier blanc.

« Quant aux gardes à escargots ou à marbrures, l'ami des livres chercheur n'est pas embarrassé pour les remplacer, soit qu'il s'adresse au Japon, soit à la Chine, soit à l'Angleterre, soit à la France; il est assuré de trouver de petites merveilles dont il n'aurait eu nulle idée auparavant. La Chine lui fournit des papiers brillants, tout diaprés et constellés de paillettes d'or sur firmament d'azur; le Japon, plus riche encore, lui donne généreusement mille sujets variés, aquarelles, esquisses peintes sur tissu de soie ou papier à souhait. Les albums anciens ou modernes, les crépons, les panneaux, les petits stores, les papiers de tenture

lui apportent une variété où il n'a qu'à puiser, assuré qu'il est d'admirer sans fin et de trouver des sujets capables de s'harmoniser avec quoi que ce soit. L'Angleterre, très ingénieuse aussi dans ses fabrications, procure à l'amateur des papiers imitant le cuir, le maroquin, le parchemin, le bois, l'écaille, les plaques de bronze et les tablettes d'ivoire, tandis que la France dissimule chez ses marchands d'articles de Paris, d'innombrables fantaisies réellement très heureuses, papiers à l'imitation des soies les plus fines et les plus riches, papiers cuivre, papiers platine, papiers d'argent ciselé, papiers de porcelaine, que sais-je encore? Tout trouve son emploi dans la décoration des beaux livres, mieux que ces tant vilains papiers « peignes » dont on nous crève la vue sans trêve, sous prétexte d'une tradition vieillotte et imbécile. »

Ce portrait était tout d'imagination. O. Uzanne n'en connaissait pas et n'en pouvait connaître l'original — en disant original, qu'on entende bien qu'il ne s'agit ici que du prototype, du modèle qui l'a inspiré et non d'un qualificatif désobligeant, visant l'originalité et la bizarrerie de celui qu'il a voulu caractériser. Ce prototype existe réellement de nos jours. Lui-même a-t-il jamais connu O. Uzanne, ou tout au plus lu ce que ce dernier a écrit? En tout cas, il ne pouvait être dépeint avec plus de verve et de ressemblance, M. H. Hirsch, bibliophile distingué, esprit fin porté vers l'art et le beau, et qui grâce à son bon goût n'est jamais tombé dans certaines exagérations que la fantaisie avait suggérées à l'auteur de *La Reliure moderne*.

Avec une inlassable patience, M. Hirsch a réuni un ensemble unique d'étoffes en tous genres, de papiers de décors variés provenant de tous les pays, qu'il a estimés pouvoir servir pour ses cartonnages, aujourd'hui, demain, dans quelques mois ou même quelques années. A-t-il fait choix d'un volume à couvrir? Il ouvre ses cartons, plonge dans ses armoires. Il retourne les uns, feuillette les autres

et, si d'aventure, malgré l'abondance de ses collections, il ne possède pas ce qu'il désire, il se lance immédiatement en campagne et finit toujours, après maintes et maintes recherches et quelquefois non sans grandes difficultés, par dénicher ce qu'il veut. C'est ainsi qu'une fois, pour du papier ivoire auquel il tenait et que le hasard lui avait fait rencontrer dans une boîte de papier à lettres au rayon de papeterie d'un grand magasin, il eut toutes les peines du monde pour s'en procurer quelques feuilles suffisamment grandes, même en s'adressant directement au fabricant installé en Angleterre.

Il ne faudrait pas supposer tous les livres de la Bibliothèque de M. Hirsch ainsi recouverts. Non. Il possède également des volumes rares, des éditions de grand luxe habillés de riches et somptueuses reliures. Mais il veut prouver, tout en se donnant la satisfaction de garnir ses rayons d'originaux et agréables cartonnages, que, même des anciens livres à 3 fr. 50 payés aujourd'hui 15 francs, on peut, à peu de frais et avec des moyens très simples, faire un bibelot charmant, personnel et fort intéressant. Seuls comptent les idées et le goût, que l'on dépense vingt, deux cents ou deux mille francs pour recouvrir un livre.

Une exposition des volumes cartonnés de M. Hirsch serait instructive et profitable. Espérons qu'elle aura lieu un jour et pour l'instant contentons-nous de prendre quelques volumes au hasard.

Cartonnages en papiers :

Les Chats de Champfleury. Têtes de chats sur les plats (papier allemand). Doublure brun foncé comme à la naissance des poils des angoras quand on souffle dessus.

Les Gueules noires. Sur les plats, papier rocailleux, fond noir tacheté de blanc rappelant les tas de charbons aspergés de chaux sur le carreau des mines (papier allemand).

Comme doublure, papier du Japon donnant une impression de carbonisation imparfaite encore ligneuse.

Le Roman du Lièvre. Papier chiné noir, ainsi qu'apparaissent les champs à l'aurore.

Le Feu. Grandes langues de flammes sur les plats. Papier dans le ton des verreries de Venise, sur la doublure.

Carriès. Tons de grès flammés avec larges coulées.

Vers Ispahan. Impressions d'émail bleu des coupoles persanes sur les plats et de poteries persanes rouges, orangées et bleues sur la doublure.

La Chapelle enchantée. Ciel bleu strié de nuages précurseurs d'orages évoquant la fin d'une belle journée se terminant sinistrement dans un drame.

Pêcheur d'Islande. Les flots sombres d'une mer bretonne déferlent sur les plats tandis que des eaux glauques recouvrent les doublures.

Poèmes antiques. Tranche de marbre de paros sur les plats (papier américain). Onyx blanc sur les doublures.

Reliques de Jules Tellier. Plats d'un blanc d'onyx tacheté (papier américain). Fleurs éparses sur les doublures comme jetées sur une tombe.

Mon frère Yves. Vagues houleuses crespelées et mélangées de rocailles sous un ciel bleu sur les plats. Des poissons étranges du Pacifique passent sur les plats comme aperçus du haut de la passerelle d'un navire.

Sagesse. Couverture bleue tachetée symbolisant la vie avec ses impuretés. Papier avec passiflores à l'intérieur.

Cartonnages recouverts de toiles :

L'Idylle de Marie Biré. Sur les plats, un morceau de sa robe de cotonnade et comme doublures des fragments de papier arrachés à la tenture de sa chambre à coucher. Titre liséré d'argent comme le collier qu'elle a à son cou.

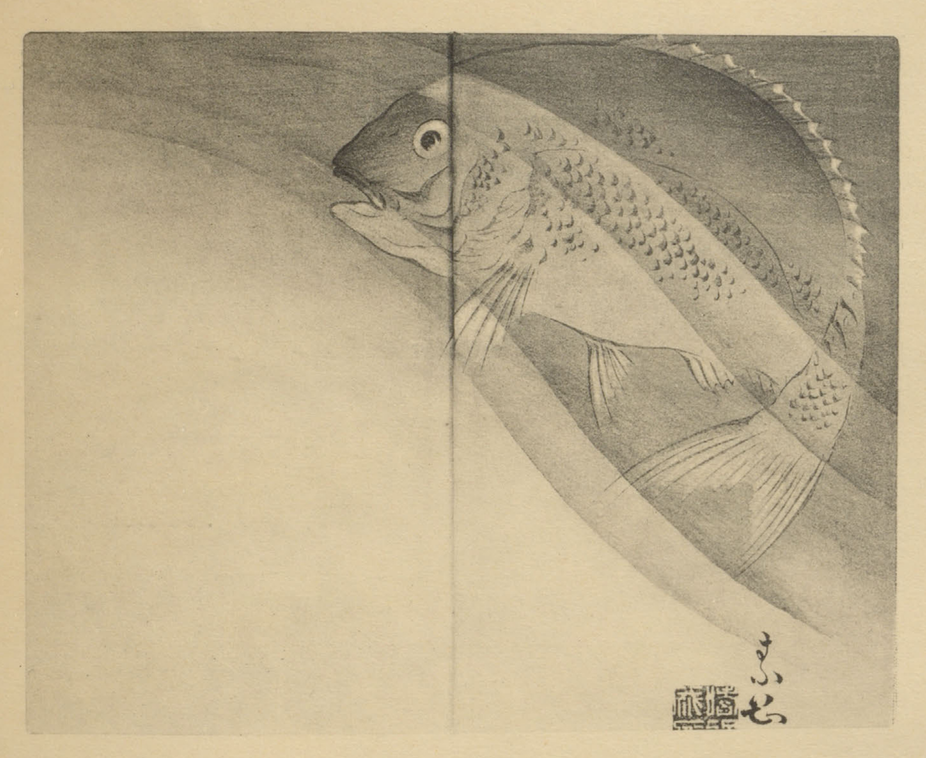
Marie-Claire. Couverture rappelant sa blanche et innocente robe. Doublures inspirées par les tons du pot de basiliques de sa fenêtre.

Les Éblouissements. Sur les plats, champ de blé doré comme on en voit en plein cœur d'un chaud et bel été. Sur les doublures, graminées vertes sortant de ce champ.

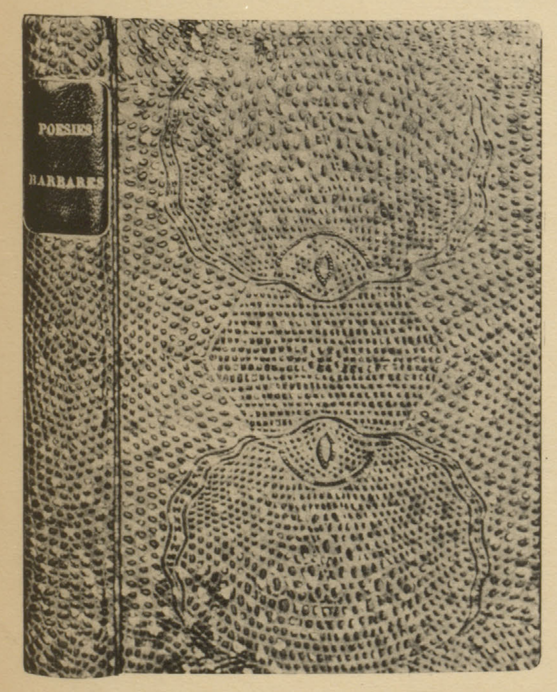
Aziyadé. Plats couverts d'une petite toile gris-perle et doublés de soie turque. Titre et nom en turc.

Nouvelles réalistes de E. Pouvillon. Papier jaune rayon de miel sous un vibrant soleil de midi. Papier mimosa en doublure.

Cartonnages



Estampe japonaise, peau de serpent, cuir japonais





Poésies barbares Bibliothèque H. Hirsch *Histoires naturelles*

Cartonnage en cuir japonais



Bibliothèque H. Hirsch

CARTONNAGES

Cartonnages recouverts d'étoffe :

L'Inde sans les Anglais. Plats recouverts d'un morceau de châle des Indes.

Cartonnages recouverts de veau :

Au delà du bonheur. Plats cendrés rose. Pour un peu de bonheur que de misères. Souvenir lointain d'une chair adorée. Douleur d'un cœur qui se referme. Titre en platine.

Bossuet. Violet deuil de cour. Tête aluminium.

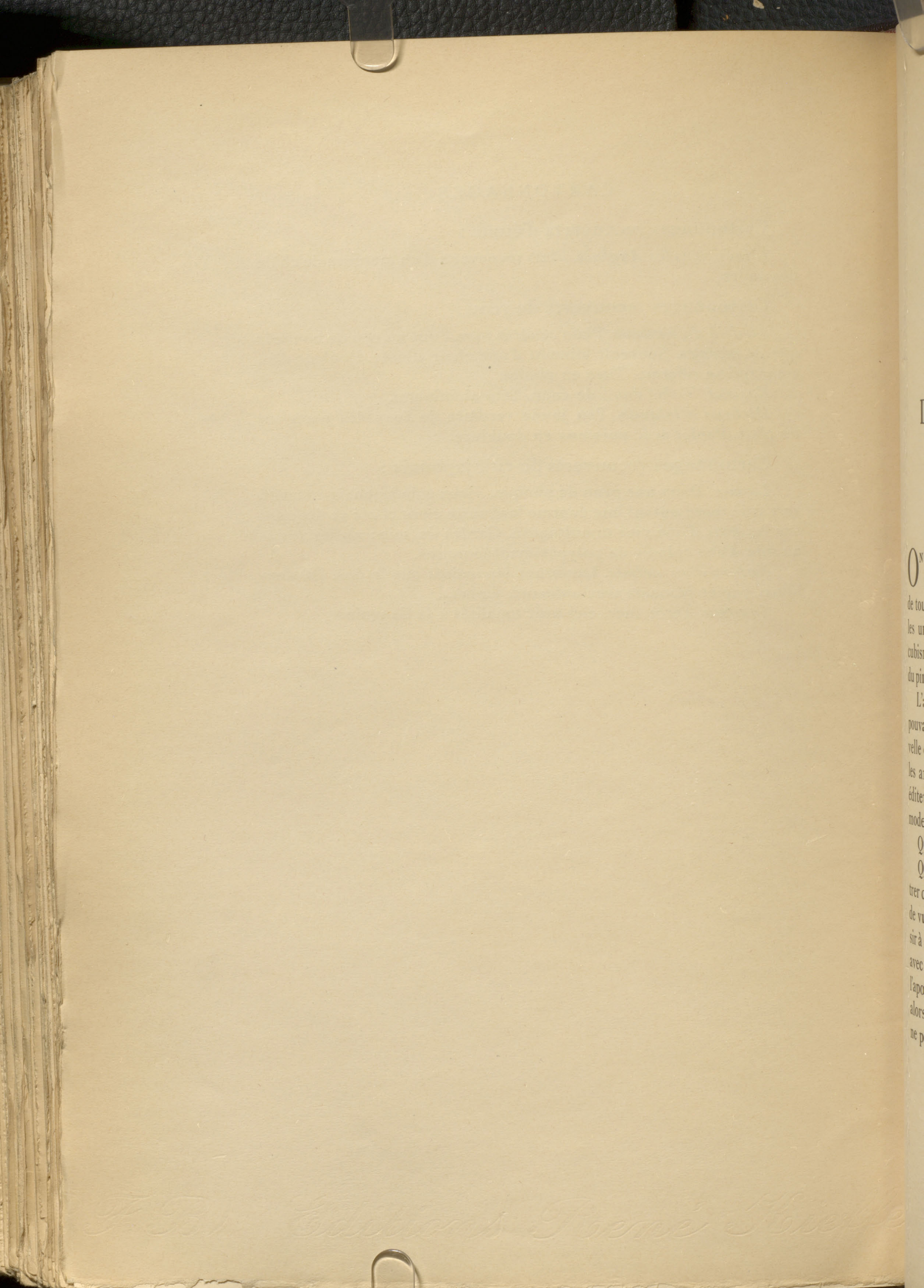
Pêcheur d'Islande. Ton jaune verdâtre de l'eau des ports sur les plats. Papier avec poissons en doublure.

Cartonnages recouverts de cuir japonais :

La mer. Dans une peau de phoque, vieux cuir japonais encastré vert strié représentant une énorme langouste en or ciselé se dressant sur les flots d'une mer tumultueuse. Gardes de soie : algues vertes au sein d'une colonie de polypes madréporaires.

Maison d'un artiste. Lanternes japonaises sur le dos. En doublure, papier japonais avec animaux, daims...

Gauguin. Terre, mer, ciel avec tonalités à la Gauguin.



EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS DE 1925

On sait le succès que remporta l'Exposition des Arts Décoratifs de 1925, manifestation imposante d'œuvres de toutes natures obligatoirement à tendances nouvelles, les unes calmes et raisonnables, les autres saturées de cubisme et de futurisme. Il y eut du bon, du mauvais et du pire.

L'article 4 du règlement prescrivait, en effet, que seules pouvaient être admises « les œuvres d'une inspiration nouvelle et d'une originalité réelle, exécutées et présentées par les artistes, artisans, industriels, créateurs de modèles et éditeurs rentrant dans les arts décoratifs et industriels modernes ».

Qu'en résulta-t-il?

Que le jury de la section de la Reliure, au lieu de montrer dans ses décisions une largeur d'idées et une hauteur de vues qu'on était en droit d'attendre, prit un malin plaisir à appliquer ce texte strictement à la lettre et à évincer, avec une maladresse insigne, des artistes, parvenus à l'apogée de leur carrière, au cours des années précédentes, alors en pleine maîtrise, que tout le monde fut surpris de ne pas voir représentés dans la circonstance. Cette intran-

sigeance inexplicable, si ce n'est qu'elle paraissait bien faite pour servir certains intérêts particuliers, fut dans les milieux spéciaux unanimement accueillie avec sévérité et très défavorablement.

C'est ainsi que de Marius-Michel, ce maître incontestable que l'on aurait pu croire incontesté, ce grand révolutionnaire auquel la reliure devait d'être ce qu'elle était devenue avant la guerre, aucune œuvre ne figura. Ou plutôt si, on en put voir une sur les rayons de la bibliothèque d'un ensemblier qui lui avait offert l'hospitalité dans une autre section de l'Exposition.

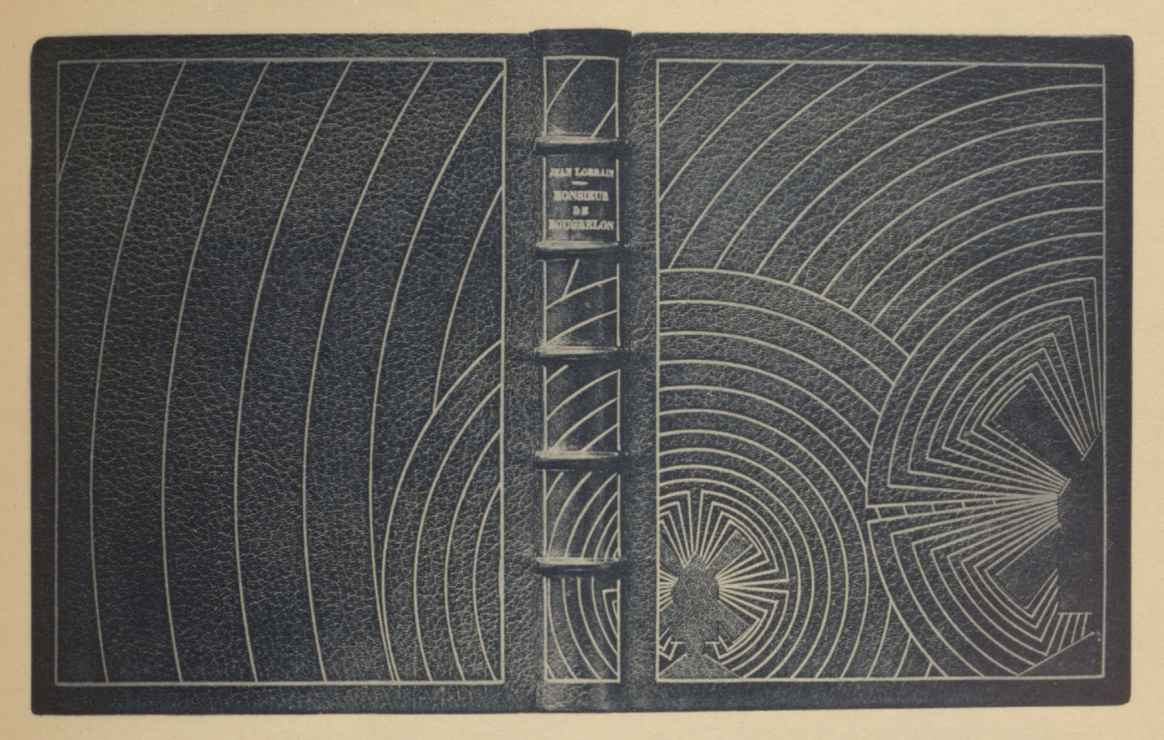
H. Giraldon, qui avait affirmé sa personnalité dans un grand nombre d'illustrations et de compositions pour reliures, se vit exclu de la section de la Reliure aussi bien que de celle du Livre.

Dans cette dernière, ce fut une véritable hécatombe. Jacques Beltrand, le graveur attitré de Maurice Denis dont *Vita Nova*, *Les Fioretti*, *Eloa*, *La Vie de saint Dominique* et bien d'autres livres comptent parmi les plus remarquables publications de notre époque, fut également évincé parce que pas assez moderne — *risum teneatis!* — de même que les grandes Sociétés de Bibliophiles : Les Bibliophiles François, Les Amis des Livres, Les Cent Bibliophiles, Les XX, Le Livre Contemporain, Le Livre d'Art et Le Livre Moderne. Celles-ci en prirent philosophiquement leur parti.

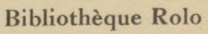
Avec une entente toute cordiale, elles organisèrent à la mairie du VIe arrondissement de Paris, pendant et un mois après la durée de la Foire Saint-Germain, une exposition des livres édités par elles ainsi que de reliures exécutées pour ces ouvrages.

De leur côté, les Arts Décoratifs nous présentèrent, non un ensemble, mais un nombre restreint, qui eût pu, sans inconvénient, être plus important, de reliures en ordre dispersé tant dans les salles du Pavillon des Arts et Indus-

Reliures de G. CANAPE et CORRIEZ

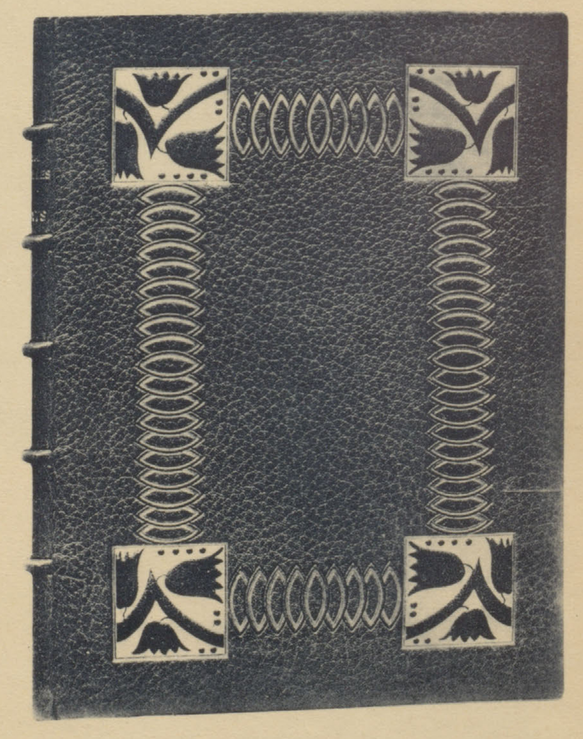


Monsieur de Bougrelon


Bibliothèque Rolo

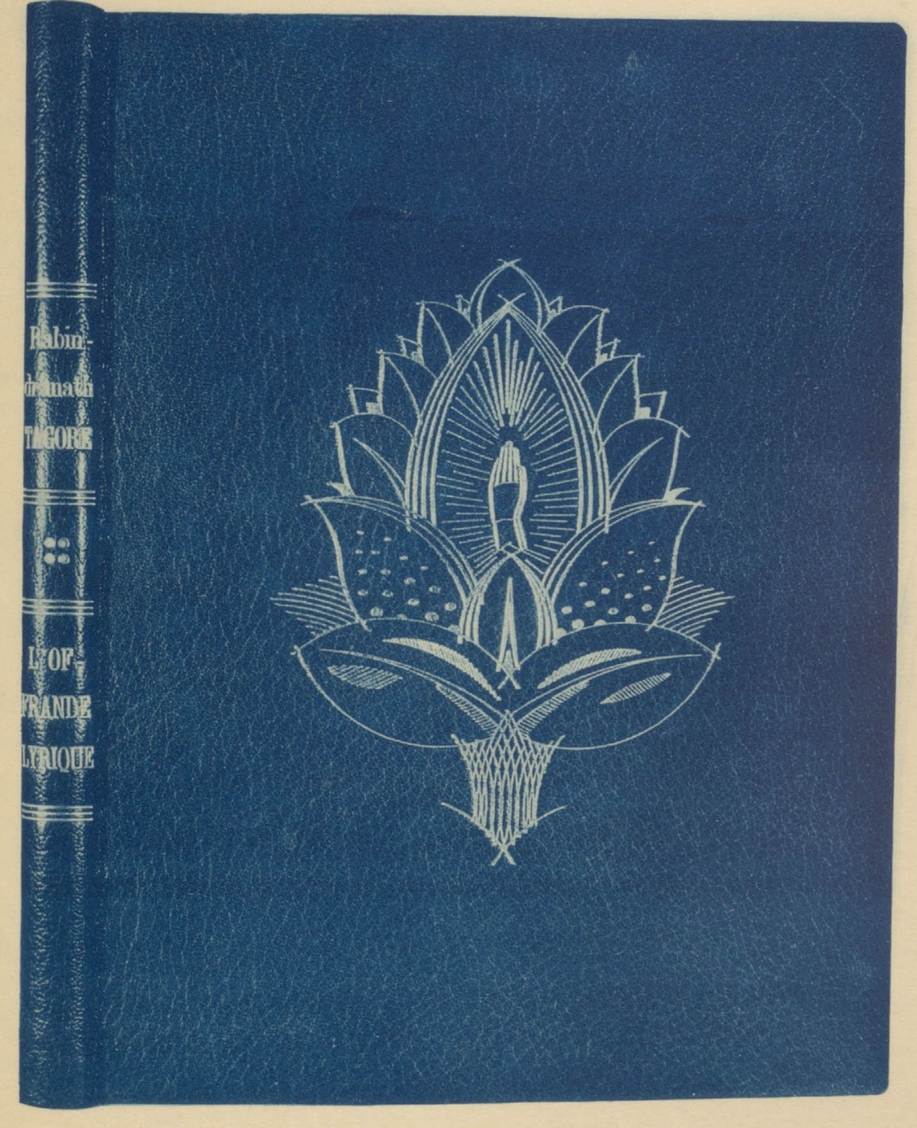


Bibliothèque Rolo



Bibliothèque G. Canape

Reliure de René KIEFFER



L'offrande lyrique

Bibliothèque J. Graven

tries du Livre que dans les galeries, couloirs, salons, bibliothèques et studios de l'Hôtel d'un ambassadeur.

Ce voyage en zig-zag ne fut pas sans agrément. On put constater que l'art de la reliure était parvenu à un degré de perfection technique, qu'il n'était plus possible de dépasser. Quant au décor, il avait pris, sous l'influence de P. Legrain, un essor merveilleux vers des domaines jusqu'ici inconnus et inexplorés. On s'aperçut également que les relieurs-femmes, que l'on avait jusqu'alors plus ou moins dédaignées et même feint d'ignorer, existaient réellement, qu'elles s'étaient créé une large place au soleil, que certaines même en occupaient d'importantes et que par leur connaissance achevée du métier, leur tempérament artistique très développé, leur sentiment de l'équilibre et de l'harmonie, la hardiesse de leurs conceptions, elles pouvaient dès lors rivaliser avec les professionnels et même devenir pour eux de sérieuses concurrentes.

C'est ainsi qu'à côté des artistes P. Legrain, J. Dunand, F.-L. Schmied et R. Bonfils, des relieurs C. Gruel, G. Canape, H. Noulhac, R. Kieffer, E. Mercier, Lanoë, M. Fonsèque, Levitzki, prirent place Mlles Germain, Rose Adler, J. Langrand, Marguerite Bernard, G. de Léotard, Martita Garcia, Madeleine Gras, Mmes G. Schrœder, Gérard de Mentque, Mlles S. Roussy, F. Picard, Y. Ollivier, M. Daël E. Desterne, J. Jullien, J. Bézier, S. David, J. de Berly, M. Ducommun, J. Moullade.

Les papiers de reliure que l'on ne connaissait guère encore de Mlle de Félice, de Mme Henches, de Mlle Roussy, de M. G. Poublan remportèrent un grand succès de curiosité.

GRANDES VENTES DE BEAUX LIVRES AVEC IMPORTANTES RELIURES

1919. *17-22 novembre. Vente P. Nivert* (H. Leclerc).
1920. *30-31 janvier. Vente Chabrol* (H. Leclerc).
1920. *1er décembre* (Ch. Bosse).
1921. *22-26 novembre. Vente Parran* (H. Leclerc).
1922. *Vente Franchetti.*
1922. *25 mars. Vente Mme X...* (M. Escoffier).
1923. *26 février-2 mars. Vente Ch. Freund-Deschamps* (Ch. Bosse).
1923. *9-11 avril. Vente X...* (Mme Blot, à Lyon).
1923. *9-12 avril. Vente Ch.-Ed. Haviland* (Ch. Bosse et L. Giraud-Badin).
1923. *14-19 mai. Vente Ch.-Ed. Haviland* (Ch. Bosse et L. Giraud-Badin).
1924. *24-26 janvier. Vente Dr A. Ripault* (L. Giraud-Badin).
1924. *7-9 février. Vente Dr A. Ripault* (L. Giraud-Badin).

Si j'étais rédacteur du *Bulletin du Bibliophile*, écrit le propriétaire de cette importante bibliothèque, en tête du premier de ces

deux catalogues, j'égayerais cette publication très intéressante, mais plutôt didactique, en demandant à mes abonnés d'alimenter une chronique intitulée : *Confessions du Bibliophile* où les amoureux du livre raconteraient la formation de leur bibliothèque, les influences qui ont agi sur leur choix, le plan qu'ils ont adopté et où, enfin, ils exposeraient le résultat de leurs efforts et le fruit de leurs recherches.

Ceci est ma confession.

J'ignore si l'on naît bibliophile, mais je le crois, et j'accomplis un pieux devoir, en remerciant de ce don héréditaire deux de mes ancêtres : Louis-Madeleine Ripault, mon arrière-grand-père, bibliothécaire de Napoléon Ier avant l'abbé Donina, membre de la Commission et de l'Institut d'Égypte, collaborateur à la monumentale *Description de l'Égypte*, auteur dans ses dernières années, d'un ouvrage sur Marc-Aurèle et Louis Ripault-Désormaux, mon grand-oncle, bibliothécaire du Prince de Condé, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, bien connu des bibliophiles comme historiographe de la maison de Bourbon.

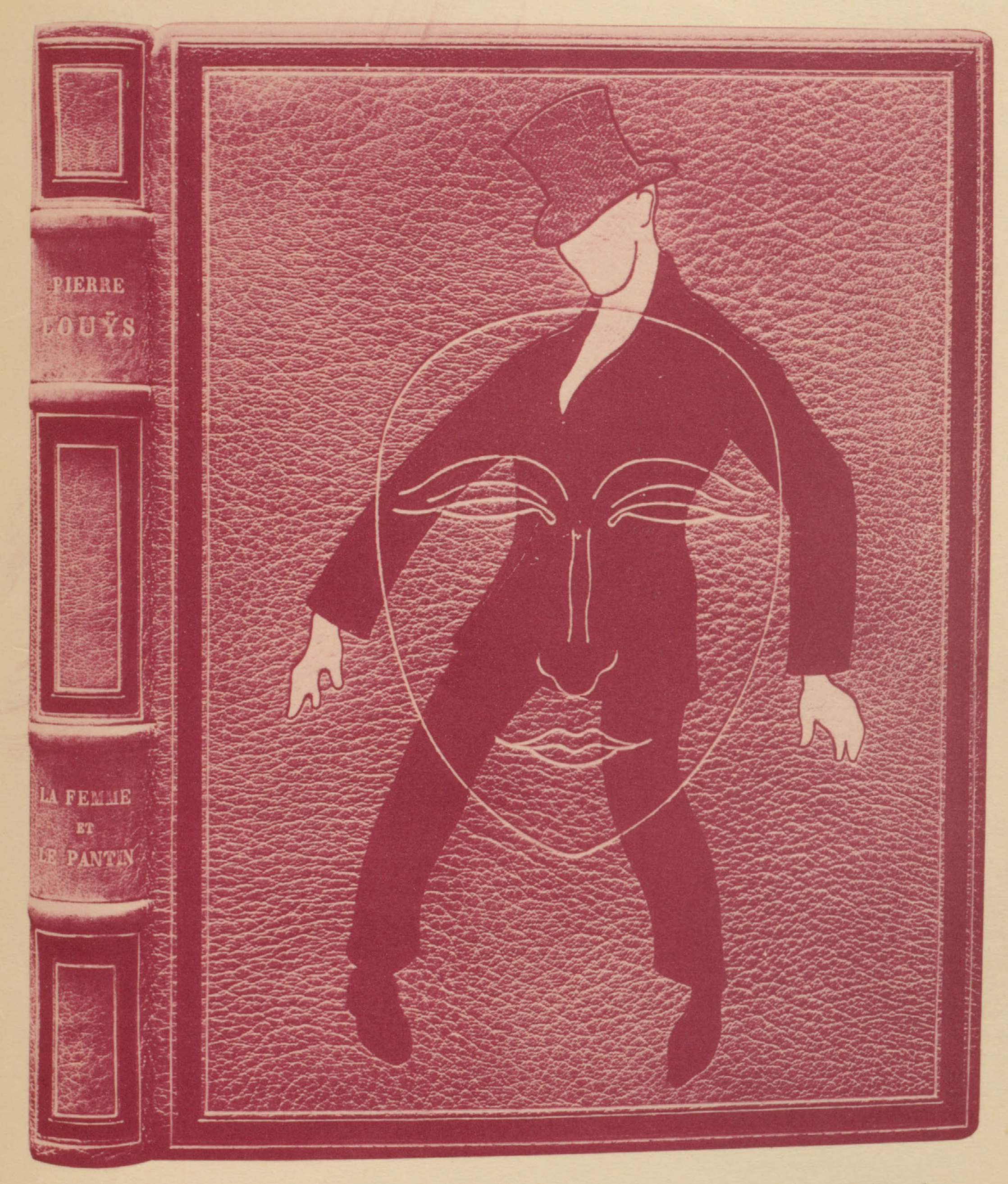
D'autres influences peuvent agir sur notre choix : la mode à qui personne n'échappe, notre profession, les événements qui modifient nos goûts, les conseils enfin. J'en ai reçu un dans mes débuts de notre maître, M. Edouard Rahir, à qui je suis heureux d'exprimer ici ma profonde admiration : « Ne faites pas du livre en tapissier, me disait-il, établissez d'abord un plan. » Je m'empresse d'avouer qu'à cette époque je ne l'ai pas écouté : j'ai acheté au hasard de mes promenades, n'écoutant que mon bon plaisir ; une bibliothèque sur place me faisait l'effet d'un album de timbres-poste avec ses compartiments tout préparés, or, je ne me suis jamais senti aucune disposition pour remplir des petites cases blanches.

Puisque j'ai parlé de conseils, il en est que je ne peux passer sous silence, ce sont ceux que, tout au long de ma carrière bibliophilique, j'ai reçus de la compagne qui en a partagé toutes les joies, celle qui, par son goût sûr et sa décision rapide, a été mon plus précieux auxiliaire.

La première période de mes recherches fut une période d'initiation pendant laquelle le plaisir des yeux était la principale satisfaction cherchée. Les cartonnages romantiques sur les livres illustrés furent mes premières amours.....

Dans le choix d'un exemplaire, on doit avant tout rechercher les caractères qui lui donnent une personnalité : les deux plus impor-

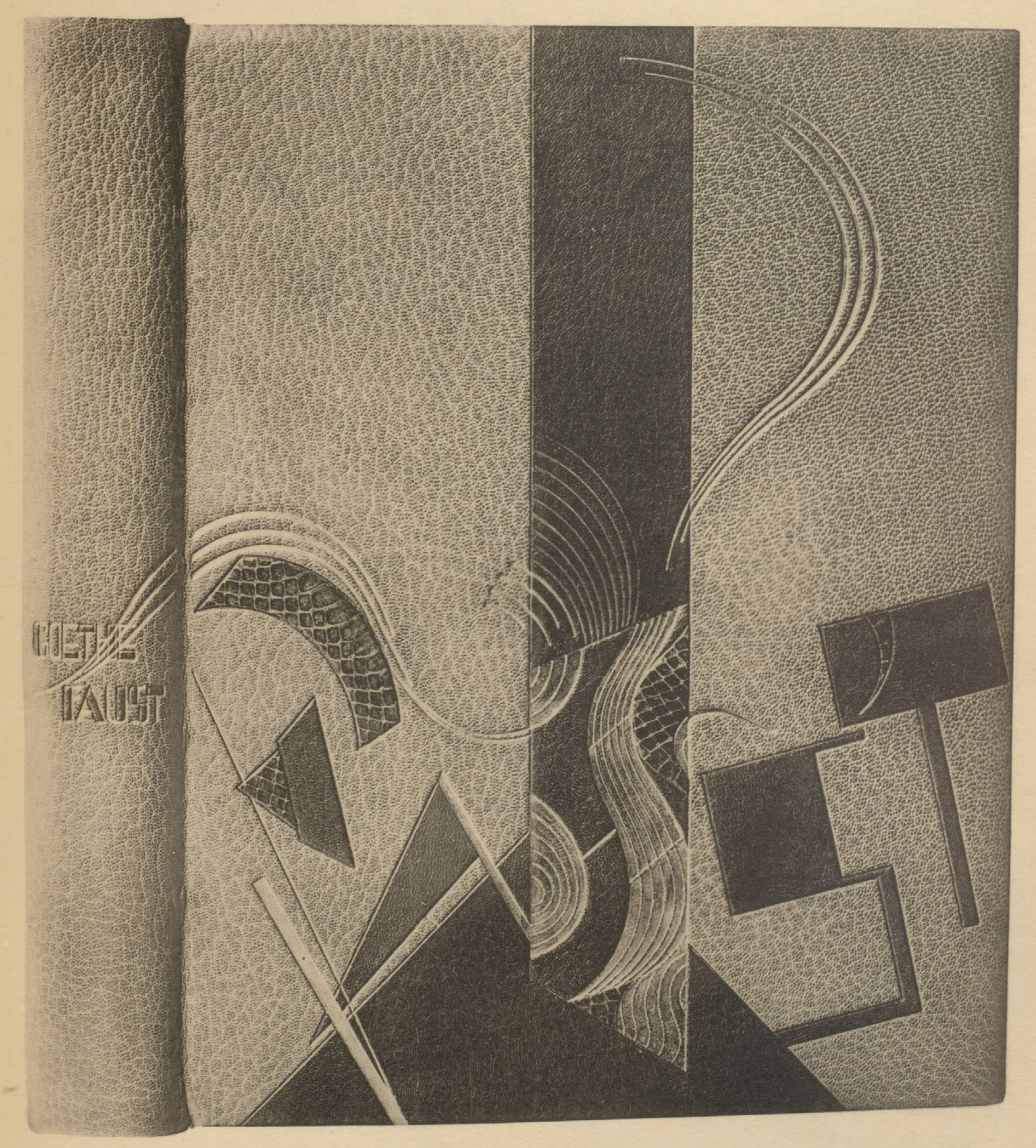
Reliure de GONON



La Femme et le Pantin

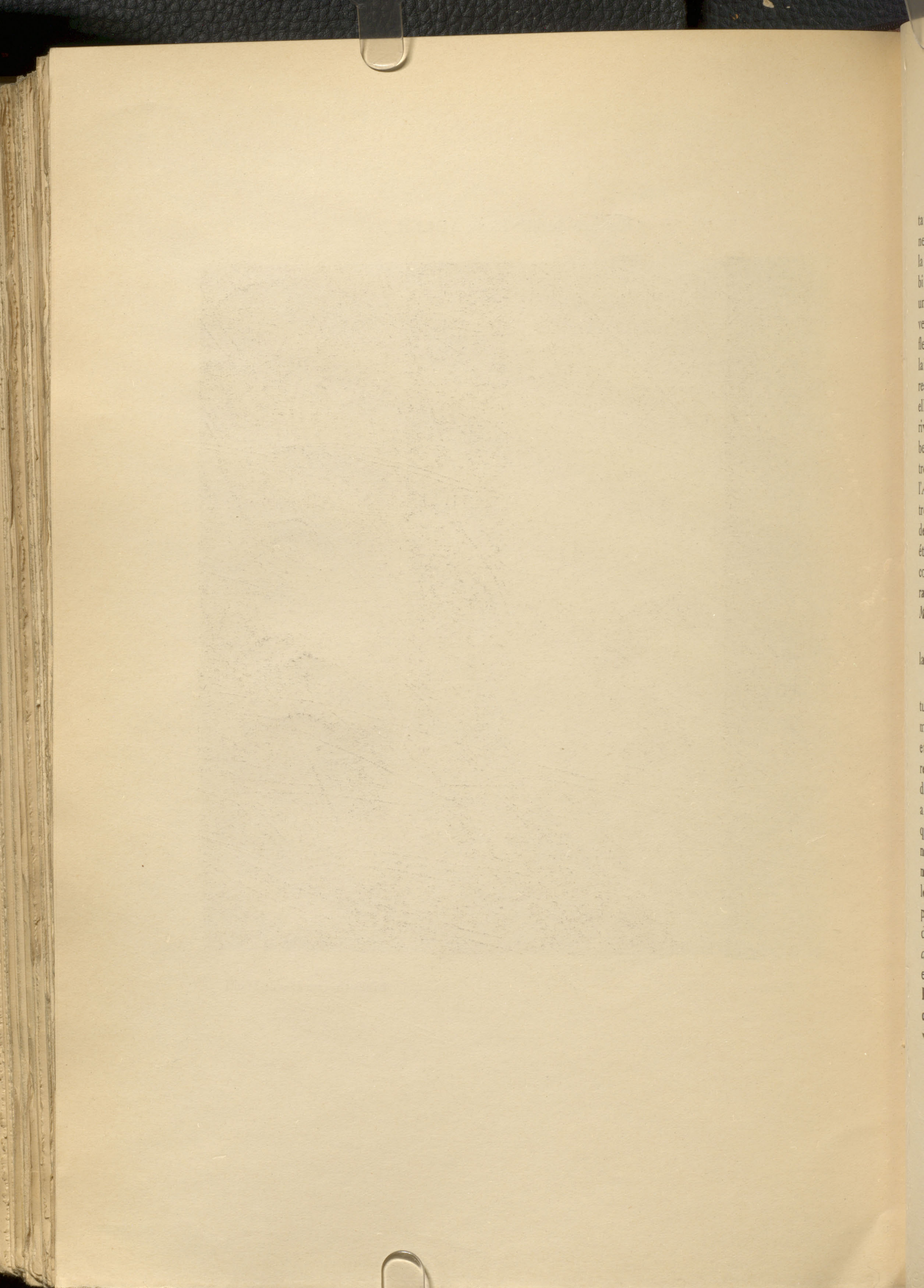
Bibliothèque Daughty

Reliure de Mlle Rose ADLER



Faust

Bibliothèque David-Weill



tantes sont la reliure et la provenance. La reliure est un art éminemment français qui a atteint chez nous, et chez nous seulement, la perfection à toutes les époques. Les reliures sont la parure d'une bibliothèque, aussi ai-je cherché à en fixer toute l'évolution depuis une reliure monastique, dont nous signalerons un rare spécimen en veau rose sur un incunable illustré, jusqu'à une reliure à répétition de fleurs stylisées, admirable travail de Noulhac sur *Sagesse*, de Verlaine. La place d'honneur est réservée aux mosaïques du XVIII[e] siècle, représentées ici par quatre spécimens, dont la rareté égale la richesse : elles voisinent avec ces merveilleuses dentelles du XVIII[e] siècle qui rivalisent d'élégance sur un manuscrit des *Quartiniers*, une des plus belles reliures à dentelles que l'on connaisse ou sur quelques illustrés du XVIII[e] siècle, tels que *Les amours de Daphnis et Chloé* et l'*Anacréon* de format in-4°. En feuilletant ce catalogue, on rencontrera quelques précieuses reliures du XVI[e] siècle, de belles doublures de Boyet et de Pasdeloup, un choix de reliures romantiques qui étalent la somptuosité de leurs parures avec toutes les variétés que comporte cette époque, jusqu'aux reliures mosaïquées devenues si rares et dont un merveilleux spécimen recouvre les *Poésies de M[me] Tastu*.

La reliure est l'habit du livre : la provenance lui donne la vie et la personnalité.....

Je n'ai presque rien dit jusqu'ici des livres illustrés qui constituent une classe à part, tout au moins de ceux qui ne se recommandent que par leur illustration. Après les illustrés du XVIII[e] siècle et de l'époque romantique, j'ai été amené comme pour les textes, en remontant le cours des siècles, à atteindre les sommets de la production artistique, cette période de l'illustration qui, dès ses débuts, a produit ces chefs-d'œuvre qui impressionnent notre esprit autant que nos sens. Malheureusement la contemplation de ces merveilles ne nous est plus permise qu'exceptionnellement, et les rares incunables illustrés que l'on trouvera ici, ne peuvent que faire regretter leur isolement, je n'oublierai pas cependant les heures de contemplation et de rêverie que j'ai passées devant les splendides estampes du *Schatzbehalter*, les multiples et si amusantes figures de *La Nef des Folz* ou les naïves vignettes du livre de Moser. Cette émotion empoignante, je l'ai aussi éprouvée avec *Le Livre de la Jungle* ou Paul Jouve, se servant de son crayon comme un sculpteur de son ciseau pour donner à ses animaux la perfection de la forme, a su, véritable créateur, leur donner aussi la vie.....

1924. *8 mai. Vente L. Gruel* (L. Giraud-Badin).
1924. *12-14 mai. Vente E. Renevey* (J. Meynial, L. Giraud-Badin).
1924. *20-21 mai. Vente Th. Révillon* (L. Carteret).
1924. *22 mai. Succ. de M. Durvand, relieur* (Ch. Bosse).
1924. *31 mai, 2 juin. Vente E. Renevey* (J. Meynial, L. Giraud-Badin.)
1925. *26-28 février. Vente E. Solacroup* (L. Carteret).
1925. *16-18 mars. Vente de beaux livres anciens* (F. Lefrançois et Ch. Bosse).
1925. *21-23 mars. Vente R. Descamps-Scrive* (L. Carteret et E. Raoust-Leleu).
1925. *25-27 mai. Vente R. Descamps-Scrive* (L. Carteret et E. Raoust-Leleu).

M. L. Carteret présenta ainsi cette vente :

La collection René Descamps-Scrive, commencée il y a près d'un demi-siècle, constitue une des plus belles bibliothèques de l'Europe, un véritable modèle pour la bibliophilie française. Formée par un amateur d'un goût raffiné qui s'est, sans cesse, entouré des conseils les plus autorisés, choisie avec un discernement extrême par un collectionneur particulièrement difficile sur la qualité des exemplaires qu'il admettait sur ses rayons, la bibliothèque Descamps-Scrive satisfera pleinement les bibliophiles les plus délicats et les plus exigeants. Elle est assurément la plus importante et la plus parfaite qui ait été dispersée par la voie des enchères, depuis un grand nombre d'années.

Les livres anciens et modernes de tous les genres y sont représentés par des exemplaires de choix — depuis *Le Livre d'Heures*, manuscrit ou imprimé, du XVe siècle, jusqu'au volume contemporain illustré par Maurice Denis — depuis les éditions originales d'un Ronsard jusqu'à celles d'un Paul Claudel — depuis les reliures précieuses exécutées pour Grolier et ses amis, jusqu'aux merveilleuses mosaïques de Marius-Michel et aux créations hardies de Legrain.

La première partie de la collection..... on y trouvera un choix de livres illustrés du XVIe siècle, quelques œuvres remarquables du XVIIe siècle, et une série hors ligne de ces livres à gravures du XVIIIe siècle si passionnément recherchés par les amateurs de notre époque.

Dans la seconde partie, figureront les livres de l'époque romantique. Grand amateur de reliures du XIX[e] siècle, M. Descamps-Scrive fut peut-être un des premiers à en réunir des séries vraiment représentatives. S'il fut séduit par les éblouissantes mosaïques des Simier, des Thouvenin, des Duplanil et autres, il recueillit aussi, parmi les reliures de la même époque, celles qui, bien que signées de noms moins célèbres, avaient retenu son attention par leur composition harmonieuse et les qualités de leur exécution.

Son but était de constituer un musée de cette reliure du XIX[e] siècle, dont l'histoire a été décrite, avec tant d'autorité, par M. Henri Béraldi. C'est dans le second catalogue qu'on trouvera énumérée toute cette belle production de 1820 à 1860.....

La partie moderne, objet du troisième catalogue, n'est pas moins importante... en éditions originales ou en grands papiers... en éditions illustrées... habillées des plus belles reliures des Marius-Michel, Mercier père et fils, Noulhac, Gruel, Lortic, Canape, de Samblanx et Weckesser (de Bruxelles), Chambolle-Duru, Carayon...

1925. *20-23 avril. Vente de très beaux livres anciens et modernes* (Ch. Bosse, F. Lefrançois).

1925. *11-12 mai. Vente de la Bibliothèque de M[me] Waldeck-Rousseau* (J.-A. Quéreuil).

1925. *4-5 juin. Vente de beaux livres modernes* (G. Andrieux).

1925. *22-24 octobre. Vente Valdelièvre* (A. Blaizot).

1925. *13 novembre. Vente Waldeck-Rousseau* (L. Giraud Badin).

1925. *23-26 novembre. Vente R. Descamps-Scrive* (L. Carteret et E. Raoust-Leleu).

1925. *5 décembre. Collection d'un bibliophile des pays de Savoye* (G. Andrieux).

1925. *16-17 décembre. Vente G. E. Lang* (L. Giraud-Badin).

1926. *26-30 janvier. Vente G. Emm. Lang.* L. Giraud-Badin).

1926. *17-20 février. Vente H. de Backer* (L. Giraud-Badin et de Samblanx).

1926. *19-21 avril* (G. Andrieux).
1926. *3-6 mai. Vente H. de Backer* (L. Giraud-Badin et de Samblanx).
1926. *14-16 mai. Vente Marcel Bénard* (L. Giraud-Badin et Duchemin frères).

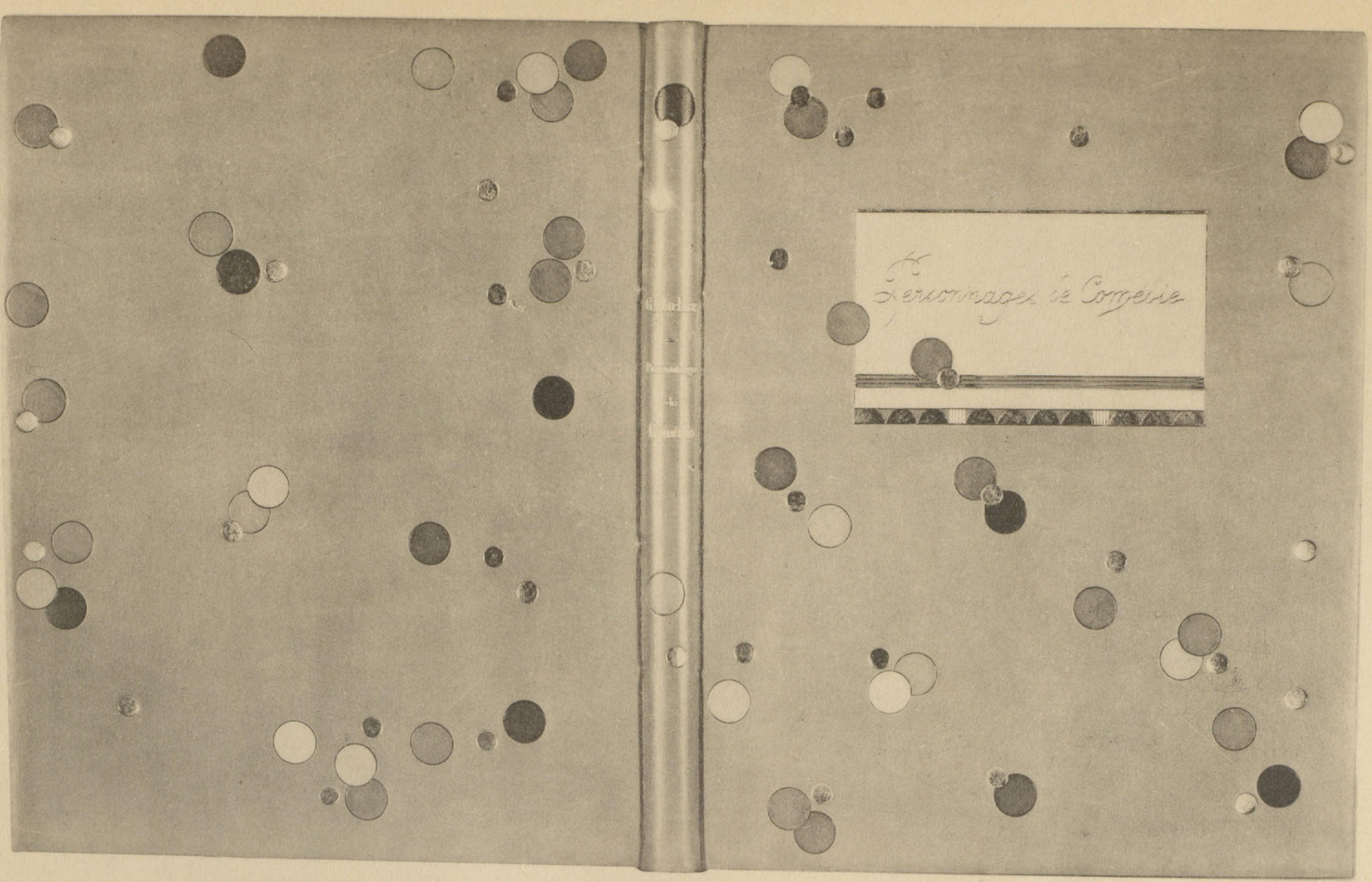
Il y a bien des façons d'être bibliophile, peut-on lire en tête du catalogue. Beaucoup d'amateurs iconophiles de vocation ne réservent leurs complaisances qu'aux livres à figures sur bois des xve et xvie siècles, qu'aux illustrés du xviiie et du xixe siècle, d'autres ne voulant considérer dans le livre que le bibelot d'art évocateur du passé font état premièrement de la condition extérieure des ouvrages et repoussent impitoyablement l'œuvre la plus précieuse de tel contemporain de Marot ou de Ronsard si elle n'est recouverte

De ce vélin pâli que dora Clovis Eve.

qui faisait rêver le poète. D'autres enfin — et, s'ils sont aujourd'hui le petit nombre peut-être sont-ils les plus véritables bibliophiles — tout en demeurant sensibles comme il convient à l'art des vieux tailleurs d'images ou aux grâces délicates du burin des Eisen et des Moreau et faisant le cas qu'il faut d'une reliure à compartiments du xvie siècle ou d'une mosaïque du xviiie siècle, n'oublient pas que le livre,dans son essence, n'est que le mode de présentation d'un texte...

Bibliothèque d'un lettré délicat et d'un érudit, la collection de M. M. B. est en même temps celle d'un artiste. Ces textes illustrés qu'il s'est plu à réunir, il les a voulus dans la condition la plus parfaite, et, lorsqu'il le pouvait, dans une belle reliure de l'époque. Toutefois, d'un esprit trop libre et trop largement ouvert aux manifestations « les plus diverses de l'art pour se laisser asservir aux formules étroites et aux dogmes tant soit peu tyranniques de la bibliophilie à la mode », on remarquera que M. M. B. n'a prononcé contre les ouvrages anciens en reliure moderne aucune exclusion de principe. Avec le regretté Ed. Rahir, dont la *Bibliothèque de l'amateur* est un trésor d'expérience et de sagesse bibliophiliques, M. M. B. tient que si, pour un livre ancien, la reliure faite à l'époque de la publication doit être préférée, c'est à la condition *absolue* qu'elle soit de « bonne qualité et bien conservée ». Dans le cas contraire, M. M. B., à l'exemple des plus illustres bibliophiles du passé, des Nodier, des Dutuit, des Lignerolles, a fait place, sur ses tablettes, à côté des riches reliures d'autrefois telles que l'admirable Grolier dont

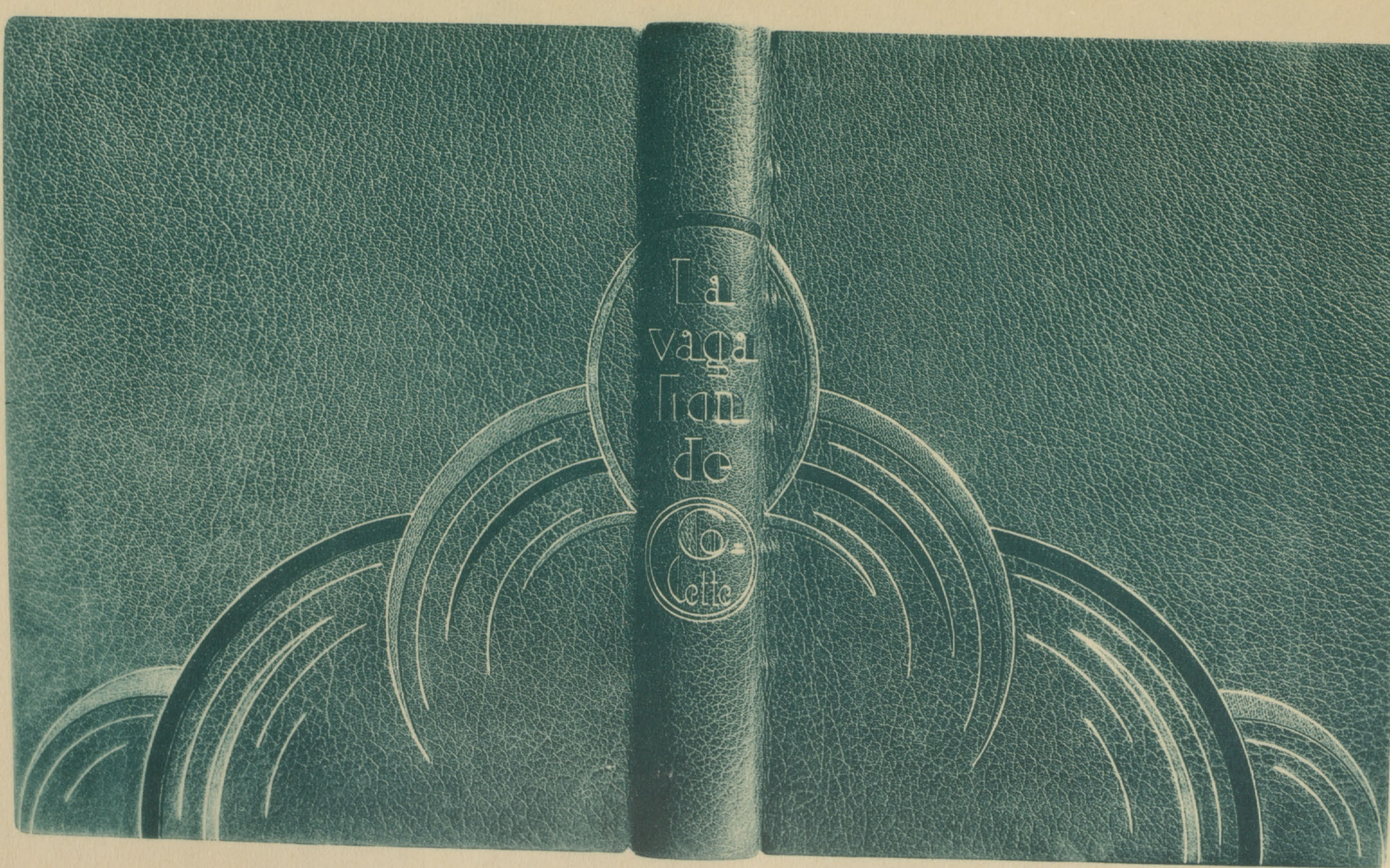
Reliure de M[lle] Marguerite BERNARD



Personnages de Comédie

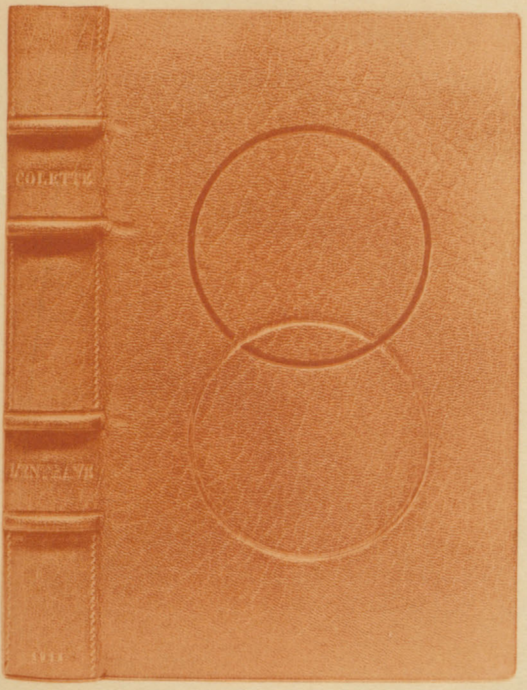
Bibliothèque E. de Crauzat

Reliure de Mlle WAHART



La Vagabonde — Bibliothèque A. T.

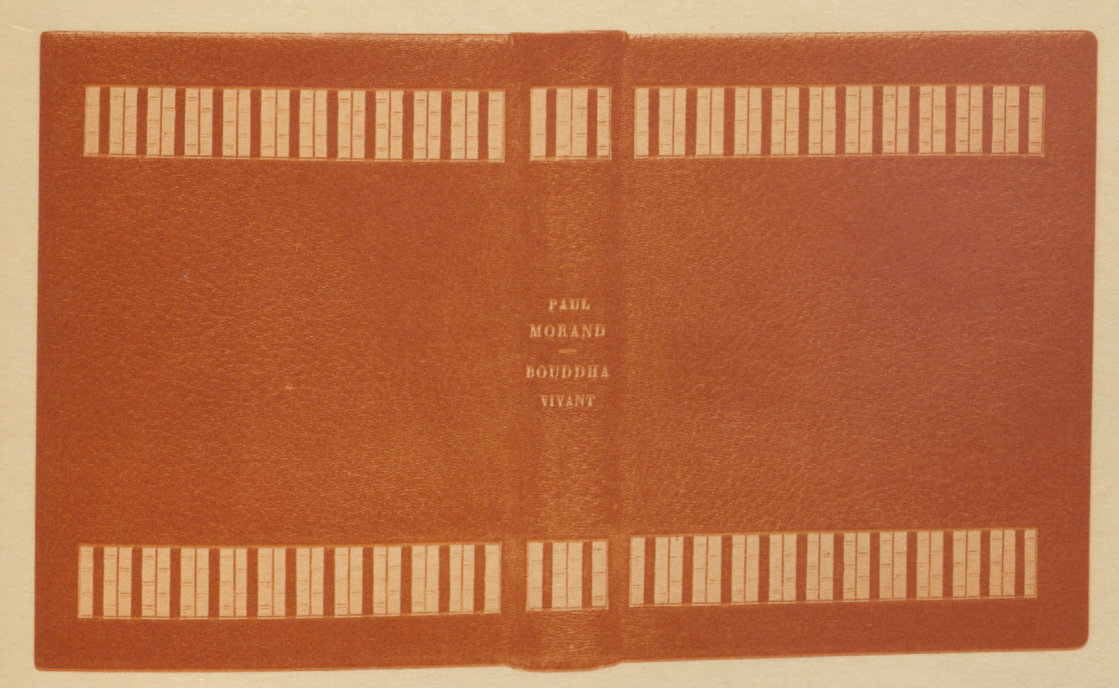
Reliures de GONON



L'entrave Bibliothèque Baronne de G.

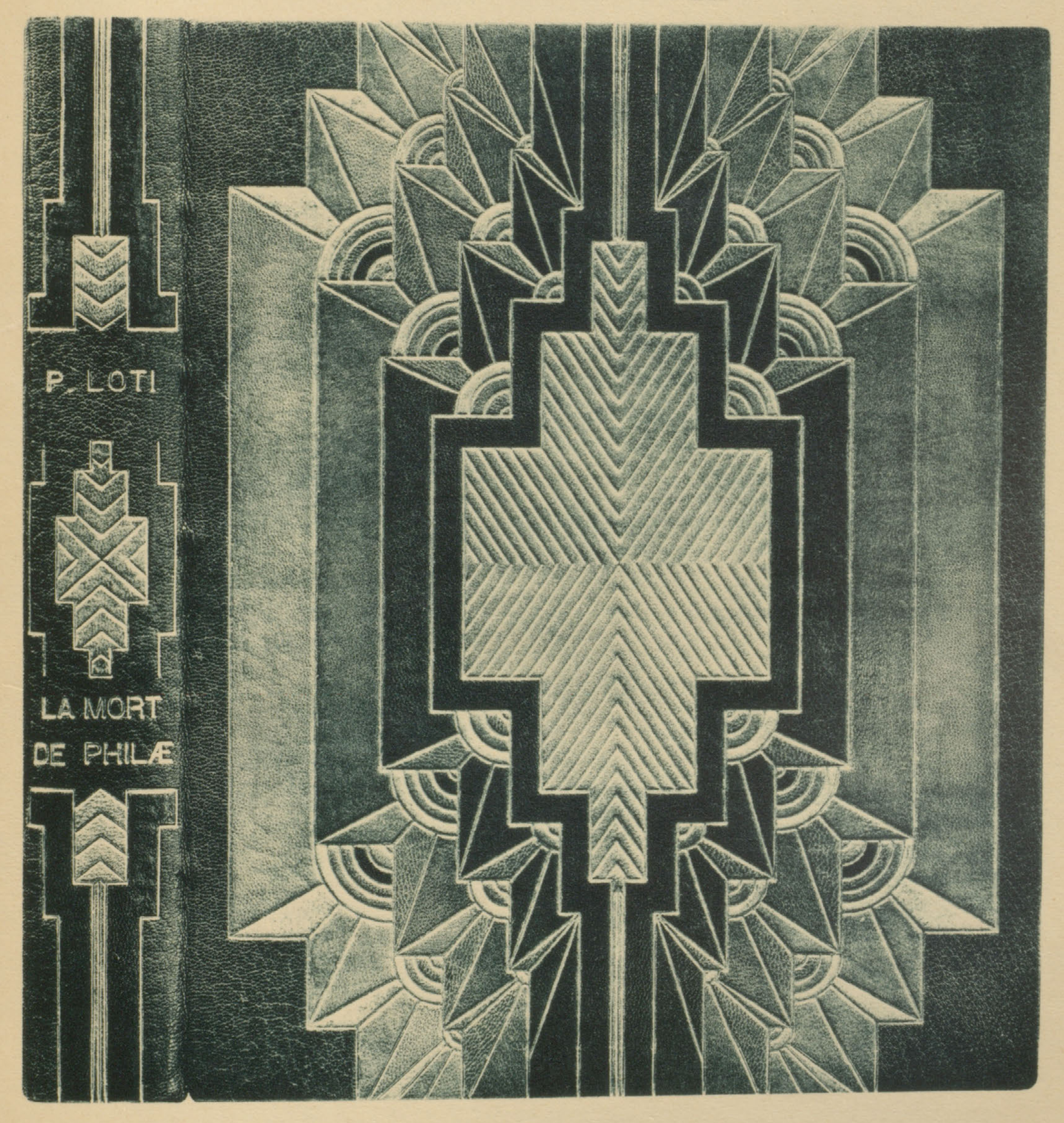


Défense de savoir Bibliothèque Eluard



Bouddha vivant Bibliothèque X.

Reliure de René KIEFFER



La Mort de Philæ

Bibliothèque J. Achalme

la décoration est une des plus hardies et des mieux exécutées qui soient, aux chefs-d'œuvre des Trautz-Bauzonnet, des Capé, des Lortic, des Cuzin, des Marius-Michel et des Noulhac. Il a mieux aimé posséder ses auteurs favoris sous les délicates reliures composées par ces maîtres, que de les recueillir dans l'état de regrettable délabrement où nous parviennent trop souvent les reliques littéraires du passé. Son goût raffiné n'a pas connu d'hésitation quand il a fallu choisir entre tel exemplaire recouvert d'une délicieuse fanfare de Lortic ou d'une élégante dentelle de Trautz, véritables pièces d'orfèvrerie, et tel autre volume dont le vélin loqueteux ou la basane mal odorante n'avaient peut-être pas même la mauvaise excuse d'être les contemporains authentiques de l'écrivain qu'ils habillèrent de haillons. Quant à se priver d'une jouissance littéraire sous le fallacieux prétexte qu'il n'a pu rencontrer un de ses écrivains préférés dans une condition de reliure ancienne satisfaisante, M. M. B. est un trop véritable ami des lettres pour avoir, même un instant, songé à adopter cette attitude paradoxale. Il est aussi bibliophile trop expérimenté pour ne pas savoir que, surtout en ce qui concerne le XVI[e] et même le XVII[e] siècle, il y a de nombreux auteurs dont il est pratiquement impossible de se procurer les œuvres autrement que sous les somptueuses reliures des maîtres du siècle dernier.

1926. *31 mai-2 juin* (Ch. Bosse).

1926. *8-13 novembre. Vente H. de Backer* (L. Giraud-Badin et de Samblanx).

1926. *1er décembre* (M. Legueltel-Gaillandre).

1926. *15-24 décembre. Vente H. de Backer* (L. Giraud-Badin et de Samblanx).

1927. *15 janvier. Vente R. N.* (L. Giraud-Badin).

1927. *28-31 mars. Vente H. de Backer* (L. Giraud-Badin et de Samblanx).

1927. *25 avril. Collection d'almanachs royaux* (L. Giraud-Badin).

1927. *30 avril. Bibliothèque M. E. T.* (J. Meynial).

1927. *5 mai. Précieux livres modernes illustrés* (M[me] Suzanne Legat, G. Andrieux).

1927. *11-12 mai. Vente B.* (F. Lefrançois).

1927. *20-21 mai. Bibliothèque d'un amateur du Comtat Venaissin* (G. Andrieux).

1927. *15 juin. Bibliothèque de M. Pierre Bidoire* (F. Lefrançois).

1927. *12 août* (G. Andrieux).

1927. *21-24 novembre. Vente G. Lemallier* (L. Giraud-Badin).

1927. *8-10 décembre. Vente H. de Backer* (L. Giraud-Badin et de Samblanx).

1927. *22 décembre. Choix de livres précieux* (G. Andrieux).

1928. *1er février. Almanachs chantants et galants. Collection H. Lavedan* (L. Giraud-Badin).

1928. *16-18 février, Vente Ch. Torley* (A. Blaizot).

1928. *20 février. Vente H. de Backer* (L. Giraud-Badin et de Samblanx).

1928. *27 février. Très beaux livres anciens et modernes* (Ch. Bosse).

1928. *14 mars. Bibliothèque d'un amateur* (L. Giraud-Badin).

1928. *12 avril. Bibliothèque de M. C.* (G. Andrieux).

1928. *19-21 avril. Vente de splendides livres modernes* (G. Andrieux).

1928. *10-12 mai. Bibliothèque d'un Provincial* (G. Andrieux).

1928. *18-19 mai. Vente Claude-Lafontaine* (L. Giraud-Badin).

1928. *31 mai-2 juin. Beaux livres anciens et modernes* (Ch. Bosse).

1928. *4 juin. Excellents débuts de bibliophilie* (G. Andrieux).

1928. *26-28 novembre. Vente de beaux livres* (J. Meynial).

1928. *11-14 décembre. Très beaux livres anciens romantiques et modernes* (G. Andrieux).

GRANDES VENTES DE BEAUX LIVRES

1929. *1er février. Vente H. Lavedan* (L. Giraud-Badin).

1929. *12-15 mars. Beaux livres rares* (G. Andrieux).

1929. *8-21 mai. Beaux livres en tous genres* (F. Lefrançois).

1929. *11-13 mai. Très beaux livres anciens, romantiques et modernes* (G. Andrieux).

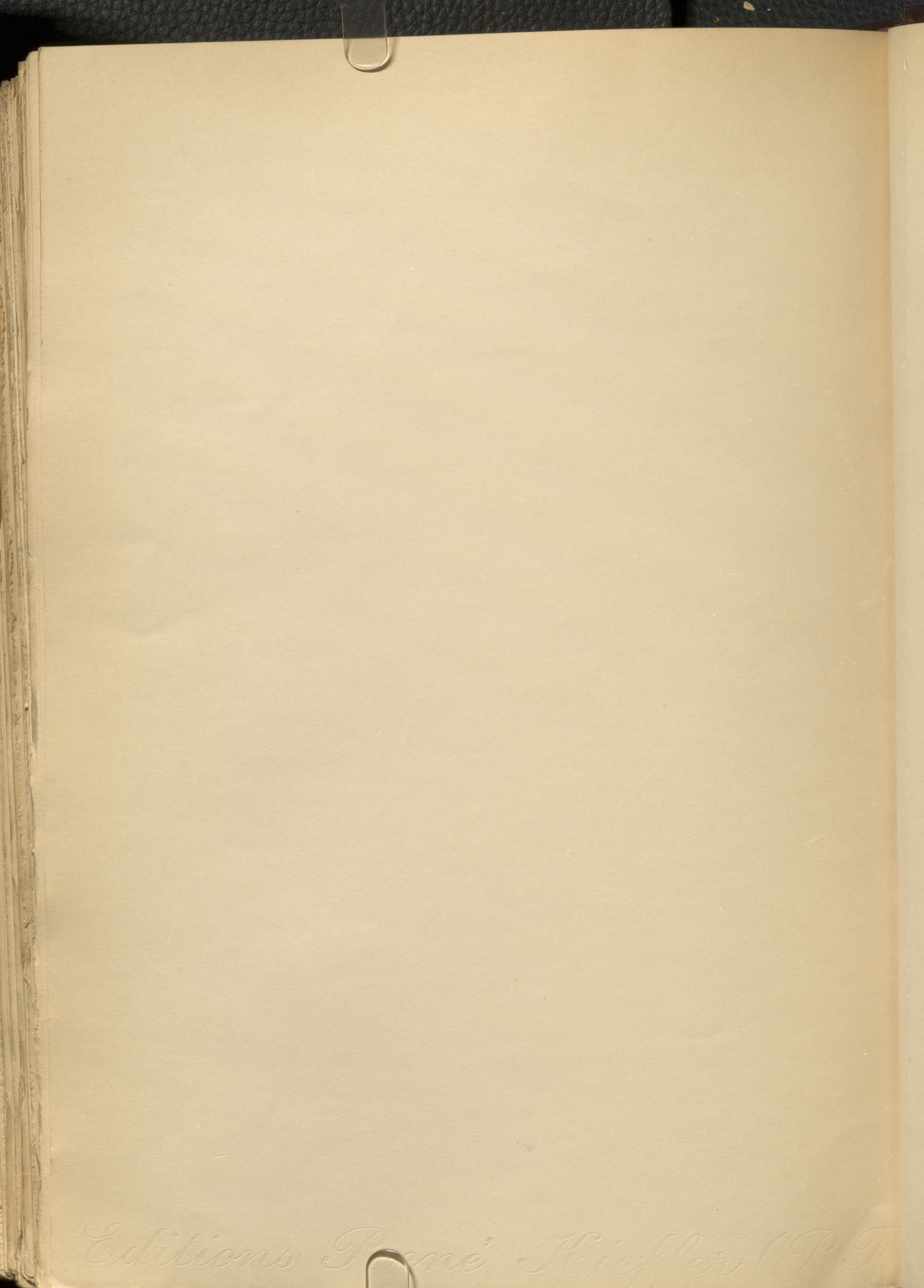


TABLE DES MATIÈRES

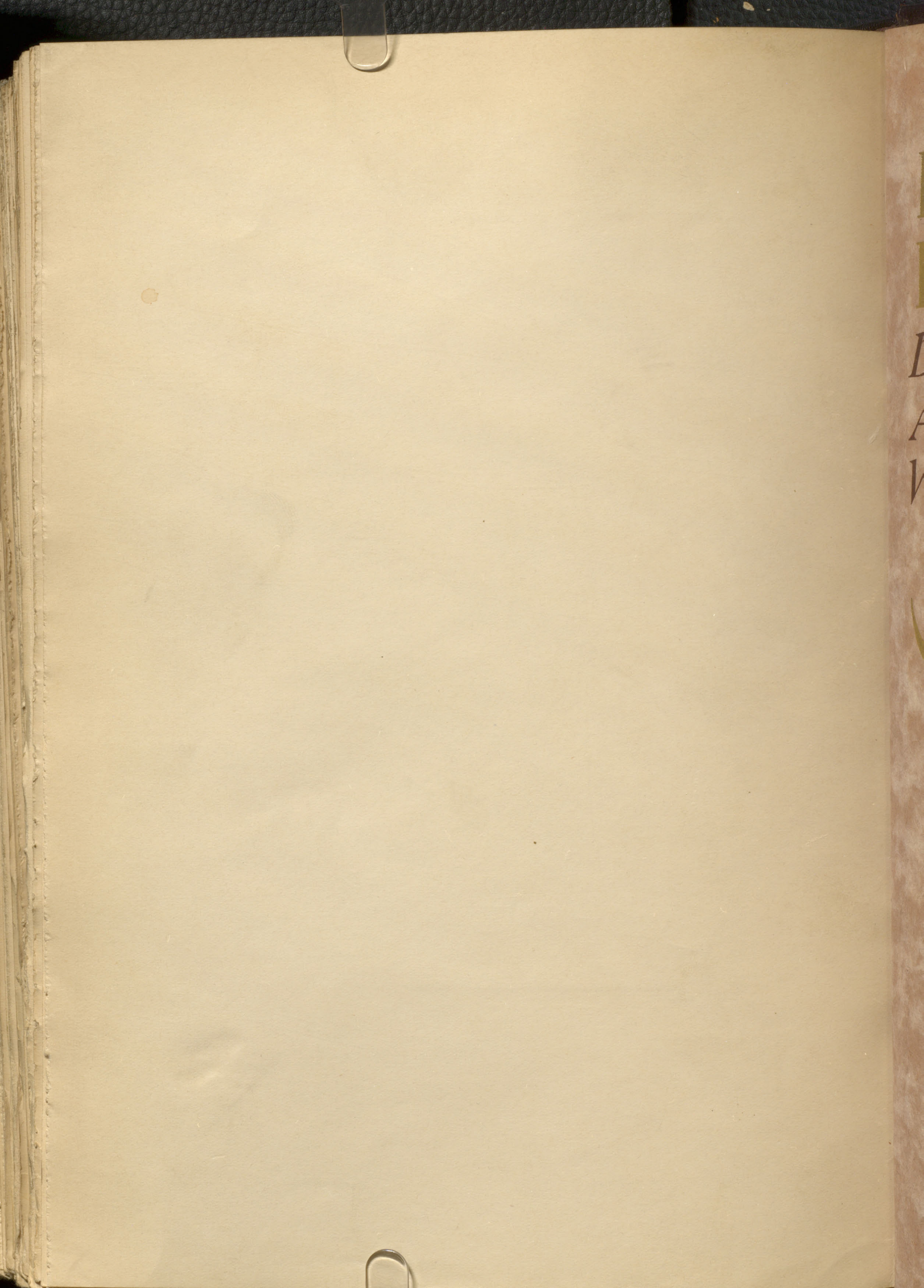
LA RELIURE DE 1918 A 1925

I

TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN L'ANNÉE MCMXXXII
PAR DUCROS ET COLAS
MAITRES IMPRIMEURS A
PARIS, POUR LE COMPTE
DE RENÉ KIEFFER, RE-
LIEUR ET ÉDITEUR D'ART.

PRINTED IN FRANCE



LA RELIURE FRANÇAISE

DE MIL NEUF CENT A MIL NEUF CENT VINGT-CINQ, PAR

E. DE CRAUZAT



